LA TABLE RONDE

DÉCEMBRE 1956

SOMMAIRE

DESTIN DE LA PSYCHANALYSE

I. LA VIE ET L'ŒUVRE DE FREUD

II. LA PSYCHANALYSE ET LA PENSÉE MODERNE

III. LES USAGES DE LA PSYCHANALYSE

IV. PSYCHANALYSE ET LITTÉRATURE

V. TEXTES, DOCUMENTS ET ENQUÊTES

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

J. B. BARBIER

Ministre plénipotentiaire

OUTRANCES SUR LE SECOND EMPIRE

Qu'il s'agisse de l'histoire proprement dite, de l'histoire romancée, de journalisme ou même des propos de salons du modèle le plus répandu, le Second Empire est devenu un thème d'exploitation facile pour les philosophes « a posteriori » qui redressent volontiers ses torts, impardonnables à leurs yeux sévères.

L'auteur d'« OUTRANCES SUR LE SECOND EMPIRE » juge cependant ce conformisme insipide non moins qu'excessif. Et, sans d'ailleurs nier l'existence d'une certaine part d'erreur dans les initiatives impériales qui font l'objet de son ouvrage, il s'attache à son tour à redresser ce qu'il considère comme les inexactitudes essentielles de ces systématiques redresseurs de torts.

Qu'il partage ou non les vues de J. B. Barbier, le lecteur appréciera sans doute l'originalité fort marquée de ses thèses non moins, du reste, que le caractère tout à la fois précis et substantiel de sa documentation très serrée.

En un temps où les convulsions du monde, dont la France a déjà pris et ne cesse de prendre si largement sa part, incitent forcément à la révision des canevas les plus classiques, le parallèle parfois formel et parfois implicite qu'à la faveur du sujet de son choix, l'auteur établit fréquemment entre le fonctionnement de nos anciennes institutions impériales et celui du régime qui les remplaça, peut également donner matière à des méditations inédites, sinon même curieuses.

Un beau volume de 512 pages sous couverture illustrée.

Edition courante .... **990 fr.**
Edition numérotée sur Alfama des Marais .... **1.500 fr.**

En préparation : « MENSONGES SUR LE SECOND EMPIRE ».
et
« SILENCES SUR LE SECOND EMPIRE ».

●

La LIBRAIRIE FRANÇAISE

64, rue de Richelieu - PARIS-2e

C. C. P. : Paris 11.447-35

Les fiançailles de Freud (1)

NUL ne pourrait comprendre la vie intérieure d'un individu, le fond même de sa personnalité sans avoir quelque notion de son attitude à l'égard des émois fondamentaux de l'amour. Rien ne saurait révéler aussi profondément, aussi complètement, l'essence d'un être que les subtiles et importantes variations de ses réactions émotives dans ce domaine. Il est certain que peu d'épreuves sont capables, au cours d'une existence, de mettre aussi gravement à l'épreuve l'harmonie psychique d'un individu.

Freud s'est toujours montré fort réservé à ce sujet, soucieux de ne pas trahir son besoin d'amour et de tendresse. C'est ce dont s'apercevaient bien ses enfants dans les relations qu'ils avaient avec lui. Et jamais il ne lui arriva de faire allusion, oralement ou par écrit, à quoi que ce fût de ses relations affectives avec sa femme, ou sa future femme. Dans sa vieillesse, Martha Freud, quand on lui parlait des premiers jours de ses fiançailles, ne répondait que par un sourire épanoui qui révélait son grand bonheur. Néanmoins toutes les informations qu'on pouvait recueillir de sa bouche concernaient des faits plutôt que des émois. Son amoureux, disait-elle, s'était montré admirable, parfait en tous points et c'était là l'essentiel de ce qu'elle avait à communiquer. Ce ne fut qu'après sa mort, survenue vers la fin de 1951, qu'il devint possible de consulter les très nombreuses lettres d'amour qu'elle avait conservées et j'ai l'honneur d'être le seul à avoir obtenu ce privilège...

Le premier amour de Freud nous renvoie à sa seizième année. Il ne s'était évidemment agi que d'un pur fantasme... Tout porte à croire que jusqu'au moment où il rencontra sa future femme, dix ans plus tard, aucun sentiment amoureux ne put naître en lui. Dans une lettre qu'il lui adressa, il déclara n'avoir jamais éprouvé d'intérêt pour les jeunes filles et payer maintenant fort cher cette indifférence. Sans doute n'avait-il eu que de rares rapports sexuels. Dans une lettre adressée au Dr Putnam (2),

(1) Extraits de *La Vie et l'Œuvre de Freud* par le Dr Ernest Jones à paraître prochainement aux Presses Universitaires de France.

(2) Lettre adressée à James Putnan, le 8 juillet 1915.

il aborde le problème de la liberté à accorder à la jeunesse dans ce domaine et ajoute : « Et cela, bien que j'aie moi-même peu profité de ce droit ». Voilà qui ne surprend guère quand on sait combien son travail absorbait Freud. On constate aussi l'ampleur de ses sublimations, résultats chez lui de grands refoulements.

Plus tard les amis intimes des Freud purent facilement avoir l'impression que le mariage de Sigmund n'avait été qu'une simple affaire de convenance entre deux personnes faites l'une pour l'autre qui, ayant eu l'occasion de se rencontrer, avaient décidé d'unir leurs existences. Dans ses écrits, Freud a passé tout cela sous silence, sauf le fait que sa fiancée et lui demeurèrent longtemps séparés pendant de longues fiançailles. Et le seul autre renseignement dont nous disposions nous est fourni par sa sœur Anna dont le témoignage erroné ne mérite pas créance.

Mais toute autre nous apparaît la vérité telle que la révèlent les lettres d'amour ! Nous y découvrons les preuves d'une immense et complexe passion, d'une passion où se trouve évoquée toute la gamme des émotions depuis les hauteurs du septième ciel jusqu'aux abîmes du désespoir, en passant par tous les degrés de la joie et de la tristesse, toutes ces émotions étant éprouvées avec une intensité sans égale. Avec toute la réserve qui s'impose et en dehors même de l'intérêt que doit susciter la personnalité de Freud, cette correspondance pourrait fournir une contribution précieuse à la plus belle littérature amoureuse de tous les temps et de tous les pays. Le style en rappelle parfois celui de Gœthe, mais la délicatesse des sentiments, l'exquise tendresse, la précision des termes, la qualité du vocabulaire, la multiplicité des allusions et, par dessus tout, la distinction, la profondeur et la noblesse de la pensée appartiennent en propre à Freud. En outre, comme il se montre amusant dans ses moments de détente !

Le nombre de lettres adressées par Freud à sa fiancée dépasse neuf cents. Pendant les quatre ans et trois mois de ses fiançailles, ils demeurèrent séparés trois ans entiers. Ils s'écrivaient tous les jours et une interruption accidentelle de deux ou trois jours était regardée par eux comme catastrophique et devait donner lieu à de multiples explications. Le jour où Freud n'avait pas reçu sa lettre, ses amis le taquinaient et exprimaient des doutes sur la réalité de ses fiançailles. D'autre part, il arrivait souvent que deux ou même trois lettres fussent rédigées le même jour. Très rarement brèves, celles qui ne comportaient que quatre pages étaient considérées comme fort courtes, parfois elles comprenaient jusqu'à douze pages, écrites d'une écriture serrée ; l'une d'elles a même vingt-deux pages. Peu après le début de cette correspondance, Freud demanda à Martha si elle préférait qu'il employât des caractères latins ou des caractères gothiques et, pour le malheur de son futur biographe,

ce furent les lettres gothiques qu'elle choisit. Bien que ce genre de correspondance soit généralement qualifié de correspondance amoureuse, il faut se garder de penser qu'elle ne contient que des déclarations d'amour. Celles-ci assurément ne manquent point. Mais lorsqu'il était d'humeur plus sereine, Freud traitait longuement des sujets les plus variés. Nous possédons de la sorte une relation de sa vie quotidienne et un compte rendu de tout ce qui l'intéressait. Il y relate ses activités, tant à la clinique qu'au laboratoire, décrit les espoirs et les déceptions que lui apporte son travail, y parle de ses maîtres, en donnant souvent de leur aspect et de leur caractère de vivantes descriptions. Freud a fort bien su décrire les gens.

Avant d'en venir au récit de ces relations amoureuses, il convient de tracer ici un portrait de la fiancée. Martha Bernays, née le 26 juillet 1861, donc de cinq ans plus jeune que Freud, appartenait à une famille très pénétrée de culture juive. Son grand-père, Isaac Bernays, avait été grand rabbin de Hambourg à l'époque du mouvement de réforme qui secoua le judaïsme orthodoxe à partir de 1818, mouvement contre lequel il dut beaucoup lutter. Il était apparenté à Heine et son nom se trouve maintes fois cité dans les lettres du grand poète qui le qualifie de « *geistreicher Mann* » (d'homme fort intelligent).

Berman Bernays et sa famille, venus de Hambourg, s'étaient installés à Vienne en 1869, Martha n'était alors âgée que de huit ans. Treize années s'écoulèrent donc avant qu'elle ne rencontrât Freud. Elle revoyait sa mère, pleurant à la pensée de devoir quitter sa ville chérie de Hambourg et inondant le fourneau de ses larmes ; comme nous le verrons par la suite, cette mère ne se sentit heureuse que lorsqu'elle put retourner dans son ancienne résidence. Le père de Martha, devenu le secrétaire d'un économiste bien connu, Lorenz von Stein, s'était vu obligé de s'installer à Vienne. Durant une froide nuit de décembre (le 9 décembre 1879), il succomba, en pleine rue, à une crise cardiaque. Après sa mort, son fils Eli prit la place de son père auprès de von Stein et occupa cette situation pendant plusieurs années.

Freud n'aurait pu mieux choisir sa compagne et peu d'unions eussent pu être aussi heureuses, aussi satisfaisantes, que la sienne. Mais avant d'atteindre ce port, les fiancés furent obligés d'affronter bien des tempêtes.

Martha Bernays était fluette, pâle et plutôt petite. Ses manières gracieuses plaisaient certainement beaucoup aux hommes, ainsi qu'en témoignent de nombreuses allusions à l'empressement de ses admirateurs et des aspirants à sa main, fait qui ne manqua pas de susciter la jalousie de Freud.

Sur la beauté de sa fiancée, Freud s'exprima avec sa franchise

habituelle en répondant à une lettre où elle semblait douter de son attrait : « Je le sais bien que tu n'es pas belle dans le sens où l'entendent peintres et sculpteurs ; si tu tiens à ce que donne aux mots leur sens strict, je me vois obligé de confesser que tu n'es pas une beauté. Je ne te flatte pas en disant cela, mais je ne sais pas flatter. Je puis, il est vrai, me tromper. Ce que je tiens à exprimer, c'est combien le charme de ton être se manifeste dans ton maintien, dans ton corps, dans la façon dont se révèlent ta douceur, ta générosité de cœur, ta raison. En ce qui me concerne personnellement, j'ai toujours été plutôt insensible à la beauté conventionnelle. Toutefois si ta petite tête recèle encore une trace de vanité, je ne te cacherai pas que certaines gens te trouvent belle, et même d'une beauté frappante. Je ne puis en juger. » (1)

A 90 ans (2), Martha avait conservé ses manières attrayantes et son amabilité. Pour la décrire, trois mots conviennent : « douceur », « grâce », « dévouement ». Toutefois, et Freud le découvrit avec amertume, elle n'était pas foncièrement docile et possédait une fermeté de caractère qui lui interdisait de plier. Bien équilibrée, et gardant toute sa personnalité, elle aurait mérité que les psychanalystes la qualifiassent — compliment rare — de « personne normale »...

(Le biographe raconte ensuite comment Freud, au cours d'une soirée de famille, fit connaissance de celle qui devait devenir sa femme. Ils se fiancèrent le 17 juin 1882).

Ils ne devaient jamais oublier cette date et, pendant plusieues années, la célébrèrent même le 17 de chaque mois. Le 15 juin il lui avait adressé sa première lettre :

My sweet darling girl, (3).

J'ignore encore de quelle façon je parviendrai à faire parvenir ces lignes sous les yeux de ma chérie. Je crois que je vais charger mes sœurs d'organiser avec Eli notre rencontre de samedi et de faire passer en contrebande cette audacieuse missive. Mais il me paraît impossible de différer l'envoi de ma lettre car, pendant les quelques minutes que nous passerons ensemble, je n'aurai ni le loisir ni peut-être le courage de vous parler de tout : des petites combinaisons, des petits plans, qu'impose votre départ pour Hambourg. Chère Martha, comme vous avez transformé mon existence ! Quel délicieux moment j'ai passé aujourd'hui dans votre demeure, auprès de vous, et pourtant je n'ai pu me

(1) Lettre du 2 août 1882.
(2) C'est à cet âge qu'elle mourut après dix années de veuvage.
(3) En anglais dans le texte original.

résoudre à profiter des quelques instants où Eli nous a laissés en tête-à-tête. Il m'eût semblé violer l'hospitalité qui m'a été si chaleureusement accordée et je ne voudrais pas, près de vous, commettre quelque chose de vil. J'aurais désiré que cette soirée, cette promenade, n'eussent pas de fin. Je n'ose décrire ce qui m'a ému. Comment imaginer que pendant des mois, je ne verrai plus vos traits chéris ? Comment ne pas penser aux dangers qui pourront me menacer lorsque de nouvelles impressions agiront sur Martha ? Tant d'espoirs, de doutes, de joie, de privation, se trouvent condensés en ce laps de temps si court de deux semaines. Mais, pour ma part, j'ai confiance. Si le moindre doute m'avait effleuré, je n'aurais jamais révélé, ces jours-ci, mes sentiments. Martha, vais-je recevoir la lettre dont vous m'avez parlé ?

Vous partez — et il faudra bien que nous correspondions. Comment faire pour que nul n'en sache rien ? D'abord à cause de vous, ma chérie, et ensuite, parce que, moi, pauvre homme, je ne veux pas m'entendre reprocher un imprudent manque d'égards. Martha ne me le reprochera pas, j'espère. Impossible d'agir autrement, le charme magique de Martha a agi sur moi. J'ai établi un petit plan. Au cas où une écriture masculine paraîtrait étrange dans la maison de son oncle, Martha pourrait peut-être tracer de sa douce main sa propre adresse sur un certain nombre d'enveloppes, après quoi je remplirai cette précieuse coquille d'un misérable contenu. Je ne saurais me passer des réponses de Martha. Ce qui hier nous paraissait étrange est devenu pour nous aujourd'hui une nécessité vitale qui se fait cruellement sentir. J'ignore encore quelle sera mon adresse.

Mais ça ne va pas. Il ne m'est pas possible de dire ici à Martha tout ce qu'il me reste encore à lui dire. Je n'ose terminer ma phrase, j'ignore ce que le regard, le maintien d'une jeune fille autorise ou interdit. Je me bornerai à proposer qu'à notre dernière entrevue je puisse m'adresser à mon adorée en la tutoyant et je voudrais être sûr d'une intimité qui, peut-être, devra longtemps demeurer secrète.

Quelle hardiesse d'écrire tout ceci ! Si les sentiments de Martha, quand elle lira ces lignes osées, ne correspondent pas aux miens, elle pourra me tourner en ridicule ou, blessée, s'éloigner de moi. Il me faudra vivre une longue et mortelle journée avant de pouvoir trouver dans votre regard une preuve de l'inanité de mes craintes.

Mais j'ai osé, et ce n'est point à une étrangère que j'écris, mais à la jeune fille que je considère comme ma plus chère amie, depuis peu de jours, il est vrai, mais par la grâce de multiples liens de pensée.

Puisse cette lettre recevoir de l'amie un accueil favorable
telle est la prière que lui adresse
son Sigmund Freud.

Freud rapporta par la suite que la réponse à cette lettre d'un genre plutôt inhabituel lui fut donnée « par un tendre serrement de mains sous la table »...

Tout porte à croire que la mère de Martha eut quelque soupçon, bien qu'elle n'apprît la vérité que bien des mois plus tard. Dans une lettre datée de juillet, en effet, Freud écrit à Martha : « Ta Maman ne sera guère enchantée de mes visites. Elle a dit à Minna (1) qu'elle n'aimait pas nous voir aussi souvent ensemble parce que nous semblions trop bien nous entendre. J'admire sa perspicacité, mais la précaution est trop tardive, n'est-ce pas, ma chérie ? »

Mme Bernays, mère de Martha, rêvait de retourner dans sa chère ville de Hambourg et ne tarda pas à réaliser ce projet en allant s'installer avec ses deux filles à Wandsbeck. Leur famille assura longtemps que ce départ avait eu pour but de séparer les fiancés, ce qui reste contestable, parce que d'autres motifs, tout à fait indépendants du précédent, incitaient la future belle-mère de Freud à quitter Vienne.

Les deux semaines qui suivirent le départ de Martha pour Wandsbeck en juin 1883 comptèrent parmi les plus pénibles qu'ils devaient vivre. Martha dans ses lettres si modérées et si tendres lui disait consentir à devenir sa « camarade de combat » (2) ainsi qu'il le lui avait demandé, tout en lui laissant comprendre qu'elle n'était pas disposée à déclarer la guerre à sa propre famille. Freud alors lui envoie lettres sur lettres, l'accuse de faiblesse, de lâcheté et lui reproche de choisir la voie la plus aisée au lieu d'affronter bravement de pénibles situations. La mésentente atteint son point culminant vers la fin du mois. Il lui écrit alors que, dans le cas où elle ne trouverait pas justes ses revendications, il se verrait obligé de reconnaître qu'il a échoué. Il se sent trop las pour poursuivre la lutte. « Alors cessons de correspondre. Je n'ai plus rien à exiger. Mon cœur agité et plein de nostalgie sera alors mort. Il ne me restera plus qu'à aller accomplir mon devoir dans quelque poste perdu et quand viendra la réussite tu trouveras en ma personne un compagnon d'existence sans prétentions et prévenant... Si tu n'es pas la femme que

(1) Sœur de Martha.

(2) *Kampfgenosse.*

je crois, c'est moi qui ai eu tort de demander ta main sans te connaître ».

Ce qui irritait particulièrement Martha, c'était de voir son fiancé l'accuser d'exercer sur lui une influence déprimante. « La femme doit adoucir mais non affaiblir l'homme ». Néanmoins les lettres de la jeune fille produisent l'effet désiré. Le 1er juillet, il écrit : « Je renonce à ce que je demandais. Je n'ai pas besoin de la camarade de combat que j'espérais faire de toi. Je suis assez fort pour lutter seul. Tu ne m'entendras jamais plus proférer de dures paroles... Je vois que je n'obtiens pas ce que j'espérais trouver en toi, mais je pense que si je continuais ainsi je perdrais ma bien-aimée... J'ai exigé de toi quelque chose d'étranger à ta nature, sans rien t'offrir en compensation... tu as sûrement renoncé à ce qui a le moins de valeur mais en conservant la part indispensable : je te reste lié par tous mes sentiments, toutes mes pensées ; tu es pour moi la très chère, la très douce bien aimée. »

Toutefois la résignation ne convenait jamais à Freud. Il lui arriva souvent d'exprimer sa satisfaction de ce que lui-même et Martha eussent traversé des heures terribles « De semblables souvenirs rapprochent plus les êtres que les heures joyeuses vécues ensemble. Ce sont les blessures, les souffrances éprouvées en commun qui nous lient le plus fortement. »

Freud exerçait déjà son don de deviner les pensées d'autrui, don qui devait plus tard le rendre célèbre. Comme il le dit : « J'ai le talent d'interpréter ». Il ne cessait de lire entre les lignes des lettres de Martha, de sorte qu'elle ne pouvait trouver d'échappatoire. Il divisait ces lettres en deux groupes : les « franches » dans lesquelles rien ne se trouvait caché et les « dissimulées » où quelque chose restait obscur. La mystérieuse intuition dont il faisait preuve lui permettait de mettre au jour les moindres indices. Il découvrit aussi une vérité qu'il commenta plus tard en disant que l'utilisation d'un don semblable ne peut guère faciliter les relations. S'il avait réussi à s'abstenir de faire usage de son intuition, il se serait épargné et aurait épargné à Martha bien des tourments, mais cela eût été contraire au but qu'il poursuivait.

La pauvreté de Freud en ces années-là lui rendait la vie bien pénible. Elle constituait évidemment le seul et unique obstacle à son mariage et fournissait à la famille de sa fiancée de puissants motifs de l'évincer. Quelle humiliation pour lui de ne pouvoir donner à Martha que de rares et maigres cadeaux ! Et il disait que les moments les plus heureux de sa vie morne étaient ceux où il pouvait lui offrir ces petits présents. Toutefois, même en ce qui concernait cette triste situation financière, il faisait l'impossible pour considérer les choses sous un aspect agréable.

Très tôt, (1), il écrit : « Je me réconcilie avec l'idée de notre pauvreté. Ne penses-tu pas, ma douce enfant, que si le succès correspondait exactement au mérite de l'individu, cela pourrait nuire au sentiment profond de notre tendresse. Je ne saurais point si c'est moi ou la considération dont je jouirais que tu aimes. Et si j'étais victime de quelque malchance, la jeune personne pourrait alors dire : « je ne t'aime plus, tu as prouvé que tu ne vaux rien ». Voilà qui serait aussi détestable que ces uniformes où le mérite s'inscrit sur le col ou sur la poitrine ». Il dit encore : « Si peu que je possède, nous le partagerons, c'est là le côté poétique de toute cette vie prosaïque ». (2)

L'année 1885 fut plus favorable à Freud que les années précédentes, non seulement à cause de ses succès professionnels, mais surtout parce que, depuis son dernier séjour à Wandsbeck, il était sûr de l'amour de Martha. Il prétendait que, sans les violentes discussions qu'ils avaient eues, il n'aurait jamais pu être aimé ainsi (3).

Cette année-là il put affirmer à Martha qu'il l'aimait bien plus que trois ans auparavant, alors qu'il la connaissait à peine ; elle n'avait été qu'une « image », elle était maintenant « quelqu'un ». Maintenant le monde lui apparaissait comme un domaine enchanté. « Au début, d'amères souffrances se mêlaient à mon amour. Puis s'y ajouta l'agréable conviction d'une fidélité et d'une amitié durables et maintenant je t'aime comme dans une sorte d'enchantement passionné ; c'est l'unique sentiment qui m'est resté et qui a dépassé mon attente. »

Peut-être allons-nous maintenant descendre de ces sommets et diminuer notre tension en rapportant deux anecdotes d'un caractère moins grave. Cet hiver-là, Martha avait demandé à son fiancé l'autorisation de patiner. Le patinage était alors considéré comme un sport peu féminin. Freud lui opposa un sévère refus non — comme on pourrait l'imaginer — de crainte qu'elle ne se cassât la jambe, mais parce qu'elle devrait donner le bras à un autre homme que lui. Toutefois, doutant de lui-même, il demanda à son ami Paneth de décider à sa place et trois jours plus tard, revint sur son refus, mais à condition que Martha patinerait seule.

Pendant les six semaines que Freud, en l'automne de 1885, passa à Wandsbeck, il put établir avec « Maman » des relations qui restèrent désormais bonnes ; par la suite, il ne manqua jamais, en écrivant à Martha, d'envoyer à Mme Bernays ses pen-

(1) Lettre du 18 août 1882.
(2) Lettre du 5 août 1883.
(3) Des dissenssions familiales les avaient opposés l'un à l'autre. Freud s'était aussi — sans raison sérieuse — montré jaloux de certaines amitiés masculines entretenues par Martha.

sées affectueuses. Il ne restait plus qu'Eli (1) [à conquérir] et cet obstacle fut plus dur à surmonter, ce qui ne signifie pas que le reste de la famille approuvât le mariage de Martha avec un « païen » : « Ils auraient préféré te voir épouser un vieux rabbin ou quelque *schochet* (2). Nous sommes tous deux heureux que tel ne soit pas le cas. Que ta famille agisse comme elle l'entendra. Son prétexte pour ne pas m'aimer est que je t'aie eue sans qu'elle m'annexe, ce qui est d'ailleurs ce que j'aurais le plus redoutée. » L'oncle Elias, chef de la famille, s'était en particulier vexé de ce que Freud ne lui eût pas demandé l'autorisation de courtiser Martha, autorisation qui d'ailleurs n'aurait pas été accordée. Pour réparer cette négligence, mais évidemment plutôt en manière de facétie, Freud alla cérémonieusement demander à Mme Bernays la main de Martha (juin 1886). Nous ignorons quelle fut la réponse de la dame — si toutefois il y en eut une.

Freud se montrait à juste titre fier de son attitude indépendante dans toute cette affaire : « Une persévérance comme la nôtre attendrirait un cœur de pierre et, tu verras, quand nous nous marierons, toute la famille nous apportera ses vœux de bonheur. Par la suite, nous servirons de modèles aux générations d'amoureux à venir et cela parce que nous aurons eu le courage de nous aimer sans en demander la permission à personne. Les gens, en effet, éprouvent une satisfaction secrète lorsque quelque chose d'extraordinaire arrive ; après avoir fait des difficultés, ils finissent par accepter sans plaisir l'événement insolite qui les atteint ou qui concerne ceux qu'ils aiment. Ainsi, nous sommes pareils à des danseurs de corde ou à des équilibristes que le public applaudit. Ces mêmes spectateurs seraient fort marris si leurs fils ou leurs filles faisaient comme ces artistes, au lieu de se servir d'une bonne échelle ou de rester commodément au sol. » (3)

Le 11 octobre 1885, Freud quitta Wandsbeck pour se rendre à Paris. Martha resta alors seule, sa mère s'étant rendue à Vienne pour y voir sa nouvelle petite-fille, puis à Geldern... A Paris, le souvenir des jours heureux passés à Wandsbeck associé à son dépaysement fit naître en Freud un pénible sentiment de solitude dont il souffrit beaucoup durant tout son séjour. C'est pourquoi, le 20 décembre, il alla passer une semaine auprès de Martha. C'était la première fois que les fiancés se trouvaient réunis au moment de la Noël. Freud disait que sa douloureuse nostalgie de Martha était « la punition qu'il subissait pour n'avoir pas été amoureux à 19 ans mais seulement à 29. »

En se rendant de Paris à Berlin, il passa encore quelques jours

(1) Frère de Martha, avec qui Freud s'était querellé.
(2) Homme qui abat le bétail suivant les rites juifs.
(3) Lettre du 6 janvier 1886.

à Wandsbeck et y retourna pendant son séjour, dans la capitale allemande. Puis il se rendit à Vienne pour y entreprendre des démarches en vue de son établissement et de son mariage.

Nous avons vu comment l'adaptation mutuelle des fiancés s'était peu à peu réalisée, adaptation qu'on pouvait considérer comme aussi parfaite que le permet la nature humaine : tous les doutes de jadis, les craintes, les mécontentements, les soupçons, les jalousies, avaient disparu. Et voilà que surgit, de la façon la plus inattendue, en ce mois de juin, la plus amère querelle qu'ils aient jamais eue au cours de leurs fiançailles. Leur espoir d'union fut alors à deux doigts d'être anéanti.

Pour bien comprendre cet incident, il faut décrire l'état d'esprit dans lequel se trouvait Freud à ce moment-là. Ayant été très déçu de constater que ses travaux sur la cocaïne ne lui avaient pas valu la renommée, il se voyait toujours davantage accusé d'avoir favorisé l'apparition d'une nouvelle sorte de toxicomanie. La déception avait été amère, mais, chose plus grave encore, il doutait beaucoup d'arriver à gagner sa vie en exerçant la médecine à Vienne ; en mai, il considérait même la chose comme presque impossible. Et, idée curieuse et certainement inexacte, il se jugeait inapte à traiter les quelques patients qui venaient le trouver. Toutefois, ce qui le préoccupait sans doute le plus était l'approche de la réalisation d'un espoir si longtemps nourri. Il n'était pas impossible qu'un obstacle surgisse à la dernière minute et cette crainte devait le hanter, d'autant plus qu'il n'avait pas encore réussi à établir sa situation financière dont tout dépendait.

De nombreuses années s'écouleraient avant que sa clientèle lui permît de mettre assez d'argent de côté pour rendre possible son mariage. Il ne pouvait compter que sur l'argent qu'apporterait Martha. Et le problème de leur installation ne serait pas, pour autant, résolu. Jusqu'alors toutes les tentatives d'emprunt faites, dans ce but, par Freud avaient échoué. Et en juin, il reçut l'ordre d'avoir, en août, à rejoindre son régiment à l'occasion de grandes manœuvres. D'où de nouvelles dépenses et une perte de gain. La situation était donc difficile.

C'est à ce moment que surgit le nouvel incident redouté. Martha avait confié la moitié de sa dot à son frère Eli. Freud s'imaginait que ces billets de banque étaient enfermés dans un coffre-fort ou, tout au moins, placés dans une banque et restés intacts. Il semble n'avoir jamais pu établir de distinction entre un dépôt et une spéculation et, de fait, jusqu'à un âge avancé, il ne plaça jamais un sou. A un homme d'affaires comme Eli, l'idée d'un argent « improductif » faisait horreur, c'est pourquoi il avait placé l'argent de Martha. Ayant contracté de lourds engagements et certains placements s'étant avérés désavantageux, il eut quelque difficulté à trouver de l'argent liquide. Cette situation, si banale

aux yeux d'un homme d'affaires, sembla suspecte à Freud. Il ignorait à peu près tout de la distinction à établir entre capital et cours de la monnaie : ou bien l'argent était là ou il n'y était pas. Alors, ayant appris qu'Eli était aux prises avec certaines difficultés, il forgea à ce sujet les pires hypothèses et demanda à Martha d'exiger de son frère un remboursement des sommes qu'elle lui avait confiées. Au bout de quinze jours — Eli semblant avoir été de tout temps un mauvais correspondant — Freud reçut une réponse évasive, écrite sur une carte postale, qui suscita en lui les plus noirs soupçons et raviva son ancienne méfiance et son hostilité. Sa violente colère se manifesta dans plusieurs lettres adressées à Martha. Il insista pour qu'elle sommât son frère de rendre l'argent, ce qui devait évidemment être assez difficile et exprima ses soupçons. Eli n'avait-il pas utilisé pour son propre usage cet argent ? Martha répondit que c'était là pure calomnie. Elle était certaine qu'Eli rembourserait les sommes qu'elle lui avait confiées. Jamais il ne l'avait abandonnée et sa confiance en un frère à qui elle devait tout lui fit trouver pénible les dures paroles qu'avait employées Freud à l'égard de ce dernier.

Ainsi le tact et la fermeté de Martha finirent par triompher. La crise fut surmontée, bien qu'un nuage subsista entre eux. Martha avoua même que, pour la première et dernière fois, elle avait cessé d'être amoureuse. Un souvenir l'avait soutenue : celui de la façon dont son amoureux était revenu à elle, Alserstrasse plusieurs années auparavant, après une brouille (1). Elle savait que chez Freud la tendresse finirait par l'emporter sur tout le reste. Mais elle se sentait tout à fait lasse. De son côté, Freud, tout en prétendant avoir été au seuil de la mort, triomphait plutôt : il avait, seul, sans le secours de Martha, vaincu l'ennemi et la tempête s'apaisa d'elle-même. Nous allons voir maintenant comment furent surmontés les autres obstacles au mariage.

En lisant l'histoire tumultueuse que je viens de décrire, le lecteur se rendra compte de la puissance des passions qui animaient Freud et combien peu il ressemblait alors au calme savant dont on a souvent tracé le portrait. Ses instincts étaient, sans aucun doute, beaucoup plus forts que ceux de la moyenne des hommes, mais se trouvaient aussi beaucoup plus refoulés. Peut-être une telle intensité de sentiments est-elle ce qui caractérise l'homme de génie. Freud avait connu les déchirements de l'amour et de la haine et devait les subir encore par la suite. Mais ce fut la seule fois dans sa vie où ces sentiments se déchaînèrent à propos d'une femme et cela au point que son volcan intérieur menaça de faire éruption avec une force dévastatrice.

ERNEST JONES.

Traduit de l'anglais par Anne Berman.

(1) Lettre du 6 juillet 1886.

Freud et sa conception de l'homme

Dès l'aube du VI[e] siècle avant notre ère, les physiciens-philosophes grecs avaient formulé une conception hardie du monde physique, celle d'un phénomène matériel unitaire. L'école ionienne voyait la matière comme une substance première, fondamentale, qui, par transformations, donnait naissance aux innombrables formes et substances du monde physique. Anaximandre, par une intuition subtile, perçut que la matière doit être envisagée comme une substance indéterminée, dénuée de toute particularité sensible. L'air, le fer, l'eau ou l'os n'étaient que des formes élaborées, procédant d'une substance plus abstraite. C'est depuis cette époque que les phénomènes du monde physique sont conçus comme continus et monistiques, et gouvernés par les lois communes de la matière. L'idée était hardie, dans ce sens qu'elle allait à l'encontre du témoignage immédiat des sens. Elle sert de base axiomatique à la physique depuis plus de deux mille ans. En définitive, l'intuition hardie devint évidence et modela notre intelligence du monde physique. Les alchimistes eux-mêmes s'appuyèrent sur cette doctrine de la continuité de la matière et, en fait, s'ils avaient connu le bombardement atomique, ils auraient peut-être réussi à découvrir leur pierre philosophale.

La bonne fortune du physicien — toute relative d'ailleurs, car le monisme matériel de la physique peut avoir entravé la pensée du XIX[e] siècle et retardé l'analyse de la notion de complémentarité en physique moderne — cette précoce bonne fortune, cette heureuse intuition n'eurent pas de contrepartie dans les sciences de l'homme. Le principe d'une continuité entre l'homme et le règne animal, entre le rêve et la déraison d'une part et la raison et l'état de veille d'autre part, entre la folie et la santé psychique, entre le conscient et l'inconscient, entre l'esprit de l'enfant et celui de l'homme, entre le primitif et le civilisé — ce principe n'avait été en fait, pour chaque cas, que celui d'une discontinuité jalousement entretenue dans les canons doctrinaux. Sans doute, à chaque génération, des voix s'élevaient pour que fussent recherchés ces liens de continuité. Anaximandre s'était

approché de bien près d'une théorie de l'évolution basée sur la sélection naturelle ; Cornelius Agrippa avait avancé une théorie plausible du caractère continu de la santé et de la maladie psychiques en termes de sexualité refoulée. Mais Anaximandre ne put l'emporter sur les conceptions grecques de la création de l'homme, pas plus que Cornelius Agrippa sur la démonopathie du *Malleus Maleficarum*. Ce n'est pas avant le XIXe siècle qu'on réussit à établir et à faire accepter le principe d'une continuité entre les divers états de l'homme et à poursuivre la démonstration de la continuité entre l'homme et l'animal.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance sociale, morale et politique, de l'image qu'on se fait de l'homme à une époque donnée, car il est manifeste que la conception que chacun peut avoir de l'homme affecte profondément nos notions de dignité et de possibilités humaines. Or c'est en fonction de ces notions que nous établissons nos lois, orientons nos aspirations à la connaissance, et jugeons de la pertinence des actions humaines. Ceux qui gouvernent, par conséquent, doivent nécessairement défendre, avec un soin jaloux, les idées que l'homme a sur l'homme, car la structure du gouvernement repose sur une unanimité précaire des conceptions de la nature humaine et des besoins de l'homme. Et, puisque l'idée qu'on se fait de l'homme est dans l'ordre de la *res publica*, elle ne saurait être sujette à modification sans débat public. Mais elle n'est pas non plus affaire de la seule collectivité. Car l'homme, en tant qu'individu, est affectivement et profondément intéressé à l'image qu'il se fait de lui-même. L'étude de la psychologie au cours des cinquante dernières années nous aura au moins appris que l'homme possède des moyens puissants et un art consommé pour se défendre contre les violations de sa propre image. Cela ne veut pas dire que l'homme occidental n'ait pas demandé sans cesse : *Qu'est-ce que l'homme, dont tu te soucies tant ?* C'est simplement que la question, si l'on insiste, nous amène au bord de l'angoisse, où la recherche, alors, n'est plus libre.

Deux puissantes figures se détachent parmi les artisans de notre conception moderne de l'homme : Darwin et Freud. Freud est le plus audacieux, le plus révolutionnaire et celui dont l'intuition poétique est la plus pénétrante. Mais on ne peut imaginer Freud sans Darwin. Le moment est venu, et il est sans doute historiquement légitime, de concentrer notre examen sur la contribution de Freud à l'image moderne de l'homme. Je verrais en Darwin la condition nécessaire de Freud et de sa réussite, tout en reconnaissant naturellement que c'est là une forme de licence psychologique. Non seulement est-ce le centenaire de la naissance de Freud, mais c'est aussi l'année où tout ce qui s'écrit en commémoration de cette date nous incite à prendre

mieux conscience de l'influence de Freud sur notre époque.

Le fondamentalisme d'arrière-garde, dans un siècle où la technologie était reine, n'eut pas besoin de Darwin pour le tuer. Darwin contribua à son déclin, certes, mais d'une façon relativement modeste. Il avait simplement proposé une série de principes découlant de cette conception : que toute espèce organique tire son origine et sa forme d'un ensemble de conditions communes : les exigences de la survivance biologique. Toutes les créatures vivantes étaient dès lors sur le même pied. Lorsque la vague d'exagération post-darwinienne fut tombée et que le littéralisme religieux, s'atténuant, fit place à un nouveau nominalisme, il subsista une large conception, méthodique et unitaire de la nature organique, établissant une continuité des protozoaires monocellulaires jusqu'à l'homme. La biologie avait enfin trouvé son principe unificateur dans la doctrine de l'évolution ; l'homme n'était plus une créature unique, isolée, mais l'héritier d'un patrimoine organique.

A l'apogée du processus évolutif, l'homme pouvait encore se considérer avec satisfaction et quelque suffisance, et proclamer même que Dieu, ou la Nature, avait fait preuve d'une sagesse constante dans son effort pour parvenir à un produit définitif et parfait. A Freud, il revint de présenter l'homme comme un produit inachevé de la nature : luttant contre la déraison, en proie à des vicissitudes et impulsions internes qui doivent être contenues s'il doit vivre en société, ayant en lui les germes de la folie comme ceux de la grandeur, jamais pleinement libéré d'une enfance qui n'est rien moins qu'innocente. Ce que Freud avançait, c'était que ce qu'il y a de mieux et ce qu'il y a de pire dans l'homme, que le bien et le mal, procèdent d'une origine commune.

Aussi curieux que cela puisse paraître, Freud était indéniablement fait pour ce rôle d'artisan d'une nouvelle conception de l'homme. Arrêtons-nous un instant pour en examiner les raisons, car l'image de l'homme qu'il créa reposait en grande partie sur l'image qu'il avait péniblement réalisée de lui-même et de son temps. Ce n'est point tant son évolution psychique qui nous intéresse ici que les traditions intellectuelles qu'il incarne. Né au siècle du matérialisme, il était obstinément attaché au déterminisme et au physicalisme classique de la physiologie du XIXe siècle, si hardiment représentée par Helmholtz. En fait, le zèle déployé par le jeune Freud dans l'exploration des structures anatomiques mesurait la force de cet héritage. Mais, en même temps, comme l'ont perçu avec beaucoup de sensibilité Lionel Trilling aussi bien que W. H. Auden, il y avait en Freud un profond courant de romantisme — un sens du rôle de l'impulsion, un sens dramatique de la vie, de la puissance du symbo-

lisme, des modes de connaissance qui sont plus poétiques que rationnels, de l'aliénation culturelle du poète. C'est peut-être ce sens romantique du drame qui amena Freud à surestimer l'importance des complexes familiaux et qui explique que le cas dramatique, rarement probant, ait toujours éveillé en lui une attention généreuse.

Il y a en Freud également deux traditions qui sont presque aussi antithétiques que le romantisme et le scientisme du XIXe siècle. Il était profondément juif, non pas dans le sens doctrinal du terme, mais par ses conceptions morales, par son amour du jeu sceptique de la raison, par sa méfiance de l'illusion, par la forme de son talent prophétique, par sa conception même d'un érotisme adulte. Son talent prophétique s'opposait à l'utopisme aussi bien de l'innocence que du contrôle social, mais il ne le menait pas davantage à la renonciation. Libérez-vous de l'illusion, de l'infantilisme neurotique, et la *douce voix de l'intellect* prendra le dessus. La sagesse, pour Freud, ne résidait ni dans une doctrine ni dans une formule, mais dans la réalisation de la vraie maturité. Le malade guéri est celui qui est suffisamment libéré de sa névrose pour décider intelligemment de sa propre destinée. Quant à la conception de Freud de l'amour adulte, il m'a toujours semblé que son mélange de tendresse et de sensualité reflétait l'image uxorienne de la tradition assidéenne et la sensualité du Cantique des Cantiques. Et Freud n'aurait-il pas pu dire, tel le commentateur des Haftorahs : « Aux enfants il fut enseigné : Dieu donne à l'humanité une possibilité de réparer ses fautes ». Car l'indulgence dont on fait preuve aujourd'hui vis-à-vis des enfants est certainement un des traits de l'héritage freudien.

En dépit de son caractère hébraïque, Freud est aussi dans la tradition classique — qui comprend aussi bien les Stoïques que les grands dramaturges grecs. Pour Freud comme pour les Stoïques, il est impossible que l'homme puisse désobéir aux lois de la nature. Et cependant pour lui, c'est là que réside le drame humain. Son amour du drame grec est évident jusque dans sa manière de s'exprimer. Le sens de la tragédie humaine de l'inévitable accomplissement du destin de l'homme, c'est bien là la marque de tous les *cas* rapportés par Freud. Quand Freud, le dramaturge, devient thérapeute, ce n'est pas pour intervenir directement. Il pénètre dans le drame de la vie du malade, introduit la *pièce-témoin*, le transfert, et quand le patient, s'étant enfin *dégagé*, a compris le drame, il a atteint la sagesse nécessaire à sa liberté. Comme les Stoïques, encore, Freud pense que c'est dans la connaissance de notre propre nature et dans l'acceptation des lois qui la gouvernent que nous pouvons trouver le bonheur.

L'apport essentiel de Freud réside dans le fait qu'il nous a

rendu conscients du *continu*. C'est d'abord le principe de la continuité sur le plan organique. Le hasard dans les choses humaines ne peut pas davantage être accepté comme explication que le hasard dans la nature. Le terrain, pour qu'une telle « évidence » fut acceptée, avait naturellement été bien préparé par le naturalisme scientifique du XIXe siècle qui commençait à s'imposer. Il restait à Freud à étendre l'explication naturaliste au plus profond des choses humaines. *La Psychopathologie de la Vie Quotidienne* n'est pas l'ouvrage le plus profond de Freud, mais le *lapsus freudien* a imposé davantage l'idée de loi dans le comportement humain que peut-être n'importe laquelle des théories plus rigoureuses et plus académiques formulées depuis Wundt jusqu'à ce jour. Le rendez-vous oublié, le *lapsus linguae*, le tibia éraflé, ne peuvent plus être qualifiés d'accidentels. Que Freud ait réussi là où romanciers, philosophes et psychologues académiques avaient échoué, nous en examinerons les raisons dans un instant.

Autre contribution de Freud à l'idée de continuité, il a prolongé la doctrine darwinienne au delà du théorème de Haeckel, selon lequel l'ontogenèse *récapitule* la phylogenèse. Dans l'esprit humain, le primitif, l'infantile et l'*archaïque* existent côte à côte chez l'être civilisé et évolué.

Dans le domaine de l'évolution animale, nous nous en tenons à la conception que les espèces les plus évoluées sont issues des plus primitives... Dans le domaine psychique, en revanche, la survivance de l'état primitif à côté de l'état transformé qui en dérive est si fréquente qu'il devient superflu de la prouver par des exemples ; le plus souvent elle est consécutive à une scissure au cours du développement... Nous touchons ici au problème plus général de la conservation des impressions psychiques... Depuis que, revenus d'une erreur, nous ne considérons plus nos oublis courants comme dûs à une destruction des traces amnésiques, donc à leur anéantissement, nous inclinons à cette conception opposée : rien dans la vie psychologique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé d'une façon quelconque et peut reparaître dans certaines conditions favorables... (1).

Tout le monde sait ajourd'hui qu'en chacun existe une possibilité de criminalité et qu'il ne s'agit là ni d'un accident ni d'un symptôme de dégénérescence, mais de la résultante d'un équilibre précaire de forces qui, dans d'autres circonstances, engendreraient un état normal ou peut-être même un état de sainteté. En bref, le bien et le mal dérivent de la même source.

Le génie de Freud fut de résoudre les polarités. C'en était une de voir dans l'enfant et l'adulte deux êtres distincts. Il ne suffi-

(1) Freud, *Malaise dans la civilisation*. Ed. Denoël et Steele, Paris, 1934, pp. 7-8.

sait pas de répéter que l'enfant est le père de l'homme. La théorie de la sexualité infantile et celle des étapes du développement psychosexuel furent deux tentatives pour combler l'écart, l'une maladroite, l'autre élégante. Si la thèse des étapes de l'expression sexuelle — de l'oral à l'anal, puis au phallique et finalement au génital — n'a trouvé définitivement crédit ni dans la vie courante, ni en psychologie générale, il n'en reste pas moins que le caractère continu du développement de la sexualité est partout reconnu. C'est ainsi que les jeunes parents d'aujourd'hui trouvent dans l'indulgence et le laisser-faire la solution de leurs problèmes. C'est ainsi encore que les recherches de Beach et d'autres ont montré les répercussions profondes de l'expérience infantile sur la conduite sexuelle de l'adulte — même chez les organismes inférieurs.

Si aujourd'hui nous répugnons à raconter nos rêves avec l'innocence qui s'attachait autrefois à de tels récits, c'est encore parce que Freud contesta qu'il y ait solution de continuité entre le propos rationnel de la vie consciente et celui, apparemment irrationnel, du délire et du rêve. Tandis qu'on abandonne de plus en plus le symbolisme sommaire des premières tentatives freudiennes d'interprétation des rêves — que les poteaux télégraphiques et les tunnels ont immanquablement une signification sexuelle — la conception du rêve comme une représentation déguisée des désirs et des craintes est devenue monnaie courante. Il faut ajouter encore que la révélation par Freud de l'existence d'un processus profond et inconscient dans la création artistique, a beaucoup contribué à nous faire mieux comprendre la parenté entre l'artiste, l'humaniste et l'homme de sciences.

Finalement, c'est encore grâce à Freud que la distinction entre la maladie de l'esprit et celle du corps — qu'on la fasse complètement ou qu'on les confonde — a fait place à la conception plus humaine de la continuité de ces états. L'idée que la névrose est une réaction à un trouble est aussi révolutionnaire dans ses implications sur le plan social qu'elle est hardie dans sa formulation. Des théories de *mauvaise graine*, des nosologies du XIX[e] siècle, des démonologies et des doctrines de châtiment divin, aucune ne portait en elle des possibilités de compassion pour la souffrance humaine comparables à celles de notre époque.

On peut-prétendre, enfin, que le sens freudien de la continuité des états humains, de l'identité de la condition humaine, a permis une prise de conscience plus profonde de la fraternité des hommes. Il a tempéré, en tout cas, cette propension à punir ce que nous prenions autrefois pour le mal et que nous reconnaissons aujourd'hui être une maladie. Nous n'avons pas encore résolu le dilemme posé par ces deux façons de voir. Sa solution pose l'un des grands problèmes moraux de notre époque.

Pourquoi, après avoir surmonté les premières résistances, les opinions de Freud réussirent-elles, avec un succès si retentissant, à transformer les conceptions courantes de l'homme ? Nous avons déjà exposé l'une des raisons : l'empressement du monde occidental à accepter une explication naturaliste des phénomènes organiques, qui, du même coup, le préparait à une explication similaire dans le domaine psychique. Quatre siècles au moins de progrès scientifique ininterrompu venaient d'être couronnés par une théorie de l'évolution qui donnait à l'homme sa place dans la chaîne continue du règne animal. A l'essor du naturalisme, mode de connaissance de la nature et de l'homme, on vit correspondre un déclin des tentatives d'explication religieuse. A la fin du XIXe siècle, la religion, pour employer l'expression de Morton White, *consentait trop souvent à accepter le rôle d'un sac à surprises, non scientifique et spiritualiste, ou d'un idéologue ignare ?* L'élucidation de la condition humaine avait été abandonnée par la religion et n'avait pas encore été prise en charge par la science.

C'est l'imagerie inspirée, la proto-théorie de Freud qui devait combler le vide. S'il réussit à transformer la conception de l'homme, ce ne fut pas simplement en ayant recours à la méthode *cause-effet* de la science. A mon avis c'est plutôt leur traduction en images qui donna aux idées de Freud leur pouvoir. C'est une imagerie du déterminisme, dont elle réunit les aspects dramatiques, tragiques et scientifiques. C'est ici que l'héritage intellectuel de Freud revêt une importance si profonde. La théorie ou la proto-théorie de Freud est peuplée d'acteurs. Les personnages sont pris sur le vif : le *soi* aveugle, actif, avide de plaisir ; le *surmoi*, prude et répressif ; le *moi* bataillant pour son existence et détournant à son profit l'énergie des deux autres. Le drame est sobre et concis. Le *moi* suscite d'habiles mécanismes pour parer aux menaces des impulsions du *soi*. Un équilibre s'établit entre les acteurs, qui contient le caractère et la névrose. Freud employait la technique dramatique de la décomposition où les acteurs d'une pièce sont parties d'une vie unique. C'est une technique qu'il a lui-même découverte dans les phantasmes et les rêves et dont il parle dans *Le Poète et le Rêve Eveillé.*

Cette imagerie, de plus, a une résonnance immédiate sur la dialectique de l'expérience. A vrai dire, elle ne concerne pas l'expérience superficielle et consciente. Mais elle convient à la condition humaine, à ses conflits, à ses tourments, à ses impulsions secrètes et effrayantes, à son caractère tragique.

L'imagerie scientifique, de son côté, est marquée par le déterminisme de la mécanique classique. Parfois l'image est hydraulique : supprimez ce courant d'impulsions et, obligatoirement, il trouvera une autre porte de sortie. Le système est fermé et mécanique. Parfois l'image est électrique, comme lorsque les phéno-

mènes de *cathexis* se forment ou disparaissent tels des charges électriques. Ce mode de pensée cadrait parfaitement avec les notions courantes de la physique de l'époque.

Enfin, l'image de l'homme ainsi présentée était entièrement profane ; l'idéal était l'homme muri, libéré de l'infantilisme neurotique, capable de trouver sa propre voie. Sa liberté à l'égard à la fois de tout utopisme et de l'ascétisme a valu à Freud le mépris des idéologues totalitaires, qu'ils soient de droite ou de gauche. Cependant la classe montante, la bourgeoisie intellectuelle et libérale était toute prête à accueillir cette nouvelle image de l'homme. C'est vers le type freudien idéal qu'elle regarde dans sa lutte contre la régimentation spirituelle.

Je n'ai pratiquement rien dit des opinions de Freud sur la sexualité et les impulsions. Elles furent certainement, et elles sont toujours, un prétexte à résister au freudisme. Mais dire que la réussite de Freud réside dans le fait qu'il força le monde victorien à accepter, à son corps défendant, l'importance de la sexualité, a aussi peu de sens que de saluer en Darwin le vainqueur du fondamentalisme. L'influence de chacun fut beaucoup plus profonde.

La contribution de Freud à une compréhension de l'homme du XXe siècle peut-elle être comparée à l'influence des grandes théories physiques et biologiques de Newton ou de Darwin ? La question est vaine. Le mode de pensée de Freud ne constitue pas une théorie dans le sens conventionnel du terme, c'est une métaphore, une analogie, une façon de concevoir l'homme, un drame. A mon avis, Anaximandre pourrait, à juste titre, être mis en parallèle avec Freud. Son idée du *continu* dans la nature physique était aussi une analogie, une puissante analogie. De Freud naîtra une théorie, mais c'est sur le terrain, qu'il a préparé pour la recevoir, du XXe siècle, qu'elle prospérera. Mais, ce qui est plus important que tout cela, c'est que Freud a apporté une nouvelle image de l'homme, qui a rendu celui-ci plus compréhensible sans le faire apparaître comme méprisable.

Jérome S. Bruner.

Les soupçons de la psychanalyse

Ne hante pas sa vie qui veut et qui déloge de la sienne risque, au retour, de ne plus s'y reconnaître. La nature a pris place, ronde, encombrante ; « lâchez tout », elle monte et on ne sait plus où se mettre. De là ces hommes qui ont l'air de vivre sur un pied ou de dormir debout : leur légèreté, leur manque d'équilibre, leurs nerfs exténués... On pourrait lire ces existences comme des faits divers ; jusque dans leur sommeil, le drame ne les quitte pas. La folle est à leur charge ; elle fait les comptes du logis où d'effrayants passifs sont écrits d'avance. Elle mange, elle absorbe, elle détruit. La fuir, mais comment ? Elle est là sans qu'on le distingue. Lui résister, c'est se livrer davantage, la nier c'est tomber dans ses stratagèmes, l'oublier c'est s'exposer aux rencontres.

Toute l'œuvre de Freud prend l'homme dans ces pièges. Pour s'abriter il s'enfuit alors très loin, au fond de lui-même : impénétrable pour les autres et se condamnant par défaut. On pouvait penser avant, que le mal était une erreur : c'était tomber *mal*. Freud nous a appris que l'esprit a ses excuses. La nature active, entreprenante, va plus vite que le raisonnement ; elle l'escamote, l'entame, le rouille, et il est des mots qui servent à faire deviner ce qu'on n'a jamais voulu penser...

Cent ans après la naissance de Freud, la psychanalyse continue de se développer. Elle anime toute notre moderne littérature de *l'homme en procès* (1) où les accusations se succèdent sans jamais condamner ; où l'on est coupable justement parce qu'on se défend ; où plaider innocent c'est encore s'accuser, — car les faiblesses sont un refuge, une manière d'honorer des défaillances. On se fait porter malade pour n'avoir pas à *répondre*, pour n'être *responsable* de rien. Tout échec sert à éluder des torts qui flétrissent sur eux-mêmes, et plus on joue les victimes, plus on est fautif. Inconscience affectée, pourrait-on dire, qui dessine ses défauts au creux de chaque vertu et prend ses précautions pour n'avoir pas à donner sa mesure.

C'est là *l'univers morbide de la faute*, si bien évoqué par le docteur Hesnard ; pour lui, le péché est d'autant plus suspect qu'il fait son travail *de mémoire*, dans une pénombre de lassitude et d'écœurements où l'on cherche à se refaire une timidité. Et ces réflexes défensifs, qu'on supporte par humilité, viennent de loin ; ils sont écrits d'avance dans ces pulsions instinctuelles qui se

(1) P. H. Simon.

dressent les unes contre les autres dès la première enfance. Et pour ne pas qu'elles nous coincent, il faut *relire* et *relier* ces grandes méprises, les jeter à la figure du psychanalyste.

C'est ainsi qu'on recommande au malade de se raconter : *sans choix ni réticences* — à la façon d'un homme qui serait seul au monde. Le prix de la consultation est l'excuse de cette audace : à quoi bon s'honorer, persévérer dans ses scrupules, puisqu'à la sortie on *honorera* le médecin. La position étendue est une façon encore de penser comme on se couche, comme on dort, le plus simplement du monde. Pour le reste, rien. Des vides à combler. Le médecin est bien là, mais juste assez pour persuader le malade qu'il est vu, entendu, qu'il doit soutenir ce qu'il dit, qu'on va le lier à sa parole et que s'il fait silence, on en pensera long encore sur lui. Rien de plus présent que ce regard qui fait seulement voir qu'il voit. Tout ce qui devrait aider se ferme; on vous renvoie sur le dos vos aveux, vos obsessions, vos lassitudes. Alors le trouble commence. Le malade doute de sa sincérité, de son expression, de sa persuasion. Il voudrait redevenir sage comme un bon écolier, raturer, recommencer.

Evidemment, on ne pouvait inventer ça tout seul ! La psychanalyse s'apparente à la tactique des lentilles qui mettent le feu à distance. Et on voit bien cela dans le cas même de Freud qui, pour témoin de cure, choisit un oto-rhino, ce Fliess qui n'y entendait rien et agissait surtout par une absence ouvrant des horizons inconnus (1). Autrement dit, la psychanalyse est partie de cette constatation fort banale que c'est la maladie qui crée le médecin.

La force de la psychanalyse, c'est ce *rien* plein de surnaturel. Au fond du moindre aveu l'anxiété. Jusqu'ici on parlait, mais c'était des paroles intègres : aussi pures que si on n'existait pas. Maintenant de la lourdeur a envahi la voix. On a charge de son âme ; et il n'y a pas seulement que de l'âme... (*Dites seulement une parole et votre âme sera perdue*), mais aussi la *mémoire*, l'arrière fond où se tiennent au frais les deux tentations adamiques : l'orgueil, la *libido*. Le vieux puits de malice qu'il suffit de manœuvrer pour faire monter de pleins seaux de vérités — pas bonnes à dire.

Autrefois l'humanité savait bien qu'il ne fallait pas faire le brave contre Dieu. Mais Dieu rachetait la pagaille psychologique par la rédemption. L'homme tâchait de voir clair dans le ciel. Par sa foi, le secours de la grâce, il pouvait entrevoir sa périlleuse biographie transposée au sein de l'Eternité. Avec Freud, le désordre se trace lui-même ; ou plutôt c'est le témoin, le thérapeute qui accroche le diable et son train pour les faire rouler sur les traverses de ses systématiques silences. Et faire fausse route,

(1) Signalons que les *Lettres à Fliess* viennent de paraître aux édit. P.U.F. dans la collect. *Bibliothèque de Psychanalyse* dirigée par Daniel Lagache sous le titre : *La naissance de la psychanalyse.*

patauger dans des mensonges, c'est le plus sûr chemin pour s'y retrouver. *La règle sortira des obstacles convertis en instruments.* C'est plutôt une droiture de ligne, un mérite écrasant qui choquerait le médecin, habitué à être mystifié. La force du silence, c'est de révéler des possibilités et de voir venir.

Ainsi, à la nécessité de convaincre, d'accrocher, d'émouvoir qui livre toute notre conduite à la mécanique des situations, à la bonne mine des fausses vertus, à la tyrannie des égoïsmes — où l'on cherche à penser aux autres pour ce qu'on attend d'eux — se substitue alors une relation où dire quelque chose n'est qu'une façon de parler. Mais on ne nous ratera pas pour autant. Dominées, survolées, ces paroles donneront des nouvelles de nos arrières-pensées. L'égoïsme foncier du scrupuleux, l'inefficace bonté du faible, la fausse chasteté du refoulé, la rigueur de surface du nerveux, l'action fébrile de l'agité : toutes ces résolutions extrêmes qui gagnaient, s'accumulaient par leur application piétinante, sans preuves, sans examens, on voit alors qu'elles camouflaient sous leur force, sous leur poids, une bonne mine sans assurance.

Sans doute Freud n'a fait qu'appliquer aux malades et à la médecine les fines acquisitions de la littérature et de la théologie. Avant lui, Saint Augustin, Pascal, La Rochefoucauld, Rousseau, Baudelaire, Dostoïevski, (de nos jours Montherlant), étaient psychanalystes. Mais ces hommes portaient la responsabilité de ce qu'ils dévoilaient. On les lisait sans comprendre ce qui s'était passé en eux ; à la limite on les laissait seuls sur leurs routes, en butte au tribunal qui les condamnait : des irréguliers, des affranchis... Il fallut beaucoup de courage pour ne plus les renier. D'autant plus que Freud était retenu pas plus fort que lui : le *moralisme.*

Le moralisme ! une morale qui ne pensait à rien, surtout pas au naturel, dont il fallait surveiller les surprises ; des vertus qui faisaient les dégoûtées ; des méchants caractères proclamant leur dignité ; des mensonges dont on espérait toujours se tirer. A ce conformisme raide, pion, inutile, il y avait deux remèdes ; l'un qui était de dénoncer les moralisateurs ; l'autre qui apprenait aux hommes à mieux se servir de leurs instincts. D'une part : explorer l'inconscient ; d'autre part : revenir plus près du vrai de l'homme. Et c'est un fait que dans une telle société, livrée à la loi du permis ou du défendu, la plupart des désordres psychiques tenaient à des formes d'auto-punition, à un état actif de désapprobation. Prise dans le piège de la conscience, la culpabilité devenait refus de soi ; ou refus de la vie à travers soi. Des hommes, des femmes ressentaient plus que de raison les sollicitations de l'existence, mais ils s'arrêtaient au bord, faute de pouvoir les maîtriser *(névrose traumatique)*, ou faute de pouvoir les assouvir *(névrose actuelle)*, ou par inaptitude à les voir en face, d'où des décharges

substitutives : rêveries, actes manqués *(psychonévrose)*. Dans tous ces cas, les besoins instinctuels, écartés des relations de société et de contrôle de moi, prenaient soit une forme turbulante, devant quoi l'individu perdait pied, soit une forme rabougrie bloquant tout développement. On sait aussi que les hommes aiment leurs maladies, comme on aime la solitude, le silence, le lit, la fatigue et la mort. Les anémiés sont plus forts que tout, ils n'ont besoin de rien ; la maladie est un compromis très arrangeur. D'où la nécessité de secouer cette inertie qui est là pour baigner, pour contenir la conscience dans son néant.

Mais comment faire voir ce qui se cache ? Comment refléter ces figures nuageuses, bouchées qui patouillent dans leurs mystères ? Ne rien forcer, laisser ces ensevelis rêvasser, ânonner, barbouiller leurs équivoques puisque c'est là leur façon d'être eux-mêmes et d'opérer.

Dans cette voie Freud s'inspirait de toute une littérature romantique qui lui avait appris que l'inspiration spontanée transmue les mots et les choses, jusqu'à les rendre expressifs ; que le cri fait aussi partie de la façon de s'exprimer ; qu'une certaine relâche verbale est un piège d'autant plus réceptif qu'il pénètre à fond par infiltration, assimilation progressives. Bien sûr, cet aveu dérouté ne peut être que perversion. Il révèle un moi irréel qui s'exalte en s'écoutant parler. Mais, en contre-poids, il y a le besoin de communiquer : premier lien et don au monde réel. Il y a aussi le soulèvement de toute une vie.

En somme, tirer le plus grand parti possible de l'informe, traiter ce langage comme un rebus à déchiffrer, l'examiner non point avec l'idée qu'il exprime une chose, mais qu'il est un *moyen d'expression* nous rapprochant de celui qui le profère.

C'est dans les mythologies, la Bible, le drame antique, l'histoire des civilisations que Freud chercha la clé de ces aveux à déchiffrer. De même que la science allait des observations à l'hypothèse, la psychanalyse identifiait ce matériel de confession à un idiome unique : le mythe. Et c'est par ce recours à une culture, où l'on s'en sait jamais trop, que la doctrine de Freud semble la plus originale. Tout l'humain pour un homme, mais pour saisir, sans voile ni détour, ce qui lui permet de se cacher. Car par son métier de médecin Freud voyait l'humanité sans cesse se faufiler. Chaque malade avait son poids, sa discrétion, sa forme de secret. Au revers de la société, soucieuse de maintenir l'accord parfait, l'homme apparaissait alors livré au *clinamen*, à la déviation individuelle.

Dans un tel système, si souvent ébranlé, où toujours quelque maillon venait fausser la chaîne, le matérialisme prenait place. Freud a cru ainsi tout expliquer par d'aveugles mouvements balancés au hasard.

On a souvent reproché à la psychanalyse sa pauvreté théorique. C'est que la démarche reste ici avant tout inductive : elle se contente de modifier de comportements qui ajustés, relèvent et réhabilitent un homme et dans ses vertus, et dans ses vices, en sorte qu'il n'y a pas tellement lieu d'être fier de la réussite. Ou bien elle cherche à établir un parallélisme de situations qui dégage un sens de liberté, mais prenant origine dans des contraintes et des limitations. Autrement dit, la pensée ne rend aucun compte ici de la nature. Si elle l'éclaire, c'est en la prolongeant. Et pour chaque cas résolu, la nature fuit d'autant plus que ce cas a été traité dans sa singularité. Le résultat au fond est symbolique : il n'apparaît que pour celui qui l'a trouvé ; modifiant l'homme par rapport aux réalités ou aux êtres, mais n'ayant nullement trait à quelque ordre de pensées générales.

En ce sens, pour la psychanalyse, toute référence à quelque idée pure de l'homme, à quelque vertu qu'il faudrait restituer et concevoir préalablement comme homme-image de Dieu, ou image - du genre humain, prend toujours une allure de fantôme ; être fictif qui ne saurait donner, à chacun de nous, l'occasion d'accomplir cette unique nécessaire : *exister*. On s'en rapporte aux autres, on s'accroche à des entités quand on a peur de réveiller ce qu'on doit comprendre.

Voilà qui complique singulièrement notre idée de l'homme. Au lieu d'effacer, de regrouper, l'analyse de soi est devenue une arme de plus grande précision. Etre soi est maintenant une excuse, un privilège. Et s'agit-il même d'être soi puisque la *raison* de notre vie, son lien n'apparaît que dans nos actes, comme les objets révèlent la lumière qu'ils arrêtent. Au fond, nous ne sommes que l'ombre d'une signification inconnue qu'il faut repérer peu à peu pour nous mettre à son niveau. A une conscience qui s'évanouissait dans ces replis, se substitue une action qui se développe en se dérobant.

Prise dans l'ensemble de la pensée occidentale, la psychanalyse apparaît comme une mise en valeur de constrastes. L'homme c'est désormais la nature plus l'humain ; et il faut laisser la liberté de circulation à ces deux ordres pour qu'ils s'engrainent. L'humanisme traditionnel expurgeait l'homme : il le retirait de la nature, de sa vie même pour mieux célébrer sa valeur intime ou spirituelle. Quant à l'action, c'était une vulgarité pour quoi il était bien de ne pas être doué. La théorie de la connaissance en lutte contre les évidences étayait cette ascèse en faisant de la nature un système de représentation. Pour Freud, au contraire tout l'homme est dans une ombre épaisse ; à partir de là il doit percer et faire jour.

Et un tel cheminement n'est possible que par une prise en considération de l'ensemble de l'organisme, comme de la vie

qu'il exprime. Physiologie et conduite sont et doivent ici être mêlées puisqu'il y a des manières de s'aligner sur l'expérience qui paralysent la vie mentale, comme des façons de penser qui engendrent des troubles fonctionnels. Au fond, à une vie *accidentelle* où Dieu devenait *témoin* après avoir été *créateur*, où l'homme, une fois projeté dans l'être, était sanctionné pour ses fautes, se substitue une vie *essentielle* dont l'ajustement est la règle et le bien-être la vraisemblance. Vivre, selon Freud, serait une erreur qui pourrait se corriger peu à peu.

Tout s'alignerait, s'emboîterait, s'unifierait, jusqu'au moment où on ferait cette découverte : *Ça va mal* (1). Ainsi des délires, on attendrait une lucidité qu'on ne peut réaliser soi-même ; la santé et l'équilibre, on les rencontrerait au hasard de la maladie et la conscience n'aurait trait qu'à la réalité d'émotions contre lesquelles on se défendait jusque là, en les excluant. En somme : comme c'est difficile de vivre ! pour un peu, on renoncerait tant il faut de soupçons pour aboutir à cette science pas rassurante du tout. Oui, on peut se demander si la psychanalyse réussit vraiment à sauter l'obstacle de ce mal qu'il faut accepter, de cet absurde savoir qui s'interroge sans fin sur ce qu'il cache, de ce système qui nous prend au jeu d'une vie dont nous ne sommes que les intermédiaires et dont les rouages révèlent leurs misérables ratés plus encore que leur énergie ? Faire entrer la viee n ligne de compte, un point c'est tout, répondrait Freud. Oui, mais la vie ça passe partout, et personne ne s'en aperçoit. Freud lui-même définit l'instinct — lisez l'instinct de reproduction — *comme une orientation continue de l'être vers une direction déterminée dont il n'a pas conscience.* Pourquoi alors tout ce système psychanalytique avec ses rêves, ses conflits, ses péripéties ? — Pour que notre pensée soit remise d'aplomb en s'offrant à ce qu'elle ne peut arrêter, au lieu de se donner à ses illusions. La question alors serait de savoir si tout ça ne revient pas à demander qu'on nous métamorphose en arbre... Il est bien certain qu'un monisme global — comme l'est celui de Freud — ne s'établit jamais qu'au détriment de toute une expérience. Et comme la précieuse trouvaille de cette nouvelle science nous est donnée comme on respire, on est pris alors dans cette situation instable et intolérable où l'on doit renoncer à des idées qui se donnaient des airs de vie, sans encore pouvoir se faire à une vie qui n'a rien à nous dire.

PIERRE SIPRIOT.

(1) - *Docteur Freud, vous qui savez tant de choses sur les enfants, conseillez-moi. Comment dois-je élever le mien ?*

— *Comme vous voudrez, de toutes façons, ce sera mal.*

L'incurable psychanalyse

Car la vérité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise au choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine...

J. LACAN (1).

CHOSE *pernicieuse, funeste, qui corrompt le cœur ou l'esprit* (2), telle est aussi la peste (3) que Freud apporta.

Certes, l'hygiène, la vaccination, les antibiotiques enfin ont réduit ce fléau à une figure de style et nul ne songe plus aujourd'hui à le fuir quand il porte la marque *psychanalyse.* Comme le bacille de Yersin, la *chose freudienne* a été domestiquée, ajustée, stérilisée, rangée en de trop justes places : elle est psychologique, biologique, médicale et psychiatrique, littéraire, sociologique, philosophique, religieuse, morale, métaphysique, pataphysique. Les *adaptateurs* triomphent et se répandent.

Mais Freud nous a montré la voie de l'intransigeance ; bien ou mal utilisée, sa rigueur se retrouve autant dans le refus des compromis rassurants et commodes que dans un dogmatisme funeste ; elle subsiste enfin, vivante, dans le psychanalyste : aujourd'hui encore, il n'en est guère avec lequel on ne réussisse à se brouiller ; le freudien est plutôt, dans ce sens, un individu mal adapté : incommode, susceptible, orgueilleux, obscur, fuyant et sybillin. A celui qui demande une aide, l'analyste répond qu'il ne saurait l'accorder, qu'il est à peine thérapeute — c'est bon dit-il, pour les chirurgiens de soulager leur agressivité avec

(1) *La chose freudienne.* Evolution Psychiatrique 1956 T. 1.

(2) Littré, au mot *peste.*

(3) *Ils ne se doutent pas que nous leur apportons la peste* confiait à Jung, Freud sur le point de débarquer aux Etats-Unis.

l'humanité souffrante — mais à celui qui réclame une doctrine il objecte qu'il n'est qu'un humble praticien. Il y a là quelque chose d'irritant ; jamais on n'arrive à cerner un problème, à *coincer* un psychnalyste ; l'histoire bien connue de la règle fondamentale en est une plaisante illustration (1). L'analyste semble ainsi avoir réponse à tout, mais quand vous le questionnez, il ne répond pas.

Qu'on la juge féconde ou funeste, prolifique ou envahissante, la psychanalyse porte en elle sa contradiction, peut-être à l'image de l'homme qu'elle doit éclairer. Expérience aux strictes exigences, discipline rigoureuse, elle impose pour règle au patient la liberté de son dire et garde jalousement pour elle la liberté d'une exigence sans mesure.

Irréductible, en un mot, c'est en cela sans doute qu'elle s'avère, comme Freud le laissait entendre une discipline inconfortable, mal limitée qu'on ne sait vraiment où caser.

Nous ne trouvons en effet pas du tout désirable, écrit-il, *que la psychanalyse soit engloutie par la médecine, qu'elle trouve son dernier gîte dans les traités de psychiatrie au chapitre « thérapeutique » entre la suggestion hypnotique, la persuasion ou autres pratiques nées de notre ignorance et qui ne doivent leurs effets à court terme qu'à l'inertie et à la lâcheté des foules humaines. Elle mérite un meilleur destin et il faut espérer qu'elle l'aura. En tant que « psychologie des profondeurs » doctrine de l'inconscient, elle peut devenir indispensable à toutes les sciences traitant de la genèse de la civilisation humaine et de ses grandes institutions telles qu'art, religion, ordre social* (2).

Nous sommes là, comme souvent en psychanalyse, sur une arête vive, car l'apport psychanalytique aux sciences humaines ne peut se concevoir autrement qu'hétérogène, voire inassimilable. Non seulement l'expérience psychanalytique est une rencontre singulière, mais encore c'est une expérience marginale en ce sens qu'elle porte sur l'inessentiel au regard du sens commun, sur la frange ornée du lapsus ou du rêve. Il est vain et souvent fâcheux d'utiliser les données du dialogue psychanalytique hors de leur champ propre ; autant saisir des feux follets pour en faire un lustre.

D'ailleurs l'inconscient farouche a depuis longtemps quitté la clé des songes et fui le lexique de la psychopathologie de salon, mais qu'importe, on aime à revoir ce qui fut nouveau. Il est ainsi des gens qui reviennent inlassablement suivre la plage humide dont le flot se retire pour y redécouvrir les trésors de l'épave

(1) Si vous arrivez en avance vous êtes un anxieux ; si vous êtes en retard, c'est que vous êtes agressif ; si vous êtes à l'heure, vous êtes un obsédé, et si vous ne venez pas, vous payez quand même.

(2) *Die Frage der Laienanalyse* (Psychanalyse et médecine p. 235).

qu'ils y ont un jour trouvés, car ils ont oublié qu'il y a d'autres plages et d'autres épaves.

C'est dans la mesure où l'analyse enseigne cette discipline d'une découverte renouvelée de l'instant qu'elle peut aider le chercheur ; hors celà, elle ne peut que l'embarrasser.

Les arts et les sciences ressemblent souvent à ces verres colorés dont nous parle Freud, à travers lesquels artistes et savants ont coutume de voir le monde. Il en est ainsi des médecins épris de psychanalyse et qui prétendent la servir en gardant fermement assujettis sur leur nez des verres d'anatomo-physiologistes ; rien d'étonnant à ce que ces praticiens fassent dès lors de la psychanalyse une *médecine* tout comme celle qui s'offre à guérir les fléaux épidémiques. Mais la peste et la mort dont il est ici question se moquent des médecins qui veulent en faire un remède distribué par des pharmaciens patentés à des techniciens agréés.

Freud a dit qu'il apportait la peste. Faut-il donc accorder tant de poids à cette confidence qui n'est peut-être qu'une boutade et bâtir sur ce mot une fantaisie pesante ? C'est un usage fondamental chez les psychanalystes de prendre ainsi l'appendice pour l'ombilic ; restons à l'écoute de ce mot :

Tu le vois comme nous, dit le prêtre de Zeus, Thèbes prise dans la houle n'est plus en état de tenir la tête au dessus du flot meurtrier. La mort la frappe dans les germes où se forment les fruits de son sol, la mort la frappe dans ses troupeaux de bœufs, dans ses femmes qui n'enfantent plus la vie. Une déesse porte torche, déesse affreuse entre toutes, la Peste, s'est abattue sur nous... C'est ainsi que s'ouvre dans Sophocle, la tragédie d'Œdipe.

*
* *

Qu'est donc la psychanalyse, puisque nous savons maintenant ce qu'elle n'est pas ?

Il n'est pas prudent de contraindre l'analyste à sortir de sa réserve car il exprime bien vite des incongruités. Si par exemple vous l'interrogez avec insistance sur l'essence de la psychanalyse, il pourrait à la fin vous répondre par une formule de ce genre : *la psychanalyse est une recherche de la vérité.*

Comme la Peste de Thèbes, porteuse de mort, prépare un dévoilement tragique, l'apport freudien nous ronge et nous dérange ; ainsi n'est-il sans doute pernicieux, funeste et corrupteur que pour tout ce qui est déjà perverti, pourri et corrompu.

La psychanalyse nous guérira peut-être un jour du fléau de ceux qui ont compris pour toujours, de ceux qui savent, familiers d'une vérité à leur mesure, mesurée et bornée ; peut-être nous délivrera-t-elle de surcroît d'une variété particulièrement triste de cette espèce : le psychanalyste-qui-a-tout-compris.

C'est là, au bord de la vérité, que le clinicien qui trop se penche, ou bien pique du nez, ou bien s'enfuit éperdu, résolu cette fois à ne plus jamais s'approcher d'un gouffre aussi fumeux (1). Si pourtant il se souvient que tel est quand même son métier il s'exercera à lutter contre le vertige et à supporter les conditions du pilotage sans visibilité.

Pour les analystes qui n'ont pas encore renoncé à être d'une certaine façon pestifères et qui ont le courage de se souvenir que c'est vers la vérité du patient étendu sur le divan qu'ils se penchent, il importe de renoncer enfin à ne voir que des ondes sonores dans sa parole, de savoir discriminer le chinois de l'ombre, d'apprendre à distinguer l'eau, le rond dans l'eau, l'O et le zéro.

Car, quand le vertige le saisit, le clinicien confond le fond, l'authentique, le vrai, et s'agrippe aux décors du réel ; mais, comme dans cette scène d'*Une nuit à l'Opéra* — où la poursuite des Marx Brothers dans les cintres du théâtre entraîne des changements de décors inattendus et cocasses — il s'engage alors dans une danse effrénée dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle trouble le spectacle. C'est ainsi qu'il est des analystes pour étreindre amoureusement dans leur détresse, à l'image du nourrisson au sein, la *réalité de l'objet*. Et, de même que les fesses du clinicien, pour plus de fondamentale assurance reposent sur un solide et profond fauteuil, de même sa pratique se veut assurée sur la *réalité de l'objet*.

L'analyse des *résistances* menée dans la douce lumière d'un *transfert* bien contrôlé permet de faire fondre les *défenses* dont s'entoure le *moi* trop faible et privé jusqu'alors du *contact* vivifiant avec la *réalité de l'objet*. C'est assurément là une façon simple et fort répandue de concevoir et de pratiquer l'analyse qui selon les *techniciens* doit dégager, renforcer, enrichir ce moi objectivé sur la nature duquel on se garde bien de réfléchir ; les objets et la réalité sont alors à sa mesure, sans malice, calibrés et standardisés prêts à être consommés dans l'engrenage des relations humaines normalisées : ainsi l'orchidée est le juste objet réel dont un moi adapté doit se servir pour faire aboutir à coup sûr sa libido génitale objectivement portée vers l'incarnation d'un moi féminin parvenu au stade œdipien.

En pensant que la réalité se cache ainsi derrière les remparts de la défense, on *en arrive sans peine à croire que la nudité suffit à*

(1) Deux tendances partagent actuellement les psychanalystes freudiens en France. Les uns, groupés au sein de la *Société psychanalytique de Paris*, voient surtout dans l'analyse une technique à utiliser pour atteindre un but (renforcement du moi, par ex.) ; les autres, constituant la *Société française de Psychanalyse*, insistent sur la recherche dialectique de la vérité dont nous parlons ici. Dans notre texte nous nous référons constamment à ces tendances opposées.

faire la vérité et l'on s'engage bien vite dans les voies du strip-tease analytique.

De quoi est donc faite cette *vérité du patient* en voie de devenir une formule à tout faire ? Il est, bien entendu malaisé de l'exprimer en une définition, mais cela pourrait s'articuler sur un mode négatif, à peu près en ces termes : ni sa vérité, ni *la Vérité*, mais quelque chose comme ce qui les disjoint et les unit. La mesure de l'homme qu'on nomme sa vérité se réduit trop souvent à un quadrillage obsessionnel dont chaque petit maître confectionne à sa guise les abscisses et les ordonnées ; quant à *la Vérité*, dont tant d'élus (de tous partis) se savent les familiers, elle nous mène en droite ligne à la psychanalyse orthopédagogique, édifiante, aliénante en un mot.

La vérité dont il est ici question semble plus familière au philosophe qu'au clinicien, et c'est bien dommage. *Se tenir dans la vérité*, écrit Jean Beaufret, *ce n'est donc pas avoir séjour dans une lumière sans ombre. C'est au contraire s'aventurer dans la lumière du jour jusqu'au secret contre-jour de l'abstention qui se réserve en elle et qu'elle nous réserve de soutenir. Mais soutenir la réserve d'une telle abstention n'est pas reculer devant l'indicible. C'est bien plutôt promouvoir à l'extrême l'achèvement du dire, la parole ne pouvant jamais s'achever en un dit que fidèle au débit du tacite dont elle n'achève jamais de s'acquitter* (1).

Ce serait là un beau thème à proposer à la méditation d'un candidat analyste pour l'introduire à une juste pratique. Il y aurait de même quelqu'intérêt pour ceux qu'incommodent les vapeurs qui sortent du gouffre à peser ces mots de Martin Heidegger : *L'obnubilation refuse à la vérité le dévoilement... L'obnubilation est donc, lorsqu'on la pense à partir de la vérité comme dévoilement, le caractère de n'être pas dévoilé et ainsi, la non vérité originelle, propre à l'essence de la vérité* (2).

En voilà trop et trop peu sur cette vérité qui, avec le patient s'étend en question sur le divan, troublant le praticien épris de réalité et de rigueur scientifique mieux ordonnée. Nous avons vu comment on peut la réduire, et démontré ailleurs (3) comment certains analystes préfèrent substituer la réalisation d'un but (renforcement du moi, adaptation, normalisation etc...) à la recherche d'une vérité.

C'est alors que la *réalité objective* revient à la charge sous l'étiquette de la *nature*. Il est, nous le savons, bien des façons d'accomoder ce concept ; mais l'homme de science et le médecin l'entendent volontiers dans une tonalité finaliste dont, par ailleurs, ils se défendent.

(1) *Introduction au Poème de Parménide* p. 9. Edit. P.U.F.
(2) *De l'essence de la vérité* p. 92.
(3) *Evolution psychiatrique* 1956, t. 11.

Et pourtant le clinicien devrait savoir mieux qu'un autre que les données de la nature sont souvent, pour l'homme, prétextes à des fantaisies inattendues, et tel pouce dont le physiologiste vante la fonction opposante primordiale sert tout aussi bien et d'une façon non moins essentielle à le sucer, voire à le fixer fondamentalement pour ramer à la godille comme le conte Marius à son compère.

Il en est de même, et la psychanalyse comme la plus naïve observation nous en convainquent, de tous les autres attributs naturels de l'homme. Mais celui dont l'usage semble le plus souvent perturbé paraît être le sexe. Les moins cliniciens connaissent ces bouches closes qui refusent la chair, et ces appendices phalliques qui craignent et fuient les profondeurs de la forêt. Filles et garçons manqués, homosexuels de toutes variétés affirment de la façon la plus claire à qui sait entendre, que le sexe n'est point si naturel à l'homme, qu'on se plaît à le croire, qu'il s'en trouve d'ordinaire embarrassé, parfois satisfait, souvent mécontent, que ses relations à son genre sont le lieu d'inépuisables problèmes (1).

La nature voudrait, dit-on, que l'homme et la femme s'accouplent en paires d'unités complémentaires ; mais chacun sait que l'enfant impuissant désire, que le jeune homme pubère et bien élevé doit, pour un temps, se garder de la femme, que celui qui est affranchi souvent n'en veut point et préfère son semblable, que celui qui connait enfin la femme refuse parfois d'engendrer, *tout naturellement ;* ne parlons pas de ceux qui désirent ce qu'ils méprisent et sont impuissants auprès de celles qu'ils aiment ; taisons enfin les détours plus subtils du désir de la femme.

Réduire le désir de l'homme à la pulsion ou à une quantité d'énergie simplifie assurément le problème, mais en voile d'autant la véritable nature.

C'est au niveau de cette déhiscence irréductible qui se manifeste comme fondement de notre expérience clinique, dans les rapports de l'homme à son sexe et à la nature, que se situe la découverte freudienne dans sa forme la plus communément reçue encore que souvent méconnue : *le complexe d'Œdipe*.

Tout dans l'analyse s'ordonne en fonction de cette découverte : l'assomption du complexe d'Œdipe marque la condition nécessaire pour l'accession à la vie d'homme. Le conflit œdipien est

(1) A l'extrême nous connaissons ces sujets qui affirment ouvertement vouloir changer de sexe. Il faut vraiment tout l'aveuglement de la névrose la plus obnubilante pour répondre à ces délires par la discussion d'une possible intervention chirurgicale (comme on le voit faire dans certains pays). Nul ne songerait assurément à extirper l'estomac d'un aliéné qui se plaint d'y héberger un serpent ; mais qu'il s'agisse de sexe, et nous voilà troublés. Est-ce là un signe de ce retour du refoulé, de ce désir que tout un chacun a pu connaître d'avoir un sexe différent de celui que la nature lui avait donné ?

au centre de la névrose. Mais faute d'en saisir pleinement les dimensions véritables, certains successeurs de Freud eurent tôt fait de porter leur attention sur ce qu'on nomme les conflits pré-œdipiens ; cette opération ressemble souvent à celle qui consiste à *réduire* les problèmes de géométrie dans l'espace en termes de géométrie plane, soit, à réduire l'homme à la dimension d'une ombre. Mieux vaut donc rester au niveau de la découverte freudienne et du conflit œdipien pour faire de la psychanalyse.

Œdipe vivait comme le plus heureux des hommes ; c'est la peste, cette déesse porte torche, qui le contraignit à découvrir qui était son père et quelle était sa mère. C'est le fléau sacré, envoyé par les dieux qui ouvre la tragédie, et à la question qu'elle pose au peuple et à son roi c'est encore le dieu qui répond par la bouche de Tirésias aveugle ; c'est ensuite qu'on cherche les preuves et que se découvre, se manifeste, le sens de l'histoire.

Ah, dit le Chœur, *fasse le Destin que toujours je conserve la sainte pureté dans tous mes mots, dans tous mes actes. Les lois qui leur commandent*
siègent dans les hauteurs : elles sont nées dans le céleste éther, et l'Olympe
est leur seul père ; aucun être mortel ne leur donna le jour ; jamais l'oubli ne les endormira :
un dieu puissant est en elle, un dieu qui ne vieillit pas.

On convient habituellement de ne voir dans le *triangle* œdipien (père-mère-enfant) qu'un rapport de désirs, concupiscence rivalité et crainte dont l'équilibre variable en fait varier le signe et marque la névrose. Mais le Chœur dans Sophocle nous rappelle ici que ce sont les *lois* qui commandent, qu'un dieu en est le père, et que *jamais l'oubli ne les endormira.*

Si l'on se plaît à peupler l'inconscient freudien de désirs, il l'est aussi et surtout de *lois,* au sens de parole divine, celle qui fut de toute éternité, ce que Freud exprime de l'inconscient en soulignant son caractère intemporel.

Savoir qui est son père, savoir ce que c'est que d'être père, voilà sans doute deux questions qui ne peuvent jamais recevoir de réponse, et Freud cite à ce propos dans *l'homme aux rats* un aphorisme de Lichtenberg ; *L'astronome sait à peu près avec la même certitude si la lune est habitée et qui est son père, mais il sait avec une tout autre certitude qui est sa mère,* et il commente : *Ce fut un grand progrès de la civilisation lorsque l'humanité se décida à adopter, à côté du témoignage des sens, celui de la conclusion logique, et à passer du matriarcat au patriarcat. Des statuettes préhistoriques sur lesquelles une petite forme humaine est assise sur la tête d'une plus grande représentent la descendance paternelle ; Athéné sans mère sort du cervau de Jupiter. Encore dans notre langue, le témoin (Zeuge), dans un tribunal, qui atteste quelque chose, tire*

son nom de la partie mâle de l'acte de la procréation, et déjà, dans les hiéroglyphes, le témoin était représenté par les organes génitaux mâles.

La clinique psychiatrique la plus quotidienne, en même temps que les rapports de l'individu à son sexe, nous pose de mille façons différentes, déguisées ou détournées, ces questions uniformes : qu'est-ce qu'être père (comme le célèbre Président Schreber), ou bien, qui est mon père ?

Nous reviendrons sur la question fondamentale de la filiation et de la paternité. Mais il nous semble nécessaire d'envisager auparavant les autres côtés de ce qu'il est convenu de nommer le triangle œdipien.

S'il est un pôle naturel, bien fait pour fasciner les analystes d'aujourd'hui, c'est la relation à la mère de l'enfant qui en est issu. Le soin méticuleux avec lequel on observe aujourd'hui tous les développements de la relation mère-enfant (R. Spitz) ne pourront dépasser leur valeur purement zoologique que lorsque la question du père y aura été réintroduite d'une façon autre que biologique. A l'énigmatique relation de filiation, s'oppose donc en partie le lien naturel, *objectivement réel* qui unit l'enfant à sa mère.

Le troisième côté du triangle œdipien est, lui, à la fois énigmatique et naturel : c'est celui qui joint le père à la mère. Enigmatique sans même évoquer l'Immaculée Conception, naturel parfois, on a vu ce qu'il fallait en penser, la relation qui d'un homme et d'une femme font des parents, dépasse à notre sens l'aspect zoologique du problème, puisque chacun sait que dans notre société, il faut, pour être père, soit être marié, soit reconnaître l'enfant, et cele quel que soit en fait — si tant est qu'on puisse jamais le savoir — le géniteur.

C'est là sans doute que nous saisissons le mieux que le triangle œdipien ne saurait se concevoir ni se soutenir d'une façon naturelle, qu'il importe, pour situer le problème, de se souvenir que *tout lien humain avant d'être naturel est symbolique. C'est*, nous dit Jacques Lacan, *en tant qu'est symbolisée à proprement parler la fonction de l'homme et de la femme, c'est en tant qu'elle est véritablement arrachée au domaine de l'imaginaire* (1) *pour être située dans le domaine du symbolique, que se réalise toute position sexuelle achevée* (2). Symbolique le lien du mariage, symbolique aussi, et nous allons y revenir, le lien de filiation.

(1) L'imaginaire constitue ici un des éléments de la trilogie lacanienne : symbolique-imaginaire-réel, fort utile pour la compréhension de la situation analytique. Le plan imaginaire s'oppose par son caractère formel, spéculaire, et spécieux lorsqu'on l'isole, à l'ordre symbolique du lien, de la loi, de la foi ; rien ne mérite le nom de réel qui ne participe explicitement de l'un et de l'autre. (Voir à ce sujet — et pour d'autres ici évoqués — le rapport de J. Lacan dans *La Psychanalyse* n° 1 aux P.U.F.).

(2) Séminaire de textes du 21 mars 1956.

Plus important pour l'enfant que la moustache ou la corpulence du père réel — dont certains font si grand cas au point de vouloir mesurer s'il était réellement bon ou méchant, fort ou faible — plus important que ce père réel, est, nous rappelle Jacques Lacan, le *nom du père* ou père symbolique, celui qui assume bien ou mal une fonction autre que naturelle. *L'élucidation*, nous dit-il encore, *de la situation triangulaire de l'Œdipe n'est possible que si nous reconnaissons qu'il y a dans le tiers élément, central pour Freud, un élément signifiant irréductible à toute espèce de conditionnement imaginaire* (1).

Et il questionne avec insistance : *Il convient de méditer sur ceci : à quel point la fonction être-père n'est absolument pas pensable dans l'expérience humaine si nous n'introduisons pas la catégorie du signifiant comme étant un fondement essentiel de toute espèce de construction, d'élaboration des rapports humains ; car enfin, être père, je vous demande de réfléchir à ce que cela peut vouloir dire...* (2).

Dans un passage trop peu connu de Freud (3), celui-ci nous recommande d'être aussi linguiste, pour être mieux armé et plus apte à *déchiffrer* le langage des symptômes, le rébus des rêves, les signes hiéroglyphiques du discours quotidien.

Il n'est plus possible aujourd'hui pour celui qui se soucie du sens et s'efforce de le dévoiler d'ignorer la linguistique moderne et son fondateur, Ferdinand de Saussure. Comment comprendre en effet d'une façon pertinente la fonction du père dans le fondamental triangle œdipien, ou encore la fonction de la mort dans la dialectique de l'obsédé (4) si nous ne comprenons pas le *signe* en fonction du *signifié* et du *signifiant ?*

Le signifiant serait quelque chose comme le mot, rien que le mot ; F. de Saussure l'introduit pour remplacer le terme d'image acoustique opposée au concept qu'il remplace par *signifié.* Quant au signe, unité linguistique qui joint le signifiant au signifié son caractère spécifique est de renvoyer à un autre signe : *la langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres...* (5).

C'est ce qu'il importe au premier chef que l'analyste comprenne ; qu'il sache enfin que son art est de démêler les réseaux de signification sans prétendre découvrir quelque signification ultime (sous l'étiquette réalité par exemple) ce qui serait un non-sens, la signification n'étant en elle-même qu'un système complexe

(1) Séminaire de textes du 4 juillet 1956.
(2) Séminaire de textes du 20 juin 1956.
(3) « The claims of psycho-analysis to scientific interest » (1913), vol. XIII de la Standard édition, cité par J.-B. Pontalis dans *Les Temps Modernes* juin 1956.
(4) Voir : *La Psychanalyse* n° 2.
(5) F. de Saussure ; *Cours de linguistique générale* p. 159.

de signes s'évoquant l'un l'autre. Mais, constituant du signe, le signifiant est sans doute dans sa nudité, mieux que tout autre, disposé à devenir le lieu priviligié de la vérité.

Il faut avoir médité sur ce signifiant fondamental qu'est *la mort* pour comprendre ce dont il s'agit et sentir que par delà ses illustrations naturelles ou rituelles, par delà le cadavre et le terme de la vie, le mot mort ne renvoie à aucune autre signification, qu'il est à proprement parler dénué de signification, inconcevable.

Nous voyons qu'il s'agit là, à la limite, et pour le mot mort tout au moins, d'un signifiant à l'état pur qui semble ne renvoyer à aucun objet, à aucune image, mais au contraire à une absence radicale, à une défaillance sans recours.

C'est là le propre de tout signifiant dont on pourrait dire que, d'une façon plus commune, il est *signe d'une absence* et dès lors, comme tel, signifiant l'absence d'un autre signe.

Qu'est-ce donc qu'être père ?

C'est reconnaître que les mots, la foi ou la loi en portent témoignage, et accepter au niveau du signifiant qui leur est propre leur possibilité de médiation symbolique.

Ce serait être un bien mauvais praticien que de situer dans quelque mirage d'agitation simiesque ou de psittacisme savant le lieu de l'efficacité. L'efficience nait au niveau de la médiation symbolique, et pour l'analyste, sous l'espèce privilégiée de la parole (1).

On se plait à dire que la psychanalyse a donné sur l'homme une ouverture nouvelle ; le pas fut vite franchi d'en faire une mesure nouvelle dont les mètres sont l'agressivité, la culpabilité, la régression, la relation objectale et l'amour génital pour ne citer que les principaux étalons de pensée galvanisée déposés dans les caves de l'Association Internationale.

Qu'il nous soit donc permis de rappeler que l'apport de la psychanalyse ne saurait se réduire à ce qui est ainsi mis en cave, que son message corrupteur d'ombres se situe à l'opposé d'une nouvelle mesure, que Freud essaye de nous apprendre à *ne plus nous faire de l'homme une image* (2).

C'est Œdipe encore, près du bosquet sacré de Colone, qui est là pour nous interroger sur la dimension de l'homme : *Est-ce donc quand je ne suis plus rien que je deviens vraiment un homme ?*

SERGE LECLAIRE.

(1) *La Psychanalyse* n° 1 p. 81.
(2) Jacques Schotte, aux Rencontres de Bonneval, juillet 1956.

Freud et l'avenir

Sigmund Freud, le fondateur de la psychanalyse comme thérapeutique et méthode générale d'investigation, a parcouru la dure voie de sa recherche tout seul, en toute indépendance, uniquement comme médecin et observateur de la nature, sans connaître les consolations et le réconfort que les belles lettres auraient mis à sa disposition. Il n'a pas connu Nietzsche, chez qui partout, sillonnant l'œuvre comme des éclairs, des vues freudiennes se trouvent anticipées ; il n'a pas connu Novalis dont bien souvent en des rêveries inspirées, la biologie romantique se rapproche si étonnamment des idées psychanalytiques ; il n'a pas connu Kirkegaard dont le courage chrétien qui jamais ne recule devant les révélations les plus tragiques de la psychologie n'eût pas manqué de lui faire impression et d'agir sur lui profondément comme un stimulant, et certainement pas davantage Schopenhauer, orchestrant dans sa philosophie désenchantée une symphonie des instincts dont il s'efforce de détourner le cours pour affranchir l'humanité. Il devait sans doute en être ainsi. Il lui fallait faire uniquement par ses propres moyens la conquête méthodique de son système en ignorant les anticipations intuitives: cette rigueur du destin a vraisemblablement accru le mordant de sa recherche. Et au reste on ne saurait évoquer son image sévère ailleurs que dans la solitude — cette solitude dont parle Nietzsche dans son passionnant essai sur le sens de l'idéal ascétique, où il appelle Schopenhauer *un philosophe authentique*, un esprit qui ne doit vraiment rien à personne, un homme et un chevalier au regard d'airain, ayant le courage d'être lui-même, sachant être seul de son opinion et qui ne commence pas par attendre un chef de file ou des directives venues de plus haut. C'est sous les traits de *cet homme et de ce chevalier*, un chevalier entre la mort et le diable, que j'ai l'habitude de me représenter le psychologue de l'inconscience depuis que sa figure spirituelle a pénétré dans la sphère de mes pensées.

Cela se produisit tard ; bien plus tard que l'on n'aurait dû l'attendre si l'on considère les rapports d'étroite parenté que l'inspiration poétique et littéraire en général et ma nature particu-

lière ont avec cette science. Elles résultent avant tout ces affinités de deux tendances : d'abord l'amour de la *vérité*, un sens de la vérité, une sensibilité, une réceptivité aux charmes et aux amertumes de la vérité qui se manifestent surtout dans une excitabilité et une lucidité *psychologiques*, au point que le concept de vérité se confond presque avec celui de perception et de pénétration psychologiques ; et secondement le sens de la maladie, une certaine familiarité avec elle — à laquelle la santé fait contre-poids — et l'expérience de sa puissante fécondité.

Pour ce qui est de l'amour de la vérité dans la recherche *psychologique*, cet amour dont la moralité est axée sur l'acceptation sans résistance de la vérité, il dérive de la noble école de Nietzsche chez qui, en fait, l'identité du concept de vérité et de celui de vérité *psychologique*, du savant et du psychologue saute aux yeux. La fierté que lui donne la vérité, sa conception même de l'honnêteté et de la propreté intellectuelles, son courage dans la recherche et son désenchantement devant ses résultats, son obstination à se connaître lui-même, à se tourmenter lui-même, tout cela a une signification psychologique, un caractère psychologique, et jamais je n'oublierai combien mes dispositions personnelles ont été éduquées, exaltées et approfondies par l'expérience de la passion psychologique de Nietzsche. Il est question dans *Tonio Kröger* du *dégoût de la connaissance*. C'est une expression de bonne frappe nietzschéenne et le désenchantement juvénile qui s'y exprime met en relief les ressemblances entre la nature d'Hamlet et celle de Nietzsche dans laquelle mon tempérament se reconnaissait comme dans un miroir, une nature appelée au savoir sans être vraiment née pour le savoir. Je parle là de tristesses et de douleurs juvéniles que les années qui nous mûrissent ont amenées à la sérénité, à l'apaisement. Mais la tendance à prendre la vérité et le savoir au sens psychologique, à les identifier à la psychologie, à ressentir le besoin de vérité psychologique comme le besoin même de vérité et la psychologie comme la vérité au sens le plus pur et le plus courageux du mot — cette tendance qu'on peut bien appeler naturaliste et qu'on doit sans doute attribuer à l'éducation reçue du naturalisme littéraire a survécu en moi et constitue une condition préalable à mon ouverture d'esprit pour la science de l'âme qui porte le nom de *psychanalyse*.

La seconde de ces tendances est le sens de la maladie, plus exactement de la maladie comme moyen d'atteindre à la connaissance. On pourrait la faire remonter aussi à Nietzsche qui n'ignorait point ce qu'il devait à son mal et semble enseigner à chaque page qu'il n'est pas de savoir de quelque profondeur sans expérience de la maladie. On pourrait donc aussi attribuer chez moi, au commerce de Nietzsche, l'origine de ce sentiment s'il n'était étroitement lié à la nature même de tout homme de pensée

et particulièrement de l'écrivain, ou plutôt à l'essence même de toute humanité et de toute l'humanité dont le poète n'est que l'expression la plus typique. *L'humanité*, a dit Victor Hugo, *s'affirme par l'infirmité*, formule qui confesse fièrement et ouvertement la fragilité de toute humanité supérieure, de toute haute culture et sa familiarité avec la maladie. On a appelé l'homme *l'animal malade* en raison des tensions accablantes et des difficultés qui lui sont particulières et que lui impose sa situation entre la nature et l'esprit, entre la bête et l'ange. C'est dans le domaine de la maladie qu'ont été poussées avec succès les pointes les plus profondes dans les ténèbres de la nature humaine, qu'y a-t-il à cela d'étonnant ? La maladie, la névrose en particulier, s'est révélée un moyen d'investigation anthropologique de premier ordre.

Un artiste devrait être le dernier à en être surpris. Il devrait plutôt s'étonner, en constatant chez les gens de lettres et chez lui même une ouverture d'esprit si accueillante, d'avoir pris si tard conscience des rapports sympathiques existant entre lui-même et la recherche psychanalytique, entre lui-même et l'œuvre à laquelle Freud a consacré sa vie ; de ne l'avoir fait qu'à une époque où depuis longtemps, il ne s'agissait plus seulement d'une méthode thérapeutique reconnue ou contestée — mais où elle avait débordé le cadre de l'étroite sphère de la médecine pour devenir un mouvement mondial envahissant tous les domaines imaginables de l'esprit et de la science : littérature et histoire de l'art, histoire des religions et préhistoire, mythologie, folklore, pédagogie, que sais-je encore ? — grâce au zèle avec lequel ses adeptes la perfectionnèrent et l'appliquèrent, faisant rayonner pour elle autour de son noyau de médecine psychiatrique une *aura*, un champ d'activités plus générales. Et même prétendre que je suis venu à la psychanalyse ce serait trop dire ; c'est elle qui vint à moi. Par l'intérêt, par la bienveillance que certains de ses disciples et de ses adeptes ne cessèrent de témoigner à mes travaux depuis *Le Petit Monsieur Friedemann* jusqu'à *Mort à Venise*, jusqu'à *La Montagne magique* et au roman de *Joseph*, elle me fit comprendre que je devais avoir quelque chose à voir avec elle, que j'étais à ma manière, dans une certaine mesure, *du bâtiment*, elle me fit prendre conscience — comme c'était son rôle — des sympathies latentes, *préconscientes*, et, en me familiarisant avec la littérature psychanalytique je reconnus, sous le vêtement d'une pensée et d'une langue rigoureusement scientifiques bien des idées qui m'étaient familières depuis les origines, depuis mes premières expériences intellectuelles (...).

Le psychologue de l'inconscient donc, Freud, est un vrai fils du siècle des Schopenhauer et des Ibsen au milieu duquel il a pris naissance. Quelle étroite parenté entre sa révolution et celle

de Schopenhauer ! dans son contenu certes, mais également dans son orientation morale. Sa découverte du rôle immense joué par l'inconscient, par le *soi* dans la vie de l'âme a été et reste pour la psychologie classique, pour laquelle conscience et vie psychique ne font qu'un, un sujet de scandale tout semblable à celui que la doctrine de la volonté de Schopenhauer avait été pour tous les philosophes qui mettaient leur foi en la raison et l'intelligence. Vraiment celui qui, comme moi, a aimé de bonne heure *Le Monde comme Volonté et Représentation* se sent dans son élément devant l'admirable traité qui fait partie des *Nouvelles Conférences* de Freud sur l'introduction à la psychanalyse et porte le nom d'*Analyse de la personnalité psychique*. Le monde mental de l'inconscience, le soi, s'y trouve décrit avec des mots que Schopenhauer aurait pu tout aussi bien employer, avec autant de véhémence et aussi avec le même accent de froide curiosité intellectuelle et médicale, pour décrire son sinistre royaume de la volonté (...).

Freud écrit d'ailleurs dans une prose extrêmement suggestive, il rend sa pensée en artiste, comme Schopenhauer, il est comme lui un écrivain européen. Selon lui les rapports avec le monde extérieur ont eu sur le moi une influence décisive ; son rôle est de le représenter auprès du soi — pour le plus grand bien de ce dernier. Car le soi, ne tenant aucun compte des forces extérieures qui le dominent, n'échapperait pas à la catastrophe dans sa course aveugle à la satisfaction des instincts. Le moi, lui, observe le monde extérieur, il se souvient, il s'efforce de distinguer loyalement la réalité objective de ce que les excitations intérieures y ont adjoint. Il garde bien en mains, pour le compte du soi, ces leviers de commande que constituent la faculté de se mouvoir et d'agir ; mais pendant le délai que la réflexion a inséré entre le besoin et l'acte, il prend conseil de l'expérience, contrôle la jouissance qui imposait sans entraves sa loi à l'inconscient, s'assure sur elle une certaine supériorité régulatrice, la corrige sous l'influence du principe de réalité. Mais comme il reste faible en dépit de tout cela ! Tenu à l'étroit entre l'inconscient, le monde extérieur et ce que Freud appelle le *surmoi*, la conscience, il vit dans une certaine nervosité, une certaine angoisse. Son dynamisme propre est bien médiocre. Il emprunte ses énergies au soi dont il se trouve contraint d'exécuter en gros les desseins. Il aimerait se considérer comme le chevalier dont l'inconscient serait la monture. Mais que de fois c'est l'insconscient qui le chevauche ! Et nous aimerions ajouter ce que Freud omet de dire par scrupule de moralité rationnelle : c'est de cette manière quelque peu illégitime qu'il lui arrive parfois de progresser le plus avant.

Mais la description donnée par Freud du soi et du moi, n'est-elle pas jusque dans le plus petit détail celle que donne Schopenhauer de la *volonté* et de *l'intellect* ? une transposition de sa

métaphysique dans la psychologie. Et d'ailleurs celui qui, initié par Schopenhauer à la métaphysique, a goûté chez Nietzsche les attraits de la psychologie, comment ne se serait-il pas senti dans un monde familier et en pays de connaissance lorsque, à l'appel de ceux qui avaient déjà pris pied, il jeta ses regards sur le royaume de la psychanalyse.

Et voici qu'il a pu faire encore une autre expérience. Si, après ce commerce avec Freud, on reprend un contact nouveau avec la pensée de Schopenhauer, la doctrine de l'inconscient réagit de la façon la plus vive et la plus curieuse sur les impressions reçues jadis de sa philosophie. Après s'être attardé auprès de lui, à la lumière de ses investigations, comme on lit avec de tout autres yeux des considérations telles que celles exposées dans la grande étude de Schopenhauer sur l'*Apparente Finalité des Destinées individuelles*. Et c'est là que nous mettons le doigt sur le point de contact le plus intime et le plus mystérieux entre le monde scientifique de Freud et le monde philosophique de Schopenhauer. L'essai que je viens de citer, chef-d'œuvre de profondeur et de pénétration, constitue ce point de contact. La pensée mystérieuse que Schopenhauer y développe est en bref celle-ci : de même que, dans le rêve, notre propre volonté se présente, sans le soupçonner, sous l'apparence d'une destinée objective et inexorable, alors que tout en elle émane de nous-mêmes et que chacun est inconsciemment le metteur en scène de ses rêves — de même aussi dans la réalité — ce grand rêve qu'un être unique, la Volonté, elle-même, rêve en nous tous — nos destins, pourraient bien être la projection de ce que nous avons de plus intime, notre volonté ; et nous aurions ainsi en réalité arrangé nous-mêmes les événements qui semblent s'imposer à nous.

Je résume de façon fort sommaire mais en fait il y a là des déductions d'une extrême puissance suggestive et de la plus large envergure. La psychologie du rêve, sur laquelle s'appuie Schopenhauer, n'a pas seulement un indéniable caractère psychanalytique — l'argument et l'exemple sexuel n'en sont même pas absents — toute cette théorie annonce en outre à tel point les conceptions de la psychologie du tréfonds, en est à tel point une anticipation philosophique, qu'on demeure confondu. Car c'est dans le mystère de l'unité du moi et du monde, de l'être et de la destinée, c'est dans une prise de position, qui permet de discerner dans ce qui semble objectif et accidentel les manifestations de l'âme elle-même, que je crois discerner le noyau central de la doctrine psychanalytique.

Ici me vient à l'esprit une formule qu'un rejeton ingénieux, mais quelque peu ingrat de cette doctrine, C. G. Jung, emploie dans son importante introduction, au *livre des Morts thibétains*. « Il est tellement plus naturel, plus frappant, plus impressionnant,

et par suite plus convaincant », dit-il, « de regarder comment les événements *m'arrivent* que d'observer comment je les *produis.* » Formule impertinente, extravagante même, qui montre bien avec quelle sérénité on considère aujourd'hui dans une certaine école psychologique des choses que Schopenhauer ressentait encore comme des hypothèses extrêmement hasardeuses et des audaces de pensée exorbitantes. Une telle proposition qui démasque dans ce qui nous *arrive* ce que nous *faisons* nous-mêmes serait-elle imaginable sans Freud ? Jamais de la vie ! Elle lui doit tout au contraire. Avec les données préalables qu'elle porte en elle, elle serait incompréhensible, elle n'aurait jamais pu être formulée sans tout ce que l'analyse a établi et mis en lumière sur les lapsus dans la parole et dans l'écriture, sur tout le domaine des gestes manqués, la fuite dans la maladie, l'instinct d'autopunition, la psychologie des accidents, bref sur la magie de l'inconscient. Mais cette formule dans sa concision, avec tout ce qu'elle suppose antérieurement établi en psychologie aurait été tout aussi impossible sans Schopenhauer et ses spéculations encore imprécises, mais qui cependant ouvrent la voie avec une audace qui n'appartient qu'au rêve (...).

Depuis que, comme romancier, j'ai franchi le pas qui mène de l'individualisme bourgeois au mythique et au typique, je le vois bien, mes rapports avec la sphère de la psychanalyse sont entrés pour ainsi dire dans une phase aiguë. L'intérêt mythique est inné à la psychanalyse tout comme l'intérêt psychologique est inné à tout poète. En remontant à l'enfance des âmes individuelles elle remonte déjà en même temps à l'enfance de l'humanité, à la vie primitive, au mythe. Freud lui-même a reconnu que les sciences de la nature, que la médecine, la psychothérapie ont toutes été pour lui, tout au long de sa vie, un retour par des voies indirectes à la passion primitive de sa jeunesse pour l'évolution de l'humanité, pour les origines de la religion et de la morale ; cette passion qui, au sommet de sa vie, se fait jour avec tant de splendeur dans *Totem et Tabou.* Dans l'expression psychologie du tréfonds, le mot tréfonds a aussi un sens temporel. Les tréfonds de l'âme humaine sont en même temps les époques primitives, les puits profonds du temps, où le mythe est dans son élément et donne un fondement aux normes premières, aux formes premières de la vie. Car le mythe fournit une base à la vie, il est, hors du temps, le schéma, la formule sacrée dans laquelle se moule la vie, reproduisant ses traits retrouvés dans l'inconscient. Aucun doute, l'heure où il atteint à une vision mythique et typique de la vie fait époque dans la carrière du romancier. Elle marque la sublimation toute particulière de son sentiment artistique, une sérénité nouvelle dans la vision et la création, réservée d'ordinaire au soir de la vie. Car si, dans l'évolution de l'humanité, l'âge du

mythe constitue bien l'étape primitive et enfantine, dans l'existence de l'individu au contraire il se place tard, à l'heure de la maturité. Ce qu'on acquiert alors dans l'aptitude à discerner la vérité plus haute qui se présente dans la réalité, la révélation souriante de ce qui est hors du temps, éternel, valable, d'un schéma dans lequel et selon lequel vivent les prétendues individualités, lesquelles ne soupçonnent pas dans leur naïve prétention à l'originalité et à l'unicité, combien leur vie n'est qu'une formule, une répétition, une marche dans des empreintes profondément marquées. Notre caractère, c'est un rôle mythique que l'on joue avec l'ingénuité d'une unicité, d'une originalité illusoire, spontanément et comme si on l'avait soi-même inventé, et cela avec une dignité, une sûreté que ne confèrent pas à l'acteur qui vient de monter sur la scène et se met à jouer dans la lumière sa prétendue originalité et son unicité, mais qu'il puise au contraire dans le sentiment bien plus profond qu'il a de représenter à nouveau quelque chose de légitime et de valable et de se comporter du moins, que son jeu soit bon ou mauvais, noble ou antipathique, selon son modèle, mais à sa manière. En fait, s'il était réellement là pour une unique fois dans le présent, il ne saurait nullement comment se conduire, il serait falot, désemparé, embarrassé, en pleine confusion dans ses rapports avec lui-même. Il ne saurait quel pied mettre en avant ni quelle figure faire. Mais sa dignité, la sûreté de son jeu, viennent précisément de ce que sans qu'il le sache, une chose située hors du temps réapparaît au jour avec lui et devient présente ; c'est une dignité mythique dont sont revêtues elle-mêmes les personnalités misérables et viles, une dignité naturelle parce qu'elle vous vient de l'inconscient.

Tel est le regard que le narrateur initié au mythe porte sur le réel et c'est un regard qui domine les choses dans l'ironie, car la connaissance mythique n'a ici son siège que dans l'artiste, que dans le voyant et non dans sa création. Mais qu'adviendrait-il si cet aspect mythique devenait subjectif, passait dans le moi qui joue son rôle, y devenait conscient de sorte qu'il se rendît compte, avec un orgueil triomphal ou sinistre, de ce qu'il est une réplique, un type, s'il célébrait comme un office le rôle qu'il joue sur terre et tirait toute sa dignité de la conscience qu'il aurait de représenter à nouveau dans sa chair vivante ce qui est foncièrement valable, de l'incarner une fois encore.

C'est cela seulement qui serait, peut-on dire, du mythe vécu. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là de quelque chose d'inouï et dont l'expérience n'a pas été faite encore. La vie dans le mythe, la vie conçue comme un acte sacré de répétition est une des formes historiques de l'existence. C'est ainsi qu'a vécu l'antiquité (...).

Le moi des anciens, la conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes était autre que le nôtre ; il était moins fermé, moins nettement cir-

conscrit. Il était, si je puis dire, ouvert vers l'arrière et accueillait beaucoup de choses du passé pour les reproduire dans le présent en leur donnant une nouvelle existence liée à la sienne. Le philosophe de la civilisation, l'Espagnol Ortega y Gasset exprime cela en disant que l'homme antique, avant d'accomplir un acte, faisait un pas en arrière, comme le torero prend son élan pour la mise à mort. Il cherchait dans le passé un modèle dans lequel il pût se glisser comme dans une cloche à plongeur pour pénétrer lui-même, à la fois protégé et travesti, dans les problèmes de son temps. Vivre était ainsi pour lui en un certain sens ramener à la vie : il se comportait comme les archaïsants. Mais vivre en ramenant, en rappelant à la vie, c'est justement vivre dans le mythe. Alexandre a marché sur les traces de Miltiade et les biographes antiques de César étaient persuadés à tort ou à raison qu'il voulait imiter Alexandre. Dans le mot *imiter* il y a bien plus que nous ne mettons aujourd'hui : il s'agit de l'identification mythique particulièrement familière à l'antiquité, mais qui se poursuit bien loin dans les temps modernes et reste possible à toute époque dans la vie de l'esprit. On a souvent insisté sur le relief antique de la figure de Napoléon. Il regrettait que les exigences de la conscience contemporaine ne lui permissent pas de se donner pour le fils de Jupiter Ammon, comme fit Alexandre. Mais, qu'à l'époque de son expédition d'Orient, il se soit tout au moins confondu avec l'Alexandre du mythe, on ne saurait le mettre en doute, et plus tard, lorsqu'il se fut définitivement tourné vers l'Occident, il déclarait : *Je suis Charlemagne*. Notez-le bien, il ne dit pas : *Je fais songer à Charlemagne* ou bien *ma situation est la même que la sienne* et pas davantage *je suis comme lui* mais tout simplement *c'est moi Charlemagne !* C'est la formule du mythe.

La vie, du moins la vie représentative, a été ainsi dans les temps antiques la réincarnation d'un mythe. Elle se référait à lui, se réclamait de lui. C'est par lui, par cette référence au passé, qu'elle établissait son authenticité et sa valeur. Le mythe légitime une vie ; c'est par lui, c'est en lui qu'elle prend conscience d'elle-même, de sa raison d'être, de son caractère sacré. Jusque dans la mort Cléopâtre a joué son rôle d'Aphrodite avec la dignité inhérente à un mystère sacré — et peut-on vivre et mourir avec plus de dignité qu'en assumant la célébration d'un mythe ? Songeons aussi à Jésus et à sa vie qui fut vécue *afin que fût accompli ce qui est écrit*. Dans cet accomplissement des écritures au cours de la vie de Jésus il n'est pas aisé de distinguer entre la stylisation introduite par les évangélistes et la conscience qu'il en avait lui-même ; mais, en dépit des apparences, sa parole sur la croix à la neuvième heure : *Eli, Eli, lama asabthani ?* n'a bien sûr nullement été une explosion du désespoir et de la déception, mais au contraire une suprême affirmation de sa conscience

messianique. Car cette formule n'a rien *d'original*, n'est pas un cri spontané. Elle ouvre le Psaume XXII qui est du commencement à la fin, l'annonce du messie. C'est une citation que fait Jésus et cette citation a le sens de : *Oui, c'est moi !* Cléopâtre aussi faisait une citation quand, pour mourir, elle posait le serpent sur son sein, et là aussi la citation avait le sens de *c'est moi !*

Une vie qui s'exprime en citations, la vie dans le mythe, est une sorte de cérémonie religieuse ; en tant que commémoration elle devient une cérémonie solennelle, l'accomplissement par un célébrant d'un rite prescrit, un office, une fête. Est-ce que le sens d'une fête n'est pas dans le retour et la commémoration ? En chaque nuit de Noël, l'enfant sauveur du monde est de nouveau enfanté à la terre, destiné à souffrir, à mourir et à monter au ciel. Une fête, c'est l'éclipse du temps, un événement, une action solennelle qui se déroule selon des données primitives conservées par la tradition. Ce qui s'y passe ne s'accomplit pas pour la première fois, mais selon une sorte de stylisation et conformément à un rite. Les faits d'autrefois remontent à la surface du présent, se reproduisent, tout comme les fêtes elles-mêmes reviennent dans le temps, comme leurs phases et leurs heures se succèdent les unes aux autres dans la durée selon le déroulement primitif de l'événement. Dans l'antiquité toute fête était essentiellement une représentation théâtrale, un jeu masqué, la figuration scénique, accomplie par les prêtres, des histoires des dieux, par exemple de la vie et des souffrances d'Osiris. Le moyen âge chrétien a substitué à cela le jeu des mystères, avec ciel, terre, et enfer d'épouvante, comme cela se retrouve sous une forme sublime dans le *Faust* de Gœthe, il avait la farce de carnaval, le mime populaire. L'art peut contempler la vie d'un point de vue mythique d'où celle-ci apparaît comme une farce, comme l'exécution théâtrale d'un rite prescrit, comme une pièce de guignol où des personnages mythiques, incarnés dans des marionnettes, dévident et exécutent une « action » immuable qui s'est mille fois accomplie et redevient présent, un présent facétieux. Et il suffirait que cette perspective devienne celle des personnages eux-mêmes dans leur représentation, qu'ils soient présentés comme ayant eux-mêmes conscience de leur jeu dans toute sa noblesse mythique pour que naisse un sentiment épique du genre de celui qui se manifeste assez étrangement dans les *Histoires de Jacob*, surtout au chapitre de « *la grande Farce* » dans lequel entre des personnages qui tous savent ce qu'ils sont et sur les traces de qui ils marchent, entre Isaac, Esaü, et Jacob, l'amère et comique d'Esaü, le rouge, le diable berné, frustré de la bénédiction paternelle, se déroule comme une grande farce mythique joyeuse et tragique, à la grande liesse du peuple. Et avant tout n'est-il pas un célébrant de la

vie le héros de ce roman, Joseph lui-même qui pratique avec tant de charme l'escroquerie à la religion et renouvelle en sa personne le mythe de Tammuz-Osiris, fait sienne la destinée du dieu déchiré, enseveli et ressuscité et introduit avec désinvolture dans son jeu hiératique des forces qui, communément, émanent des profondeurs pour ne déterminer et former la vie que dans le plus grand mystère : les forces de l'inconscient.

Le secret du métaphysicien et du psychologue qui savent que tout le donné nous vient de l'âme — ce secret devient léger, prend la forme d'un badinage, d'un jeu d'artiste plein de sérénité, et même d'un tour de passe-passe et d'une espièglerie en Joseph ; en lui se révèle la nature *infantile*, de ce secret...

L'infantilisme, c'est-à-dire la permanence d'une activité enfantine arriérée, quel rôle cela joue dans la vie de chacun de nous, quelle part importante cet élément proprement psychanalytique a dans la forme que les hommes donnent à leur vie, précisément et surtout sous la figure de l'identification mythique, de la réincarnation, de la marche sur les traces de quelqu'un ! L'attachement au père, l'imitation du père, le jeu au père et son transfert à des figures qui tiennent lieu de père dans un domaine plus relevé, dans le domaine spirituel, comme ces infantilismes sont déterminants, comme ils marquent les individus de leur empreinte, comme ils les forment. Je dis *forment* car ce qu'il y a de plus intéressant, de plus amusant, de plus plaisant dans ce qu'on nomme la formation, la culture, c'est pour moi — je le dis sans paradoxe — cette formation et cette empreinte que vous impriment ce qu'on admire et ce qu'on aime, c'est l'identification avec l'image d'un père choisi par sympathie intime. L'artiste entre autres, cet être littéralement voué au jeu, cet être passionnément enfantin est bien placé pour chanter la louange des influences mystérieuses, et pourtant aussi manifestes, de ces imitations infantiles sur la conduite de sa vie, sur la mise en valeur de ses dons naturels, qui ne sont bien souvent rien autre chose que la répétition de vies de héros dans des circonstances de temps et de personnes toutes différentes avec d'autres moyens que nous pouvons bien appeler puérils. Ainsi l'imitation de Gœthe à l'évocation des souvenirs de la période du *Werther*, puis au stade du *Wilhelm Meister*, à l'époque du *Faust* et du *Divan* est capable aujourd'hui encore, par des directives venues de l'inconscient, de guider et de déterminer mythiquement une vie d'écrivain ; je dis, par des directives surgies de l'inconscient quoique, chez l'artiste, l'inconscient vienne affleurer et se jouer à chaque instant dans la limpidité de la conscience aussi bien que dans la profondeur enfantine de l'attention.

Le Joseph de mon roman (1) est un artiste en tant qu'il joue,

(1) Cf. Thomas Mann : *Joseph et ses frères.*

de son inconscient pour se livrer à une imitation de Dieu. Et je ne sais quelle vague vision de l'avenir, quel sentiment de joie à la pensée de l'avenir prend possession de moi quand je m'attarde à regarder l'inconscient s'éclairer, devenir fécond et produire une œuvre sacrée de vie par cette union de la psychologie et du mythe dans le roman ; cette union qui est en même temps une rencontre solennelle de la poésie et de la psychanalyse.

L'avenir ! j'ai accueilli ce mot dans le titre de cet article tout simplement parce que la pensée de l'avenir est celle que j'associe le plus volontiers et le plus naturellement au nom de Freud. Mais au cours de mon analyse j'ai dû me demander si je ne vous ai pas induits en erreur avec un tel titre. *Freud et le mythe* ce serait sans doute après ce que j'ai dit jusqu'ici et en conclusion, le titre exact de mon article. Et pourtant mon cœur tient à associer ce nom et ce mot et voudrait établir un rapport véridique entre cette formule et ce que je viens d'exposer. Oui, tout comme j'ose prétendre que ce jeu où la psychologie s'exerce sur le mythe, implique dans mon roman, si proche du monde de Freud, les germes et les éléments d'un sentiment nouveau de l'humanité, d'une humanité qui vient, de même je suis pleinement convaincu que l'on reconnaîtra un jour dans l'œuvre à laquelle Freud a consacré sa vie une des pierres les plus importantes contribuant à l'édification d'une nouvelle anthropologie qui s'élabore aujourd'hui de diverses manières, et ainsi aux fondements de l'avenir, à la maison d'une race humaine plus sage, plus libre. Ce médecin psychologue sera honoré, je pense, comme le pionnier d'un humanisme de l'avenir que nous discernons vaguement et qui aura assimilé bien des révélations dont les humanismes antérieurs n'avaient pas la moindre idée — un humanisme qui établira avec le monde souterrain, le monde de l'inconscient, du soi, des rapports plus audacieux et désinvoltes, plus libres et plus sereins, des rapports où se manifestera plus de maturité artistique qu'il n'est permis de le faire à notre humanité se débattant dans l'angoisse des névroses et la haine qui les accompagne. Freud a bien dit que l'avenir estimerait vraisemblablement l'importance de la psychanalyse comme science de l'inconscient de beaucoup supérieure à sa valeur en tant que méthode thérapeutique. Mais en qualité de science de l'inconscient elle est également méthode curative ; méthode curative supra-individuelle, méthode curative de grand style. Vous pouvez voir en cela une utopie de poète — mais tout bien pesé, il n'est pas extravagant de penser que quand, un jour, la grande angoisse et la grande haine se dissiperont, quand elles seront chassées pour faire place à des rapports empreints d'ironie artistique avec l'inconscient — et qui ne seront pas nécessairement dépourvus de piété — on

pourra attribuer ce progrès aux effets curatifs et humanitaires de cette science.

La doctrine psychanalytique est capable de transformer le monde. Avec elle y a été semé un esprit de sereine défiance, une suspicion qui s'exerce sur les cachotteries et les machinations de l'âme et qui les démasque. Une fois éveillées, elles ne sauraient disparaître. Elles s'infiltrent dans toutes les fibres de la vie, sapent sa grossière naïveté, la dépouillent de ce pathos qui est le propre de l'ignorance. Pour cela elles éduquent chez elle le goût de ce que les Anglais appellent *understatement* : le goût de l'expression qui reste en deçà plutôt que d'aller au delà, recherchent le mot moyen qui trouve sa force dans la mesure, cultivent l'horreur de l'enflure... La modestie — n'oublions pas qu'elle procède d'une juste estimation, que c'était là le sens primitif du mot et qu'il n'a pris que par l'intermédiaire de ce sens celui de *modestia, moderatio*. La modestie, conséquence d'une connaissance exacte, admettons que c'est là ce qui donnera le ton dans la froide sérénité de ce monde pacifique, désintoxiqué de toute emphase à la naissance duquel la doctrine de l'inconscient est appelée à contribuer.

En elle se mêlent les vertus du pionnier et celles du médecin et cela justifie de telles espérances. Freud a un jour appelé sa doctrine du rêve : *une parcelle de terre nouvelle conquise à la science sur les préjugés populaires et sur la mystique*. Le terme de conquête trahit l'esprit colonisateur, le sens de la colonisation qui sont l'âme même de sa recherche. *Là où il y avait un soi doit surgir un moi*, a-t-il dit en une formule piquante, et il qualifie lui-même le travail psychanalytique d'œuvre de culture comparable à l'assèchement du Zuydersee. Et voici que, pour terminer, les traits de cet homme vénérable se viennent fondre en ceux du vieux Faust que son destin pousse *à exclure de ce rivage la mer dominatrice, à rétrécir les limites de cet espace humide*.

A des millions d'hommes j'ouvre des espaces
où ils vivront non en sécurité, mais actifs et libres.

. . . .

Ce fourmillement, je voudrais le voir,
me tenir sur une terre libre, parmi un peuple libre.

C'est le peuple de l'avenir, libéré de l'angoisse et de la haine, mûri pour la paix.

THOMAS MANN.

(Traduit de l'allemand par F. Delmas.)

La théorie du symbole

I

L'intérêt que portait Freud à l'origine et à la fonction des symboles était avant tout clinique. Mais à l'élucidation de problèmes d'ordre pathologique s'est toujours alliée chez lui celle des activités les plus générales de la pensée humaine. Il ne cessa guère, en analysant l'expression symbolique dans le rêve, les psychoses et les hallucinations de ses patients, de s'intéresser à ses rapports avec la création artistique ou littéraire. Il était conscient de l'unité de l'esprit, et de la parenté qui existe entre toutes les formes de l'expression de la vie effective, surtout si elle est considérée dans ses manifestations indirectes.

Freud prévoyait les difficultés que rencontrerait sa méthode de déchiffrement dans le domaine épineux de la création artistique. Il souligne avec une belle honnêteté intellectuelle l'impuissance actuelle de la psychanalyse à éclairer les mystères de l'imagination créatrice. Il écrit à la fin de son étude sur Léonard de Vinci : *Nous devons admettre que la réalisation artistique nous reste inaccessible du point de vue psychanalytique.* Pourtant il ne désespérait pas d'arriver quelque jour à comprendre les événements psychiques qui préludent à la création d'une œuvre d'art, — événements dont il pressentait la parenté avec ceux que provoque délibérément le psychanalyste chez son patient. Aussi l'attitude de Freud à l'égard de l'expression artistique demeure-t-elle ambiguë. Il tente de percer son secret par la méthode réductrice qu'il a inventée, tout en se défendant de jamais y parvenir. Il suggère souvent ses rapports avec l'expression symbolique brute rencontrée dans l'étude du rêve ou de l'hallucination (Reich ajoutera celle de la posture physique, de l'*armure* musculaire). Il se sent porté à identifier ces phénomènes. Mais, à contre-cœur n'en doutons pas, il reconnaît en même temps leur autonomie : scrupules de psychanalyste... C'est ainsi qu'il écrit dans *Illusion et Rêve*, où il étudie les rêves fictifs relatés dans une nouvelle de Wilhelm Jensen intitulée *Gradiva : Même si nos investigations ne nous apprenaient rien de neuf sur la nature des rêves, elles nous donneraient peut-être, sous cet angle, quelques aperçus sur la nature de la création littéraire... Il y a beaucoup moins d'arbitraire dans la vie psychique que nous sommes portés à le croire, — et peut-être*

n'y en a-t-il point du tout. Ce que le monde extérieur appelle le hasard se résout, comme nous le savons, en lois ; de même, ce que nous appelons l'arbitraire de la vie psychique se fonde sur des lois qui sont présentes, mais vaguement soupçonnées. Jetons donc sur les rêves inventés de la nouvelle de Jensen *un regard attentif...* Dans un essai assez peu connu sur *Les rapports du poète avec la rêverie*, publié en 1909, Freud va plus loin dans son rapprochement entre la symbolique naturelle du rêve, de la rêverie issue du jeu infantile, et celle qui se rencontre dans les œuvres d'imagination artistique. Ayant indiqué les liens vestigiaux qui unissent le jeu de l'enfant à la rêverie de l'adulte, il commente : *L'écrivain fait comme l'enfant qui joue ; il crée un monde de fantaisie qu'il prend très au sérieux...* De même, *quand l'être humain devient adulte et cesse de jouer, il abandonne simplement son rapport avec des objets réels ; au lieu de jouer, il se met alors à créer des choses imaginaires* (Phantasien). *Il construit des châteaux en Espagne et suscite ce que l'on nomme des rêveries... Nos rêves nocturnes eux-mêmes ne sont rien d'autres que de telles fantaisies, comme nous pouvons nous en assurer en les interprétant.* Complétant cette pensée, Freud souligne le caractère égocentrique des imaginations poétiques, qui les apparente aux rêveries et aux rêves proprement dits, et en trahit la nature commune. La symbolique poétique, en conclut-il, est une variété de la symbolique du rêve ou de la rêverie, *dans laquelle le caractère égoïste de la rêverie est adouci par des changements ou des déguisements.* L'auteur, selon Freud, *nous séduit en nous offrant un plaisir purement formel, — c'est-à-dire esthétique —, dans la présentation de ses fantaisies... Il nous place dans une situation où nous pouvons jouir de nos propres rêveries sans reproche et sans honte.*

Qu'ils se manifestent dans le rêve, les états psychotiques, ou les œuvres d'imagination, les symboles constituent donc à ses yeux le matériel expressif spontané de la vie psychique entière. Comment en explique-t-il l'origine, et le mode d'action ? C'est dans sa *Traumlehre* (1900) que l'on trouve les principaux éléments de sa pensée à ce sujet. Au chapitre VII de ce vaste ouvrage *(Psychologie des processus oniriques)*, ayant réaffirmé que le rêve tend à réaliser sous forme déguisée un besoin instinctuel inassouvi, généralement érotique, Freud tente de rendre compte des éléments figurés, souvent énigmatiques, sous l'aspect desquels ce désir se manifeste au dormeur. Il caractérise comme une *régression* le mouvement même, par quoi la pensée-désir sous-jacente emprunte le chemin d'images déroutantes et s'y révèle de façon indirecte, au lieu de manifester ouvertement sa teneur à la conscience. Au jeu intelligible de la pensée-désir se substitue, par dégradation, un réseau d'images symboliques plus ou moins mystérieuses, au milieu desquelles *tous les rapports notionnels*

impliqués dans la pensée onirique sont perdus, ou s'expriment difficilement... Dans la régression la structure des pensées oniriques se décompose et revient à sa matière première.

Fait capital, Freud distingue entre la *trame onirique* et la *pensée onirique latente* (liée au désir insatisfait) qu'il suppose exister *derrière* la première, comme l'âme invisible anime le corps, et se loge en lui. La pensée-désir, qui informe toutes les images de rêve, est d'essence instinctuelle : elle émane de l'Eros universel, et peut être amenée à la conscience par un acte de réflexion auquel supplée, en cas de carence, le travail de l'analyste, qui réconcilie finalement le patient et son désir. Le contenu particulier de la trame onirique est déterminé par l'expérience infantile du rêveur, expérience spécifique et concrète à la faveur de laquelle la pensée onirique (l'instinct refoulé qui exige son assouvissement) se manifesta pour la première fois dans la vie consciente de l'individu. Dans l'état de rêve, lorsque la conscience s'estompe, cette pensée-désir, conceptualisée mais réprimée par l'adulte, retombe dans les circonstances de son surgissement initial. Elle renoue ses liens primordiaux avec le monde des représentations infantiles, où s'enracinent les traces mnémoniques primaires. Retrouvant ses apparences des premiers temps de la vie, elle se refond avec les objets (les perceptions) à l'occasion desquels elle s'affirma jadis, avant le développement de l'intellect et de la motricité volontaire. Par l'effet de cette régression, le rêve remet la pensée-désir, refoulée et devenue inconsciente, dans l'état perceptuel brut où elle s'était librement révélée à l'individu au début de son existence. Freud, par cette hypothèse, ne fait que déplacer le problème. Celui-ci se pose désormais dans les termes suivants : *De quelle façon les désirs, les indices des instincts fondamentaux, se manifestent-ils à la conscience dans les premiers stades de la vie humaine ? Et comment établir un rapport précis entre ces expériences élémentaires, dont la trace mnémonique sera nécessairement rudimentaire, et les images de rêve si complexes, souvent mystérieuses, qui apparaissent chez l'adulte ?* A ces questions Freud répond en développant le concept de *l'appareil psychique primitif* et des *réflexes psychiques.*

Il considère la psyché adulte comme une machine mentale obéissant à ses lois propres, *arrivée à sa perfection actuelle par suite d'une longue évolution.* Dans sa forme primitive, postule Freud, cette machine était beaucoup plus fruste ; c'est elle qu'il s'efforce de reconstituer par la pensée. Il suppose que cet appareil primitif *était réglé par l'effort d'éviter l'accumulation d'excitation, et tendait à se protéger autant que possible de stimulations nouvelles...*

Ces premiers jalons posés, Freud en déduit l'essentiel de sa théorie sur la genèse et la fonction des symboles, qui apparaissent dans le rêve et les autres formes d'expression indirecte du désir,

Selon lui, il y a lieu de croire que le très jeune enfant satisfait ses besoins vitaux par des hallucinations répétées, celle, par exemple, du sein maternel ou du biberon plein de lait qu'il convoite. Bien entendu, une telle forme de *cathexis* (1) *(cathexis imaginaire ou interne)* ne produit pas le même genre de satisfaction qu'une *cathexis* similaire provenant du dehors, telle que la perception de la mère et de la nourriture réelles : *la satisfaction n'a pas lieu, et le besoin continue.* Alors que dans les psychoses hallucinatoires adultes et les illusions causées par la faim (mirages), la *cathexis interne* subsiste et maintient son emprise sur l'objet désiré par le patient, la maturation des voies nerveuses motrices et l'apparition de la conscience volontaire permettent normalement au nourrisson d'étendre son empire sur les objets réels de perception ; il assouvira son désir en agissant le monde extérieur lui-même, au lieu de se contenter d'en rêver... Il passe, dit Freud, par *l'épreuve de la réalité,* et se détache ainsi peu à peu des états hallucinatoires causés par la *cathexis interne,* pathologiques chez l'enfant plus âgé et chez l'adulte, en faveur de la *cathexis externe.* Dans le but d'apaiser vraiment sa faim ou sa soif, il réussit à provoquer des rapports réels. Ses images mnémoniques cessent de dépasser le seuil de l'hallucination. Elles remplissent désormais une fonction nouvelle : elles dirigent l'intention consciente. Un *processus mental secondaire* est inauguré. A ce moment le psychisme de l'enfant sort de l'état dit *régressif,* qui est sa forme initiale de connaissance. Il instaure un nouveau système de rapports entre son désir et ses images du monde.

Freud suggère que les perceptions élémentaires accumulées jadis, dans des circonstances primitives, par l'effet de la *cathexis interne* hallucinatoire, constituent les noyaux d'expérience autour desquels se formeront des images de rêve spécifiques de la vie ultérieure d'un individu. Ces images mnémoniques indélébiles de la petite enfance, activées par l'hallucination récurrente que ce stade d'impuissance physique rend inévitables, sont les témoins de nos premières grandes expériences affectives, liées à nos désirs initiaux dans l'existence. L'assouvissement ou la frustration de ceux-ci, colorera notre vie psychique pour le restant de nos jours. Cependant, il est clair que les images hallucinatoires simples, dues à la « cathexis interne » infantile, n'atteindront pas le rêveur adulte dans leur forme originale. Il perçoit des agrégats imaginatifs très complexes dont le sens lui échappe à première vue, s'il s'en souvient à son réveil. Leur noyau seul, après analyse extrêmement poussée, recélerait l'image hallucinatoire primitive qui exprimait le désir, actuellement refoulé, dans son initiale pureté.

(1) Terme emprunté à A.A. Brill : *Du grec Kathexo, occuper, — employé ici à la place du terme original, Besetzung, pour désigner une charge ou un transfert d'énergie.*

Pour rendre compte de cette évolution, qui va de la cathexis hallucinatoire infantile aux symboles oniriques complexes de l'adulte, Freud fait intervenir, à ce point, sa théorie bien connue sur la *condensation* et la *substitution* des images oniriques. Les percepts initiaux, ou plutôt leurs traces mnémoniques intensifiées par l'hallucination, sont transformés par le mécanisme du refoulement et de la censure. Sur les images originales, dues à la cathexis interne du nourrisson, vont s'imprimer tout au long d'une existence une multitude d'images de sens ou de caractère physique analogues, qui s'y associent. Il se produit ainsi une compression et une condensation extrêmes, que gouverne l'intensité instinctive du désir auquel ces multiples expériences vécues se rattachent. Enfin, par l'effet du refoulement et de la censure, que contrôle la conscience morale, (le *surmoi* des thèses freudiennes ultérieures), un déplacement d'images s'effectue. Ces étranges substitutions d'éléments figuratifs achèvent de rendre méconnaissable l'image primaire, déjà condensée et transformée, à laquelle était liée, dans la *cathexis* infantile primaire, la poussée neuve du désir. Ainsi en arrive-t-on, dans la théorie de Freud, à la formation des symboles proprement dits, tels qu'ils apparaissent dans l'étude des rêves courants et des formes d'expression apparentées. A travers ces labyrinthes de condensations et de substitutions inconscientes, la tâche du psychanalyste consistera à retrouver, sinon la trace de la *cathexis* hallucinatoire infantile originale, du moins le contenu latent des symboles actuels. Il s'efforcera d'exhumer la pensée déguisée, métamorphosée en images déroutantes, par l'intermédiaire desquelles l'instinct brimé, mais obsédant, s'était derechef frayé un chemin vers la conscience du rêveur ou du poète. Alors ressurgira la pensée-désir cachée dans l'imagerie indirecte du rêve, de l'hallucination psychotique et du poème, dont on pourra désormais se passer, puisqu'on possédera, si on ose l'affronter, la réalité retrouvée de l'instinct trop longtemps nié.

II

L'attitude de Freud à l'égard des formations symboliques est fondamentalement hostile : ce sont pour lui des structures symptômatiques interposées entre l'instinct réprimé et l'élan qui le pousse encore à s'assouvir. Obstacles significatifs, les symboles manifestent et perpétuent en même temps la stase néfaste du désir inconscient. Freud, (c'est ainsi que l'on retrouve dans sa pensée la trace de l'hégélianisme, par ailleurs répudié), se débarrasse par l'analyse du symbole imparfait et indésirable pour retrouver à travers sa dépouille la pensée-désir absolue, l'instinct purifié, haussé au niveau de la conscience claire ; celui-ci participe,

semble-t-il, au destin de l'Idée hégélienne. Si Hegel a influencé Freud, c'est à travers Feuerbach, dont la pensée anti-transcendentale, orientée vers l'ici-bas et la réalité phénoménale, a marqué la sienne comme elle détermina d'autre part celle de Karl Marx (1). Freud, comme avant lui Hegel dans son *Esthétique*, cherche, par-delà l'ambiguité et la matérialité étouffantes du symbole la pureté de la notion abstraite ; non pas, certes, celle de l'Idée, mais celle, somme toute analogue, des *instincts purs*, des *Treibe* universels dont l'énergie primordiale anime, comme celle de la physique classique, les opérations de son *appareil psychique*. Au paradis platonicien des Idées Freud, qui se veut matérialiste, substitue celui des Désirs, dont la machine psychique humaine manifeste l'activité à tous les échelons de son évolution. Les symboles concrets du rêve ou de la poésie occupent dans la pensée de Freud la place des ombres portées sur le mur de la caverne de Platon : grâce à elles se manifestent, avec toute l'imperfection de la condition terrestre, les rayons vivifiants mais invisibles du soleil des Idées. Les ombres du mythe platonicien ne valent que par la lumière qu'elles cachent, tout en la traduisant à leur manière négativement. De même, chez Freud, les symboles n'existent qu'afin d'être sondés, épuisés, rejetés, dépassés. Ce sont des plaques indicatrices rédigées en code secret, qui orientent la conscience du côté du désir tout-puissant. Dans le domaine de l'instinct libéré seul se situent les puissances réelles. La prolifération des symboles indique un état d'absence, elle témoigne du règne de l'irréel. La tâche du psychanalyste consistera à chasser ce dernier, afin de restaurer, dans l'âme, l'empire de l'instinct. Débridée et délivrée de ses excroissances symboliques, elle sera exposée au soleil guérisseur de son désir.

Il est aisé de relever les faiblesses de la symbolique freudienne. Notons d'abord le caractère mécanique de sa conception de la vie psychique. Dans l'état primitif, l'appareil mental déterminé par l'évolution biologique, répond par des réflexes aux stimulations vitales. L'automatisme de l'instinct est responsable de la création des formes primaires de cathexis. La cathexis infantile est de nature hallucinatoire ; sa répétition à travers les stades ultérieurs de la vie, sous des aspects modifiés par la condensation et la substitution involontaire des images, mène irrésistiblement à l'expression symbolique offerte dans le rêve, ou même dans l'imagination artistique. Le processus même, à la faveur duquel l'imagination symbolique s'exerce à la place de la mémoire pure et simple des événements du passé, est qualifié de régressif. La nécessité vitale est responsable du développement de la conscience volontaire

(1) Voir à ce sujet l'ouvrage essentiel de S. Rawidowicz intitulé « L. Feuerbach's Philosophie, Ursprung et Schicksal », Berlin 1931. Dans une lettre inédite, à cet auteur, Freud reconnaît expressément sa dette à l'égard de Feuerbach.

et de la motilité, qui permet d'instaurer des rapports normaux avec la réalité extérieure, au lieu du système hallucinatoire clos de la petite enfance, survivant dans le rêve adulte et les états psychotiques apparentés. Enfin, l'avènement de la pensée véritable, de la mémoire ordinaire et de l'activité intentionnelle se substituant aux hallucinations, n'est pour Freud qu'un détour sur le chemin de l'assouvissement irrésistible des instincts. Inversement, chez l'adulte, l'expression aberrante qui s'effectue par le moyen du symbole fait écran entre les exigences primaires de l'instinct et sa satisfaction interdite. Freud n'attache pas de valeur au contenu des images symboliques, considérées en elles-mêmes. Comment rend-il compte de l'ambiance émotionnelle dans laquelle elles s'imposent à la conscience du rêveur ? L'*Affekt* freudien se rattache au besoin instinctuel préexistant à toute perception onirique, à tout symbolisme. Il est l'indice du désir ; sa pression se manifeste dans la conscience, à la faveur de l'expression déguisée, sous la forme d'une émotion intense que justifie rarement le contenu superficiel du rêve. Le jeu affectif profond est aussi incontrôlable que celui des images figuratives qu'il suscite. Freud attribue l'aspect déroutant, le vague et le mystère des apparitions du rêve aux mécanismes de la condensation et de la substitution. Ces mécanismes confèrent souvent une puissance d'émotion énorme à des *ersatz* d'images, en apparence inoffensives ; leur charge inexplicable de terreur ou d'angoisse provient de la pensée onirique latente, instigatrice de toute activité symbolique. La violence de celle-ci, cause selon Freud, l'atmosphère d'étrangeté et d'intensité dans laquelle baignent souvent les produits du rêve, de l'hallucination, ou de l'imagination poétique. — A ces objections contre la méthode freudienne, on peut en ajouter d'autres, plus fondamentales, visant l'orientation même de son esprit. Freud a du temps et du passé une conception atomistique. Il ne voit pas la vie humaine sous l'aspect d'une totalité existentielle. Ses rêves se réfèrent, sous couvert des symboles qui les camouflent, à des événements spécifiques du passé, et à ceux-là seulement. A la coordination naturelle des fonctions que nous propose la physiologie, Freud préfère le scalpel du chirurgien, ou mieux encore, de l'anatomiste. En réalité, les épisodes importants des années révolues ne sont pas autant de *membra disjecta ;* ils constituent les points focaux autour desquels vibre et s'organise notre expérience entière, tendue vers l'avenir qu'ils informent déjà sous les espèces divinatoires du rêve et du symbole expressif. L'émiettement du temps, et de l'expérience qui s'y développe, s'étend chez Freud à la théorie de la mémoire. Il parle d'images mnémoniques, jamais de l'ensemble de la fonction telle qu'elle s'exerce en fait à chaque instant de notre présent, engageant toute notre vie dans chacun de ses

moments. Pour Freud les incidents séparés provoquent les souvenirs qui s'y réfèrent ; l'instant s'éclaire par l'instant. Nous nous mouvons ici dans un univers psychique à deux dimensions. Le présent et l'avenir pré-déterminés s'y manifestent comme des particules vestigiaux du passé, auquel leur signification et leur dynamisme se limitent ; J.-P. Sartre a fait de cet aspect de l'œuvre de Freud une critique exhaustive. C'est de ce point de vue étroit, où l'on reconnaît la vieille psychologie du XIX[e] siècle, que Freud écrit le paragraphe final de sa *Traumlehre ;* et ce passage, ne l'oublions pas, s'applique dans son système aux symboles issus de l'imagination poétique, aussi bien qu'à ceux du rêve ou de l'hallucination : *Sous tous les rapports, un rêve a son origine dans le passé. L'antique croyance selon laquelle les rêves révèlent l'avenir n'est pas entièrement dénuée de fondement. En représentant le désir comme assouvi, le rêve nous guide certainement vers l'avenir ; mais cet avenir, que le rêveur accepte comme son présent, a été modelé à l'image du passé par l'indestructible désir.*

III

La théorie mécaniste de Freud aboutit, à travers les images symboliques, que son code réducteur prétend déchiffrer et épuiser, à des entités abstraites : instinct, besoin, désir, pensée onirique latente. Dans cet idéalisme à rebours s'ébauche l'épure d'un système d'instincts qui fait penser, sur un tout autre plan, aux *esprits animaux* de Descartes. Au rationalisme matérialiste de Freud s'opose la pensée néo-idéaliste de Cassirer ou la métaphysique spiritualiste de C. G. Jung. Pour Cassirer le symbole, dont le langage est l'exemple achevé, dépasse l'immédiat de l'expérience humaine (qu'il déguise selon Freud), afin d'accomplir celle-ci dans le sens du *Geist.* Il est le véhicule de l'esprit qui dévolue vers sa propre perfection. Jung voit dans les symboles, réflexions des archétypes innés du comportement psychique, la source de toute l'activité mentale qu'ils déterminent a priori. On peut mesurer ainsi les deux extrêmes de l'interprétation moderne de la fonction symbolique.

Les idées de Jung sur l'inconscient collectif et les *Urbilder* sont plus connues que ne l'est la symbolique théorique de Freud. Leur présentation nécessite non moins de détails dans les cadres de cette étude, consacrée surtout à la pensée freudienne. Jung fait dériver les images oniriques, mythiques, ou poétiques *(archétypes de transformation)* d'entités à la fois instinctives et cognitives *(archétypes de l'intuition*, ou archétypes proprement dits) qui préexistent dans la psyché, et conditionnent notre connaissance autant que toute notre expérience existentielle. *Mutatis mutandis*, ces Archétypes jouent chez Jung un rôle analogue à

celui des Instincts dans le système freudien. Mais, différence capitale, les images symboliques, qui s'y rattachent, sont douées elles-mêmes de l'universalité, de la dignité, de la puissance signifiante et sacrale que leur confèrent leurs patrons archétypaux. *Il y a,* écrit Jung, *des conditions a priori de la connaissance... des idées ante rem, des déterminants de formes, des lignes primordiales tracées d'avance, imposant une forme définie à la matière brute de l'expérience. De sorte que nous pouvons les regarder comme des images (c'est ainsi que Platon lui aussi les conçut), comme des espèces de schèmes, ou de possibilités fonctionnelles héréditaires qui, d'ailleurs, excluent d'autres possibilités, ou, du moins, les restreignent largement. Ceci explique pourquoi même un phantasme, l'activité la plus libre de l'esprit, ne peut jamais divaguer dans l'infini..., mais reste soumis aux possibilités pré-formées des images primordiales ou archétypes.* (*Types Psychologiques,* chap. VIII). Du fait de leur parenté avec les archétypes, Jung décèle dans toutes les formes de l'imagination symbolique une richesse de contenu et une signification spirituelle intrinsèques, dont la pensée réductrice de Freud tendait à les priver entièrement. Pour Freud l'instinct sexuel, aveugle et tout-puissant, précède puis engendre par une voie détournée le développement de la connaissance. Chez Jung, au contraire, la sexualité dérive, comme toutes les autres manifestations et connaissances humaines, de la structure archétypale, qui pré-existe dans l'âme sous la forme d'un inconscient collectif. Malheureusement, la valeur positive et l'efficace que la thèse jungienne attribue aux symboles universels leur viennent d'un au delà de l'expérience humaine qui remet en question leur utilité psychologique. Les archétypes ont trop de qualités métaphysiques pour jamais revenir sur terre. Comment appliquer leurs références transcendentales aux humbles problèmes de l'existence concrète, dont participent les cultures historiques autant que les existences individuelles ? Les déguisements symboliques freudiens, au contraire, ont partie liée avec l'expérience d'un seul individu, aux instants *atomisés* de son passé, à tel point qu'ils ne sauraient rendre compte de la puissance de suggestion collective, de l'« aura » dont s'entourent les images récurrentes de la symbolique universelle dans les rêves, le folklore, les mythes et la littérature des nations. Freud, il est vrai, s'était rendu compte de l'insuffisance de sa thèse originale. Il y avait fait plus d'une entorse ; c'est ainsi que, dans les dernières décades de sa vie, il accepte partiellement la thèse innéiste de Jung à propos de certains rêves infantiles récurrents d'origine pré-expérientielle, les *fantaisies primordiales. Celles-ci,* écrit-il dans l'*Introduction Générale à la Psychanalyse, sont une possession phylogénétique. Dès que sa propre expérience est devenue insuffisante, l'individu l'étend, grâce à elles, à l'expérience des âges révolus... L'enfant, dans*

ses fantaisies, remplit simplement les lacunes de ses véritables expériences personnelles à l'aide d'expériences préhistoriques véritables. Quand il complémente ainsi les phantasmes enracinés dans la vie personnelle par des *fantaisies primordiales* innées, transmises par hérédité psychique, Freud n'est pas loin des hérésies qu'il dénonce si violemment chez son ancien disciple (Cf. C. G. Jung, *Types Psychologiques*, chap. II, III, VIII, X.) Mais sur le fond de la question, la position maîtresse de Freud reste inconciliable avec celle de l'Ecole de Zürich.

Dans la thèse freudienne, de 1900 et c'est là son grand mérite, l'origine perceptuelle et expérientielle de toute forme de symbolisme est fortement affirmée. Par là, la symbolique freudienne échappe à la nuageuse métaphysique néo-platonicienne de Jung, sur laquelle celui-ci pensait pouvoir fonder sa doctrine thérapeutique. L'insistance de Freud sur les racines perceptuelles du symbolisme annonce les recherches de la phénoménologie contemporaine. Elle établit une base solide pour la compréhension des phénomènes expressifs en termes strictements humains, sans recours à l'harmonie préétablie ni aux qualités innées.

Deuxième point qui mérite d'être souligné : Freud, par des chemins tout différents, aboutit aux mêmes conclusions que certains critiques contemporains (Maurice Blanchot, dans *La Part du Feu*, Lukacs dans ses études sur Gœthe, Erich Heller dans *L'Esprit deshérité*) sur la nature et le sens de l'expression symbolique qui domine presque toute la littérature moderne. L'obsession du symbole révèle une attitude négative de l'homme par rapport à la réalité qui l'entoure et conditionne sa vie. Symbolisme et nihilisme sont fonction l'un de l'autre. Dans l'art post-classique le symbole tend peu à peu à remplacer le réel, dont il dévoile l'absence et exprime la nostalgie sans jamais par venir à la combler. Il s'installe dans le manque et le perpétue par ses pseudo-perceptions, au lieu de formuler et d'exalter l'expérience du monde comme le font l'imagination populaire, les rites et les arts dans les grandes périodes mythiques de civilisation. En déchiffrant la trame des symboles oniriques, par elle-même négative et déroutante, l'analyse freudienne tend à rendre au patient la possession pleine et entière de sa pensée-désir, de sa vie instinctuelle. On pourrait intituler la méthode de Freud : *A la Recherche de l'Instinct Perdu*. A partir de l'instinct retrouvé, une existence nouvelle peut être inaugurée. Des formes réalistes d'attachement aux objets de perception extérieurs devront s'établir. Elles remplaceront les fantaisies nocives, irréelles et vainement énigmatiques, dont est tissé le royaume des ombres symboliques, séjour de l'exil et du délaissement.

Ces deux contributions importantes de la symbolique de Freud à la connaissance de l'expression indirecte rachètent ses évidentes

lacunes. Plus qu'une réflexion d'ordre technique, plus qu'une justification théorique de sa pratique de clinicien, elle prend place parmi les acquisitions les plus fécondes de la pensée moderne.

Il n'en demeure pas moins vrai que les limitations de la symbolique freudienne exigent un dépassement, dont les spéculations de Jung, considérées, en elles-mêmes, ne paraissent pas offrir le moyen. L'antinomie des doctrines innéistes et expérientielles n'est-elle pas factice ? Freud lui-même s'est laissé gagner à des notions jungiennes à propos des *fantaisies primordiales !* — D'un côté la racine perceptuelle des produits de l'imagination ne saurait être sérieusement mise en doute. Nous ne rêvons et n'imaginons nos symboles qu'à partir de notre propre existence. Il convient, par ailleurs, de reconnaître et de justifier par la réflexion leur caractère fréquemment collectif, et la richesse de leur signification intrinsèque, irréductible à l'analyse mécaniste de Freud. Nous devons à ces qualités de l'imagination symbolique les œuvres d'art, les rites religieux, les légendes, les conceptions mythiques autour desquels ont fleuri les plus illustres civilisations. Au dilemme Freud-Jung, trop simpliste, ne convient-il pas de substituer une conception plus nuancée des rapports entre l'individuel et le collectif, l'acquis et le transmis, le mythique et le vécu. En modifiant les conceptions de Jung dans le sens d'un retour à la condition concrète de l'homme sur terre, peut-être pourrons-nous nous en servir à la manière d'un correctif qui, sans infirmer les aspects valables de la symbolique freudienne, l'élargirait à la mesure des problèmes qu'éludent cette dernière. Ces notions, révisées et refondues, serviraient de base à une interprétation à la fois plus vaste et plus précise du phénomène mythopoiétique à l'œuvre dans le rêve individuel, les œuvres d'art, et les autres formes d'expression collective de l'humanité.

Entre la doctrine idéaliste de Jung qui, comme Freud le lui reproche, voit les choses *sub speciæ æternitatis*, et l'individualisme excessif de la réduction freudienne, peut-être convient-il de faire intervenir un facteur de relativité : la notion d'histoire (avec les conditions d'existence variables qu'elle implique). L'histoire est médiatrice entre l'instant et l'éternité, — également inintelligibles, — entre l'individu isolé et l'universalité abstraite des forces vitales.

Plutôt que de distinguer, comme Freud et Jung le font, chacun à sa façon, entre l'invisible et le visible, opérons une distinction entre les multiples éléments qui témoignent de l'activité symbolique humaine. Dans ce que G. Bachelard nomme *l'imagination matérielle*, dont ses ouvrages ont commencé à inventorier l'immense amas, n'est-il pas utile de séparer ce qui tient surtout aux circonstances historiques, climatiques, etc... — (en d'autres termes, *à la culture* d'un groupe humain), — de ce qui révèle

d'un ordre d'expérience plus général encore ? Prenant le mythe pour exemple — mais, avec les modifications nécessaires, notre hypothèse s'appliquerait aux autres formes d'imagination symbolique — nous distinguerons les *images mythiques* des *situations mythiques*, afin de les mieux rapprocher par la suite et de dégager les rapports qu'ils entretiennent entre eux.

Les *images mythiques* peuvent varier selon le milieu culturel, la phase historique, les conditions géographiques et climatiques dans lesquelles se place celle-ci, et, jusqu'à un certain point, selon les normes de la sensibilité individuelle. Les *situations mythiques*, au contraire, sont vraiment collectives. Expériences génériques de l'espèce, leur sens universel subsiste, avec peu de changements notables, à travers les climats, les races et les générations qui les subissent. Ce sont des constantes existentielles, parmi lesquelles la relation infantile avec la mère, et le sentiment-d'être-dans-le-monde qui en résulte *(Weltgefühl)*, jouent un rôle primordial. La descente aux Limbes est une *image mythique* qui avait cours dans la culture antique. Jonas dans le ventre du poisson, Dante aux Enfers, Israël en exil dans les ténèbres du temps historique, la vision moderne de l'oppression du prolétariat, le Satan des grands poèmes de Milton et de Victor Hugo, sont d'autres *images* représentatives de la même *situation mythique*, que l'on pourrait peut-être définir comme le complexe de la Chute, ou le drame d'Icare. On trouve chez Hugo, Yvan Goll ou Hart Crane une plongée similaire dans les égoûts, les profondeurs sous-marines, le *métro de la mort* des grandes villes occidentales, — et j'en passe. Toute une psychologie de l'engloutissement reste à faire. L'expérience de la chute d'Icare, de son sommeil dans les ténèbres primitives où l'individualité brisée par le destin risque de se dissoudre à jamais — (c'est le danger de tout exil) — sous-tend les images mythiques mentionnées. Elle demeure partie intégrante de la vie émotionnelle à travers diverses cultures. Elle donnera lieu à toutes sortes d'images qui auront cours dans une société donnée et y incarneront à leur manière la situation fatale. Les *archétypes de transformation* de C. G. Jung réfléchissent à leur manière l'éternité des situations mythiques, (dont l'urgence se manifeste de façon quotidienne aussi bien que rituelle) *à l'intérieur d'une culture donnée*. Contrairement à l'opinion admise, particulièrement par l'école zürichoise de *psychologie analytique*, leur validité n'est pas inconditionnelle. Elle ne tient pas à la nature même de l'imagination humaine. Leur éternité apparente, toute relative, est d'ordre social et historique. Elle change avec les moyens de production fondamentaux, la structure économique d'un groupe humain. La culture au sein desquelles ces images ont surgi est en règle générale leur limite. De ce fait résultent de sérieuses conséquences pour le poète — (tenté de forcer les

frontières culturelles et de s'approprier, sans les accommoder aux conditions du présent, les images mythiques d'univers anciens), — comme pour le critique chargé d'évaluer ces tentatives.

Les circonstances du monde réel décident du choix des objets privilégiés (*les objets heureux pour l'homme* dont parle Gœthe), à travers lesquels les situations mythiques s'affirment le mieux, acquérant des apparences typiques dans une collectivité particulière. Ces apparences ne sont point arbitraires, mais fonction des activités normales du groupe : le maïs, l'aigle, le serpent, le soleil, sont liés à la vie des Aztèques de façon tout autre que symbolique. Aussi est-ce sur ces objets que l'ancien symbolisme mexicain s'édifie. Dans la culture méditerranéenne, chez les anciens Grecs et les Hébreux par exemple, la grappe de raisin et le vin jouent un rôle qui n'est pas sans analogie avec celui de l'épi de maïs en Amérique ; ces deux *images* incarnent, chacunes en son lieu et selon son contexte humain, une même *situation*. En eux s'accomplit, rituellement, le mystère d'Eros. Les images mythiques tirent leur efficace d'une certaine culture ; elles en partagent, le destin et la pérennité relative. Contrairement aux situations mythiques, caractéristiques de l'existence humaine telle que nous l'éprouvons dans ses phases cruciales, les images changent avec les cultures. Elles profitent de la durée de celles-ci pour acquérir un semblant d'immortalité et d'universalité ; elles se dévaluent avec elles (comme nous le voyons à notre époque de liquidation du mythe chrétien médiéval) ; enfin, elles naissent avec elles dans les circonstances les plus humbles et les plus maladroites.

Les situations mythiques, dont ces images, sont une figuration justifiée parmi d'autres, (du fait des conditions présentes) s'enracinent, faut-il croire, dans la structure mentale elle-même. Leur trame constitue la *nature humaine*. Elle perdure à travers les civilisations historiques et nous permet de nous reconnaître dans nos ancêtres malgré le temps et les changements historiques, qui nous séparent de leur mode de vie comme de leur sensibilité. Le poète majeur, en cherchant sa réalité dans cette *nature*, détecte et met en œuvre les images mythiques de son ère. En ce sens, l'art et la nature s'imitent... Il faut concevoir pourtant que de très profondes modifications sociales et économiques peuvent *transformer les situations elles-mêmes*, entraînant des changements radicaux dans le système d'expression que constituent les images mythiques courantes *à l'intérieur* d'une culture. A la faveur de circonstances exceptionnelles, une telle métamorphose semble se produire à notre époque, dans notre propre civilisation. Celle-ci, plus qu'aucune autre auparavant, lance un défi au poète et au critique, s'ils se veulent l'expression authentique ou la conscience de leur temps.

CLAUDE VIGÉE.

Les psychiatres, l'art et la critique

Il est malaisé pour un médecin de vouloir traiter les problèmes de l'esthétique. D'autres sont plus qualifiés que lui. Cependant, les médecins deviennent volontiers collectionneurs ; ils se révèlent parfois amateurs éclairés ; un certain nombre n'hésite pas à verser dans la critique... et à courir des risques, comme nous allons le voir. Parmi eux, les psychiatres et les psychanalystes sont amenés plus particulièrement à s'occuper de ces problèmes. Les manifestations plastiques des malades mentaux se rencontrent dans leur pratique professionnelle. L'art des malades constitue parfois un domaine d'investigation des plus importants, et peut servir de voie d'abord souvent essentielle de l'homme-malade. D'autre part, une partie du public considère l'art moderne comme étant l'expression d'une maladie mentale, et les critiques d'art adoptent parfois une terminologie psychiatrique. Enfin, autre fait fondamental, le critique d'art et le psychiatre étudient tous deux le même processus de la création, qu'elle soit esthétique ou délirante.

***

Lors de la première Exposition Internationale d'Art Psychopathologique qui eut lieu en 1950 à l'hôpital Sainte-Anne et qui réunissait 47 collections particulières provenant de 17 pays, notre maître Jean Delay écrivait : *Les visiteurs familiarisés avec la peinture onirique et l'art abstrait évoquaient devant certaines toiles un Chirico, un Max Ernst, un Klee, un Chagall, un Salvador Dali. Les tableaux qui provoquent de tels commentaires sont des œuvres d'aliénés, mais il ne s'ensuit pas que les artistes évoqués à leur propos fussent eux aussi des aliénés. Tel qui délire savamment, le pinceau à la main, témoigne par ailleurs dans la conduite de sa vie, fut-elle d'apparence excentrique, d'un sens aigu des réalités bien éloigné du désintérêt des schizophrènes. Ceci dit, il est vrai que certains milieux esthétiques entretiennent avec les milieux asilaires des rapports qui rappellent ceux des vases communicants.*

L'art pathologique et l'art moderne, quelles que soient les

restrictions que l'on puisse avancer, sont intimement associés dans l'esprit des observateurs. Ce fut le psychiatre italien Morselli qui, le premier, en 1885, dans une étude comparative, décrivit des caractères communs à ces deux séries de faits. Par la suite, les similitudes existant entre les œuvres des schizophrènes, des paranoïaques ou des déments, et celles des peintres impressionnistes, cubistes, expressionnistes, et surréalistes furent relevées par de nombreux auteurs. Ils n'hésitèrent pas à confondre parfaitement les domaines de l'art pathologique et de l'art moderne, et les unirent dans la même incompréhension et le même mépris, tirant de l'un des arguments pour condamner l'autre. Les mêmes sentiments animaient en ce temps-là la majorité du grand public. Ils trouvèrent dans ces travaux une sanction apparemment scientifique.

En 1921, lors d'une exposition à Philadelphie, les tableaux exposés furent examinés par des psychiatres. Ils y relevèrent des troubles évidents de la perception des formes et des couleurs. Cela prouvait que ces artistes présentaient des troubles mentaux flagrants. Ils les examinèrent cliniquement. Cet examen clinique aurait corroboré leurs conclusions. Chaque grande exposition d'art pathologique souleva ces mêmes rapports entre l'art moderne et l'art des malades. Le psychiatre allemand Weygandt, qui fonda avec le grand Prinzhorn le fameux Musée de Heidelberg, établit en 1921 une liste de treize peintres, *qui sans être forcément des malades, produisent des œuvres dégradantes pour la dignité humaine.* L'anglais Hyslop (1924-1927) écrivait à son tour : *On a perdu tout contact avec la beauté. Les artistes ont recours à des stimulations anormales et pénibles, qui n'ont rien à voir avec l'art et la nature. Ce sont des pervers esthétiques, des para-esthètes.* A la même époque, Hamilton divise ceux qu'il confond sous la dénomination de cubo-futuristes, en trois groupes : *les ignorants, les malhonnêtes et les aliénés.* En France, dans son ouvrage paru en 1926, Lehel dénonça *la démence de l'art moderne.*

Mais dès cette époque, où les œuvres modernes étaient discutées avec passion, certains médecins eurent vis-à-vis d'elles une attitude moins sévère. Face aux détracteurs, ils s'érigèrent en défenseurs de l'art moderne. Leur position méthodologique cependant se situait sur le même plan : au lieu de rechercher les similitudes pouvant exister entre ces deux domaines, ils s'efforcèrent à découvrir des différences, qu'ils voulurent fondamentales. Peu importe, pour tous ces aliénistes leurs jugements étaient des jugements de valeur. L'activité créatrice, reconnaît Mandelini en 1933, demande un certain degré d'anormalité, mais ne doit cependant pas trop s'éloigner des valeurs admises dans le groupe. Stavenitz, écrivit en 1939, qu'avant de juger l'art moderne, on devait s'inquiéter des intentions de

l'artiste, et se demander pourquoi il avait réalisé ainsi son œuvre. Il ne faut pas juger une œuvre d'art d'après des critères psychopathologiques. Pour lui, les œuvres de Paul Klee, par exemple, font preuve d'un esprit et d'un humour rarement rencontrés dans les œuvres psychotiques. Klee a dérivé ses formes de ce qu'il connaissait des arts primitifs et enfantins : cette recherche consciente introduit déjà une volonté de structuration différente. Et Freedman de faire remarquer que ce qu'on considérait comme étant la maladie d'une époque, est devenu fréquemment le génie dans l'époque suivante. Aussi est-il important d'examiner les relations existant entre les diverses valeurs culturelles et morales de notre temps.

***

Les travaux contemporains font preuve d'une plus heureuse prudence, et partent pour la plupart sur d'autres assises méthodologiques. Parmi eux, nous retiendrons le célèbre article sur Picasso de C.G. Jung, le psychanalyste suisse connu par ses études de l'inconscient collectif, le travail de Wittman présenté en 1929 devant la société psychanalytique de Paris, l'article de Franz Alexander, chef de l'Ecole de Médecine Psychosomatique de Chicago, les études du psychanalyste athénien N. N. Dracoulidès, et le travail de l'actuel professeur de psychiatrie à l'Université Sarroise de Hombourg, Klaus Conrad.

Trois faits principaux se dégagent de leurs études sur l'Art moderne : on ne peut juger une œuvre d'art sur des critères psychopathologiques, et la santé mentale des artistes n'y est pas impliquée. Il y a cependant une identité de structure entre l'œuvre peinte moderne et la maladie mentale. Ces auteurs, à la suite de leur examen de l'art moderne, ne peuvent se départir d'un certain pessimisme sur l'avenir de notre civilisation.

Wittman écrit que traiter le contenu psychologique d'une œuvre comme du matériel analysable entraîne une disposition à voir dans le produit une collection de symptômes, et dans le producteur un névrosé. Il ajoute que rejeter l'art moderne parce qu'il contient des symptômes névrotiques repose sur la prémisse que l'artiste doit être parfaitement normal, et que l'artiste traditionnel l'était plus que le moderne. Mais *à ma connaissance*, écrit Alexander, *la santé mentale des peintres modernes n'est pas différente de celle des maîtres anciens. Nous trouvons parmi eux des personnes saines mentalement, et des névrosés, aussi bien que des pré-psychotiques. Leur santé mentale ou leur maladie n'intervient certainement pas dans la façon dont il faut considérer leurs œuvres.* Cependant Dracoulidès remarque que chez la plupart des artistes on trouve *une enfance troublée soit par la perte préma-*

turée des parents, soit par une sévérité ou une tendresse excessive de leur part, soit à cause d'un défaut physique, d'une grave maladie, d'une infirmité, soit par des raisons d'indigence, des privations ou des humiliations. On trouvera aussi une jeunesse profondément désillusionnée et terrorisée à sa sortie de l'enfance, des « traumas psychiques » figés dans le psychisme adulte, des sentiments d'infériorité, des complexes empêchant la libre jouissance de la vie. Bref un état anxieux accompagné d'une soif de fuite libératrice ou d'une tendance de compensation des manques de la vie par la sublimation.

Quoiqu'il en soit de la personnalité morbide ou non des artistes, il existe une identité de structure entre leurs œuvres et la pensée des malades : importance des manifestations de l'inconscient.

J'affirme, écrivait C. G. Jung, *une identité de structure entre l'activité psychique de mes patients, et celle de Picasso, tout au moins telle qu'elle apparaît dans son œuvre peinte.* Il fait d'abord remarquer que les images créées par l'inconscient sont en opposition avec la représentation consciente : elles sont symboliques. C'est-à-dire que leur signification profonde n'apparaît pas tout d'abord, et qu'elle ne peut être retrouvée que par une interprétation s'appuyant sur le recoupement de plusieurs séries de faits. Puis Jung interprète l'œuvre de Picasso comme étant le témoignage d'un drame intérieur commençant avec le thème de la descente aux enfers dans les premiers tableaux où prédomine le bleu de la nuit. Puis s'accentue le détachement du réalisme, et Picasso subit l'attirance du démoniaque, du laid, du mauvais, de l'obscur, et franchit le pas qui le mène dans l'autre monde, où tout est dissocié, fragmenté. Picasso apparaît dans l'arlequin tragique, frère du docteur Faust.

Puis ses images sont caractérisées par la Dualité : clair-obscur, haut-bas, blanc-noir, masculin-féminin, etc... Enfin se fait l'unification des deux contrastes représentés dans un vis-à-vis immédiat.

Ce qui caractérise, pour Alexander, les peintures contemporaines, c'est soit l'absence complète d'objets réels dans la représentation, soit la déformation radicale des objets. D'autre part apparaît dans l'art moderne, aussi bien que dans l'art psychotique, la tendance au fantastique, au féerique, au mystique, au symbolisme onirique. Ces différents caractères sont sous la dépendance d'une tendance centrale : le rejet du monde tel que nos sens le perçoivent, et la substitution d'un autre monde recréé. Pour cet auteur, l'impressionnisme appartient encore à l'art classique. Il le considère comme l'exploitation hédoniste du moment fugitif. Acceptation du monde qui, sous la pression des événements qui entourèrent la première guerre mondiale,

se mua en son contraire en un rejet coléreux. Les artistes privés de leur raison d'être se détournèrent avec révolte d'un monde qui affirmait la futilité de leur existence ésotérique. La pensée inconsciente telle qu'elle se manifeste dans les rêves, dans la symptomatologie psychopathologique et dans les chaînes incontrôlées d'idées au cours de l'association libre devint la note dominante de l'art et de la littérature contemporains.

Après leur examen de l'art moderne, ces auteurs ne peuvent se défendre d'une vue pessimiste de notre temps. Pour Jung, l'univers plastique de Picasso reflète l'atmosphère de crainte de fin du monde, qui caractérise notre époque. Pour Dracoulidès, l'art moderne est un art régressé, reflétant fidèlement une époque historique de régression. Alexander se demande si nous sommes au commencement d'une période d'obscurantisme où l'individu perdra toute sa liberté afin de survivre, devant se contenter pour réaliser ses désirs d'une régression aux imageries archaïques de son esprit inconscient. Pour Klaus Conrad également, au rationalisme des siècles passés succède le temps de l'Irrationnel, de l'inconscient, de l'absurde. L'art suit ce mouvement de la transformation des valeurs. Devant nous s'ouvre le monde de la misère humaine qui fascine artistes et écrivains : le mystère, la maladie, la mort, la perversité, l'obscurité, le mécanique, le figé, le bizarre. L'homme, dit Conrad, a perdu le paradis de l'Innocence, il connaît à présent le monde démoniaque auquel il ne peut se soustraire. Les œuvres modernes ont substitué à la création le chaos, à la chaleur de la vie la rigidité de la mort, au mysticisme religieux le cynisme, à la naïveté un rationalisme surtendu. Leurs images ont perdu leur force de conviction et proclament l'anarchie.

Ainsi sont jugés l'artiste, son œuvre et notre temps.

Plus précisément, en France, toute une série de travaux récents ont tenté de reprendre le problème irritant des rapports de l'art des aliénés et de l'art moderne. Nous avons vu, dans la première partie de cet article, que les auteurs firent d'abord des études qualitatives et quantitatives comportant des jugements de valeur. Actuellement, on arrive à des conceptions mettant en jeu soit l'essence propre de ces domaines, soit leur existence particulière.

Henry Ey, le maître de Bonneval, situe ainsi la différence qu'il veut voir entre ces deux faits : l'artiste fait œuvre artistique, garde une certaine distance par rapport à sa toile, se détache d'elle ; alors que l'aliéné fait son œuvre indissolublement lié à son objet esthétique. L'essence de la folie est d'être un foyer esthétique plutôt que de faire une œuvre artistique. *La production esthétique pathologique, celle qui émane directement de la folie a une structure spéciale : elle n'est pas œuvre d'art, mais objet esthétique... J'entends par là qu'elle réalise ainsi l'idéal surréaliste qu'aucun*

surréaliste ne pourra jamais atteindre s'il n'est précisément fou. Il en résulte que : *le surréaliste fait du merveilleux, tandis que l'aliéné est merveilleux.*

Cependant cette distinction ne semble pas tenir devant les faits. Car comme l'a fait remarquer notre maître Jean Delay : *faire, c'est fabriquer, et ce mot introduit une notion de construction et d'artifice dans le surréalisme qui se veut, dans la définition même d'André Breton, automatisme psychique pur. Un état fut-il merveilleux ne se traduit en merveilleux que par l'intermédiaire d'une technique. L'idée d'un jaillissement spontané au cours d'un état second ou de la folie d'une œuvre d'art qui sortirait toute armée d'un cerveau malade n'est guère confirmée par l'observation. En fait toute œuvre d'art est un compromis entre l'inspiration et la technique, la part du mage et la part de l'ouvrier. Pas plus que les aliénés, les surréalistes n'échappent à ce compromis.* Il semble donc que ce problème doit être abordé par rapport à l'existence même de ces deux formes de l'art. C'est ce à quoi tendent les recherches que notre ami Pierre Roumeguère mène depuis plusieurs années.

Il est important de constater à l'origine, que le premier auteur qui attira l'attention sur les peintures des malades mentaux le fit en 1872 : Tardieu, dans son *Etude médico-légale sur la folie.* C'est en effet dans la seconde moitié du siècle dernier que se fit une véritable révolution dans les domaines de la philosophie, des sciences et des arts, l'avènement de ce que Bachelard appela *le nouvel esprit scientifique.* Les tendances dialectiques de la pensée contemporaine vont s'échapper *par effraction* de la longue unité de la pensée géométrique, fonctionnant en un système achevé et fermé. C'est grâce à cette ouverture du rationalisme classique, écartant la psychologie d'une raison close, formée sur des axiomes immuables, et écartant l'esthétique d'une norme qu'Athènes, Rome et trois siècles d'Art Renaissant avaient à tout jamais, semblait-il, fixée, que l'on doit notamment la reconnaissance de l'art des malades, et la naissance de l'art moderne : 1872, l'année où Monet s'établissait à Argenteuil, pour la première fois un médecin s'intéressait aux peintures de ses malades. Une vingtaine d'années plus tard, Morselli se penchait à son tour sur l'art pathologique et sur celui des *écoles décadentes* d'art moderne : le problème était posé.

La peinture non seulement bénéficia plus ou moins directement des données et résultats obtenus dans les autres branches de la connaissance : Importance de la découverte de la photographie qui élargit, comme l'a écrit Malraux dans son Musée Imaginaire, la prospection et la diffusion de la connaissance des arts, et qui, d'autre part, a accaparé à son profit l'importance anecdotique et la reproduction fidèle qui ne purent plus être un but valable pour l'artiste. Conséquence de la découverte du

cinéma et des expériences de Marey, de la découverte de la chimie des couleurs, des géométries non euclidiennes. Développement du machinisme, de l'objet fabriqué. Découvertes dynamiques sur la structure de la matière et de l'énergie. Découverte des psychologies des profondeurs, notamment découvertes du grand Freud qui furent sans conteste à l'origine du mouvement Dada, qui vit le jour à Zurich en 1916, alors que cette ville était une des capitales de la psychanalyse.

Mais la peinture participa elle-même à ce nouvel esprit scientifique, et peut être considérée actuellement comme un comportement de recherches en profondeur. L'art s'engagea au-delà de la réalité du monde des apparences sensibles, faisant une démarche originale à travers la subjectivité, dans les abîmes de l'humain, où il retrouva des formes et des contenus archaïques et primordiaux inhérents à notre nature même. L'art moderne dans ses mouvements contradictoires et éphémères se développa et se développe contradictoirement, et appartient à notre siècle, et participe à son unité. Que dans sa démarche en profondeur et par sa recherche des sources, l'art moderne ait ramené des images et des formes de régression, cela semble inévitable et ne devait pas être évité. C'est au niveau même de ces recherches que s'est faite sa rencontre avec toutes les formes primitives de l'art, et notamment avec celle des malades mentaux. Si nous admettons qu'il y a bien rencontre de ces deux formes de l'art, cela ne veut pas dire qu'il y ait coïncidence ou superposition. Il est bien vrai qu'un schizophrène n'est pas forcément un enfant, un nègre ou Picasso. Ceci est un fait indiscutable. Mais il n'en est pas moins vrai que dans la perspective d'une psychologie eidétique, l'art pathologique inhérent au délire, entre dans une des catégories de l'Imaginaire. Ce domaine de l'Imaginaire comprend les grandes productions fantastiques de l'esprit humain : les mythes et les religions, les philosophies, l'art, les rêves et les délires. Ces catégories ne peuvent être comparées point à point, chacune ayant son domaine et son existence propre, mais les mêmes lois règlent leurs structures, thématisent leurs contenus et régissent leurs dynamismes.

L'on conçoit alors qu'en abandonnant certaines positions, une voie nouvelle puisse s'ouvrir aux recherches, et que l'art pathologique par exemple puisse aider à la compréhension de l'art moderne, et inversement. C'est abandonner la simple curiosité pour se placer sur un plan véritablement scientifique.

ROBERT VOLMAT.

Psychothérapie et valeurs spirituelles

Le transfert.

Le processus le plus intéressant, dans toute psychothérapie, est celui du transfert. Bien que ce soient les psychanalystes qui, les premiers, l'aient identifié et étudié, il intervient dans toutes les formes de psychothérapie. Convenablement interprété, c'est l'instrument décisif du traitement.

Qu'est-ce que le transfert ? Très tôt, Freud observa que l'attitude du malade vis-à-vis du praticien n'était rien moins que passive. Elle se teintait d'une violente affectivité. Apparemment irrationnels, des accès de sympathie et des accès d'hostilité se déchaînaient chez le patient. Nous employons le mot « irrationnel », car ces comportements ne s'expliquaient pas en termes d'une situation objective. Ils n'étaient en aucune façon provoqués intentionnellement, mais ils se reproduisaient avec une fréquence surprenante. On découvrit bientôt leur origine. Le patient dotait inconsciemment le médecin de particularités qui étaient en fait celles d'un autre personnage — le plus fréquemment un protagoniste du drame familial de jadis, un père, une mère, un frère ou une sœur. Nos premières amours comme nos premières haines exercent une influence incroyablement puissante sur nos rapports humains ultérieurs. Ce qui se passe en réalité dans le cabinet du médecin est un report (ce qui paraphrase littéralement le terme de « transfert ») d'une affaire qui n'est pas terminée. Comme nous l'avons déjà dit, ce report n'est en aucune façon limité à la situation psychanalytique. Il intervient dans toutes nos relations affectives, et particulièrement dans celles qui sont perturbées. L'homme qui, dans son métier, a la malchance de toujours tomber sur des patrons qui lui en veulent ; l'employée de bureau qui doit obligatoirement plaire à toute la maison et qui est incapable d'accepter une critique ; la femme qui, dans ses mariages successifs, possède le don étrange de trouver chaque fois un partenaire cruel — on peut montrer que tous, ils *rejouent* quelque chose. Il y a longtemps que la répétition a eu lieu, sans maquillage. L'homme aux patrons intolérables les choisit tels, avec la sureté

d'un somnambule, ou bien c'est qu'il les voit différents de ce qu'ils sont. Peut-être, en réalité, ne sont-ils pas aussi intolérables que cela. En tout cas, le névropathe « fait un report ». Il faut remonter au personnage à l'origine de la névrose, dans ce cas, le père.

Le thérapeute lui-même n'échappe pas à cette loi du « report ». Sa propre attitude à l'égard du malade n'est rien moins qu'affectivement incolore. Il ne doit pas ignorer que le patient peut susciter en lui sympathie, antagonisme, indignation, attachement ou inquiétude. On appelle ce phénomène « contre-transfert ». Il joue un grand rôle en psychiatrie, et bien au-delà du cabinet du médecin. Nous ne voyons que trop souvent des internes, infirmières ou assistantes sociales, manquer totalement de neutralité et d'objectivité à l'égard des névropathes confiés à leurs soins. Ils n'en sont pas nécessairement conscients. Leur attitude vis-à-vis des malades peut revêtir toutes les formes, du favoritisme jusqu'au refus de s'en occuper. Il importe au plus haut point d'avoir conscience de ces courants intérieurs et d'en connaître, autant que possible, l'origine. Il ne nous arrive que trop fréquemment de contracter un sentiment d'antagonisme à l'égard d'un malade dont l'état ne s'améliore pas.

D'autre part, nombreux sont ceux qui éprouvent une hostilité inconsciente à l'égard des malades dont les conflits sont semblables aux leurs. La description détaillée de ces mécanismes dépasserait les limites de cette étude. Qu'il nous suffise de dire que tout ceci a une portée immense du point de vue de la philosophie morale.

Non seulement Freud découvrit le mécanisme du transfert et du contre-transfert dans le contexte thérapeutique, mais il constata que la solution du conflit névrotique exige, chez le patient, la liquidation définitive du passé. Fondamentalement, il n'y a que peu de mécanismes qui « se détraquent » dans les relations entre humains. Il se peut que l'un ressente un besoin abusif d'affection et soit incapable de supporter un sentiment d'hostilité ; le genre humain tout entier doit l'aimer, sans quoi il est tout bouleversé. Ou bien il se peut qu'un autre éprouve un besoin anormal de puissance ; tout, autour de lui, hommes et choses, doit être soumis à son autorité. Dans les deux cas l'angoisse est inévitable puisque la condition « idéale » ne peut jamais être remplie. Cependant, ces tendances sont enracinées si profondément qu'elles ne peuvent être extirpées ni par l'explication, ni par la persuasion, ni par la discussion. Elles sont devenues, en quelque sorte, partie de la chair. Or, si le comportement du malade à l'égard du médecin est fortement coloré d'affectivité, il y a là, dissimulé, un principe curatif. Le transfert, mécanisme par lequel le malade déforme les personnages de la

réalité objective jusqu'à ce qu'ils ressemblent aux images de la première enfance, doit être *interprété*. Cela doit être fait avec une patience infinie, selon une méthode lente et progressive. De plus, au cours du traitement, le malade doit maintes et maintes fois, être soumis à de petites doses de frustration, de l'espèce qu'il ne saurait tolérer dans la vie courante. Par exemple, si son besoin d'affection est insatiable, il se peut qu'il ait à supporter une neutralité bienveillante. Cette situation ressemble fort à celle qui existe lorsque nous immunisons quelqu'un contre une toxine ou un virus. En inoculant à plusieurs reprises au patient une très faible dose de ce qu'il ne saurait normalement assimiler, il apprend peu à peu à tolérer le mal lui-même.

Il est évident que ces phénomènes présentent d'énormes possibilités du point de vue du personnalisme chrétien. D'autres disciplines de la psychologie, par exemple dans le domaine de la psychologie expérimentale, du behaviorisme etc... possèdent, par leur nature propre, un principe *déshumanisant* — ici, au contraire, en psychothérapie, nous avons affaire à la confrontation humaine *par excellence*. C'est là, indéniablement, une psychologie non cartésienne. La sagesse y compte plus que la science, l'intuition plus que la dissection. C'est précisément en raison de cet élément humain que la psychanalyse, et toutes les formes de psychothérapie inspirées par la psychanalyse, offrent des perspectives sans bornes — vers le bien et vers le mal. Quel extraordinaire champ d'action pour la conscience chrétienne. La psychanalyse est proscrite par les communistes et est tenue pour suspecte par les chrétiens — pour des raisons diamétralement opposées. Si nous considérons l'Homme, comme le font les psychiatres soviétiques, essentiellement comme un être neurophysiologique, il n'y a pas à craindre que l'amour ou la liberté entrent en jeu. Une machine ne peut pas être coupable, pas plus ne peut-elle aimer. Il importe peu que nous concevions l'Homme comme un ensemble de cellules nerveuses, ou la société comme une combinaison de nombreux ensembles de cellules nerveuses réagissant les unes sur les autres : le principal est que, dans un tel monde, nous n'avons aucun besoin de Rédempteur. Ce qu'il nous faut, au plus, est un mécanicien réparateur. Mais dans le domaine de la psychanalyse, le danger est précisément inverse : le rideau se lève, certes, sur un drame humain, sur l'éternelle histoire du péché et du rachat, de l'angoisse et de la paix. Mais nous sommes amenés à croire que là s'arrête toute l'affaire, comme si le mystère du salut pouvait être *remplacé* par quoi que ce soit dans l'ordre naturel des choses. En d'autres termes, les marxistes rejettent la psychanalyse parce que, de toutes les disciplines psychologiques, c'est la seule qu'on ne puisse concilier avec l'idée soit de l'automate soit de la fourmilière. Les chrétiens

la tiennent en suspicion parce qu'elle pourrait fournir un succédané aux choses qui sont du domaine de la Grâce.

Il en découle que le psychiatre chrétien qui, rejetant les incursions freudiennes dans le champ de la philosophie, est cependant convaincu de la validité scientifique des observations psychanalytiques, se trouve dans une situation troublante. Rien ne saurait mieux l'illustrer que les problèmes qui se posent en relation avec les phénomènes de transfert.

Tout d'abord, la situation de fait, telle qu'elle se présente dans le cabinet de l'analyste, n'est jamais telle que le moi-infantile du malade puisse être confronté avec une image de ses parents. Deux êtres humains complets s'interpénètrent, et dans la mesure où les valeurs spirituelles et morales font partie de la personnalité, entrent dans le jeu. Cela est vrai dans la situation psychanalytique « orthodoxe » aussi bien que dans les autres formes de psychothérapie où malade et médecin se retrouvent face à face à intervalles plus espacés.

L'aspect moral.

Il y a, par exemple, le problème de la neutralité morale. Certains pensent qu'un chrétien ne peut pas s'adonner convenablement à la psychothérapie parce qu'il est amené obligatoirement à formuler des jugements moraux. Evidemment, il n'y a rien de vrai là dedans. Tout traitement digne de ce nom est pratiqué dans une atmosphère dont tout jugement moral est absent. Cependant nous devons tenir compte ici d'une distinction importante : il y a deux façons de ne pas juger. Beaucoup abordent les problèmes psychiatriques sur la base du positivisme scientifique. Dans ce monde il ne peut y avoir d'absolus. Les valeurs morales ne peuvent pas être rattachées à un espace métaphysique pour la simple raison qu'il n'existe pas d'espace métaphysique. Les valeurs morales sont inextricablement enchevêtrées aux données sociologiques, biologiques et psychologiques, qui, elles-mêmes, varient constamment. S'il n'existe qu'un plan naturel, les valeurs morales ne peuvent transcender ce plan naturel. Elle ne peuvent en aucune façon avoir une signification *intrinsèque*. Un « mode de conduite » (disons la fidélité conjugale) ne peut pas en soi être meilleur qu'un autre (disons l'adultère). Les vertus ont, au mieux, une signification pragmatique, ce qui signifie qu'elles ont leur importance dans le fonctionnement régulier de la société. Pour des raisons évidentes, dans un tel monde vous ne pourriez juger ni condamner personne, même si vous le vouliez. Cela n'aurait aucun sens.

L'autre façon de ne pas porter de jugement moral repose sur ce qui suit. Pour le chrétien il existe une hiérarchie des valeurs morales, qui est absolue. Elle transcende tout ce qui est d'ordre

naturel. Au sommet de la pyramide se trouve la vertu de charité. Dans un tel monde le médecin ne peut pas non plus juger le malade, mais ses raisons pour ne pas le faire sont diamétralement opposées à celles avancées dans le premier cas.

Mieux l'on conçoit la psychanalyse, plus l'on sent combien sont artificiels ses liens avec les concepts, behavioristes et mécanistiques, de la psyché au XIX[e] siècle, ses liens avec le monde entier du déterminisme. Les quelques remarques de Freud où il se conforme à l'humeur déterministe de son temps apparaissent paradoxales et incongrues. Elles font partie du déchet historique. En réalité, la psychanalyse a révélé les profondeurs obscures et inexplorées de la personnalité, profondeurs voilées de mystère. C'est ce même mystère qui existe entre le cœur du pécheur et le cœur du Christ. Là, la formule déterministe est désespérément inadéquate.

Une anecdote illustrera mieux encore ce point particulier. De nombreux commentateurs ont essayé d'expliquer ce que voulait dire Dostoievsky dans le célèbre passage où le vieux moine Sosima s'incline profondément devant la violence dissolue de Dimitri Karamazov. Certains pensent que ce geste dramatique, soudain et imprévu, indique que Sosima, tel un prophète, entrevoit toutes les souffrances que Dimitri devra endurer. D'autres proposent une explication différente. Ce geste, à leur avis, signifie que ceux parmi nous qui sont rebelles, destructeurs, en proie à de noires passions, sont, mystérieusement, près du cœur du Christ.

En tout cas, il est évident que l'attitude « non moralisatrice » du thérapeute chrétien, crée une atmosphère psychologique qui, dynamiquement, doit être tout à fait différente de l'attitude *non moralisatrice* du thérapeute incroyant, bien qu'elles soient semblables quant à la forme extérieure. Les résultats surprenants obtenus par des gens comme Don Bosco, Don Orione ou le Père Flanagan dans des cas apparemment désespérés de conduite antisociale, n'ont pas été atteints en faisant de la morale. Sermonner ne supplée pas à une déficience du Moi. Les malades qui viennent à nous avec des histoires de promiscuité sexuelle ou de destructivité perverse ont souvent été élevés dans un milieu où ils ont reçu une éducation morale tout à fait suffisante sur le plan verbal : mais quelque chose s'est détraqué sur le plan infra-verbal de l'amour et de l'identification ; c'est précisément là que la psychanalyse, maniée convenablement, offre un apport extraordinaire de *supplément d'âme* pour résoudre les problèmes généraux de l'éducation. Il arrive souvent, dans l'expérience thérapeutique courante, qu'un malade vienne soumettre des histoires bizarres et effroyables d'inconduite morale, et l'on s'aperçoit vite qu'il *aimerait* être blâmé. Il veut « faire monter » le médecin, il en attend quelque chose comme une sanction

verbale. Plus ce désir est frustré, plus grandes sont les chances d'un transfert curatif. En même temps se pose un problème particulier de contre-transfert. Tant que le thérapeute entretient profondément en lui-même l'attitude : « Dieu merci, vous ne m'avez pas fait comme un de ceux-là », ou un vestige même de cette attitude (et sans qu'elle soit exprimée verbalement), la « technique » n'opère pas. Cela peut paraître étrange, mais c'est exact. Nous savons par expérience personnelle que c'est souvent le malade le plus antisocial (par exemple l'enfant délinquant) qui a le plus subtilement conscience de cette situation et en joue le plus habilement contre le thérapeute. De tout cela il découle, de toute évidence, que l'écran vierge, la table de résonance revêt dans ce contexte une signification tout à fait différente de celle de l'écran vierge de la neutralité scientifique (et je pose la question de savoir si l'écran vierge de la neutralité scientifique existe en pratique).

L'aspect religieux.

La situation devient encore plus intéressante lorsque nous rencontrons chez nos malades des problèmes *religieux*, dans le sens strict du mot, (en temps que distincts des problèmes moraux). Cela se présente peut-être plus fréquemment dans la clientèle d'un praticien dont la religion est connue. De nombreux patients choisissent ou refusent tel ou tel thérapeute en raison de ses principes philosophiques. Ainsi, il n'est pas rare de voir un malade ajouter, après avoir exposé son problème clinique : *A propos, il y a aussi un problème spirituel dans tout ceci... ou bien... j'avais une autre raison pour venir vous voir : je ne sais plus où j'en suis en matière de religion*, etc...

Chaque fois que nous rencontrons l'élément spirituel dans le contexte de la névrose, nous devons nous garder de deux pièges. D'une part nous pouvons tomber dans l'erreur du *psychologisme* (1). Nous nous expliquons : si un Pascal, ou un Kierkegaard, ou un Saint Augustin s'adressait à un analyste freudien de stricte observance, tous leurs tourments, leurs angoisses, les ténèbres de leurs nuits pourraient être graduellement dissipés. Cependant en agissant ainsi, notre thérapeute (que nous assumons dans ce cas être un individu pour qui le surnaturel n'a pas d'essence véritable) réduirait leur angoisse à un phénomène de pure mécanique psychologique. Le doute, l'anxiété du patient sont interprétés entièrement sur le plan naturel. Ils peuvent être réduits à l'ambivalence infantile, ou à la fixation sur la mère, ou au sentiment de culpabilité vis-à-vis du père, ou encore à d'autres phéno-

(1) Ce terme est emprunté au philosophe Husserl chez lequel il a un sens beaucoup plus large, ne se rapportant pas directement à l'objet de notre discussion.

mènes physiologiques de base. L'angoisse a été complètement extirpée, jusqu'à ce précieux reste de puissance créatrice.

Le thérapeute chrétien, de son côté, peut également tomber dans une erreur, mais une erreur qui est précisément à l'opposé de la précédente. Si le malade vient nous voir avec ce qu'il appelle des problèmes d'ordre spirituel, nous pouvons être tentés de traiter ceux-ci comme si le substrat charnel n'existait pas, comme si le traitement thérapeutique ressemblait à une bataille d'esprits désincarnés. Cette erreur s'apparente, d'assez loin il est vrai, à ce que Maritain appelle *l'angélisme*. Tel semble être le piège dans lequel tombent certains des disciples de l'école de Jung. Fréquemment le malade qui vient confier ses difficultés d'ordre spirituel à un thérapeute chrétien (justement parce que ce thérapeute est chrétien), utilise en réalité les problèmes religieux comme de simples moyens de défense ou de camouflage à l'égard de quelque chose qui appartient à l'ordre naturel.

Tout cela signifie que le thérapeute, dans ses contacts avec le patient, doit faire route prudemment entre les deux points dangereux : le psychologisme et l'angélisme.

Un biochimiste de valeur, occupé de travaux de recherche, vient consulter un psychanalyste catholique sur les difficultés qu'il rencontre dans ses relations de métier. Il ne peut pas s'entendre avec ses supérieurs. Plusieurs fois au cours de sa vie, il est tombé sur le *patron difficile*, et il pense que l'origine de cette difficulté doit résider, au moins en partie, en lui-même. En même temps il se trouve dans un état d'inquiétude religieuse. Il ne mentionne ceci que comme un à-côté de la question, car pour ce seul problème, il ne serait pas venu voir le praticien.

Le patient était un homme de trente ans, marié. Un enfant était né de ce mariage. Voici les faits qui se rapportent à notre propos. Le patient était le cadet d'une famille de quatre enfants. L'aîné était mort jeune. Puis était venue une fille qui est maintenant mariée, un frère qui est aussi marié et enfin le patient lui-même. La situation des ascendants présentait cette particularité que, à côté du père et de la mère, se trouvait un membre de la famille tout aussi important, l'oncle Georges, frère de la mère. L'oncle Georges était officier d'active et, selon la description qu'en faisait le malade, jouait dans la famille un rôle d'autorité et dominant. Pour les enfants, il croyait à la gymnastique et à la discipline. Le patient le haïssait. Quant au père, le malade le montrait comme un personnage agréable, et, par contraste avec l'oncle Georges, doux et affacé. Il était, ajoutons-le, anglican, de la *High Church*. Quand le père mourut, le patient avait douze ans. Alors que le père était très pratiquant, avec cette tendance particulière au catholicisme, la mère, selon le témoignage de son fils, était une « protestante moyenne » de l'espèce *Low Church*.

L'oncle Georges ne semblait pas croire beaucoup plus à l'une qu'à l'autre Eglise et il n'assistait à un service que pour des cérémonies telles que mariages, enterrements, etc...

Beaucoup du matériel présenté par le patient, dans sa conversation comme dans les images de ses rêves, avait une coloration religieuse. Sa femme était Unitarienne et s'en contentait. A l'époque où il vint consulter pour la première fois, il allait un peu partout, il *courait les magasins*, comme il dit, mais il semble qu'il assistait aux services de l'*United Church* (l'*United Church* est une église non conformiste qui semble être née principalement d'une fusion entre des groupes presbytériens et méthodistes).

Au cours de la phase de l'analyse dont nous allons parler il fit état du rêve suivant : *Je suis devant une église. Il y a deux files de gens qui font la queue. Je sais que l'une est Low Church et l'autre High Church (naturellement cela ne pourrait pas se produire dans la réalité). Je me joins à la file des gens de la High Church. Nous approchons de la Table Sainte. Là je vois le Doyen H. qui donne la communion. Cependant, ce qu'il me donne en fait, c'est une cigarette à moitié roulée, que naturellement je ne peux avaler, du vin et un biscuit sec.*

Le malade déclara que si une telle situation existait dans la réalité, il se joindrait à la file des *High Church*. Il donna les associations suivantes. *Le Doyen H. : Lorsque j'ai commencé à me poser des problèmes d'ordre religieux, je suis allé voit le Doyen H...* (Doyen de la cathédrale anglicane) *pour lui en parler, mais rien n'en est résulté. Il me promit de me donner quelque chose à lire sur ces questions et de me rencontrer régulièrement, mais il semble qu'il n'y pensa plus, et rien ne fut fait.* Puis il dit que la même chose s'était produite dans ses relations avec son thérapeute. Ils avaient d'abord bavardé ensemble pendant quelques séances, et lorqu'avait été résolu le problème concret pour lequel il avait été consulté, le thérapeute avait lui-même suggéré d'en terminer là. En l'occurence, le patient interpréta cela comme un refus de le soigner. *La cigarette à moitié roulée : Comme vous le savez, je roule moi-même mes cigarettes. A ce propos l'oncle Georges était le seul dans la famille à fumer. Il fumait beaucoup. Mon père ne fumait pas du tout.* Puis il parla du Doyen (dans le rêve) comme de quelqu'un qui lui avait donné, au lieu de pain, quelque chose que personne ne pouvait avaler. Il employa, sans intention, presque la même expression que celle de l'Evangile sur l'idée inconcevable d'un père qui donnerait à son fils une pierre au lieu de pain. De là il revint à l'oncle Georges *Vin : Lorsque j'assistais au service de l'United Church, on nous donnait la communion sous forme de morceaux de pain carrés et de jus de raisin non fermenté, qu'on présentait sur des plateaux pour que les gens se servent eux-mêmes, pour ainsi dire.* Le thérapeute avait son cabinet dans

un hôpital catholique. Une fois, le patient avait fait la remarque qu'on *sentait* une atmosphère différente dans cet hôpital, de celle du grand hôpital municipal de la même ville. Ce dernier suggérait, selon ses propres termes, *l'atmosphère de la science aérodynamique, le progrès, quelque chose de froid*. L'hôpital canadien-français où le patient séjourna était *démodé, mais plus chaud et plus humain*. Il était devenu évident à ce moment-là qu'il éprouvait un lien de sympathie à l'égard du thérapeute. En même temps il lui vint à l'esprit que l'hôpital municipal, avec tout ce qu'il signifiait pour lui, représentait « Mère » tandis que l'hôpital catholique représentait « Père ». Les morceaux de pain et le jus de raisin non fermenté lui donnaient aussi le *sentiment de la Mère* (pas seulement en raison de l'élément *Low Church*). *Biscuits secs : Mon père qui souffrait d'un ulcère mangeait toujours des biscuits secs*. A cela il associait le sentiment d'un individu timoré, d'une *poule mouillée*.

Nous ne donnons ici cet exemple, sous une forme brève et épisodique, que pour illustrer notre argument. Notre patient avait été victime, toute sa vie, de graves conflits d'identification. Nous voulons dire par là un processus d'imitation intime et profond — mécanisme extrêmement important dans le développement de la personnalité de l'enfant. Aucun enfant, de propos délibéré, ne décide d'imiter les personnes de son entourage. Pas davantage ne se résout-il — intentionnellement et consciemment — *à ne pas* suivre les exemples qu'il a sous les yeux. Le processus est beaucoup plus intime, beaucoup plus biologique. Adultes, nous disons de quelqu'un « je ne peux pas l'avaler » ou « je t'aime tant que je te mangerais tout cru ». L'enfant s'incorpore les objets de son affection d'une façon « charnelle » pourrait-on dire. C'est une absorption qui est au début aussi fondamentale que celle de la nourriture. Nous « gobons » des gens et nous les assimilons, ou bien nous sommes incapables de les « digérer » — dans les deux cas, les processus d'identification et de refus ne sont pas des problèmes « purement mentaux ».

Ainsi ce n'est pas une coïncidence si le rêve de notre malade traite des objets de son identification en images « d'absorption par la bouche ». Ce n'est pas non plus par hasard que tout cela est inextricablement entremêlé avec le phénomène du transfert, c'est-à-dire avec la relation affective à l'égard du médecin. C'est la raison pour laquelle « parler religion » ne suffit pas, et peut même être un mécanisme de défense conte des découvertes intimes pénibles mais salutaires.

D'aucuns diront que, dans un tel cas, le choix des symboles est affaire de pur hasard ; comme si l'inconscient tirait à l'aveuglette d'une garde-robe quelques déguisements pour dissimuler ce qui est d'importance première, originelle dans le drame de

la vie du malade. Le choix des symboles religieux peut être aussi influencé par le mécanisme du transfert ; dans le cas en présence, la relation qui existe entre le thérapeute catholique et le père anglo-catholique. Il y a cependant autre chose. Il y a des mouvements à l'intérieur des individus qui ne dépendent pas de constellations accidentelles. Là l'élément spirituel cesse d'être un déguisement fortuit des choses de l'ordre psychologique. Le malade était un jeune homme sérieusement en quête de vérité. Voilà quelque chose d'authentique. Même à la lumière d'une interprétation psychanalytique purement mécanistique, cela fait partie des *ressources de son Moi*, c'est-à-dire de ses facultés créatrices, de ses facultés innées, intellectuelles, artistiques et spirituelles. A vrai dire, lorsque nous essayons de définir ce que nous entendons par les « ressources du Moi », nous abordons le monde des valeurs — en d'autres termes, nous quittons le domaine de la psychologie pour pénétrer dans celui de l'ontologie.

Du point de vue thérapeutique, voici ce que cela signifie. Si le malade réussit réellement à « parler religion », c'est-à-dire s'il parvient à entraîner le thérapeute dans quelque espèce de controverse théologique, le processus curatif peut non seulement ne pas être aidé, mais peut même en réalité être contrecarré. En fait, le patient est incapable de résoudre ses difficultés d'ordre religieux tant qu'il lui est possible de les utiliser sur le plan intellectuel comme moyens de défense. En revanche, si l'analyste réussit à *réduire* le facteur religieux à un substrat psychologique primaire, il prive le malade de son don le plus précieux. Il est alors dans la position du thérapeute hypothétique dont nous avons parlé plus haut, qui « explique » l'angoisse de Pascal ou de Saint Augustin sur la base de quelques mécanismes psychologiques — quelle horrible contrefaçon de la cure. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, le thérapeute doit se frayer un chemin entre deux pièges, d'un côté l'erreur de l'angélisme (pour emprunter un mot inventé pour quelque chose de sensiblement différent) et de l'autre l'erreur qui consiste à tout ramener au plan naturel. Ainsi, la psychothérapie d'aujourd'hui se trouve confrontée avec un éternel dilemme — qui est en même temps une bénédiction éternelle : c'est quelque chose que les Chrétiens ont pu oublier depuis quelques siècles — le fait que nous autres humains sommes des esprits incarnés. Plus notre respect est grand pour les choses de l'esprit, plus notre respect est profond pour les choses de la chair. Le vrai principe de la guérison réside quelque part au-delà de la personne du thérapeute. La situation est en réalité la même que dans les maladies du corps : ce que nous pouvons faire, au mieux, c'est d'aider la *vis medicatrix Dei*.

KARL STERN.

La psychanalyse freudienne et la religion chrétienne

Au moment où paraît *la Transvaluation de la psychanalyse* (1), il y a cinq ans que le Dr Wilfried Daim a publié son *Umwertung der Psychoanalyse*. Nul, je pense, ne me soupçonnera de vouloir diminuer l'importance d'un ouvrage dont j'ai dit et répété qu'il constitue un moment capital de l'évolution de la psychanalyse ; mais, avant d'en reprendre l'étude, il me paraît indispensable de mettre ce retard en évidence et d'en souligner la gravité. C'est l'expression d'une pensée déjà dépassée qui nous est offerte. Fort heureusement, en complétant l'*Umwertung* par cinq articles plus récents du même Daim, traducteur et éditeur ont fait beaucoup pour réduire cet inconvénient. Pour le supprimer, il faudrait se hâter de traduire *Tiefenpsychologie und Erlösung*.

Pourquoi *transvaluer* la psychanalyse, et en quoi consiste cette opération ? Le dessein avoué est *d'opérer une structuration conjuguée de la psychanalyse et de la religion* (p. 15). Un tel dessein suppose la réalité irréductible des deux ordres sur lesquels il va falloir opérer. L'originalité du Dr Daim consiste tout d'abord et très précisément en ceci que, non content d'accepter un certain donné religieux et une certaine méthode psychanalytique, il tient pour indiscutablement valables en leurs domaines respectifs la religion catholique et la psychanalyse proprement dite, c'est-à-dire la psychanalyse de Freud, et que, fort de cette certitude initiale, il entreprend, non une pacification par mode de compromis, mais *une synthèse qui tienne pleinement compte de ces deux réalités* (p. 15).

La position ne manque pas de hardiesse. Les freudiens n'ont pas coutume d'accorder à la religion une valeur spécifique inspirant le respect, encore moins de tenir la religion catholique pour la religion véritable. Les catholiques, lorsqu'ils sont ébranlés par ce qu'ils considèrent comme des acquisitions définitives de la psychanalyse, ont pris l'habitude soit de rejeter expressément la doctrine, soit de se réfugier en des compromis qui masquent les réalités effectivement affrontées. Une *synthèse* a toujours paru

(1) Edit. Albin Michel.

étrangère aux uns et aux autres, ou tout au moins de nature à dépasser la bonne volonté ou les possibilités techniques des uns et des autres.

A projet audacieux, réalisation plus audacieuse encore. Pour W. Daim, accepter la psychanalyse de Freud comme réalité à intégrer en une synthèse ne signifie ni tenir le freudisme pour un tout immuable et exhaustivement satisfaisant, ni se donner l'illusion de surmonter les obstacles inhérents à cette opération synthétique par la dissociation artificielle de la méthode et de la doctrine, ni subalterner à ce freudisme, traité comme *la vérité scientifique*, une religion obligée de s'accommoder vaille que vaille de ce que la Science lui imposerait. Avec une objectivité parfaite, il s'est aperçu que l'ambition coessentielle à la psychanalyse rendait impossible non seulement la synthèse envisagée, mais même tout accord proprement dit. Avec plus de sagesse encore, il a conclu que sa tentative serait vaine, s'il ne réussissait d'abord à faire accomplir à cette discipline en tant que telle *une conversion de* 180 *degrés* (p. 16). Sa position consiste finalement en ceci qu'il est convaincu d'avoir conduit, par cette conversion même, la psychanalyse au point qu'elle devait atteindre pour être ce qu'elle doit être essentiellement.

Cette sagesse, à la vérité, doit beaucoup au milieu même dans lequel elle s'est développée. Elle est, dans une assez large mesure, d'origine empirique. Comme l'avoue son introduction, le D[r] Daim a constaté *que la psychanalyse n'occupe pas dans son pays d'origine la position même qui devrait à proprement parler lui revenir de droit* (p. 19). Rien de plus vrai, et c'est une grande surprise, pour quiconque fait le pèlerinage scientifique de Vienne après avoir fréquenté des freudiens français ou anglo-saxons, de constater avec quelle liberté d'esprit on juge, à Vienne, l'œuvre de Freud. Cette liberté va si loin que beaucoup, la plupart peut-être, ont peine à prendre le freudisme au sérieux. Dans un article fort spirituel, le professeur Jean Delay appelait naguère Freud *le pape de Vienne* (1). Si Freud est pape quelque part, c'est partout ailleurs qu'à Vienne.

Ayant constaté que l'influence de la psychanalyse s'amenuise à Vienne même, Wilfried Daim entend l'expliquer. Il cherche donc les responsables. Chose digne de la plus grande attention, c'est chez les psychanalystes qu'il découvre les principaux : *C'est un fait regrettable, et pourtant on ne peut s'empêcher de penser que la faute en est aussi aux analystes et non pas seulement à un public obtus et rebelle. On peut se demander si la psychanalyse n'a pas négligé ou tout au moins interprété faussement une donnée essentielle. Et sans doute est-ce cet élément essentiel qui, faute d'être*

(1) Cf. *Le Figaro*, 4 Février 1956 : De Charcot à Freud.

reconnu, explique l'aversion et le sentiment de profonde insatisfaction qui assaille tout esprit en éveil aux prises avec elle (p. 19).

Quelle est donc cette donnée essentielle dont la négligence, ou l'interprétation erronée, explique et justifie cette insatisfaction ?

C'est, d'après Wilfried Daim, le dynamisme respectif de la science et de la religion. Freud a cru que, dans la science tout comme dans l'art, ce qui est donné au début, c'est seulement une ébauche essentielle, tandis que les détails ne viennent que peu à peu. La religion, elle, serait donnée dès le principe sous sa forme achevée. Elle serait donc statique, la science dynamique. D'une telle différence découle une conséquence pratique que rien ne permet d'éviter. Immuable en sa totalité originelle, la religion ne peut subir de corrections ultérieures sans que l'édifice entier en soit compromis. Mais il est de fait que la science impose ces corrections. Il appartient dès lors au dynamisme qui lui est coessentiel de désagréger systématiquement la religion, pour lui substituer finalement la science. Aucune conciliation n'est possible.

La loyauté du Dr Daim est d'autant plus admirable qu'elle ne facilite aucunement son entreprise. Elle était cependant la condition primordiale du succès, à le supposer possible. Telle est bien, en effet, l'authentique position de Freud. Si elle correspond à la réalité des choses, quoi de plus vain que de chercher à la surmonter ? Si tels sont la science, la religion et leur rapport, nulle synthèse n'est concevable entre psychanalyse et religion. C'est sans doute pourquoi jamais personne, que je sache, n'a réussi encore même à les accorder. Ou bien, avec les freudiens orthodoxes et ceux qui, hérétiques par rapport à l'orthodoxie freudienne, portent sur la religion un jugement analogue à celui de Freud, on substitue effectivement la psychanalyse à la religion. Ou bien, du côté catholique, on garde la méthode en rejetant la doctrine, prouvant par cette dichotomie arbitraire que l'on n'a pas compris la nature d'une discipline scientifique dont le dynamisme constitutionnel tend inéluctablement à éliminer toute trace de religion ; ou bien, plus récemment, on essaie, pratiquement, de conduire l'analyse à son terme en la lestant d'une *morale psychologique* capable, pense-t-on, d'assurer un accord unanime sur la normalité sans engager le moindre débat sur les prétentions de la science ou les requêtes de la religion, ce qui ajoute à la méconnaissance du problème réel une trahison à l'égard des deux disciplines affrontées ; ou encore parce que l'on se flatte, en réduisant l'analyse à procurer la vérité de l'analysé avec son propre langage, de conserver intégralement théorie et pratique psychanalytiques sans aucun risque pour la religion, ce qui est ensevelir freudisme et religion dans un même tombeau en masquant par une pseudo-solution l'évacuation des données réelles et la conci-

liation des contradictoires. Autant de positions — sauf la première — dont la nocivité, du point de vue de la religion chrétienne, est d'autant plus redoutable qu'elle est *refoulée*. Tout comme la conscience refoule ce qui lui paraît incompatible avec sa dignité, ces conciliateurs refoulent ce qui appartient inéluctablement à la psychanalyse en tant que telle. C'est pourquoi, pour parler par analogie, leur position est névrotique et prépare de dangereuses liquidations. C'est aussi pourquoi — mais ceci est une autre histoire — nul ne peut se permettre de les critiquer sans provoquer des réactions passionnelles hautement caractéristiques. Adopter, après lui avoir fait subir l'une quelconque de ces mutilations partielles, la psychanalyse freudienne, sous prétexte qu'ainsi émasculée elle a perdu toute malfaisance, c'est se bercer d'illusions peu dignes d'une conscience scientifique. Il est en effet coessentiel à la psychanalyse de tendre, dans la mesure même où elle est une science, c'est-à-dire, selon Freud, en vertu des certitudes qu'elle possède, d'entrée de jeu, au sujet du Tout et selon la requête interne de son dynamisme constitutif, à éliminer la religion sur son propre terrain. Contre une tendance de cette nature, aucun camouflage, aucun colmatage, aucune précaution verbale ne peut protéger la religion. Il faut dire franchement que, dans la mesure exacte où l'on permet à la psychanalyse freudienne d'être elle-même, la religion est non seulement menacée, mais perdue.

S'il en est ainsi, et si Wilfried Daim ne s'est à aucun degré aveuglé sur le caractère fondamental du freudisme authentique, comment a-t-il pu tenter d'opérer une synthèse dont il sait mieux que personne qu'il est de l'essence même de la pensée freudienne de la tenir non seulement pour indésirable, mais pour impossible ?

Il l'a fait en vertu de son expérience même de psychanalyste. Convaincu de pouvoir *mettre en lumière des faits négligés qui, cependant, sont d'une importance extrême quant à la nature de la psychanalyse*, il pense que ces faits *exigent que soit révisé le point de vue théorique, connu, de celle-ci* (p. 25). C'est très précisément cette conviction qui lui a inspiré le courage nécessaire pour entreprendre une tâche théoriquement impossible. Pour que ce courage ne fût pas vain, deux conditions préalables devaient être remplies. Il fallait d'abord découvrir une notion de la science et une notion de la religion qui fussent telles que le dynamisme propre à l'une ne fût pas nécessairement dévorateur de l'autre. Il fallait ensuite que ces deux notions ne fussent pas seulement compossibles, mais coordonnables selon une hiérarchie de valeurs.

Quant au premier point, Wilfried Daim ne croit pas sacrilège de rectifier substantiellement la thèse originelle de Freud, en professant que *la science part de détails et de faits isolés et, en les saisissant dans une vue d'ensemble, accède à des connexions toujours*

plus grandes qui se rapprochent toujours davantage de l'essentiel et du Tout (p. 20). Il conclut en conséquence : *La comparaison de Freud est donc fausse. Pour la science le détail se situe au commencement et le Tout à la fin. Nous sommes donc en droit de nous fier aux détails qu'elle nous enseigne, mais non à ses théories relatives au Tout.* On voit immédiatement que, de ce point de vue, *la comparaison de Freud est juste* en ce qui concerne la religion. Mais on ne peut admettre que la comparaison de Freud soit juste à propos de la religion sans retourner le freudisme de fond en comble, car c'est professer que *la révélation possède le dynamisme de l'épanouissement : elle aussi, elle se développe. A priori, le Tout est rigoureusement fixé dans les déterminations dynamiques de son épanouissement. Entéléchiquement, il se différencie comme une plante* (p. 21). Cette double rectification accomplie, une coexistence ordonnée devient possible : *Quand la religion et la science se rencontrent et quand les lignes structurelles, commencées scientifiquement en partant du détail, s'achèvent dans le Tout, constitué par la perspective religieuse du monde, et inversement, cet état idéal est atteint qui promet une satisfaction et un accomplissement parfaits* (p. 23).

On voit de quel prix il faut se résigner à payer satisfaction et accomplissement. Il faut renoncer aux exclusivismes simplificateurs. Il faut *en toute humilité* se dire *que la vérité réside de part et d'autre* (p. 24). Mais la vérité ne réside dans le freudisme que s'il abandonne ses prétentions religieuses pour n'être que ce qu'il est : une discipline scientifique. *Qu'adviendra-t-il, par conséquent, de la psychanalyse de Freud ? Des progrès ultérieurs s'accompliront en son sein, comme dans d'autres sciences. La plupart des faits isolés et des détails subsisteront, mais les données essentielles et fondamentales se modifieront nécessairement. Des connaissances nouvelles ne manqueront pas d'ouvrir un horizon plus vaste. Mais les affirmations de Freud au sujet du Tout, par conséquent le noyau philosophique de sa doctrine, deviendront nécessairement caduques* (p. 24).

Le freudisme une fois réduit à la portée et au dynamisme d'une science inductive, il n'oppose plus d'obstacle irréductible à un essai de synthèse. Wilfried Daim peut se mettre à l'œuvre. *A cet effet,* dit-il, *notre regard se dirige vers la religion chrétienne, car nous avons conscience qu'en son essence elle détient ces vérités centrales auxquelles, en partant de faits isolés, la méthode inductive doit nécessairement aboutir, en psychologie aussi. « Anima naturaliter christiana. »* Mais son livre débordera utilement ce dessein précis, car, ajoute-t-il, *outre cela, nous offrons un exposé d'ensemble, introductif, de la psychanalyse, afin que non seulement le spécialiste éprouvé fasse route avec nous, mais que cet ouvrage s'adresse aussi à un vaste cercle de lecteurs* (p. 25).

La synthèse à laquelle les pages essentielles de cet ouvrage vont nous faire assister n'est donc réalisable que si la psychanalyse consent à subir une transformation radicale qui, non contente de tolérer la coexistence d'une religion tenue pour vraie, la subordonne à cette religion au point d'accepter d'elle tout ce qu'elle peut savoir sur le Tout, de renoncer à modifier par le déploiement de son dynamisme propre ce qu'il est coessentiel à la religion de lui donner, de concevoir son développement scientifique et sa pratique mêmes en fonction des données qu'elle ne peut recevoir que de la révélation.

Parvenu, après une longue introduction d'ordre rigoureusement psychanalytique, au cœur de son œuvre propre, Wilfried Daim tourne, comme il nous en a avertis, son regard vers la religion chrétienne afin de lui demander le principe qui va commander sa synthèse. Ce principe, il le découvre en ce thème de l'*Exode* dont l'histoire de la philosophie nous rappelait naguère la portée métaphysique hors de pair : *Ego sum qui sum* (1). En cette révélation de Dieu à Moïse devant le buisson ardent, le Dr Daim lit avec des yeux entièrement nouveaux la formule lourde du sens précis dont il a besoin pour opérer du dedans sa transvaluation de la psychanalyse. Ce *je suis celui qui suis*, nous dit-il, renferme *non seulement l'invitation* inconditionnelle *à reconnaître celui qui formule l'exigence la plus centrale et la plus essentielle qui soit adressée à l'homme, il réclame encore et en même temps une* reconnaissance *absolue, une foi absolue, une confiance absolue, un abandon* entier, total, sans compromis. *Cette revendication n'est pas dérivée. Elle est, par elle-même, en droit d'être reconnue. Elle exige de celui auquel elle est adressée un comportement* absolu. *Ce* comportement absolu *est l'exigence d'un don de soi à l'Absolu. Pouvoir se comporter* absolument *envers* l'Absolu *est ce qu'il y a de plus essentiel en l'homme ; c'est ce qui, à proprement parler, le distingue de l'animal* (p. 129-130).

En ce point, la transvaluation est radicale, et son radicalisme même fait éclater le contraste qui sépare désormais les deux psychanalyses au sein même des éléments conservés. C'est en toute rigueur de termes un contraste *absolu*. Tandis que, pour Freud, la Bible n'était qu'un bric-à-brac d'accessoires symboliques que l'on ne pouvait exploiter qu'à la condition de les vider tous de toute signification transcendante et de toute portée humaine, pour Daim, dans la Bible Dieu se révèle comme l'Absolu et, par cette révélation même, apprend au psychanalyste ce qu'est la structure essentielle de l'homme que la psychanalyse doit rétablir en son équilibre parfait. On pourra bien continuer à parler d'inconscient, de résistance ou de transfert, mais tout, en ce climat

(1) Cf. Etienne Gilson, *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris, 1942.

chrétien, sera désormais transvalué de façon essentielle, parce que du fond de l'âme naturellement chrétienne, c'est un appel irrépressible à l'Absolu qui traverse tout le détail de son comportement observable, et c'est au degré de conformité de ce comportement avec les requêtes de ce rapport essentiel que se mesure l'équilibre existentiel d'un être ainsi constitué. Nous sommes loin, on le voit, des solutions de fortune ou de compromis. Tel est bien le cœur du problème, et il ne saurait y en avoir de plus profond.

Ce premier principe est doublé par un second que dicte, non plus la révélation, mais l'expérience. *Nous sommes convaincu de l'existence d'un Absolu réel et véritable. Notamment pour des raisons psychologiques. Si cela n'était pas, s'il n'existait pas d'Absolu, il nous faudrait ravir à la faculté la plus centrale de l'homme, au pouvoir qu'il a de communiquer avec l'Absolu, son point d'application objectif et, en définitive, condamner l'être humain au désespoir. Alors que l'animal est organisé de telle sorte que ses moyens de perception et d'action permettent de déduire le monde qu'il aperçoit et où il agit, et qu'ainsi ses pouvoirs subjectifs sont orientés... vers un existant situé dans le monde extérieur, l'homme serait le seul être maudit dont la faculté la plus centrale, qui lui garantit dans le monde un point d'appui absolu, ne posséderait pas d'objet véritable. S'il en était ainsi, tout sens serait une illusion.* Nous n'avons de choix qu'entre l'insanité de la vie psychique et la preuve psychologique de l'existence de Dieu. C'*est ou l'un ou l'autre. Nous nous décidons pour le dernier de ces termes et nous croyons à l'existence d'un Absolu objectif qui, indépendant de l'existence de l'homme, est en soi.* Cet *Absolu objectif est Dieu. La faculté la plus centrale de l'homme est le pouvoir qu'il possède de communiquer avec lui* (p. 134-135).

Cela étant, le problème humain fondamental peut être posé dans sa structure essentielle : *Dieu est transcendant par rapport au monde, il n'est pas le monde et n'est rien dans le monde. Quand l'absolu subjectif coïncide et concorde avec l'Absolu objectif, l'expérimentation de l'absoluïté est adéquate à la situation, et l'homme, dans ce qui est le plus essentiel dans sa vie psychique, dans l'expérimentation de l'Absolu et dans ses rapports avec lui, est conforme à la réalité. En ce cas, la connaissance et les actes subjectifs s'effectuent conformément à cette réalité. Mais si l'Absolu n'est pas saisi comme absolu, mais comme relatif, et si, à l'inverse, quelque chose de relatif est saisi comme absolu, un conflit fondamental naît en l'homme. Dès lors ce relatif érigé en absolu n'est pas Dieu, mais une idole. Celle-ci naît de la déification d'un relatif, et marche de pair avec un détrônement de Dieu qui, par rapport à elle, a été privé de son caractère divin, et par conséquent a été rendu relatif* (p. 135).

C'est précisément dans cette relativisation de l'absolu et dans l'absolutisation du relatif que le docteur Daim voit l'étoffe ontolo-

gique de ce conflit avec la réalité *qui constitue la véritable raison de la névrose et peut-être aussi de la psychose* (p. 136). Thèse essentielle, qu'il rend palpable par l'image, singulièrement expressive et déjà célèbre, de la *parabole* (p. 137). Reprenant toutes les théories de Freud en fonction de cette réalité profonde, il donne un substrat ontologique à la *fixation* en la ramenant à l'absolutisation. Il propose enfin toute une technique de psychothérapie qui met en œuvre ses principes au sein du matériel ordinaire de la psychanalyse. De nombreuses notes évoquent des milieux et des auteurs trop peu familiers aux lecteurs français, et dont l'importance est souvent considérable.

Au terme de sa tentative synthétique, Daim se demande s'il garde le droit de s'appeler psychanalyste. Pour en décider, qui consulter sinon *le pape de Vienne ?* Freud a imposé cinq conditions imprescriptibles à quiconque aspirerait au titre de psychanalyste : *Admettre des processus psychiques inconscients, reconnaître la théorie de la résistance et du refoulement, attacher de la valeur à la sexualité et au complexe d'Œdipe* (p. 331). A quelques nuances près, surtout en ce qui touche à la sexualité, Daim estime qu'il continue à remplir ces conditions essentielles. Mais il stériliserait lui-même son œuvre s'il préférait la satisfaction d'un accord apparent à la constatation du désaccord réel. Passant donc aussitôt de la *forme* à *l'esprit*, il doit se hâter de reconnaître que *Freud eût préféré vraisemblablement, et de beaucoup, modifier la définition du psychanalyste plutôt que de nous accorder droit de cité dans son système biologiste* (p. 334). Rien n'est plus certain. On s'en assure d'autant mieux que Daim ajoute sans désemparer le motif profond de cette incompatibilité : *Car nous sommes entrés en collision avec son idole — non analysée, et par conséquent inconsciente —, et ce conflit est absolument décisif.* Comment ne l'eût-il pas été, puisque, *en transposant l'accent principal qui pèse sur ces problèmes, nous nous sommes proposé de triompher de la psychanalyse. Ainsi seulement nous pouvions nous délivrer du psychologisme qui par la psychanalyse peut avoir un effet si dissolvant* (p. 335). Avec sa loyauté coutumière, il conclut donc : *Nous ne sommes pas des psychanalystes. Nous ne le sommes* plus, *en ce sens que nous sommes allés au delà.* Il renonce à chercher un nom nouveau pour désigner sa *tendance. Analyse existentielle* aurait eu ses préférences, si l'expression n'était déjà prise. Mais il aime mieux travailler en liaison avec tous les psychologues des profondeurs que s'appliquer à découvrir un nom qui le spécifierait.

Je serais moins disposé que Daim à renoncer pour lui au nom de psychanalyste. Je proposerais plutôt, comme je l'ai déjà fait ailleurs, de distinguer *freudisme* et *psychanalyse.* Cela permettrait de ne pas prolonger outre mesure la tyrannie posthume de l'or-

thodoxie freudienne et d'appeler légitimement *psychanalyse* toute méthode d'analyse psychologique qui, de près ou de loin, dériverait du freudisme, mais qui ne renoncerait à aucune forme d'originalité. Ce serait, me semble-t-il, rendre bien mieux hommage à la fécondité de l'invention première que si l'on continuait à limiter toute *psychanalyse* aux dimensions originelles de cette invention même. Un vivant ne reste ce qu'il est qu'en se développant. Pourquoi rétablir, au bénéfice négatif de Freud, les pires scléroses d'une scolastique fermée ? L'extension sémantique ne me paraîtrait jamais plus légitime que dans le cas Wilfried Daim. L'un des résultats de son *Umwertung* est précisément d'élaborer une analyse existentielle qui soit, en toute rigueur de termes, une *psychoanalyse*, tandis qu'en son acception originelle et commune, ce terme ne répond pas à son étymologie. L'inconscient freudien n'est nullement une âme. L'analyse de Daim porte sur une âme. Elle est, par excellence, une *psychanalyse*.

Comment va-t-elle être comprise et appréciée ? Les réactions seront certainement très diverses. Notons, sans plus tarder, que, si Daim a raison, tout système d'éducation qui ne tient pas compte du rapport ontologique de l'homme avec l'Absolu est, de soi, source de névroses, peut-être de psychoses. Que dire des systèmes expressément athées ?

Il ne sera pas superflu d'ajouter, pour éclairer les critiques, que, bien loin de rétrograder, Wilfried Daim n'a cessé de progresser dans le même sens. Sa *Tiefenpsychologie und Erlösung* (Vienne, 1955) étudie, en fonction des données de la psychanalyse, le dogme de la rédemption. Approfondissant son analyse du moi, il y précise, contre toute acception panthéistique d'esprit jungien — pour lui, comme le montre l'appendice II, 5 (p. 411-425) de *la Transvaluation*, Jung est un gnostique —, la nature de cette puissance de communion avec l'Absolu qui lui paraît la capacité propre du noyau de la personne (p. 132, 155). Il s'attache surtout à montrer que le processus psychothérapeutique n'est qu'un moment partiel d'une libération intégrale, laquelle ne peut être l'œuvre que d'un Rédempteur. Il trouve dans le caractère absolu, divin, de l'idole la preuve que la rédemption doit venir d'un Dieu : *le vrai Dieu sauve du faux*. Cette nécessité n'empêche pas la Rédemption d'être une grâce, car Dieu est libre. La foi dans la possibilité d'une rédemption inclut nécessairement la foi en Dieu, en la grâce et au miracle, dont la connexion mutuelle est la plus étroite qui soit (p. 213-214).

Inspirée par la foi chrétienne, la psychanalyse transvaluée de Daim me paraît entièrement compatible avec la spiritualité la plus authentique et la plus pure. Aux freudiens, maintenant, de dire s'ils consentent à cette transvaluation.

ANDRÉ COMBES.

La théorie des instincts et la socialisation (1)

C'est dans la structure instinctuelle de l'individu que Freud fait naître le refoulement. Le sort de la liberté et du bonheur humains se dispute et se décide dans la lutte des instincts qui mêlent le *soma* et la *psyche*, la nature et la civilisation. Cette dynamique à la fois biologique et sociologique est au centre de la métapsychologie de Freud. Ces hypothèses fondamentales, il les développa avec des hésitations et des réserves constantes pour, finalement, laisser la question ouverte.

A chaque stade de la théorie de Freud, l'appareil psychique se présente comme une combinaison dynamique d'opposés : structures conscientes et inconscientes, processus primaires et secondaires, forces héritées, *constitutionnellement déterminées* et acquises, soma-psyche et réalité extérieure. Cette interprétation dualiste persiste jusque dans la dernière topologie tripartite du ça, du *moi* et du *surmoi*, les éléments intermédiaires et *chevauchants* tendant vers les deux pôles, les deux ultimes principes qui gouvernent l'appareil psychique, le *principe du plaisir* et le *principe de réalité*.

A son premier stade, la théorie de Freud s'organise autour de l'antagonisme entre les instincts sexuels (libidineux) et les instincts du moi (auto-conservation) ; au dernier stade, elle se circonscrit autour du conflit entre les *instincts de vie (Eros)* et l'*instinct de mort (Thanatos)*. Pendant une brève période intermédiaire, la conception dualiste fut remplacée par l'hypothèse d'une libido unique et universelle (narcissique). Au cours de toutes ces modifications, la sexualité conserve une place prédominante dans la structure instinctuelle. Cette prédominance découle de la nature même de l'appareil psychique tel que Freud le conçoit : si les processus psychiques primaires sont gouvernés par le principe du plaisir, c'est donc l'instinct qui, obéissant à ce principe, maintient la vie elle-même, qui doit être *instinct de vie*.

Mais la première conception de la sexualité chez Freud

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F. PERIODIQUES

(1) Ces pages, inédites en français, ont été distraites de l'ouvrage de Herbert Marcuse : *Eros and Civilization*. (Edit. The Beacon-Press Boston, 1955).

encore très éloignée de celle d'*Eros* en tant qu'instinct de vie. L'instinct sexuel n'est d'abord qu'un groupe d'instincts spécifiques, coexistant avec ceux du moi *(auto-conservation)*. Loin d'être un *pan-sexualisme*, la théorie de Freud se caractérise, au moins jusqu'à l'introduction du narcissisme en 1914, par une restriction de la portée de la sexualité — restriction qui est maintenue, malgré les difficultés constantes éprouvées à vérifier l'existence indépendante d'instincts de conservation non sexuels. Cependant la découverte de la sexualité infantile et du nombre presque illimité des zones érogènes du corps laisse prévoir celle des composantes libidineuses des instincts de conservation, et prépare le terrain pour la réinterprétation définitive de la sexualité en termes d'instinct de vie *(Eros)*.

Dans la formulation finale de la théorie des instincts, les instincts de conservation — dernier refuge de l'individu et sa justification dans la *lutte pour l'existence* — ont disparu : leur rôle apparait maintenant tenu par les instincts sexuels génériques ou, quand la conservation opère par l'agression socialement utile, par les instincts de destruction. *Eros* et l'*instinct de mort* sont alors les deux instincts fondamentaux. Mais il est de la plus grande importance de remarquer qu'en présentant la nouvelle conception, Freud est amené à souligner, à maintes reprises, la nature commune des instincts avant leur différenciation. Le fait marquant, et effrayant, est la découverte de la tendance fondamentale *régressive* ou *conservatrice* dans toute vie instinctuelle. Freud ne peut s'empêcher de soupçonner qu'il est sur la trace d'une *propriété générale*, ignorée jusque là, *des instincts et peut-être de la vie organique dans son ensemble*, à savoir *une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il avait été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures* — une sorte d'*élasticité organique* ou d'*inertie de la vie organique* (1). Ce serait là le contenu fondamental, la substance de ces *processus primaires* qui jouaient un rôle capital, dès le début, dans la conceptualisation des découvertes psychanalytiques.

Mais de plus en plus s'affirme la logique interne de la conception. L'inexcitabilité permanente a disparu avec la naissance. La tendance instinctuelle vers un équilibre constant est ainsi, finalement, une régression en deça de la vie elle-même. Les processus primaires de l'appareil psychique, dans leur effort vers l'apaisement intégral, semblent être fatalement liés à *la tendance la plus générale de tout ce qui est vivant — la tendance à se replonger dans le repos du monde inorganique* (2). Les instincts sont attirés

(1) Ibid. p. 42. Voir aussi *Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936 pp. 145-146.

(2) *Au-delà du Principe de Plaisir*, dans *Essais de psychanalyse*, Payot 1948 p. 45.

dans l'orbite de la mort. *Si la vie est dominée par le principe de la constance tel que le concevait Fechner, elle constitue un acheminement vers la mort* (1). Le *principe du Nirvâna* apparait maintenant comme la *tendance dominante de la vie psychique et peut-être de la vie nerveuse en général.* Et le principe du plaisir apparaît à la lumière du principe du Nirvâna — comme une *expression* de ce principe.

Cependant, cette terrifiante convergence du plaisir et de la mort, disparaît sitôt qu'elle s'établit. Quelque universelle que soit l'inertie régressive de la vie organique, les instincts s'efforcent d'atteindre leur objectif selon des modes fondamentalement différents. Tout revient à entretenir ou à détruire la vie. De la nature commune de la vie instinctuelle se dégagent deux instincts antagonistes, les instincts de vie *(Eros)* prennent le dessus sur les instincts de mort. Sans cesse ils contrecarrent et retardent *l'acheminement vers la mort : Ce sont les exigences d'Eros, c'est-à-dire des instincts sexuels, qui introduisent de nouvelles tensions* (2). Leur fonction de reproduction de la vie commence par la séparation de l'organisme des cellules germinales et la fusion de ces deux cellules (3), et continue par l'établissement et la conservation *de toujours plus grandes unités* (4) de vie. Ils gagnent ainsi, contre la mort, *ce qui paraît être comme une immortalité* de la structure vivante (5). Le dualisme dynamique de la vie instinctuelle semble assuré.

Cependant, Freud, immédiatement, revient une fois de plus sur l'origine commune des instincts. Les instincts de vie *sont conservateurs au même titre que les autres, pour autant qu'ils provoquent la reproduction d'états antérieurs de la substance vivante* bien qu'ils le soient *à un degré plus prononcé* (6). Ainsi la sexualité obéirait finalement au même principe que l'instinct de mort.

Si *Eros* et *Thanatos* apparaissent ainsi comme les deux instincts fondamentaux dont l'omniprésence et la fusion (ou dé-fusion) permanente caractérisent le processus vital, c'est que cette théorie des instincts est beaucoup plus qu'une nouvelle formulation des concepts précédents de Freud. A juste titre, les psychanalystes ont souligné que la dernière métapsychologie de Freud est fondée sur une conception de l'instinct entièrement nouvelle : les instincts sont définis non plus en fonction de leur origine et de leur fonction organique, mais en termes d'une force déterminante qui donne aux processus de vie une direction *(Richtung)*

(1) *Le Moi et le Soi*, dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1948 p. 203.
(2) *Le Moi et le Soi*, op. cit. p. 203.
(3) *Au-delà du Principe du Plaisir*, op. cit. p. 46.
(4) *Abrégé de Psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1950, p. 8.
(5) *Au-delà du Principe du Plaisir*, op. cit. p. 46.
(6) *Au-delà du Principe du plaisir*, op. cit. p. 46.

définie, en termes donc de *principes de vie*. Les notions d'*instinct*, de *principe*, de *règle* sont en voie d'assimilation. *L'opposition rigoureuse ne pouvait plus substituer entre un appareil psychique réglé par certains principes d'une part, et des instincts pénétrant du dehors dans cet appareil, de l'autre* (1). De plus, la conception *dualiste* des instincts, contestable depuis l'introduction du narcissisme, semble maintenant être menacée d'une direction toute différente. En admettant que dans les instincts du moi se trouvaient des composants libidineux, il devint pratiquement impossible de désigner *d'autres instincts que les libidineux* (2), d'observer des tendances instinctuelles qui *ne se révèlent pas à nous comme des dérivations d'Eros* (3).

Cette incapacité à découvrir dans la structure instinctuelle primaire autre chose qu'*Eros*, le monisme de la sexualité, semble maintenant aboutir à l'opposé, à un monisme de la mort. Sans doute l'analyse de la répétition et de la *régression-compulsion*, et finalement des composantes sadiques d'*Eros*, redonne vie à la conception dualiste : l'*instinct de mort* devient, de son chef, le partenaire d'*Eros* dans la structure instinctuelle primaire, et leur lutte perpétuelle constitue la dynamique fondamentale. Cependant, la découverte de la *nature conservatrice* commune à tous les instincts milite contre la conception dualiste et donne à la dernière métapsychologie de Freud une profondeur et une atmosphère de *suspense* qui fait d'elle une des grandes aventures intellectuelles de la science de l'homme. *La recherche de l'origine commune* des deux instincts fondamentaux ne peut plus être évitée. De plus, si la *régression-compulsion* dans toute vie organique tend vers le repos intégral, si le *principe du Nirvâna* est du même ordre que le *principe du plaisir*, alors la nécessité de la mort apparaît sous un jour entièrement nouveau. L'*instinct de mort*, c'est la destructivité qui agit non pour elle-même, mais pour relâcher la tension. L'acheminement vers la mort est une fuite inconsciencte pour échapper à la souffrance et au besoin. C'est une expression de la lutte éternelle contre la souffrance et la répression. Et l'*instinct de mort* lui-même semble avoir été affecté par les changements historiques qui intéressent cette lutte.

Pour aller plus loin dans l'explication du caractère historique des instincts, il est nécessaire de les replacer dans le nouveau concept de la personnalité qui correspond à la dernière version de la théorie freudienne des instincts.

Les principales « couches » de la structure psychique sont dési-

(1) Edward Bribing « The Development and Problems of the Theory of Instincts » loc. cit. Voir aussi : Heinz Hartmann « Comments on the Psychoanalytic Theory of Instinctual Drives », *Psychoanalytic Quarterly*, Vol. XVII, N° 3 (1948).
(2) *Au-delà du Principe du Plaisir*, op. cit. p. 60.
(3) *Le Moi et le Soi*. op. cit. p. 203.

gnées maintenant par les termes de ça, *moi* et *surmoi*. La couche, le compartiment fondamental, le plus ancien et le plus vaste, est le *ça*, domaine de l'inconscient, des instincts primaires. Dans le *ça* ne se retrouve aucune des formes ou des principes qui caractérisent le conscient, l'individu dans la société. Il n'y a en lui rien qui corresponde au concept du temps ni au principe de la contradiction ; *il ignore les jugements de valeur, le bien et le mal, la morale* (1). Il ne sert pas à la conservation de la vie (2) ; il tend seulement à satisfaire les besoins instinctuels en se conformant au principe du plaisir (3).

Sous l'influence du monde extérieur qui nous environne, une fraction du *ça*, qui est pourvue d'organes aptes à percevoir les excitations ainsi qu'à se protéger contre elles, se transforme en *moi*. C'est *l'intermédiaire* entre le *ça* et le monde extérieur. La perception et la conscience ne sont que la partie la plus petite et *la plus superficielle* du moi, la partie qui est *topographiquement* la plus proche du monde extérieur ; grâce à elles, le moi protège son existence, en observant et analysant la réalité extérieure, en en prenant et en gardant une *juste image*, en s'y adaptant et en la modifiant de façon appropriée et à son avantage. Ainsi le moi a *pour mission d'être le représentant de ce monde aux yeux du ça et pour le plus grand bien de ce dernier ; en effet, sans le moi, le ça, aspirant aveuglément aux satisfactions instinctuelles, viendrait imprudemment se briser contre cette force extérieure plus puissante que lui* (4). De cette façon, le moi *détrône le principe du plaisir qui, dans le ça, domine de façon absolue tout le processus et le remplace par le principe de réalité, plus propre à assurer sécurité et réussite.*

Malgré ses fonctions de la plus haute importance, qui assurent la satisfaction instinctuelle à un organisme qui, autrement et presque certainement serait détruit ou se détruirait lui-même, le moi garde les stigmates de sa naissance, il reste une *excroissance* du ça. Par rapport au ça, les processus du moi demeurent des *processus secondaires*. Rien ne saurait éclairer de façon plus frappante la dépendance du moi que l'expression de Freud définissant la pensée simplement comme *un chemin détourné qui va du souvenir d'apaisement... à une occupation identique de ce même souvenir, obtenue par le moyen de l'expérience motrice* (5). Le souvenir d'apaisement est à l'origine de toute pensée et la tendance à retrouver un apaisement, une satisfaction passée est l'impulsion cachée qui anime tout le processus de la pensée. C'est parce que

(1) *Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse*, p. 104.
(2) *Abrégé de Psychanalyse*, p. 7.
(3) *Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse*, p. 103.
(4) Ibid. p. 106.
(5) *La Science des Rêves*, p. 491. Le rôle du moi a été envisagé depuis comme plus « positif », l'accent étant mis sur ses fonctions « synthétiques » et « intégrantes ».

le principe de réalité fait de ce processus une série interminable de *détours*, que le moi ne voit surtout qu'hostilité dans la réalité et que son attitude est avant tout une attitude de *défense*. Mais, d'un autre côté, puisque la réalité, par ces détours, apporte l'apaisement (bien que ce soit une apaisement *modifié*), le moi doit rejeter les exigences pulsionnelles, qui si elles étaient satisfaites, détruiraient sa vie. Le moi se défend donc sur deux fronts.

Au cours de l'évolution du moi apparaît une autre *instance* psychique : le *surmoi*. Il a sa source dans la longue période d'enfance où l'individu dépend des parents ; l'influence parentale reste au centre du *surmoi*. Par la suite, le *surmoi* absorbe un certain nombre d'influences sociales et culturelles jusqu'à n'être plus que le puissant représentant de la morale établie et de *ce qu'on appelle les nobles aspirations de la vie humaine*. Les *contraintes extérieures* que d'abord les parents puis la société imposent à l'individu sont *introjectées* dans le moi et deviennent sa *conscience :* de là vient ce sentiment de culpabilité — ce besoin de sanction engendré par le refus de soumission à ces contraintes, ou le désir de ne pas s'y soumettre, (particulièrement dans le cas du problème œdipien) — qui imprègne toute la vie psychique. *Le moi effectue la plupart des refoulements pour le compte du surmoi et à ces lieux et place* (1). Cependant les refoulements deviennent bientôt inconscients, automatiques en quelque sorte, et *une grande partie* du sentiment de culpabilité reste inconscient.

Le *surmoi* fait droit non seulement aux exigences de la réalité, mais aussi à celles d'une réalité *révolue*. Ces mécanismes inconscients font que le développement psychique se laisse distancer par le développement réel, ou (puisque le premier est lui-même facteur du second) retarde le développement réel, lui refuse ses possibilités au nom du passé. Le passé révèle sa double fonction à l'égard de la formation de l'individu et de la société. Le *ça* se remémore la toute puisssance du principe du plaisir, qui fait de la libération du besoin une nécessité, il reporte sur l'avenir immédiat les traces mnémiques de cet état, il projette le passé dans l'avenir. Cependant le *surmoi*, également inconscient, rejette cette prétention à une créance sur l'avenir, au nom d'un passé qui n'est plus celui de l'assouvissement intégral, mais d'une amère adaptation au présent punitif. Sur le plan de la phylogenèse comme de l'ontogenèse, avec le progrès de la civilisation et le développement de l'individu, les traces mnémiques de l'unité entre la liberté et la nécessité disparaissent dans l'acceptation d'une absence de liberté. Rationnelle et rationalisée, la mémoire elle-même s'incline devant le principe de réalité.

Le principe de réalité soutient l'organisme au sein du monde

(1) *Le Moi et le Soi*, op. cit. p. 210.

extérieur qui, pour l'organisme humain, est un monde *historique*. Le monde extérieur, confronté avec le moi en cours de développement, se présente à tout moment comme une organisation spécifiquement historico-sociale de la réalité, pesant sur la structure psychique au moyen d'agents spécifiquement sociaux. On a prétendu que le concept freudien du *principe de réalité* ignore ce fait puisque, pour lui, les contingences historiques sont des nécessités biologiques : son analyse de la transformation répressive des instincts sous l'emprise du principe de réalité généralise la forme spécifiquement historique de la réalité, en réalité pure et simple. La critique est valable, mais il n'en reste pas moins que la généralisation de Freud est exacte en ce sens que l'organisation répressive des instincts est à la base de *toutes* les formes historiques du principe de réalité dans la civilisation. En justifiant l'organisation répressive des instincts par l'incompatibilité entre le principe fondamental du plaisir et le principe de réalité, il exprime le fait historique que la civilisation s'est développée en tant que *domination* organisée. Cette notion inspire toute sa construction phylogénique qui fait dériver la civilisation de l'évolution du despotisme patriarcal dans la horde primitive, au despotisme interne du clan. C'est précisément parce que toute civilisation est une domination organisée que l'évolution historique revêt la dignité et la nécessité d'une évolution biologique universelle. Bien qu'ils aient un caractère *non historique*, les concepts freudiens renferment les éléments de la thèse opposée. Leur substance historique doit être retrouvée, non en y ajoutant des facteurs sociologiques (comme le font les écoles *culturelles* néo-freudiennes) mais en développant leur propre contenu.

Cet élargissement exige une terminologie parallèle : les termes freudiens, qui ne précisent pas la différence entre les vicissitudes biologiques *et* socio-historiques des instincts, doivent être doublés par des termes qui s'appliquent spécifiquement aux composantes socio-historiques. Nous allons proposer deux expressions :

(a) *super-refoulement :* les contraintes imposées par la domination sociale, à distinguer du refoulement (tout court) : les *modifications* des instincts nécessaires à la préservation de la race humaine au sein de la civilisation.

(b) *principe du rendement :* la forme historique dominante du principe de réalité.

A la base du principe de réalité se trouve la notion fondamentale de *pénurie (Lebensnot)* qui signifie que la lutte pour l'existence se déroule dans un monde trop pauvre pour que soient satisfaits les besoins humains sans de constantes contraintes, renonciations et attentes. En d'autres termes, toute satisfaction exige du *travail*. Pendant la durée du travail, qui occupe pratiquement la vie tout entière de l'individu adulte, le plaisir est *en*

suspens et la souffrance l'emporte. Et puisque les instincts fondamentaux tendent vers une prédominance du plaisir et vers la suppression de la souffrance, le principe du plaisir est incompatible avec la réalité, et les instincts doivent se soumettre à une répression, un refoulement systématiques.

Cependant cet argument, qui occupe le premier plan dans la métapsychologie de Freud, est fallacieux pour autant qu'il applique au *fait* brutal de la pénurie ce qui, en réalité, est la conséquence d'une *organisation* spécifique de la pénurie, et d'une attitude existentielle spécifique imposée par cette organisation. La pénurie, en toute civilisation, (et sous des formes très différentes les unes des autres) a été *organisée* de telle façon qu'elle n'est pas répartie collectivement selon les besoins individuels, et la distribution des denrées nécessaires à la satisfaction des besoins n'a pas été non plus organisée dans le but de satisfaire au mieux les besoins croissants des individus. Au contraire, la *répartition* de la pénurie aussi bien que l'effort pour la vaincre, le travail, ont été *imposés* aux individus — d'abord par la simple violence, puis par une utilisation plus rationnelle du pouvoir. Cependant quelque utile pour le progrès de la collectivité qu'ait pu être cette rationalisation, elle n'en reste pas moins une rationalisation de *despotisme*, et la guerre menée à la pénurie a été inextricablement liée aux intérêts du despotisme et menée par lui. Le despotisme diffère de l'exercice rationnel de l'autorité. Cette dernière, qui est inhérente à toute division du travail dans la société, émane du savoir, et se limite à l'administration des fonctions et aux aménagements qui favorisent la marche et le progrès de l'ensemble. Au contraire, le despotisme est exercé par un individu ou un groupe dans le but de se maintenir dans une position privilégiée et de l'améliorer. Un tel despotisme n'exclut pas le progrès technique, matériel et intellectuel, qui n'est qu'un inévitable sous-produit, tandis que persistent la pénurie, le besoin et la contrainte.

Ainsi, les modifications et déviations de l'énergie instinctuelle nécessitées par la préservation de la famille monogamique-patriarcale, ou par la division hiérarchique du travail, ou encore par le contrôle public de l'existence privée de l'individu, sont des exemples du super-refoulement découlant des institutions d'un principe de réalité *particulier*. Elles s'ajoutent aux restrictions fondamentales (phylogéniques) des instincts, qui marquent l'évolution de l'homme de l'animal humain à l'*animal sapiens*. La possibilité de réfréner et de guider les poussées instinctuelles, de convertir les nécessités biologiques en besoins et désirs individuels, augmente plutôt qu'elle ne réduit, la satisfaction : la *médiatisation* de la nature, le fait de s'affranchir de sa contrainte directe, est la forme humaine du principe du plaisir. De telles restrictions des instincts peuvent avoir été imposées par la pénurie ou par

l'état prolongé de sujétion de l'animal humain, mais elles sont devenues le privilège et la marque distinctive de l'homme en lui permettant de transformer la nécessité aveugle de l'assouvissement du besoin en satisfaction désirée.

Le *refoulement* des instincts sexuels partiels, l'évolution vers la sexualité génitale, appartiennent à cette catégorie fondamentale de répression qui permet un plaisir intensifié : la maturation de l'organisme entraîne une maturation normale et naturelle du plaisir. Cependant la maîtrise des poussées instinctuelles peut également aller *à l'encontre* de la satisfaction ; dans l'histoire de la civilisation le refoulement primaire et le super-refoulement sont inextricablement mêlés et l'évolution normale vers la sexualité génitale s'est opérée de telle façon que les pulsions partielles et leurs *zones* ont été pratiquement désexualisées pour se conformer aux exigences d'une organisation sociale spécifique de l'existence humaine. Les vicissitudes des *sens mineurs* (odorant et goût) fournissent un bon exemple de la corrélation entre le refoulement primaire et le super-refoulement. Freud pensait que *les éléments coprophiles de l'instinct se sont révélés incompatibles avec nos idées esthétiques probablement depuis l'époque où l'homme, ayant assumé la position verticale, éloigna du sol son organe de l'odorat* (1). Il y a cependant un autre aspect à cette atténuation des sens mineurs dans la civilisation : ils succombent aux interdictions sévèrement imposées, des plaisirs physiques trop intenses. Le plaisir de l'odorat et du goût rapprochent (et séparent) les individus sans intermédiaire, sans passer par les formes généralisées, devenues conventionnelles, de la conscience, de la moralité, ou de l'esthétique. Ce caractère immédiat et direct qu'ils prêtent aux relations humaines est incompatible avec un *despotisme* organisé et efficace, avec une société qui *tend à isoler les individus, les éloigner les uns des autres, empêcher les relations spontanées et les expressions « naturelles », animales, de telles relations* (2) Le principe du plaisir fut détrôné non seulement parce qu'il militait contre le progrès de la civilisation mais parce qu'il militait aussi contre une civilisation dont le progrès perpétue le despotisme et le labeur. Freud semble reconnaître ce fait lorsqu'il compare l'attitude de la civilisation à l'égard de la sexualité à celle d'une tribu ou d'une classe de population. *qui en exploite et en pille une autre après l'avoir soumise. La crainte de l'insurrection des opprimés incite à de plus fortes mesures de précaution* (3).

Mais comment cette interprétation de la sexualité comme

(1) « La forme la plus répandue de dégradation de la vie érotique » dans *Collected Papers* (Londres, Hogarth Press, 1950) IV, 215.

(2) Ernest Shachtel « On Memory and Childhood Amnesia » dans *A Study of Interpersonal Relations*, ed. Patrick Mullahy (New York, Hermitage Press, 1950) p. 26.

(3) *Malaise dans la civilisation*, op. cit. p. 41.

une force essentiellement explosive en *conflit* avec la civilisation justifie-t-elle la définition d'Eros comme l'effort *tendant à réunir les unités organiques de façon à en former des ensembles de plus en plus vastes* (1) *à établir de toujours plus grandes unités afin de les conserver* (2). Comment la sexualité devient-elle le *substitut* probable de la *tendance à la perfection* (3), la force qui *assure l'unité et la cohésion de tout ce qui existe dans le monde* (4) ? Comment la notion du caractère asocial de la sexualité s'harmonise-t-elle avec la *supposition que les relations amoureuses (ou, pour employer une expression plus neutre, les attachements affectifs) forment également le fond de l'âme collective* (5) ?

Plutôt que de tenter de concilier les deux aspects contradictoires de la sexualité, nous suggérons, en ce point de notre interprétation, qu'ils reflètent le conflit au sein même de la théorie de Freud. Contre sa notion de l'inévitable conflit *biologique* entre le principe du plaisir et le principe de réalité, entre la sexualité et la civilisation, milite l'idée de la force unificatrice et assouvissante d'Eros, enchaîné et exténué dans une civilisation malade. Cette idée impliquerait qu'Eros *libre* ne rend pas impossibles des relations sociales durables — qu'il repousse seulement l'organisation supra-répressive des relations sociales dont l'un des principes est la négation du principe du plaisir. Freud se prend à imaginer une communauté civilisée consistant en couples d'individus *lesquels, rassasiant en eux-mêmes leur libido, seraient unis entre eux par le lien du travail et des intérêts communs* (6). Mais il ajoute qu'un état aussi *désirable* n'existe pas et n'a jamais existé, que la civilisation *mobilise la plus grande quantité possible de libido inhibée quant au but sexuel, que la restriction de la vie sexuelle est indispensable*. Il perçoit les motifs de *l'antagonisme de la civilisation à l'égard de la sexualité* dans les instincts agressifs qui sont profondément amalgamés à la sexualité : ils ne cessent de menacer de détruire la civilisation, et ils forcent la civilisation *à tout mettre en œuvre* contre eux. *De là cette mobilisation de méthodes incitant les hommes à des identifications et à des relations d'amour inhibées quant au but ; de là cette restriction de la vie sexuelle* (7). Mais, de nouveau, Freud montre que ce système répressif ne résout pas le conflit. La civilisation se perd dans une dialectique destructrice : les restrictions perpétuelles imposées à Eros affaiblissent finale-

(1) *Au-delà du Principe du Plaisir*, op. cit. p. 49.
(2) *Abrégé de Psychanalyse*, p. 8.
(3) *Au-delà du Principe du Plaisir*, op. cit. p. 49.
(4) *Psychologie Collective et Analyse du Moi*, dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1948, 102.
(5) Ibid. p. 101.
(6) *Malaise dans la Civilisation* p. 44. Voir aussi *L'Avenir d'une Illusion*, Paris, Denoel et Steele, 1932, p. 15.
(7) *Malaise dans la Civilisation*, p. 47.

ment les instincts de vie et ainsi raffermissent et libèrent les forces même contre lesquelles elles avaient été mobilisées — celles de destruction. Cette dialectique, qui constitue le centre, encore inexploré et même interdit, de la métapsychologie de Freud nous allons maintenant l'analyser.

Pour élucider la portée et les limites de la répressivité dominante dans la civilisation contemporaine, nous aurons à la décrire en fonction du principe spécifique de réalité qui a présidé aux origines et à l'évolution de cette civilisation. Nous l'appellerons *principe de rendement* pour souligner que, sous sa gouverne, la société se stratifie selon le rendement économique et compétitif de ses membres. Le *principe du rendement*, qui est celui d'une société divisée âpre au gain et expansionniste, présuppose une longue évolution au cours de laquelle le despotisme s'est graduellement rationalisé. L'homme ne vit plus sa propre vie mais accomplit un ensemble de fonctions pré-établies. Pendant qu'il travaille, il ne satisfait pas ses propres besoins mais travaille pour un système qui lui est étranger. Le travail est devenu général, tout comme les restrictions imposées à la libido : le temps qui est passé à travailler et qui représente la plus grande partie de la vie de l'individu, est un temps pénible, car le travail pour autre chose que soi-même n'apporte pas de satisfaction, et nie le principe du plaisir. Cependant — et ce point est concluant — l'énergie instinctuelle ainsi dérivée ne revient pas aux instincts agressifs (non sublimés) parce que son utilisation sociale (dans le travail) maintient et même enrichit la vie de l'individu. Les restrictions imposées à la libido apparaissent d'autant plus rationnelles qu'elles sont plus universelles, qu'elles imprègnent davantage l'ensemble de la société. Elles agissent sur l'individu comme des lois objectives extérieures et comme une force interne : le pouvoir de la société est absorbé par la *conscience* et par l'inconscient de l'individu, et se substitue à ses propres désirs, à sa morale, à sa satisfaction. Dans l'évolution *normale*, l'individu vit son refoulement *librement* comme sa propre vie : Il désire ce qu'il doit normalement désirer, il bénéficie de ses satisfactions et les fait partager aux autres ; il est raisonnablement heureux, et souvent même surabondamment. Ce bonheur occasionnel qui ne se trouve que pendant les quelques heures de loisir qui séparent les jours ou les nuits de travail, mais qui peut quelquefois aussi se trouver pendant le travail, lui permet de maintenir son effort, lequel, à son tour, prolonge encore son labeur et celui des autres. Son effort érotique est ramené sur le même plan que son effort social.

Ainsi selon le principe du rendement, le corps et l'esprit deviennent les instruments d'un travail étranger à l'individu. L'emploi du *temps* joue un rôle essentiel dans cette transforma-

tion. L'homme n'est que pendant une partie de son temps, pendant le travail, l'instrument d'autrui ; le reste du temps, sa liberté est à lui. Ce temps libre pourrait virtuellement être réservé au plaisir. Mais le principe du plaisir qui gouverne le *ça* ne connaît pas la durée ; il se refuse au morcellement, dans le temps, du plaisir ; il ne l'accepte pas par petites doses. Le travail, de plus, contamine ce qui reste à l'individu de temps libre. Les loisirs sont gouvernés par la longueur même de la journée de travail, par la routine lassante du travail mécanique qui exige que ces loisirs ne soient qu'une détente passive pour recréer l'énergie nécessaire au travail du lendemain. Ce n'est qu'au dernier stade de la civilisation industrielle, alors que la productivité menace de passer les limites fixées par le despotisme répressif, que la technique du gouvernement des masses a créé une industrie du divertissement qui s'impose directement aux loisirs, et dont l'état veille lui-même à l'efficacité. L'individu ne doit pas être laissé à lui-même.

L'organisation de la sexualité reflète les traits fondamentaux du principe du rendement et du cadre social. Freud met l'accent sur l'aspect centralisateur. Il est particulièrement efficace dans l'*unification* des différents objets des instincts partiels autour d'un objet libidineux unique du sexe opposé et dans l'établissement de la suprématie de la sexualité génitale. Dans les deux cas, le processus unificateur est répressif — c'est-à-dire que les instincts partiels n'atteignent pas librement à un degré de satisfaction *plus élevé* qui conserverait leur objet, mais sont réduits à des fonctions serviles. Ainsi s'accomplit la désexualisation socialement nécessaire : la lidido se concentre sur une partie dù corps, laissant pratiquement tout le reste à la disposition du travail. La libido, déja limitée dans le temps, l'est maintenant dans l'espace.

A l'origine, l'instinct sexuel, en lui-même ou en son objet, n'a pas de limites dans le temps ou dans l'espace ; la sexualité est, par nature, une *perversion polymorphe*. L'organisation sociale de l'instinct sexuel met au rang des *perversions* interdites pratiquement toutes les manifestations qui ne sont pas au service de la fonction reproductrice. Ces perversions semblent donner une *promesse de bonheur* plus grande que celle d'une sexualité *normale*. D'où vient cette promesse ? Freud a souligné le caractère *exclusif* de ce qui s'éloigne du normal, en ce qu'il rejette l'acte sexuel reproducteur. Les perversions sont ainsi l'expression d'une révolte contre l'assujettissement de la sexualité à la procréation, contre les institutions qui en assurent la protection. La théorie psychanalytique voit dans les pratiques qui excluent ou préviennent la procréation une opposition à la continuité de la reproduction, et, par là, au despotisme paternel —

tentative pour empêcher le *retour du père* (1). Les perversions semblent se dresser contre l'asservissement total du *moi-plaisir* au *moi-réalité*. Exigeant la liberté instinctuelle dans un monde de répression, elles sont souvent caractérisées par un violent refus du sentiment de culpabilité qui accompagne la répression sexuelle (2).

Par leur révolte contre le principe du rendement au nom du principe du plaisir, les perversions se révèlent avoir une affinité profonde avec le fantasme. Contre une société qui emploie la sexualité comme un moyen pour une fin utile, les perversions présentent la sexualité comme une fin en soi, sous la forme de l'imagination artistique. Elles se placent ainsi en dehors de la loi du principe du rendement et ébranlent ses fondations mêmes. Elles constituent un danger pour la reproduction régulière non seulement de la main-d'œuvre mais aussi de l'humanité elle-même. L'alliance d'*Eros* et de *l'instinct de mort*, déjà précaire dans l'existence humaine normale, semble ici se relâcher dangereusement. Et le relâchement de cette alliance met en évidence la composante érotique de l'instinct de mort et la composante funeste de l'instinct sexuel. Les perversions suggèrent l'identité fondamentale *d'Eros* et de *l'instinct de mort*, ou la soumission d'Eros à l'instinct de mort. La tâche civilisatrice (la tâche vitale ?) de la lidido — à savoir de *désarmer l'instinct de destruction* (3) — est ici anihilée : la tendance instinctuelle vers un apaisement intégral retourne du principe du plaisir au *principe du Nirvâna*. La civilisation a pris conscience et a sanctionné ce danger suprême. Elle admire la convergence de l'*instinct de mort* et *d'Eros* dans les créations sublimées et monogamiques du *Liebstod*, tandis qu'elle condamne les manifestations moins complètes mais plus réalistes d'*Eros* lorsqu'il agit pour lui-même.

La destructivité mise au service de la société révèle continuellement son origine par des impulsions inutiles. Sous les multiples prétextes, rationnels et rationalisés, de guerre contre des nations ou des groupes ennemis, prétextes de conquête destructrice de temps, d'espace et d'humanité, le funeste partenaire d'Eros se manifeste dans l'approbation persistante et la participation de ses victimes (4).

Dans la construction de la personnalité, l'instinct de destruction se manifeste le plus clairement par la formation du Surmoi (5).

(1) G. Barag « Zur Psychoanalyse der Prostitution », *Imago*, Vol. XXIII, N° 3 (1937), p. 345.

(2) Otto Rank, *Sexualitāt und Schuldgefühl* (Leipzig, Vienna, Zurich : Internationaler Psychoaialytischer Verlag, 1926), p. 103.

(3) Freud « L'Economie du Masochisme » dans *Collected Papers*, II, 260.

(4) Freud : « Pourquoi la guerre ? ». Institut International de Coopération intellectuelle. Sté des Nations, 1933, p. 44.

(5) Franz Alexander, *The Psychoanalysis of the Total Personality*, p. 159.

Sans doute, par le rôle défensif qu'il joue contre les impulsions *non réalistes* du *ça*, par sa participation à la victoire définitive sur le complexe d'Œdipe, le *Surmoi* bâtit et protège l'unité du moi, assure son évolution en fonction du principe de réalité, et ainsi travaille au service d'*Eros*. Cependant, le *Surmoi* atteint ces objectifs en dirigeant le *moi* contre le *ça*, en retournant une partie des instincts de destruction contre une partie de la personnalité — en détruisant, en désintégrant l'unité de la personnalité ; ainsi il travaille aussi au service de l'adversaire de l'instinct de vie. Cette destructivité dirigée vers l'intérieur constitue, de plus, le fond moral de la personnalité adulte. La conscience cet agent moral de l'individu civilisé, apparaît imprégnée de l'instinct de mort ; l'impératif catégorique imposé par le *Surmoi* demeure un impératif d'auto-destruction tandis qu'il construit la partie sociale de la personnalité. La répression, le refoulement, est le travail aussi bien de l'instinct de mort que de l'instinct de vie. Normalement, leur alliance est saine, mais cet équilibre est constamment menacé par la sévérité du *Surmoi*. *C'est un fait remarquable que moins l'homme devient agressif par rapport à l'extérieur, plus il devient sévère, c'est-à-dire agressif dans son moi idéal... plus son idéal devient agressif contre son moi* (1). Dans un cas extrême, dans la mélancolie *une pure culture de l'instinct de mort* peut dominer dans le *Surmoi* : elle peut devenir *une sorte de réservoir dans lequel viennent s'accumuler les instincts de mort* (2). Mais ce danger a son origine dans la situation *normale* du moi. Puisque le travail du moi a pour conséquence : *une mise en liberté des instincts d'agression dans le Surmoi*, il *s'expose dans sa lutte contre la libido, au danger de devenir lui-même objet d'agression ou de succomber. Dans les souffrances que le moi éprouve du fait de l'agressivité du Surmoi, souffrances qui peuvent souvent aboutir à la mort, nous avons le pendant du cas des protistes périssant sous l'action délétère des produits de désassimilation qu'ils ont eux-même créés* (3). Et Freud ajoute : *dans la morale qui s'exprime dans le Surmoi, nous voyons l'analogue, au point de vue économique, de ces produits de désassimilation des protistes.*

C'est dans ce contexte que la métapsychologie de Freud se trouve confrontée avec la dialectique inéluctable de la civilisation : le progrès même de la civilisation libère des forces de plus en plus destructrices.

HERBERT MARCUSE.

(1) *Le Moi et le Soi*, op. cit. p. 212.
(2) Ibid. p. 212.
(3) Ibid. p. 215.

Quand la psychanalyse arrivait en France...

C'était en 1922. La psychiatrie se devait d'être enfin scientifique. L'hystérie venait de tomber en désuétude. On critiquait ceux qui l'avaient naguère promue à de telles destinées. Elle avait maintenant mauvaise réputation. On la niait. On disait que ça se cultivait ; et l'on ne savait si ceux qui l'avaient décrite avaient été dupes ou charlatans ; les deux peut-être. De toutes manières, il n'aurait su en être plus longtemps question. La table était bien arasée. On s'avançait sur du solide. On le pensait. On collectionnait les réflexes avec un soin d'entomologiste : l'achilléen, le crémasterien, l'oculo-cardiaque. On divisait et redivisait parcimonieusement les aphasies. On parlait aussi, bien sûr, de confusion mentale ou de dépression mélancolique. Mais, à leur tour, les troubles de l'esprit étaient méticuleusement étiquetés. C'était au moins l'atmosphère du service. La psychiatrie semblait devenir une annexe de la neurologie, un casier bien sage de la médecine. Elle rentrait dans le rang. Ses tentatives de dévergondage semblaient révolues. C'était heureux. C'était heureux et décevant. Décevant pour ceux qui, au delà du malade, cherchaient l'homme, qui auraient voulu non tant trouver dans la psychiatrie des troubles inédits, que découvrir de nouveaux passages vers ces terres inconnues et voilées de brume : les passions, le cœur, l'esprit de l'homme. Pour moi, j'avais commis cette erreur de jeunesse : j'avais cru qu'elle édifierait une psychologie plus subtile, j'étais déçu.

Cependant Hesnard, presque chaque matin, fréquentait le service. La psychanalyse, par lui, allait s'y glisser, comme elle allait, par lui, pour une large part entrer en France. Ainsi en était-il délivré à quelques-uns d'entre nous un premier message. Mais, si vive que fût notre soif de connaissance, nous n'étions cependant pas disposés à suivre innocemment n'importe quelque route. Et, dès l'abord, à la première vue de cette construction trop colorée, nous nous sentions guindés par quelque instinctive prévention.

Midi approchait. On avait, à longueur de matinée, cueilli de minutieuses observations et fignolé des diagnostics. Maintenant, dans la première cellule du pavillon qui avait été transformée en bureau pour le chef de service, on étalait la récolte. Dans la lumière froide, tombée de la fenêtre grillagée, on discutait à perte de vue. Le voyant de la porte n'avait pas été camouflé et, de loin en loin, s'y collait l'œil noir de la sœur infirmière qui voulait aller déjeuner. Il arrivait qu'un fou chantât ou qu'il nous injuriât à distance, à travers les murs. Le maître qui portait une petite barbiche et ressemblait, derrière son col rigide

et sa haute cravate, à quelque chat égoïste, présidait ces débauches verbales. J'ai vu depuis un portrait de Bonnat que fit Degas et qui lui ressemble à s'y méprendre, avec son air interdit et sur ses gardes.

Midi était passé. Il arrivait un moment, quand on avait suffisamment laissé parler le maître, où Hesnard réussissait tout à coup à s'emparer subrepticement de la parole. Il ne la lâchait plus. Les phrases s'écoulaient alors de ses lèvres en guirlandes soyeuses et suggestives ; se répandaient intarissables sur les observations, sur les symptômes, sur les malades, tel un flot au cours ingénieux. Mais, si elles ne réussissaient pas d'ordinaire à assurer quelque conclusion irréfutable, du moins en naissait-il un éclairage chaleureux qui nous sauvait de la sécheresse ; du moins nous entraînaient-elles vers des vues quelque peu chimériques parfois, mais qui humanisaient enfin l'atmosphère.

Il arrivait ainsi qu'Hesnard parlât de Freud. Non point si volontiers, ni devant n'importe qui. Non point d'emblée, mais par quelque détour de la conversation. Freud, c'était tout neuf alors. On en était à la première psychanalyse, avec son caractère fortement sexuel. Elle s'est bien édulcorée depuis, elle s'est décantée, amortie. On n'en faisait naturellement pas usage dans le service, qui recevait d'ailleurs moins des névrosés que des fous. Elle restait une digression marginale et jamais il n'était question de catharsis ou de cure psychanalytique.

Hesnard en parlait avec conviction mais réserve ; à mots couverts et tout intimement ; comme si ce qu'il avançait se fût détaché de lui déjà et dût courir seul sa chance. Redoutait-il de se heurter à quelque orthodoxie ombrageuse ? Son visage aigu se penchait, la voix se faisait plus grave, il proposait des considérations subtiles et suggérait des remarques d'équilibriste qui découvraient tout à coup un angle de vue insoupçonné, tandis que ses longues mains pâles qui s'étaient, pendant qu'il discourait, saisies du tampon buvard, le dévissaient et revissaient à longueur de temps ; ou bien arrachaient et replaçaient sans fin la couronne du marteau à réflexes que, de loin en loin, le maître réussissait cependant à lui ravir et à soustraire ainsi à ses déprédations.

La psychanalyse arrivait en France. On nous la livrait tout à trac. On en voyait encore mal les contours. On n'en pouvait apprécier ni les fondements, ni les limites, ni les possibilités. On ne savait pas si cette route offerte allait mener grand part ou si elle s'aventurait sans assurances et déboucherait sur le vide.

Elle était un sujet de conversations étonnantes, comme le cubisme ou le mouvement dada ; une occasion de paradoxes étincelants pour les salons qui se voulaient à la page ; de discussions passionnées entre gens qui d'ordinaire n'en avaient, et pour cause, que la vue la plus superficielle (ça n'a guère changé depuis).

Elle découvrait des aspects imprévus que l'on n'avait pas encore eu le temps de confronter. On y voyait tantôt des espérances libératoires, tantôt des germes de subversion et de ruine que les uns pressentaient avec horreur et d'autres avec jubilation. Elle offrait des perspectives gênantes ; elle dépaysait : on a ses habitudes ; il y a des gens qui n'aiment pas cela, des médecins même.

Elle était tour à tour un objet d'amusement surpris ou de scandale

à la fois honni et choyé. Elle trouvait des adversaires farouches qui la combattaient la vue basse, sans bien savoir toujours pourquoi. Elle trouvait aussi des défenseurs enthousiastes. Pourquoi ? Ils ne le savaient guère davantage : par snobisme, par peur d'être en retard d'un bateau, par attirance aussi pour le douteux ou espoirs de frissons nouveaux (on vit bien plus tard qu'il n'y avait vraiment pas de quoi).

On était dans le premier engouement irréfléchi. En bref, elle excitait et surprenait, elle exaltait et révoltait. Il en était comme du baquet de Mesner ou des magies de Cagliostro. Toute nouveauté déclanche ainsi un flux et un reflux généralement gratuits et hasardeux. Mais ce sont toujours enfin quelques hommes seulement qui choisissent valablement pour ou contre, avec leur tempérament, leur intelligence, avec leur inconscient aussi, plus même qu'après examen pertinent et méditation congrue, et qui, finalement, entraînent. Hesnard était de ceux-là. Au reste un homme charmant et évasif. Et, grâce à lui, nous était donnée l'occasion de confronter de vieilles conceptions et d'être en tous cas précocement informés de quelque chose qui passait pour une primeur.

Une heure approchait. On se séparait enfin. Un fou poussait encore, dans une cellule voisine, sa profession de foi en un monde particulier. Le tampon-buvard depuis longtemps était en pièces et les feuillets s'en étaient mêlés aux observations et aux registres. On en retrouvait sous le bureau ou dans la corbeille à papiers. Le marteau à réflexes avait aussi beaucoup souffert, si le maître ou la sœur du service, venue à la rescousse, n'avaient ce jour-là réussi à le confisquer à temps. Cependant je dois dire qu'Hesnard jamais ne s'expliqua devant nous sur la signification symbolique qu'il convient de donner aux tics, selon Freud.

***

A partir de la terminologie freudienne.

Toute théorie originale, appelle, par la déflexion qu'elle impose aux concepts consacrés, la création de termes nouveaux pour désigner les notions imprévues qu'elle propose.

On sait assez que les théories freudiennes n'ont pas échappé à cette nécessité. Et, puisque il faut bien étiqueter les idées comme les choses, il n'y a point là de quoi étonner.

Mais ce qui peut paraître étonnant, c'est le choix même des termes auxquels Freud s'est complu.

Le fait est que ces appellations nouvelles sortent étrangement du vocabulaire, quelquefois sec, mais tendant à coller d'aussi près que possible à la chose désignée, auquel nous ont habitués psychologues et médecins.

Complexe d'Œdipe, libido, principe de Nirvanah ! comme ces termes sont donc imagés et prometteurs, riches de ramifications étranges, évocateurs de souvenirs peut-être vagues mais suggestifs, chargés d'une poésie trouble, gonflés de possibilités aventureuses !

« *Maladresse terminologique* » disait Hesnard, dès 1924. Je n'en crois rien. J'incline à penser que Freud, qui montre par ailleurs finesse et subtilité, ne saurait les avoir retenus au hasard. J'incline à penser

qu'il a au contraire accepté et très délibérément élu ces termes, pour leur vertu évocatrice et séductive, pour leur portée verbale, pour la surprise qu'ils n'allaient pas manquer de provoquer, pour leur vertu de choc enfin. Et c'est bien cette dernière mission qu'ils ont rempli : ils ont scandalisé, mais intrigué ; intrigué en scandalisant.

Ces termes qui correspondaient sans doute dans son esprit à quelque chose de nouveau et de défini, n'en avaient pas moins pour devoir de fouetter et de réveiller les curiosités, et peut-être, plus ou moins consciemment, de remuer les instincts plus profonds et plus bas.

Ce clinquant verbal a sa raison d'être. Il est une provocation. Freud nous le livre, y consentant, riche d'une charge d'agressivité. Dès le départ, ce vocabulaire laisse apparaître le caractère volontairement offensif de la théorie. Il en porte l'enseigne et les couleurs.

L'œuvre de Freud est celle d'un révolté. Elle brise allègrement les conventions et les tabous. Elle s'aventure jusqu'à l'outrance. Elle piétine et renie ce qui pouvait passer pour des rites et des morales. C'est la façon de triompher de cet homme qui ne riait pas. Son œuvre est celle d'un humilié. Le geste qui jetait dans la boue la toque de fourrure de son père avait renversé pour lui ce jour les barrières de la pudeur.

* * *

Après une lecture de Freud.

Découvrant Freud, le lecteur profane, j'entends le lecteur peu averti des choses de la psychologie, non rompu aux disciplines de la science expérimentale, n'ayant pas eu en somme occasion de voir les choses de près, peut se trouver parfois démuni pour juger une construction théorique dont il n'aperçoit pas les assises et qu'il ne sait comment appréhender ou pour apprécier une méthode dont les applications échappent à son contrôle.

On lui demande d'accepter des allégations surprenantes et rapidement les éléments de jugement lui font défaut. Il lui faut alors croire sur parole ou, sans plus de motifs, abandonner.

De leur côté, certains des auteurs qui ont repoussé les postulats freudiens et denié toute valeur à la méthode, ont parfois exécuté le système en des termes, justifiés sans doute par des expériences et des réflexions dont ils ne jugeaient pas utile de s'attarder à produire le détail, mais si sommaires et si vifs parfois qu'ils peuvent à leur tour surprendre le lecteur profane et le laisser fort indécis. Si bien que, là non plus, — j'entends dans ces critiques, — ce lecteur ne trouve pas nourriture assimilable et jugement dont il puisse faire profit.

Dans l'un et l'autre cas, il lui faut s'en remettre à mieux informé. Et seuls, son tempérament, sa nature, son goût ou son aversion pour l'hermétique le décident enfin.

Cependant, si l'on ne peut juger d'emblée l'ensemble d'un édifice théorique qui se veut si large et surtout apprécier la valeur thérapeutique de la méthode, du moins certains textes choisis parmi les nombreuses publications de Freud, peuvent-ils nous éclairer sur le climat de son esprit, sur le degré de son exigence logique, sur l'intransigeance de son analyse, sur la rigueur de ses déductions.

C'est ainsi que quelques pages de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, en particulier son dernier chapitre, me paraissent présenter à plus d'un titre un exemple valable du caractère de la démarche freudienne parfois si désinvolte. J'y renvoie le lecteur désireux d'asseoir son opinion.

Elles ne touchent en quelque sorte qu'un des à-côtés de la théorie ; elles ne concernent qu'une de ces annexes accessoires que Freud patiemment, obstinément, laborieusement est venu accumuler, pierre par pierre, pour surélever sa construction, sans toujours regarder assez à la qualité du matériau.

Mais elles ont, par contre, ceci de particulier qu'elles peuvent être jugées de plain pied, extemporanément, qu'il n'y faut en somme aucune formation technique spéciale, mais seulement un bon sens averti et le souci de cette évidence que réclamait Descartes, de cette évidence de sain aloi qui emporte d'emblée la conviction, qui sonne pour l'esprit d'un timbre si particulier et si reconnaissable.

On y voit que ce n'est pas toujours la suite des déductions logiques qui fait mûrir à la fin une conclusion irréfutable, mais au contraire souvent le postulat imprudemment posé d'abord qui infléchit les remarques successives pour tenter de se justifier malgré tout.

C'est que Freud, emporté par son génie romantique, se livre à une exploitation maxima de sa trouvaille. Il agglomère autour d'elle avec opiniâtreté les éléments les plus divers. Sans doute, sent-il parfois la précarité de ses déductions. Mais la théorie l'a dépassé. Elle l'habite et l'informe. Elle le grise, elle l'entraîne dans les domaines les plus étrangers. Et ce n'est pas sans quelque regret, qu'après telle page où Freud fait montre de subtilité, d'aisance et d'agilité d'esprit, on tombe sur ces extrapolations risquées où le jettent son omnipotence et son impéralisme scientifique.

***

Une terre inconnue.

Il y avait une terre inconnue : l'inconscient. On la soupçonnait à vrai dire, depuis fort longtemps. On savait bien qu'elle était quelque part. On en parlait. Certains en avaient deviné des contours, aperçu des aspects dans un éclair. On avait approché ses côtes. Les moralistes français, par exemple ; Pascal, Stendhal ; puis des navigateurs, comme Huysmans, Ibsen, Dostoievsky. Mais ils n'avaient ni organisé, ni systématisé leurs observations ; ils n'avaient pas pris de leurs découvertes une notion assez claire, assez cohérente. L'attention était ailleurs. Tout cela restait légendaire et contesté. Beaucoup se contentaient fort bien du conscient qui leur paraissait si palpable, qui tombait si bien sous la main, avec lequel ils n'avaient pas de surprise, — ils croyaient tout au moins n'avoir pas de surprise.

Pierre Janet avait tout de même abordé sur cette terre et en avait rapporté une description remarquée. On y trouvait déjà, pour qui savait lire entre les lignes, la peinture de ses monstres, de sa faune, de ses végétations étranges, de ses forêts insondables, de ses fleuves au cours épouvantable. En somme, c'était encore une terre inconnue et,

sur les cartes de psychologie, l'espace qu'elle occupait restait en blanc.

Freud eût le mérite d'aller enfin hiverner sur cette terre, de s'y installer avec vivres et bagages, d'y bivouaquer, d'y demeurer longtemps, d'y cheminer comme il put. De nous en rapporter aussi des observations fort importantes, des descriptions surprenantes à plus d'un titre. Mais qui pourrait s'en étonner ? et qui pourrait les mettre en doute, de ceux qui n'y sont pas allés eux-mêmes ?

Nous lui devons des découvertes remarquables et une grande reconnaissance. Mais les premiers explorateurs se trompent toujours ; la joie de leur découverte les aveugle ; la surprise, eux aussi, les cloue. Ils sont comme cet anglais qui, débarqué en France, croyait toutes les femmes rousses, parce que rousse était la première qu'il avait vue.

Aujourd'hui que d'autres, après Freud, ont parcouru presque toutes les côtes et qu'ils se sont à leur tour enfoncés dans la brousse, on commence bien à voir qu'il n'en avait sans doute découvert qu'un secteur limité. On doute s'il est sûr qu'il en ait même suivi toutes les côtes. On soupçonne qu'il n'en avait surpris ni le régime des vents et des saisons, ni la ligne de partage des eaux. On commence à pressentir que certaines descriptions faites avant lui, par Stendhal ou par Ibsen, par exemple, touchaient des particularités qui lui ont échappé. On se demande en somme si tout ne reste pas à faire — il en est toujours ainsi en science — et si une prospection plus profonde ne révèlera pas des aperçus en désaccord avec les siens.

On découvre que les dimensions de cette terre dépassent tout ce que Freud avait lui-même imaginé. Mais son exemple a stimulé ; il a entraîné les chercheurs ; et, s'ils découvrent un jour des pistes menant dans des directions différentes, il n'en gardera pas moins aux yeux de certains quelque mérite : il a dans cette exploration fait preuve de tant de persévérance et de tenacité ! Mais cette jungle était immense et Freud était un homme.

ADRIEN COPPERIE.

Psychanalyse et caractérologie

Dès les premières pages de l'*Introduction à la Psychanalyse*, S. Freud procède à une brève psychanalyse de la résistance à la psychanalyse. Celle-ci, écrit-il, *s'aliène d'avance la sympathie de tous les amis d'une science froide et s'attire le soupçon de n'être qu'une science ésotérique et fantastique...*

C'est là, entre la psychanalyse et la caractérologie, une première et significative parenté. Chez beaucoup de savants, la science demeure respectueuse de l'interdit aristotélicien : *il n'y a de science que du général*. Lorsqu'elle s'intéresse au concret et à l'individuel, il semble à un certain nombre qu'elle ne puisse exorciser la contamination qu'en s'imposant du moins des prodécures *expérimentales*, des mesures, vite absorbées de surcroît dans un maniement d'allure mathématique. L'objectivité et la généralité du procédé d'exploitation paraît alors la sauver des dangers de l'expérience vivante et concrète. Par exemple, si l'on mesure le temps de réaction ou *l'intelligence* d'un individu, le résultat, manifesté dans des formules chiffrées, est, en tant que tel, rassurant. Le concret n'est accepté qu'à la condition d'être ainsi vidé de ce qu'il a vraiment de concret. Ainsi s'explique encore, soit dit en passant, que, dans sa présentation actuelle, la science sociale s'en tienne à de peu efficaces études des *groupes* sociaux. Le concret s'impose au psychologue et au sociologue, mais il n'est toléré qu'au prix d'une autre absorption dans le général, qui le prive souvent de son efficacité parce que, à vrai dire, elle le sépare de son authentique nature.

Une psychanalyse de la connaissance scientifique devrait rechercher les sources de cet ostracisme, toujours habile à se protéger par les raisonnements de la tradition, mais, au fond des choses, d'origine subconsciente : l'Homme est anodin, l'homme est inquiétant. Lorsque pourtant la médecine, entre autres, s'occupe des hommes et de leur diversité, elle provoque à la fois de la réserve chez les *savants*, angoissés d'y voir apparaître ainsi des données trop singulières, et un profond attrait chez les esprits sensibles à cette chaude richesse. Sans qu'il soit opportun de développer ici ces considérations, on peut se demander, semble-

t-il, si pour certains esprits la science *objective*, générale et abstraite, n'est pas un refuge à leur timidité. En s'enfermant dans des connaissances désintéressées, séparées de la vie personnelle, ils écartent les fantasmes du concret, minimisent ou oublient les problèmes de l'existence quotidienne, s'abstraient et d'eux-mêmes et des inquiétudes vécues. L'isolement magnifique du savant dans son laboratoire ou son cabinet est, plus d'une fois, une fuite devant soi-même, devant les autres, devant les engagements de la vie familiale, sociale ou politique. De là, les récusations opposées aux sciences de la personnalité : la psychanalyse est dénoncée comme un roman, la caractérologie comme une littérature ou une *distraction de salon*.

Les habitudes vont dans le même sens : les deux disciplines dépassent le donné anatomo-physiologique pour tenter de retrouver et de décrire la personnalité vivante. Il n'en faut pas davantage pour que, comme le remarquait Freud, ceux qui ont été *habitués à assigner aux fonctions de l'organisme et à leurs troubles des causes anatomiques, à les expliquer en* (se) *plaçant au point de vue biologique* (...) *restent étrangers à la manière psychologique de penser, et c'est pourquoi* (ils ont) *pris l'habitude de considérer celle-ci avec méfiance, de lui refuser tout caractère scientifique et de l'abandonner aux profanes, poètes, philosophes de la nature et mystiques* (1).

Dernier point enfin, qui n'est pas négligeable : les esprits qui suivent étroitement le marxisme et ses développements sont évidemment portés, hypostasiant à l'excès le groupe social, faisant de lui la seule entité efficace, à tenir pour inutile ou dangereuse une étude attentive de l'individu (2). Rappelons-leur le juste propos récent de M. André Lalande : *Le totalitarisme, l'organicisme, qui ne laissent à l'individu d'autres fins que celles d'une cellule dans un corps vivant constituent la plus grave aberration dont la vie sociale soit menacée* (3). Aussi bien, et inversement, la très large audience donnée par ce qu'il est convenu d'appeler *le grand public* à nos disciplines concrètes témoignerait, à lui seul, de leur vérité et de la lacune qu'elles tendent à combler.

***

Associées ainsi dans leur progrès et dans leur défense, psychanalyse et caractérologie auraient un évident intérêt à définir leurs contributions respectives à la science psychologique de l'homme

(1) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. fse. p. 30-31.

(2) Telle était du moins jusqu'à hier la doctrine : l'immense évolution (ou la révolution) qui s'accomplit sous nos yeux entraînera sans doute, à assez bref délai, un tournant : l'attention à la personne est un bon critère de l'esprit de liberté.

(3) Lettre-préface à l'ouvrage d'E. Wolff : *L'individualisme radical fondé sur la caractérologie*. (Edit. Bordas, 1955).

vivant. Si elles se côtoient et interfèrent sans le reconnaître encore explicitement, ce n'est sans doute qu'un état tout provisoire.

La porte semble aujourd'hui largement ouverte à une collaboration. Cette porte, Freud lui-même l'avait entrouverte. Relisons-le : *Au point de vue de l'étiologie, les affections névrotiques peuvent être rangées dans une série (...): à l'un des bouts de cette série se trouvent les cas extrêmes dont vous pouvez dire avec certitude : étant donné le développement anormal de leur libido, ces hommes seraient tombés malades, quels que fussent les événements extérieurs de leur vie, celle-ci fût-elle aussi exemple d'accidents que possible. A l'autre bout se trouvent les cas dont vous pouvez dire, au contraire, que ces malades auraient certainement échappé à la névrose s'ils ne s'étaient trouvés dans telle ou telle situation. Dans les cas intermédiaires, on se trouve en présence de combinaisons telles qu'à une part de plus en plus grande de la constitution prédisposante, correspond une part de moins en moins grande des influences nocives subies au cours de la vie, et inversement. Dans ces cas, la constitution sexuelle n'aurait pas produit la névrose sans l'intervention d'influences nocives, et ces influences n'auraient pas été suivies d'un effet traumatique si les conditions de la libido avaient été différentes. Dans cette série, je puis, à la rigueur, reconnaître, une certaine prédominance au rôle joué par les facteurs prédisposants...* (1).

Nos psychanalystes contemporains sont plus formels encore : M. Daniel Lagache reconnaît que certains tempéraments peuvent passer impunément à travers les pires conditions éducatives, tandis que d'autres succomberont à des influences légèrement défavorables.

Dès lors n'est-il pas utile, indispensable, de tenter de faire le point de ces prédispositions et de ces résistances ? Ne serait-il pas bienfaisant de reconnaître quels sont les types caractériels qui n'apporteront pratiquement aucun gibier au psychanalyste, ni d'ailleurs plus généralement au psychiatre, et qui même — par suite de l'interaction psychosomatique — fréquenteront beaucoup moins que d'autres le cabinet du praticien de médecine générale ?

Sans entrer ici dans ce dernier domaine, dont les approches ont été bien esquissées dans un ouvrage récent (2), indiquons simplement que le caractérologue est très capable de signaler les types exposés aux régressions et aux complexes. Ce ne peuvent être, en règle, aucun des caractères dits inémotifs (entendez : moins émotifs que la moyenne des caractères). Il semble bien

(1) *Ibid*, p. 373-4.
(2) Dr Torris. *L'acte médical et le caractère du malade*, (P.U.F. collection « Caractères » 1954).

qu'une émotivité forte soit la condition, non point certes suffisante, mais nécessaire, d'une évolution affective manquée. La raison en est simple : les fixations infantiles n'ont pu être, dans les caractères peu émotifs, que labiles, peu signifiantes, incapables de fournir des amarres auxquelles l'adulte viendrait attacher encore sa vie affective. Tout trouble psychique véritable suppose d'abord les ébranlements profonds d'une sensibilité active.

Condition nécessaire, mais non point suffisante, avons-nous dit. Il faut y ajouter, en effet, le retentissement *secondaire*, non point sans doute comme une condition absolue, mais comme une donnée très nettement favorisante du trouble mental. On sait que par *secondarité*, la caractérologie désigne la tendance de certains caractères à vivre, à revivre, intensément, et pendant un très long temps, les impressions qu'ils ont subies. Tandis que la *primarité*, qui efface rapidement les empreintes d'hier, est, selon l'expression de René Le Senne, une véritable *Fontaine de Jouvence*, la secondarité est, à l'état normal, la mère des attachements tenaces comme des rancunes ou des haines inexpugnables. Que les traumatismes de la vie provoquent, dans une personnalité à la fois émotive et secondaire, cette rumination intime et douloureuse des déceptions et des échecs ; — que, déjà séparé du réel et de ses mouvements par cette délectation morose, le sujet soit par la même autorisé à faire régresser son affectivité jusqu'aux fixations enfantines, voilà remplies les conditions de l'éclosion et du développement des troubles mentaux selon la description freudienne.

Or, pour un caractérologue, cette conjonction de l'émotivité et de la secondarité est très localisée. Elle signale deux types caractériels : l'émotif-inactif-secondaire, ou *sentimental* et l'émotif actif-secondaire, ou *passionné*. Encore celui-ci sera-t-il bien moins sujet au dérèglement, du fait que, lancé dans l'action, avide de réussite sociale (bien qu'il méprise — ou parce qu'il méprise — souvent secrètement ses partenaires et ses semblables), il se trouve ainsi relativement préservé des ruminations dangereuses et du repliement excessif sur soi.

Nous avons bien dit que la secondarité apparaissait comme une donnée adjuvante, mais non point indispensable. L'émotif inactif-primaire, ou *nerveux*, est, comme le remarque justement E. Wolff (1) un peu exposé à certaines introversions, fondées sur le narcissisme, la complaisance à soi-même, le repli sur soi de ses rêveries compliquées à thématisation assez souvent sadomasochiste.

L'extraversion, la syntonie, l'accord avec le réel, le goût de vivre, sont des faits de nature qui constituent un sûr obstacle aux déviations et aux régressions affectives. Dans l'hypothèse

(1) *Ibid.* P. 58.

la plus défavorable, elles ne permettent guère que ce que nous avons appelé ailleurs des *complexes à ciel ouvert*, qui se trouveront vite desséchés, dès que l'appel de la vie extérieure reprendra quelque accent.

Ainsi, une analyse caractérologique attentive devrait permettre de discerner dès l'abord les sujets chez qui les régressions et les fixations fâcheuses apparaissent comme possibles ou probables. Au moment où l'on parle beaucoup de médecine mentale préventive, il serait sans doute utile qu'on entourât d'une attention singulière — et d'abord peut-être qu'on fît bénéficier d'une exacte découverte d'eux-mêmes — ceux que leur nature expose particulièrement.

Ce serait là, nous semble-t-il, par delà l'antagonisme ou l'ignorance des spécialisations de la recherche, une féconde synthèse. Elle ne requiert pour s'accomplir que la bonne volonté réciproque de ceux qui s'intéressent à l'hygiène mentale de l'un ou l'autre des deux points de vue, qui sont non pas tant différents que complémentaires.

***

Il peut paraître naïf d'indiquer enfin qu'une science nouvelle a toujours intérêt à préciser, fut-ce avec entêtement, son domaine et ses limites. Sur la foi d'une exploitation littéraire ou journalistique dépourvue de nuances et de précision, beaucoup trop de gens s'imaginent que, selon la psychanalyse, tous les hommes sont porteurs de *complexes* et victimes de régressions diverses. Comme le plus grand nombre s'estime — et souvent à juste raison — tout à fait indemne de ces infirmités, il en résulte pour la psychanalyse des contestations ou des haussements d'épaules, absurdes certes, mais qui n'en gênent pas moins l'utilisation légitime de la doctrine et de ses techniques. Raison de plus à nos yeux pour que psychanalyse et caractérologie collaborent à fixer les types de personnalité très généralement protégés et les types assez généralement exposés.

Les sciences de l'homme ne doivent jamais oublier qu'elles intéressent tous les hommes, ni par conséquent négliger jamais d'éclairer complètement leur lanterne, même si, aux yeux des spécialistes, ces clartés nécessaires ne sont que des truismes.

Les astronomes, les mathématiciens et les physiciens peuvent négliger peut-être l'audience commune ; les sciences concrètes de l'homme, point.

ANDRÉ LE GALL.

Psychanalyse et parapsychologie

Le premier texte *publié* par un psychanalyste, où la télépathie soit déclarée possible, est la monographie de Wilhelm Stekel sur le *Rêve télépathique* (1920). Stekel souligne que le sommeil constitue un état propice à l'émergence des images télépathiques, mais il néglige un point capital, les mécanismes déformants du processus primaire se retrouvent appliqués au matériel d'origine télépathique. C'est à Freud que revient le mérite d'avoir dégagé cette loi fondamentale.

Freud se refusa toujours à affirmer ouvertement la réalité originale et spécifique du phénomène télépathique. Cependant l'évolution de sa pensée sur ce sujet n'est pas douteuse et Freud en vint à considérer avec une faveur sans cesse croissante la possibilité de la télépathie. On peut même se demander dans qu'elle mesure la prudence de Freud ne fut pas une attitude tactique ou affectivement conditionnée puisqu'en aucun texte le fondateur de la psychanalyse ne se montre aussi favorable à la réalité du « surnaturel » *(sic)* que dans une note non destinée à la publication et effectivement publiée après sa mort seulement (Cf. ci-dessous n° 4). Nous croyons utile de passer rapidement en revue les articles ou les passages de Freud consacrés à la télépathie.

1° Dans une note de 1899 (publiée en 1941), Freud rapporte le rêve d'une patiente, rêve d'apparence prophétique mais, en fait, imaginé sous l'influence de motivations profondes, après que l'événement « prévu » ait eu lieu. « Ainsi » conclut Freud « la création d'un rêve après l'événement, *qui seule rend possibles les rêves prophétiques*, n'est rien d'autre qu'une forme de censure permettant au rêve de se manifester à la conscience ».

2° En 1904, dans le chapitre XII de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud consacre quelques pages aux prémonitions et adopte une attitude plus nuancée, quoique sceptique encore. Il écrit en effet : « ...Nous devons au moins effleurer la question de savoir si les racines réelles de la superstition doivent être niées entièrement, s'il n'y a réellement pas de présages, pas de rêves prophétiques, pas d'expérience télépathique, pas de manifestations de forces surnaturelles, etc... Je suis maintenant bien éloigné de vouloir rejeter sans autre examen tous ces phénomènes sur lesquels nous possédons tant d'observations minutieuses provenant même d'hommes d'intelligence supérieure et qui doivent certainement constituer la base d'une investigation

plus poussée. Nous pouvons même espérer que certaines de ces observations seront expliquées à la lumière de nos connaissances présentes des processus psychiques inconscients, sans exiger de modifications radicales de nos conceptions. Si d'autres phénomènes, tels que les phénomènes spirites, étaient avérés, nous devrions alors considérer la modification de nos lois dans le sens imposé par l'expérience nouvelle, sans nous inquiéter. » Mais Freud poursuit en citant deux cas dont l'explication la plus simple et la plus vraisemblable selon lui, est celle d'une coïncidence fortuite, remarquée préférentiellement.

3° En 1911, Freud devient membre correspondant de la *Society for Psychical Research* de Londres et, en 1915, il adhère à la *S. P. R.* américaine. En acceptant d'appartenir à ces deux sociétés, il est évident, comme le note à juste titre Emilio Servadio, que « Freud avait montré qu'il admettait la possibilité des susdits phénomènes (télépathie, clairvoyance, etc...) car aucune personne de bon sens ne pourrait favoriser ou participer à une investigation sur des problèmes, ou des faits dont elle nierait absolument et irrévocablement l'existence ! »

4° En 1921, Freud rédige une communication plus importante qui ne sera publiée qu'en 1941 mais dont les thèses principales furent reprises avec quelques restrictions, nous paraît-il, dans l'essai de 1922 mentionné ci-dessous. En 1921, donc, Freud écrit *Psychanalyse et télépathie.* Il n'hésite pas à affirmer : « Il ne semble plus possible de négliger l'étude des faits dits occultes, de ces choses qui paraissent attester l'existence réelle de forces psychiques différentes des forces connues de la psyché animale et humaine ou qui découvrent des facultés auxquelles jusqu'à maintenant nous n'avions pas cru. » Trois cas sont cités par Freud, dont le second, selon l'auteur lui-même, pourrait être discuté puisqu'une déformation des souvenirs a pu intervenir durant les douze ou treize ans qui séparent le récit du sujet de son occurence. Mais considérons le premier cas dont les enseignements sont confirmés par le troisième et peut-être par le second exemple de Freud. Ce premier cas, magnifiquement analysé par Freud, permet de tirer plusieurs conclusions très importantes : A) Freud affirme que ce cas constitue une observation indiscutable de télépathie et reconnaît donc la réalité de ce dernier phénomène. B) Freud montre que certaines informations exactes obtenues par les adeptes de techniques divinatoires (astrologie, chiromancie, graphologie, respectivement dans les premier, second, et troisième cas) proviennent en fait d'une transmission de pensée d'un individu à un autre. C) Une prophétie, un rêve prophétique peuvent ne pas se réaliser et posséder cependant une valeur parapsychologique certaine, si les informations d'origine télépathique sont déplacées par le per-

cipient du passé ou du présent dans l'avenir. Freud ici ouvre la voie à une hypothèse, telle que celle d'Allendy, qui explique la description d'un événement futur par la perception extra-sensorielle des causes encore latentes chez l'individu qui suscitera cet événement. D) Enfin et surtout, ce mémoire de Freud montre bien comment la psychanalyse peut distinguer la coïncidence télépathique sous le voile des symboles, des distorsions, etc... et élucider les conditions de cette coïncidence.

5º En 1922, parait dans *Imago*, le premier article publié par Freud sur la télépathie. La position tenue publiquement par Freud, en cette occasion, semble quelque peu en retrait sur celle qu'il avait notée pour lui-même en 1921 : « Vous ne pourrez pas savoir d'après cette communication, déclare-t-il aux membres de la *Société Viennoise de Psychanalyse*, si je crois ou non à la télépathie. » Mais, en revanche, l'approche psychanalytique à un rêve présumé télépathique est plus nettement définie.

Freud note d'abord que toutes les manifestations d'apparence paranormale qu'il a pu constater chez lui-même n'ont jamais été plus que « des anticipations purement subjectives ». Il utilise deux cas qu'il rapporte de la manière la plus détaillée et qui lui permettent de tirer cette conclusion : « La psychanalyse peut aider l'étude de la télépathie... Le sommeil crée des conditions favorables pour la télépathie. Si le phénomène de la télépathie n'est qu'une activité de l'esprit inconscient, alors aucun problème nouveau ne se pose à nous. Les lois de la vie mentale inconsciente peuvent être considérées comme s'appliquant à la télépathie. Vous ai-je donné l'impression que je suis secrètement enclin à admettre la réalité de la télépathie dans le sens occulte ? S'il en est ainsi, je regretterai vivement qu'il soit si difficile d'éviter de donner une semblable impression. Au vrai, cependant, j'étais anxieux de rester strictement impartial. J'ai toutes les raisons d'être impartial, car je n'ai pas d'opinion ; je n'en sais rien. »

6º En 1925, nouveau mémoire de Freud sur *La signification occulte des rêves*.

Freud exprime son scepticisme à l'égard des rêves prophétiques, au sens strict du mot. Les rêves d'apparence prophétique qui se réalisent s'expliqueraient facilement, selon Freud, par l'insécurité, la crédulité, l'insufisance de la plupart des témoignages, ou peut-être aussi par les déformations des souvenirs favorisées par des causes émotionnelles et l'occurence inévitable de quelques coïncidences heureuses.

Mais remarque Freud « il en va autrement avec les rêves télépathiques... Si les rapports d'occurences télépathiques (ou plus exactement de transmission de pensée) sont soumis à la même critique que les autres histoires de phénomènes occultes,

il demeure un matériel abondant qui ne peut être rejeté aussi aisément... On en arrive à l'opinion provisoire que la télépathie pourrait fort bien exister réellement et qu'elle rend vraisemblable beaucoup d'autres hypothèses qui seraient autrement incroyables ».

Freud affirme le rôle des facteurs émotionnels. « Des souvenirs empreints d'une forte coloration affective peuvent être transmis avec succès sans grande difficulté. Si l'on a le courage de soumettre à l'analyse les associations de la personne à qui les pensées sont censées être transmises, des correspondances apparaissent qui seraient autrement passées inaperçues. Sur la base de cette expérience, je suis enclin a conclure que la transmission de pensée de cette sorte se produit particulièrement facilement au moment qu'une idée émerge de l'inconscient, ou, en termes théoriques, lorsqu'elle passe du processus primaire au processus secondaire. »

7º Enfin, en 1933, le dernier écrit de Freud sur la télépathie, le plus important et le plus connu est publié dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Dans cet essai, Freud analyse, d'une manière détaillée et précise, le cas devenu célèbre du Dr Forsyth qui avait télépathiquement éprouvé l'indifférence passagère et relative du médecin pour son malade. Ce chapitre rassemble et développe les vues antérieures de Freud sur le sujet. « Je vous invite, conclut Freud, à considérer d'un œil plus favorable la transmission de pensée et partant la télépathie. » Et il ajoute : « Convient-il de croire à la réalité objective de ces faits ?... La psychanalyse ne peut répondre directement. Toutefois le matériel qu'elle a permis de mettre au jour semble tout au moins nous pousser vers l'affirmative. »

Selon l'orientation générale de la méthode psychanalytique et dans le prolongement des travaux inaugurés par Freud, plusieurs chercheurs se sont efforcés de préciser les conditions où se produisent des phénomènes parapsychologiques, leur signification, leur conformité aux lois de la vie psychique inconsciente (déformations du processus primaire, etc...). Parmi ces chercheurs, il convient de citer au moins deux pionniers Servadio et Hollos (1933) puis Ehrenwald (1937) et Fodor (1942), enfin, depuis la dernière guerre, Eisenbud et Pederson-Krag. Disons aussi que plusieurs psychanalystes ont récemment porté leur attention sur les cas de télépathie et de précognition que présenteraient leurs patients pendant le traitement : Burlingham, Gillespie, Rubin. Enfin, C.-G. Jung, depuis quelques années, s'intéresse de plus en plus activement à la parapsychologie (1).

(1) Les écrits de ces auteurs ont été réunis dans le volume de George Devereux. C'est surtout sur la télépathie et la précognition (ainsi que sur la voyance que la plupart des auteurs réduisent la là télépathie) que les psychanalystes ont fait porter leurs investigations. Mais il convient de mentionner les travaux effectués sur l'état de transe,

Essayons seulement d'esquisser les grandes lignes de leurs travaux et surtout les conclusions les plus assurées de la parapsychologie psychanalytique.

La méthode analytique permet l'observation de phénomènes télépathiques qui seraient autrement passés inaperçus, en élucidant le symbolisme de certaines manifestations psychiques. On a pu dire que le caractère symbolique des images d'origine télépathique constituait fréquemment une preuve de cette origine, car il manifeste la conformité des processus parapsychologiques aux grandes lois de la vie psychique inconsciente et, d'autre part, rattache le fait télépathique au contexte individuel du sujet lequel confirme à son tour la nature télépathique de l'occurence étudiée.

Ehrenwald a justement souligné qu'une communication télépathique, invisible pour l'observateur ordinaire, pouvait être induite par le psychanalyste des « éléments traceurs » qu'elle projette dans le cours de la vie psychique.

D'autre part, l'analyse, qui favorise le discernement des occurences télépathiques, contribue aussi à nous en fournir une meilleure intelligence.

Un premier trait, déjà signalé par Freud, et corroboré par de nombreux chercheurs et d'abord par Servadio et Hollos, est que la communication télépathique semble apparaître quand tout autre mode de communication est provisoirement exclus (éloignement des deux individus dans l'espace, blocage de l'analyse, etc...).

Ensuite Freud, avait souligné le rôle des facteurs émotifs dans la genèse d'un mécanisme télépathique. Ce rôle a également été confirmé ; les études contemporaines des psychanalystes ont décelé la présence constante de ces facteurs et dégagé de plus en plus clairement la signification profonde — qui ne manque jamais — des occurences télépathiques. Les observations les plus élémentaires des occurences télépathiques avaient enregistré la présence d'un lien affectif entre les deux individus qui participaient à ce phénomène.

Eisenbud puis Merloo, Pederson-Krag, Servadio et Ehrenwald ont insisté sur le rôle joué par les problèmes personnels inconscients non seulement du patient mais aussi de l'analyste. Ils ont relevé l'importance de l'imbrication (dove-tailing) de leurs schémas émotionnels respectifs.

De même, le choix du mode télépathique de communication

les phénomènes de dissociation chez les mediums et le contenu analysable des productions médiumniques (Servadio) et sur les agents des « poltergeist » (Fodor), ainsi que sur certains médiums à effets physiques (Servadio, Jung). On remarquera que ces dernières études ne supposent pas nécessairement la réalité spécifique des phénomènes prétendus et que les auteurs qui viennent d'être nommés professent à cet égard des opinions divergentes.

possède aussi sa signification. Eisenbud cite le bel exemple d'un patient qui lui présenta un cas de précognition au moment même où l'analyse prenait un tour décisif, comme si la dernière dépense du patient contre l'exploration de son passé avait été d'inciter l'analyste à s'intéresser à l'avenir.

Enfin, le conditionnement transférentiel et contre-transférentiel de la télépathie a été mis en évidence et constitue l'une des grandes orientations de la recherche présente.

Il est important de noter que les règles d'observation et d'explication des phénomènes télépathiques, offertes par la psychanalyse, peuvent s'appliquer, comme en font foi de nombreuses publications, aux occurences survenues dans la situation analytique qu'aux faits constatés dans la vie quotidienne. Sans doute la situation analytique semble offrir aux communications télépathiques des conditions d'apparition particulièrement favorables et fournit au thérapeute la clef d'une explication. Mais, si les possibilités d'une enquête sérieuse lui sont offertes, l'analyste réussit à élucider aussi le symbolisme significatif et le déterminisme psychique de phénomènes produits dans d'autres situations (1). A la psychanalyse, qu'apporte l'étude des phénomènes parapsychologiques ?

D'abord, cette étude, cette découverte ne paraît pas exiger une modification des lois reconnues par la psychanalyse dans la vie psychique inconsciente. Ces lois s'appliquent, au contraire, nous l'avons dit, aux faits dits de télépathie.

Mais il paraît inutile de souligner que le psychanalyste, en psychologue et en psychothérapeute, ne peut ignorer l'existence et la signification de ces faits, dans l'activité psychique en général et dans le progrès de telle analyse en particulier.

Enfin, le conditionnement transférentiel et contre-transférentiel de la communication télépathique enrichit incontestablement notre connaissance du mécanisme du transfert et du contre-transfert, dont l'universalité et l'importance sont de plus en plus certaines. Notamment, la télépathie, considérée dans son conditionnement, nous contraint à rectifier notre conception des rapports de l'analysé et de l'analyste. C'est évidemment un problème majeur.

Sur le plan des théories, la parapsychologie psychanalytique soulève également des questions importantes.

La psychanalyse confirme d'abord le caractère normal et psychique des faits de télépathie auxquels on ne saurait appliquer,

(1) Cf. le cas et la bibliographie exhaustive de Servadio : « Un rêve apparemment de nature télépathique et précognitive pendant une analyse », in *La Tour St-Jacques*, n° 1, p. 67 ss. (1955).

Cf. l'étude de Servadio : « La télépathie, étude psychanalytique », in *La Tour St-Jacques*, n° 3, p. 128 ss. (1956).

stricho sensu, le terme surnaturel ni même paranormal. Elle montre aussi le caractère régressif de ces faits qui relèvent d'un mode archaïque et infantile de communication. Enfin les études psychanalytiques des phénomènes parapsychologiques apporte une nouvelle démonstration de l'exactitude des bois formulées par Freud et ses élèves et appuyé la condamnation de toute conception monadique de la psyché.

Mais un problème fondamental surgit : il paraît simple, du point de vue théorique, d'ériger le déterminisme des faits télépathiques en une nouvelle forme de causalité psychologique. Mais cette causalité est-elle irréductible ? Ou existe-t-il, au-delà de notre cadre de références, un principe non causal qui gouvernerait à sa manière les occurences parapsychologiques ? Cette dernière opinion est celle de C. G. Jung qui nomme un tel principe le principe de « synchronicité » et voit dans les apparentes communications télépathiques des « coïncidences significatives ». Eisenbud adopte une attitude voisine : alors que l'inconscient collectif fournit, selon Jung et Meïer, un élément constellant auquel se rattache la manifestation télépathique, Eisenbud estime que les faits intervenant entre deux individus sont — l'actualisation d'une Intelligence divine ; ils traduisent pour Ehrenwald « les réalités culturelles ». Mais on peut adopter, semble-t-il, la position prudente et judicieuse de Servadio : « l'introduction d'éléments précognitifs (et, en général, télépathiques) dans une construction psychologique ne brise aucun des schémas adoptés par la psychanalyse ; mais cette supposition nous contraint à abandonner la notion traditionnelle de causalité et à envisager l'élargissement de nos concepts de transfert et de contre-transfert... Les grands problèmes de la psychologie analytique semblent donc être : *a)* celui de l'inclusion de l'observateur dans le phénomène dont il ne peut à aucun prix être isolé et *b)* celui de la nécessité de supposer un *tertium quid* qui sous-tende ou transcende les deux facteurs présents dans la situation-type. »

L'étude psychanalytique des phénomènes parapsychologiques a déjà donné des résultats importants. Elle a permis de reconnaître de droit la place que ces faits occupent en fait dans la vie psychique au sein de laquelle ils n'apparaissent pas comme un météore mais tiennent la place d'un élément d'une structure. Jule Eisenbud notait que deux voies d'approche s'offrent désormais à l'investigation paraspychologique : la voie macroscopique : tests, enquêtes, etc... d'autre part la voie microscopique qui est celle de la psychanalyse. Il n'est pas douteux que l'uti-

(1) Rapport au Colloque de Royaumont, in *La Tour St-Jacques,* n° 6, 7, p. 46 et p. 48 (1956).

lisation de ces deux voies parallèles permette de mieux éclairer la phénoménologie de la télépathie et des manifestations connexes. Mais la psychanalyse peut sans doute faire plus encore : on sait que la méthode inaugurée par Freud a largement contribué à réconcilier la psychologie empirique et la psychologie expérimentale dont le divorce ne saurait être définitif. De même en parapsychologie, un autre divorce semble être intervenu entre les découvertes de Rhine et de ses élèves d'une part et d'autre part les expériences vécues riches de tout un contexte psychique, physiologique et culturel qui leur confère leur véritable signification. Ce second divorce n'est à vrai dire qu'une conséquence du premier et la psychanalyse à déjà permis de réduire la marge qui séparait ces deux ordres de conditions dont la persistance laissait se demander s'ils ne correspondaient pas à deux ordres de faits. L'œuvre semblable réalisée par la psychanalyse en psychologie et en parapsychologie ne confirme pas seulement que la dernière discipline est un rameau de la première. Elle indique aussi la direction dans laquelle doit être cherchée le progrès de la parapsychologie, son intégration dans la psychologie ; cette intégration ne signifie pas que les faits parapsychologiques doivent être réduits à des phénomènes plus habituels ou mieux connus. Elle témoigne au contraire que le système d'hypothèses scientifiques constituant la psychologie ne sera pas complet avant qu'une synthèse ait été effectuée des données éparses dans les disciplines psychologiques particulières, au nombre desquelles figure la parapsychologie. A cette synthèse la psychanalyse a prouvé qu'elle était capable de collaborer très utilement ; la *parapsychologie psychanalytique* est à la fois une démonstration et une réalisation partielle de cette capacité.

ROBERT AMADOU.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

1. — Tous les textes de Freud sur la télépathie ont été réunis, pour la première fois et en traduction anglaise, dans le volume collectif de George DEVEREUX, *Psychoanalysis and the Occult*, New York, International Universities Press, 1953, p. 49 ss. Ces textes ont été commentés avec pénétration par Emilio SERVADIO dans « Freud et la parapsychologie », *Revue Française de psychanalyse*, 1956, p. 432 ss.

2. — Un excellent exposé des travaux de parapsychologie psychanalytique a été présenté par SERVADIO, au Colloque International d'Utrecht et publié dans *La Science et le paranormal*, Paris, IMI, 1954, p. 199. Les progrès accomplis depuis 1953 ont été résumés par le même auteur au Colloque International de Royaumont, dans un mémoire publié dans *La Tour Saint-Jacques*, sept. 1956, p. 42 ss. Cf. aussi Jule EISENBUD, « Psychiatrie et parapsychologie », aperçu historique, in *La Science et le Paranormal*, *op. cit.* p. 147.

3. — Les principales études des psychanalystes sur la parapsychologie ont été rassemblées, en traduction anglaise, par DEVEREUX *op. cit.* Il convient d'ajouter à ces textes les rapports présentés à Utrecht et à Royaumont et respectivement publiés dans *La Science et le Paranormal*, *op. cit.* p. 147 ss. et dans le numéro spécial de *La Tour Saint-Jacques*, septembre 1956, p. 49 ss.

Psychanalyse et criminologie

Une appréciation critique de la psychanalyse peut être entreprise à partir de points de vue différents. Le métaphysicien R. Guénon reproche à la psychanalyse de manier de façon inconsidérée des forces de l'ordre subtil (1).

Le moraliste et psychiatre H. Baruk met en avant le problème de l'effraction de la personnalité (2). Des théologiens s'intéressant à la psychologie et des psychologues théologisants sont intrigués par le déterminisme psychologique propre à la méthode psychanalytique (3) : le déterminisme est la négation de la liberté, du libre arbitre ; si le déterminisme a raison, les idées de responsabilité, de mérite et de faute ne sont plus que des paroles creuses, l'idéal de justice s'effondre comme une baudruche piquée. Cela ne saurait être. Nous savons, grâce à la voix de notre intériorité profonde, que liberté, mérite, faute, justice sont des notions valables, vraies et nécessaires — toute doctrine qui les nie explicitement ou implicitement est, partant fausse.

Cet argument doit retenir notre attention. Car la justice pénale de toutes les sociétés repose indubitablement sur les idées de responsabilité et de faute, et sans supposer le pouvoir de choisir, il est impossible de légitimer les idées de faute et de responsabilité.

Depuis longtemps, des criminologues tournés vers la sociologie ont contesté la solidité du lien logique entre la notion du libre arbitre et celle de la responsabilité morale et pénale : Franz von Liszt, fondateur de l'Association Criminologique Internationale, a enseigné que la menace du châtiment doit s'insérer dans l'ensemble des causes psychologiques qui déterminent les

(1) *Le règne de la Quantité*, Gallimard, Paris 1945, pp. 222 sqq.

(2) Cf. *La désorganisation de la Personnalité*, P.U.F. 1952, notamment pp. 111 sqq. Nous avons pris position dans la revue *Esprit*, fascicule de mars 1950 *(Médecine, quatrième pouvoir ?)* pp. 465-467, cf. aussi pp. 416, 417.

(3) Cf. Travaux du R. P. Teilhard de Chardin, Pr. Ch. Baudouin, R. P. Dempsey, Maryse Choisy et O. Brachfeld dans la Revue *Psyché*, fasc. 57, 58 et 59. Cf. également les remarques de Francis Jeanson dans le fasc. cité de la revue *Esprit*, pp. 436-441.

actes humains de façon rigoureuse. C'est l'utilité sociale qui justifie la promesse et l'application des châtiments. Etre responsable ne signifie pas jouir de son libre arbitre mais être normalement sensible à la menace du châtiment. Etre dans un état d'irresponsabilité ne signifie pas être atteint d'un trouble mental (permanent ou passager) qui entrave l'exercice du libre arbitre mais, plutôt, être insensibilisé maladivement à la terreur que la menace du châtiment doit inspirer à un homme sain d'esprit (1).

Nous ne pourrons ici entreprendre une réfutation approfondie de cette théorie ; constatons cependant qu'elle va à l'encontre d'une instance psychique très profonde qui vit en nous tous et qui représente une des forces les plus redoutables qui existent : la conscience morale (2). Constatons également que le grand nombre de gens qui, chaque jour, sont condamnés, emprisonnés, voire suppliciés dans à peu près tous les pays du monde et qui l'ont été à toutes les époques du passé historique, oppose un démenti concret à la théorie de von Liszt — au fond chaque délinquant montre qu'il n'a pas été sensible à la menace du châtiment ; en Arabie Séoudite on coupe toujours la main droite du moindre voleur, mais les mains sanglantes ne cessent pas de tomber dans le sable. La doctrine de von Liszt ne rend pas bien compte des faits : leur étude attentive révèle un paysage qui appelle une structuration idéologique très différente où la psychanalyse assume un rôle important.

D'ailleurs une étude attentive de la psychanalyse révèle que celle-ci n'est pas hostile du tout à l'affirmation de l'existence du libre arbitre : elle sert à rendre plus concrète et plus nuancée l'idée que nous en avons, et à nous préserver d'erreurs funestes à propos des jugements que nous portons sur les cas d'espèce.

Il n'est finalement, même pas vrai que l'antinomie entre les idées de causalité et de liberté soit définitivement irrémédiable. Là aussi, la confrontation de la thèse avec l'antithèse mène à la synthèse. Celle-ci accomplie, le besoin de théories du genre de la doctrine de von Liszt ne sera plus ressenti.

Si Freud avait vraiment voulu nier tout pouvoir de choix, un certain nombre de passages importants que nous trouvons dans ses ouvrages seraient inexplicables. Dans *Cinq leçons sur la Psychanalyse* (3) nous avons trouvé le passage suivant : « *... par un jugement de condamnation morale rendu avec l'aide des plus*

(1) Cf. *Lehrbuch des Deutschen Strafrechts* (Traité de Droit pénal allemand) notamment parag. 1-5, 28-29, 36-38 (23e édition).

(2) Cf. Baruk, op. cit. et *Psychiatrie morale expérimentale, individuelle et sociale*, P.U.F. 1945.

(3) Traduction française par Yves Le Lay, avec une introduction d'Edouard Claparède, professeur à l'Université de Genève.

hautes instances spirituelles de l'homme ; c'est en pleine lumière que l'on triomphe du désir. »

Alléguons encore une des phrases les plus significatives, en ce qui concerne le caractère et la mentalité de Freud : « Là où était du *Ça*, il faut que s'y installe le *Moi* (1). Autrement dit : dans les régions du psychisme où dominaient l'ensemble des pulsions et les motivations non conscientes, il faut installer l'instance psychique qui sait penser et diriger les actions de l'individu selon les résultats d'une réflexion correcte. Il existe, certes, des motivations, et il est sûr que les motifs sont comparables à des forces qui exercent une pression sur l'instance psychique choisissante. Mais il ne suit pas de là que cette instance soit démunie de toute force propre et par principe incapable d'intervenir et d'arbitrer entre les énergies diverses engagées dans une compétition dont résulte une conduite humaine.

Mais comment surmonter l'antinomie qui met aux prises causalité et liberté si amèrement qu'à en croire Kant, la lutte ne pourra jamais prendre fin ? Il est vrai que le fondateur du criticisme a opposé, au pessimisme de la critique de la raison pure, l'optimisme de la critique de la raison pratique : l'esprit profond est libre, seul le domaine matériel obéit à la légalité causale. Mais le poisson est, ainsi, noyé : Puis-je retenir mon bras qui s'apprête à frapper meurtrièrement, ou bien mon esprit doit-il regarder le mouvement du bras, causalement et inéluctablement déterminé, comme spectateur impuissant ? L'esprit peut-il, oui ou non, intervenir dans les enchaînements d'événements qui se déroulent sur le plan physique, ou bien son rôle se borne-t-il à les constater ou à les prédire ? Kant n'est parvenu qu'à déplacer le problème dont la solution doit être cherchée ailleurs : dans une théorie de la *causalité plurivalente.* Le principe de la causalité veut dire que la suite qui sera donnée à une situation S ne pourra prendre un nombre illimité de formes, mais seulement un nombre limité. Il y a les *suites possibles* et les *suites impossibles.* S'il n'y a qu'une seule suite possible, il y a causalité rigoureuse, absolue. S'il y avait un nombre illimité de suites possibles, on serait en présence d'un cas de liberté absolue. S'il y a 2, 3, 4... jusqu'à *n* suites possibles, nous sommes sur un terrain dont l'importance pratique ne saurait être sous-estimée : sur celui de la liberté atténuée et de la causalité diminuée. C'est entre autres le terrain des conflits humains.

Il convient d'ajouter que le potentiel dynamique des diverses

(1) *Gesammelte Schriften* (Œuvres complètes) vol. 12, p. 234. Cf. aussi Thomas Mann, *Freud und die Zukunft* (Freud et l'Avenir) Vienne 1936, p. 42 et Robert Wälder, *Die Bedeutung des Werkes Sigmund Freuds für die Sozial-und Rechswissenschaften* (L'Importance de l'œuvre de S. Freud pour les sciences sociales et la connaissance du droit). In *Revue Internationale de la Théorie du Droit,* 10e année (1936).

suites ou issues possibles est très inégale. En face de toutes ces forces compétionnistes se trouve l'instance du choix qui appartient au *Moi* (en termes de Psychanalyse). Le *Moi* peut, à son tour, être faible ou fort. Le sens de la cure psychanalytique est de le rendre aussi fort que possible et de lui ouvrir un maximum d'issues réalisables à l'occasion de chaque situation conflictuelle qui se produira au fur et à mesure que la vie se déroule dans le temps. La psychanalyse travaille donc en vue d'élargir et d'ouvrir l'éventail de la liberté et de faire éclater les brodequins de la causalité. Elle vise ici aussi bien le mouvement interne de l'esprit que l'action de l'esprit sur le plan physique où il s'agit soit de commencer soit d'interrompre des chaînes causales unilignes.

Dans l'ensemble, nous nous trouvons comme en présence d'une immense gare de triage avec des séries d'aiguillages, à perte de vue. Or il s'agit d'être ou de devenir bon aiguilleur, avec ou sans l'aide de la psychanalyse. Nous savons maintenant que la psychanalyse est une doctrine compatible avec les idées de justice, de responsabilité, de mérite, et de faute, qu'elle ne reconnaît pas seulement la réalité de la liberté, (du pouvoir de choisir), mais qu'elle est une arme dans la lutte menée en vue d'élargir le domaine de la liberté et de rétrécir celui des contraintes déterminantes. Cette position implique cependant l'aveu que la liberté n'est pas d'emblée complète, qu'elle est d'abord limitée plus ou moins fortement chez chaque individu et qu'elle a souvent besoin qu'on vienne à son secours (ce qui, dans certains cas, exige la mise en traitement psychanalytique de l'intéressé. La psychanalyse implique donc une justification théorique de la notion de la responsabilité dans la pratique de la médecine légale et dans le fonctionnement courant des tribunaux répressifs.

Mais où est son apport spécifique aux études criminologiques ? Que nous apprend-elle de nouveau ?

Tout comme dans d'autres domaines, elle nous éclaire sur les motivations extraconscientes des conduites humaines, en l'occurrence des crimes, délits et contraventions. De ces motivations nous ne savions rien ou presque avant que la psychanalyse eût ouvert une fenêtre donnant sur les régions cachées du psychisme. La méconnaissance des motifs cachés fausse le jugement. On se méprendra sur le sens de l'action qu'on a entrepris d'étudier, ou bien on se trouvera devant l'incompréhensible.

Voici un exemple de conduite apparemment absurde, rapporté par Auguste Aichorn dans son ouvrage *Jeunesse dévoyée.*

Un jeune homme est amené à l'éminent pédagogue par son père parce qu'il avait vidé les bouteilles de vin de la cave paternelle, pour remplacer leur contenu par ses urines, puis refermé et remis en place les bouteilles. Le père s'était remarié après la

mort de sa première épouse ; or sa seconde femme n'avait que quelques années de plus que le fils. Celui-ci convoitait la jeune femme qui vivait si près de lui, sans cependant s'en rendre compte, et sans traduire en actes ou en paroles ses sentiments subconscients. Sur la convoitise et l'amour s'est greffé bientôt une jalousie ardente et agressive contre son père, jalousie culminant dans le désir de remplacer celui-ci comme partenaire sexuel de sa belle-mère. Sur le plan conscient, tout cela fut complètement refoulé. La pression affective et sexuelle dans le subconscient n'en devint que de plus en plus forte.

L'imagination subconsciente parvint alors à détendre le psychisme torturé du jeune homme en symbolisant l'éviction du père. Ayant substitué au vagin de la jeune femme les bouteilles, et le sperme paternel au vin du père, l'imagination subconsciente lui fit débarrasser les vagins symboliques du liquide paternel et les remplir d'un liquide fourni par lui-même. Il y a lieu de souligner que le jeune homme n'avait pas bu le vin, il l'avait versé simplement par terre. Interrogé sur les motifs de son comportement bizarre, il ne sut que parler d'une impulsion irrésistible qui l'avait poussé à descendre de temps à autre dans la cave et à se livrer à une manœuvre dont il ne savait expliquer d'aucune façon la signification, ni à soi-même, ni à autrui.

Aurait-il fallu infliger une punition à ce jeune homme ? Peut-on lui imputer la responsabilité de son acte ? Imaginons qu'il l'ait commis non pas en famille, mais comme apprenti d'un maître boulanger, marié à une toute jeune femme, et que le maître ait porté plainte. Y aurait-il lieu de traduire l'adolescent en justice et de le condamner pour vol et destruction de biens appartenant à autrui ?

Nous sommes maintenant sur le terrain d'élection de la psychanalyse criminologique : l'étude de la responsabilité morale et juridique en cas de délit ou crime névrotique, perpétré sous l'influence déterminant de motifs restant en dehors de la conscience du délinquant.

A nos yeux, la condamnation pénale est, dans des cas pareils, injuste et immorale si les motifs extra-conscients comportent une très forte charge affective et dynamique. Des motivations conscientes peuvent être combattues et dédynamisées dans le for intérieur, soit par le raisonnement, soit par l'évocation d'images et de sentiments susceptibles de créer un barrage. Mais le délinquant ne saurait avoir prise sur les motifs que l'introspection ne lui révèle pas et qui ne deviendraient manifestes pour lui qu'après avoir subi l'action d'un psychanalyste. Le délinquant gouverné par des motifs inconscients, essayant de lutter contre les forces obscures qui le poussent à l'acte prohibé, est comparable à un aveugle essayant de lutter en rase campagne contre un adversaire

en pleine possession de sa fonction visuelle. L'épée de l'aveugle pourfendra l'air, son agresseur saura toujours éviter les coups. Mais l'aveugle en essuyera tout le temps et succombera.

Il y a donc lieu d'appliquer dans les cas de ce genre l'article 64 du Code Pénal ; certains cas moins prononcés (un *Moi* fort en face de motifs extra-conscients de charge dynamique faible) seront à régler à l'aide du schéma de la responsabilité atténuée, considérée comme une circonstance atténuante.

I. Sophie, maîtresse délaissée depuis de nombreuses années d'un fonctionnaire marié entre temps avec une femme de son milieu, écrit à ce dernier des lettres où elle mélange des mots d'amour, des injures, des menaces et fait des demandes d'argent. Elle prétend que le fonctionnaire lui doit encore de l'argent qu'elle lui aurait prêté, mais qu'il n'aurait pas rendu, puis des sommes à titre de salaire pour des services de bonne qu'il aurait omis de rémunérer, etc... Elle est condamnée à une peine de prison pour injures et tentatives de chantage. Son avocat obtient la cassation de ce jugement et plaide devant la juridiction de renvoi la thèse de l'irresponsabilité, après avoir fait examiner Sophie par le psychanalyste Dr Ernest Simmel (autrefois à Berlin, mort à Los Angelès, Californie). Sophie a raconté au Dr Simmel un rêve où elle s'est vue avec son ancien amant en train de charger une voiture de gerbes de blé qui se trouvaient sur un champ, à l'époque de la récolte. Ce rêve a symbolisé le désir de Marie d'avoir un enfant de son amant, désir qu'elle a dû refouler sous la pression de sa situation sociale. Son subconscient ayant retenu l'idée d'une dette d'amour, il en est né dans sa conscience l'idée d'une dette tout court, d'où son affirmation délirante que son ex-amant n'avait pas rémunéré ses services de bonne et qu'il n'avait pas rendu l'argent qu'il lui aurait emprunté. L'argent est devenu le symbole de l'enfant. L'intensité du désir d'accéder à la maternité et le ressentiment né de la frustration corrélative ont créé sur le plan de la conscience la conviction délirante de l'existence d'une dette d'argent, et la revendication pécuniaire ainsi cristallisée a été nourrie de toute la fougue passionnelle inhérente à ses aspirations maternelles. La juridiction de renvoi s'est laissée convaincre et a acquitté Sophie.

II. Robert, fils d'un commerçant aisé, après avoir raté plusieurs apprentissages, avait fini par devenir facteur auxiliaire des P.T.T. Après quelques mois de service, pendant lesquels il s'était comporté normalement, il a détourné 5 lettres recommandées qui contenaient des petites sommes d'argent. Il a utilisé l'argent ainsi trouvé pour manger seul dans des restaurants élégants et pour s'acheter une casquette élégante. Il avait détruit les enveloppes de ces lettres avec les tampons postaux qui possédaient le caractère d'actes authentiques destinés à prouver la date d'expédition

des lettres en question. Il fut condamné pour détournement et destruction d'actes authentiques à un an de réclusion ; sa qualité de fonctionnaire avait été prise en considération comme circonstance aggravante. L'avocat a obtenu que Joseph fût gracié : sa peine fut commué en six mois de prison avec sursis. Les psychanalystes Kurt Alexander et Dr Simmel avaient montré que la pulsion criminelle de Robert provenait de son désir de se venger d'un père qui avait été dur et incompréhensif, ainsi que d'un frère aîné : celui-ci avait accaparé tout l'héritage après la mort du père et de la mère qui avait survécu au père et recueilli d'abord la succession. Il y avait réussi en persuadant la mère à faire un testament qui lui donna tout et frustra Robert et les autres frères et sœurs.

Il s'agissait donc, pour le subconscient de Robert, de frapper tuer, blesser, le père et le frère. Son éducation et son idéal moral lui interdisant tout acte de violence, il fut, grâce aux mécanismes du refoulement et de la symbolisation, réduit à mener son attaque non pas contre des personnages en chair et os, mais contre la renommée et le prestige de sa famille ; c'est pour cela qu'il a créé le scandale en provocant sa condamnation publique. Ne pouvant pas déchirer le testament qui le défavorisait, il déchira d'autres actes authentiques (les enveloppes) ; frustré de la fortune paternelle, il s'appropria des sommes d'argent tout à fait symboliques (contenues dans les lettres recommandées) et rétablit sa situation sociale en fréquentant des restaurants élégants et en se coiffant d'une casquette élégante.

III. Xavier a volé le revolver de son ami Jean, agent de la paix, et détourné 10.000 francs au préjudice d'une Organisation qui l'avait fait travailler pendant quelque temps comme garçon de courses. Il est condamné pour vol, commis dans les conditions de la récidive, et pour détournement, à deux ans et six mois de prison. Après cassation et renvoi il est acquitté comme irresponsable dans le cas du vol du revolver et condamné à neuf mois de prison pour le détournement des 10.000 francs, mais remis en liberté sur le champ, ayant fait déjà 12 mois de prison préventive. Ce jeune homme de 27 ans avait déjà été condamné antérieurement neuf fois à des peines de prison pour vol, détournement, escroquerie. Le psychanalyste Dr Simmel avait pu constater, là aussi, qu'il s'agissait d'un désir de vengeance contre un père dur, incompréhensif, qui s'était remarié après la mort de la mère de Xavier, lorsque celui-ci n'avait que 4 ans. Du second mariage naquit une fillette à laquelle Xavier s'était beaucoup attaché, bien qu'elle lui fût préférée tout le temps à tous points de vue, notamment en ce qui concerne les questions d'argent. Les vols antérieurs avaient été commis presque tous au préjudice de personnes qui représentaient pour Xavier l'image du père, en raison des fonc-

tions sociales qu'elles exerçaient. Un premier vol avait été commis contre un prêtre que Xavier était venu consulter sur des questions professionnelles. Un autre vol, qualifié par le fait que Xavier a pénétré dans l'appartement du volé par la fenêtre, avait eu comme victime un ancien chef de bataillon, retraité, se dévouant aux œuvres sociales, qui s'était montré charitable envers Xavier. Le policier dont Xavier a volé le revolver, représentait l'autorité de l'Etat et du père ; cet agent de la paix était, par dessus le marché, l'amant de la demi-sœur de Xavier — celui-ci lui a donc volé, sous une forme symbolique, l'organe viril ; par le même acte il a châtré son père, quasi *in effigie*. L'ensemble de ses délits qui ne lui avaient jamais rapporté grand chose constitue une attaque bien réussie contre le prestige de sa famille.

En ce qui concerne le détournement des 10.000 francs, il est intéressant de savoir que le fonctionnaire de l'organisation, victime de ce détournement, fut le directeur de l'école primaire que Xavier avait fréquentée comme enfant; dans ce cas il est particulièrement évident que la victime fut un représentant, même plus que symbolique, de l'autorité paternelle. Le tribunal aurait dû, dans ce cas aussi, acquitter Xavier, comme il l'avait acquitté au regard du chef d'accusation de vol.

Sophie, Robert et Xavier se sont, tous les trois, montrés socialement récupérables. La clémence dont les tribunaux ont fait preuve à leur égard (il s'agit de tribunaux allemands de l'époque de la République de Weimar) n'a donc pas seulement été conforme à l'idéal de justice, mais a servi en même temps l'utilité sociale et conduit à un résultat favorable, auquel une condamnation ou une incarcération n'aurait jamais pu aboutir.

Il importe donc d'ouvrir largement à la psychanalyse la porte du Palais de Justice, de faire expertiser psychanalytiquement tous les prévenus dont les cas s'y prêtent et de mettre en traitement tous ceux qui paraissent être guérissables ou améliorables (1).

ERNEST FRAENKEL.

(1) Cf. aussi les travaux du Congrès des Psychanalystes français de 1950 (rapports du Pr Lagache, des Dr Pasche, Male, Lebovici ; cf. aussi les fasc. 25, 50, 52, 57-58, 59, 60, 64, 75, 76, 89 de la revue *Psyché*. Cf., enfin, l'ouvrage, déjà classique, d'Hugo Staub, et Kurt Alexander *Le criminel et ses juges*. Hugo Staub est mort prématurément ; Kurt Alexander dirige l'Institut psychanalytique de Chicago (U.S.A.).

Le dialogue en psychanalyse et en ethnographie

Psychanalyse et anthropologie ont beaucoup voyagé ensemble. Du temps de Freud, la psychanalyse tenait les rênes du convoi : la sociologie aidait à l'élaboration de la théorie psychanalytique, laquelle en revanche expliquait à l'anthropologie la genèse de *la Société*. Il y a maintenant *des Sociétés*, des cultures, et c'est ainsi que la sociologie s'est vengée du rôle mineur qui lui fut longtemps réservé. La phylogénèse ne se développe pas à la manière de l'ontogénèse : l'humanité n'a pas grandi comme un enfant. Le passage de la nature à la culture n'est pas celui du biberon à la cuillère. Cela ne laisse d'ailleurs pas, au reste, d'être logique, puisque les formes de civilisations antérieures (ou différentes — si nous ne nous situons plus dans le temps, mais dans l'espace) — à la nôtre, étaient (ou sont) le fait d'adultes, et non d'enfants. Il y a donc des cultures, lesquelles informent leurs membres. La psychanalyse culturaliste, dont Kardiner est un des plus célèbres représentants, a contribué largement à renverser la vapeur : ceux qui le suivent ne prétendent pas que l'individuel conditionne le social, mais plutôt que le social modèle l'individu. Cependant, l'anthropologie avait déjà marqué des points en ce sens. Il suffit de se souvenir de quelques communications faites par M. Mauss (1).

L'histoire des rapports de la sociologie et de la psychanalyse a déjà été faite. Notre objet n'est pas de la reprendre, tout au moins directement, mais plutôt de soumettre à des réflexions inspirées de la psychanalyse, quelques-uns des problèmes qui se posent à l'ethnologue. Et il s'agit là beaucoup plus d'observations pratiques, suscitées par des enquêtes sur le terrain (en pays Sara — Moyen Chari — Tchad — Afrique équatoriale française), qu'un essai de résoudre les tensions entre sociologie et psychanalyse.

Ce n'est pas seulement le problème du traitement psychanalytique des matériaux recueillis *en brousse*, qui peut être considéré, mais plus encore le dialogue de l'informateur indigène et de l'ethnologue, qui peut être comparé à la relation analyste-analysé.

(1) Citons pour exemple : *L'effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité ;* communication présentée en 1926 à la Société de psychologie ; ou *Les Techniques du corps ;* communication de 1934 à la même Société.

Sans doute l'ethnologue s'installe dans la société indigène et observe ce qui se passe autour de lui. Mais il est bien rare que la simple vision des phénomènes concrets suffise à leur compréhension. N'oublions pas que nous sommes en une société que nous ne connaissons pas : notre perception n'est pas ici à même de structurer et de donner un sens convenable à ce qu'elle appréhende.

Il peut être souhaitable d'avoir autour de soi, non pas un, mais plusieurs informateurs, de même qu'on rassemble autour d'un malade plusieurs praticiens de talent... encore s'agit-il de certaines affections. Car d'autres traitements — par exemple le psychanalytique — ne se prêtent pas à la réunion de quelques analystes auprès du patient. Il en est de même en ethnologie où, si les questions techniques, économiques, etc... se comprennent mieux par le recours à plusieurs avis, d'autres, comme les problèmes religieux, doivent être interprétés selon les données d'un seul informateur. Il faut alors considérer séparément les opinions de chacun, en les regroupant ensuite, plutôt que de les confronter.

Il est donc une relation ethnologue-informateur, analysable comparativement à celle du malade et du psychanalyste ; d'autant que l'examen clinique demeure identique, que le sujet analysé soit normal ou névrosé. Cette relation peut, schématiquement, se décomposer en trois groupes de combinaisons.

1. L'informateur est analyste et l'ethnologue est le malade, et inversement.
2. L'informateur et l'ethnologue sont, l'un et l'autre, malade ou analyste ; ou malade et analyste.
3. L'informateur est malade et analyste, et l'ethnologue est malade ou analyste. Et inversement.

L'ethnologue malade et l'informateur analyste.

L'ethnologue est donc en quête d'univers. Le voici venu des enfers, ou descendu du ciel, et désirant saisir une société dans laquelle, si possible et de surcroît, il aimerait s'intégrer. Notre homme est un enfant : il n'a pas encore été formé aux règles des adultes et il est temps qu'il s'assagisse. Il va prendre quelques maîtres à penser qui lui enseigneront les rudiments de la culture dans laquelle il s'introduit. Il s'agit bien là d'une initiation intégrale à une symbolique, et l'ampleur de la tâche le situe, au départ, dans l'imaginaire : tout du moins au regard de l'informateur, du système indigène. L'âge réel de l'ethnologue n'a rien à voir ici et on sait que la plupart des sociétés sans écriture ne confondent pas la puberté avec la maturité culturelle — cette dernière étant généralement gagnée par des épreuves. Un être

qui n'a pas subi les cérémonies de l'initiation reste, pour les adultes, un enfant. Mais un enfant pressé de s'instruire n'est pas un malade désireux de guérir. Et pourtant, c'est bien la pire des maladies — et le pire des châtiments — que d'être désaffecté du social, soit qu'un sorcier malmène votre âme jusqu'à l'expulser du corps, ou qu'un délinquant se voit chassé du groupe à l'intérieur duquel son *moi* est situé et se développe. L'enfant est socialement *polymorphe* (1) parce qu'il n'est pas intégré. Son polymorphisme correspond à la pluralité virtuelle d'orientation que favorisent les disponibilités de l'imaginaire.

L'initiation, mort de l'imaginaire et naissance au symbolisme est donc comparable, sans lui être identique, à la cure psychanalytique, puisque l'une et l'autre permettent le franchissement et la structuration d'états indéterminés.

Cependant, la psychanalyse ne se préoccupe pas tant du vague à l'âme que des états pathologiques, conflictuels. Lévi-Strauss (2), en des réflexions amères et critiques, a indiqué la façon dont le traitement en psychanalyse était en correspondance avec la cure shamanistique. Quelle que soit l'exactitude des principes sur lesquels s'appuient les modernes thérapeutes de l'âme, il est de fait que le problème est d'arriver à l'organisation de phénomènes confus, troubles, et en contradiction avec le bien-être de l'individu et du groupe. Les maladies physiques sont appréhendées en ces termes par les sociétés indigènes — l'âme étant le siège des manifestations de la personne — et les soins des sorciers correspondent, en leurs buts, à ceux des analystes. Les enfants doivent procéder à un gain de social, s'assimiler à un système, tout de même que les malades sont des êtres en perte de social.

Psychologiquement et sociologiquement, le point commun des états dans lesquels se trouvent l'enfant, le malade et l'ethnologue, est la nécessité d'intégration — ou de réintégration — à l'univers organisé du groupe. Et si les démarches suivies et subies par chacun d'eux diffèrent, il n'en reste pas moins que leurs situations, au départ et à l'arrivée, présentent de fortes analogies. Certes, il ne s'agit assurément pas de conclure à l'identité de l'éducation initiatique, du traitement divinatoire, shamanistique ou autre, et de l'expérience de l'ethnologue, en ramenant partiellement chacune de ces relations à la cure psychanalytique.

Si matériellement cela pose relativement peu de problèmes de s'installer parmi les indigènes, psychologiquement c'est une affaire très compliquée : il faut se rendre disponible, réduire

(1) C. Levi-Strauss a introduit l'usage de cette formule : cf. *Les structures élémentaires de la parenté.*

(2) Cf. Lévi Strauss. — *Le socier et sa magie.* (Les Temps modernes. Mars 1949).

en soi la marque de la société dans laquelle on a grandi. Et ce n'est d'ailleurs pas tellement par le moyen d'une révolte, généralement formulée ou ressentie à partir des postulats du groupe contre lequel elle s'adresse, qu'il est aisé d'y parvenir. L'indifférence la « neutralité » peuvent être de meilleur usage. Il est des informateurs qui préparent habilement leur interlocuteur à ce qu'ils ont à lui transmettre, avant que de le lui livrer réellement. Il s'agit là des bons analystes. Ils laissent l'ethnologue poser mille questions absurdes, et l'arrêtent discrètement dans le labyrinthe de ses suppositions ; ils répondent plus ou moins selon que leur élève se dégage ou non de ses idées fixes, et prennent parfois des décisions extrêmes, devançant les requêtes après avoir fait longtemps la sourde oreille.

Le rôle du psychanalyste est de transformer en langage une série de cris. Ces cris sont l'état psychologique du malade, qu'un traitement adéquat doit modifier en un mode sociologique de relations. Encore que l'objet analysé ne soit pas, dans l'entretien ethnographique, le moi de l'éthnologue, mais celui de l'informateur en ce qu'il est figuratif des institutions de son groupe, il n'y a néanmoins pas de contradictions entre ces types de relations, puisque c'est bien l'éthnologue qui doit être conduit à penser correctement une culture. L'informateur, comme le psychanalyste, ont une fonction pédagogique : ils amènent (ou ramènent) une « brebis » au troupeau.

Si l'ethnologue arrive sur le terrain trop attaché à sa culture, la rencontre avec le système indiqué peut déclencher en lui des troubles, un désordre résultant nécessairement de l'adaptation forcée à un idiome à part. (Peut-être est-ce afin de préserver leur équilibre mental que la plupart des européens vivant « aux colonies » évitent systématiquement de considérer les civilisations originales qui les entourent). En fait, notre homme devra changer de métier s'il reste incapable d'éclaircir ces ténèbres. Et pourtant, si détaché soit-il des contingences formelles, la culture de l'enquêteur est, plus ou moins, une source de dérangements assimilables à des obsessions dont il faut se guérir. Les informateurs le perçoivent très vivement, et comme ils ne sont pas tous de bons analystes et de bons thérapeutes, leurs efforts sont parfois gênants. Il convient continuellement de craindre ces trop aimables professeurs indigènes qui, sous prétexte de ne pas vous traumatiser, ou pour éviter de vous voir prendre un air idiot, vous racontent n'importe quoi. C'est souvent lors des débuts de la relation alors que l'éthnologue ne sait rien, que l'informateur vous « mène en bateau ». Les débuts sont donc délicats ; il est généralement, de ce fait, préférable de commencer par l'étude de problèmes simples, peu susceptibles d'ambiguïté, afin de gagner par degré la confiance des indigènes et éviter

leurs jugements, qui deviendront impitoyables quand on passera aux questions épineuses.

Les grands informateurs ne sont pas seulement les meilleurs techniciens de leur civilisation, mais surtout les meilleurs protagonistes de ce dialogue ; ils se révèlent par la solution qu'ils donnent à cette relation et par leur degré d'anticipation.

Ce travail d'anticipation, l'ethnologue doit aussi l'assumer — la découverte enfantine du monde revêt le même caractère douloureux, suit la même nécessité de tâtonnements. Ainsi que l'analyste, chacun se débat dans les filets des propos de l'informateur, des adultes ou du malade.

Mais l'éthnologue n'est-il, momentanément, un enfant que par rapport à la société indigène ? Sa situation n'est-elle pas susceptible de favoriser en lui l'émergence d'anomalies latentes chez tous ? Dans la mesure où les cultures auxquelles il participe sont incompatibles, lui faut-il, à la limite, les rechercher puis les rejeter les unes après les autres, manifestant ce mouvement de négation et d'affirmation de l'objet qui, disait Freud, draîne le désir vers la mort. Et si la relation de l'enquêteur à l'informateur — a un autrui dont l'immédiateté est ambiguë — n'est pas, en son principe, étrangère à toute communication, il importe plus encore de savoir si la pratique de l'ethnographie favorise, ou non, le développement de « l'instinct de mort » ; à supposer que l'existence de cet instinct soit justifié...

Lévi-Strauss donne pour solution à cet *ennui*, que l'inconscient est un terme médiateur entre moi et autrui, fournissant le caractère commun des faits sociaux. Il y aurait un modèle social, plus reliquat que superstructure, dont l'universalité est, hors du temps, en chacun, et qui fournirait le trait d'union entre tous.

Renversons les rôles : tenons l'informateur pour un malade et l'éthnologue pour un analyste sain, afin qu'il ne nous reste pas un arrière-goût de cette dernière équivoque.

L'éthnologue analyste et l'informateur malade.

L'informateur ne fait-il que ressasser, en un monologue que provoque l'éthnologue, et un peu comme le malade ses troubles, des institutions incorporées à sa personne, ou se soumet-il simplement à un réquisitoire ?

Un univers culturel a de nombreuses formes, car si la culture modèle l'individu, chaque individu appréhende selon sa nature ce qui lui est donné. Ce que l'informateur indigène traduit est donc aussi l'expression de sa subjectivité, et non seulement l'inconscient collectif. Il avoue, presque en secret, ce que sont les notions et les mécanismes de base de sa civilisation, conscient qu'il est d'exprimer l'idée qu'il en a. Certains sujets, généralement chargés de significations inconscientes, sont beaucoup plus

explicités, lorsque l'informateur est seul, que lorsqu'il est en groupe ; non pas seulement parce que les domaines abordés sont traditionnellement objet de cachotterie, mais parce que la gêne et la crainte sont favorisées par l'opinion d'autrui : c'est-à-dire d'un autre assez proche pour qu'il puisse être votre juge. En cette perspective où l'ethnologue ignore et reçoit la pensée de l'indigène sa position est comparable à celle de l'analyste : l'un et l'autre subjectivité seconde du malade (ou de l'informateur), dont ils reçoivent le monologue où tout est significatif et dont il ne faut rien rejeter.

Par son récit, l'informateur revit donc les types de relation institutionnalisés par son groupe — et non seulement les rapports réels entre les personnes, mais encore le dialogue de « l'étant avec l'être », c'est-à-dire le mode d'organisation et d'appréhension de la vie, de la mort, du cosmos en activité... L'informateur n'exprime pas le modèle dans lequel il a grandi mais une expression singulière du « cas du groupe ». Et il ne s'agit pas nécessairement des applications et interprétations névrotiques des institutions. Le trouble, l'anomalie, etc... ne sont nullement les seuls modes du particularisme. Et c'est en cela que l'école culturaliste, malgré ses qualités et le progrès qu'elle enregistre, fait montre comparativement à la pensée freudienne, d'une certaine pauvreté. L'équilibre n'est pas nécessairement de se laisser niveler par le « rouleau compresseur de la civilisation » (1).

Ainsi, que l'informateur soit ou non névrosé, sa position est celle de l'analysé. Le moi de l'individu est lié au processus — et par conséquent aux institutions — par lequel il se développe, mais il est aussi le résultat de l'orientation donné par un organisme à des normes culturelles. Le nombre de solutions possible est, socialement, non seulement limité aux types divers de culture, mais encore, secondairement, à l'expression qu'en donne les êtres humains. Et les différences entre ces séries d'univers s'atténuent selon que sont comparés des groupes, des sous-groupes ou des individus. Personne n'a tort, les classiques et les culturalistes de la psychanalyse n'ont guère à donner le pas au social ou à l'individuel.

Conclusions.

L'ethnologue est-il un analyste qui donne raison à son malade — c'est-à-dire à la vision du monde de l'informateur — parce qu'il n'a pas — et s'il les a jamais, son labeur prend fin — entre ses mains, les clés par lesquelles il mettra à jour la structure de l'univers indigène ; ou bien refuse-t-il de se laisser entraîner, au risque d'être aculturel. En fait, il triche — ou il joue — avec

(1) A. Siegfried a usé de ces termes pour définir l'Amérique contemporaine.

l'informateur, lui-même et les cultures qu'il appréhende, adoptant un rôle, puis un autre.

L'ethnologue et l'informateur se débattent contre les aveux ou les reconnaissances de significations et d'existences des fondements culturels. Si l'inconscient est bien le terme commun, il n'en est pas moin vrai que des processus de pensée fort compliqués peuvent se dérouler à son niveau, et cela ne facilite guère la rencontre. Les systèmes divinatoires donnent raison à la théorie freudienne des rêves, alors que des combinaisons complexes de nombres s'élaborent sans que le sujet paraisse les calculer consciemment.

La relation qui unit l'ethnologue à l'informateur est toujours un peu dépendante de celle qui relie les groupes auxquels l'un et l'autre appartiennent.

L'informateur fait souvent le mort, non par mauvaise volonté, mais parce que, questionné sur des évidences, il ne mesure pas la portée de sa réponse. Il laisse largement place à l'intuition de son interlocuteur. Au reste, il est peu africain d'en dire plus qu'on ne vous en demande. Faisons encore une comparaison.

Figurons-nous un homme tranquille qu'un psychanalyste voudrait, coûte que coûte, soumettre à son examen. N'ayant ni la vanité de se croire sain d'esprit, ni le préjugé de se trouver malade, j'imaginais l'étonnement, les réserves et la bonne volonté de notre ami ; il sera partagé entre la joie d'être informé sur lui-même — au niveau des groupes joue la satisfaction de la diffusion dans l'espace, et de la perpétuation dans le temps, des institutions — et le souci de ne pas se sentir trop déformé ou mutilé par autrui. Cette dernière inquiétude est surtout de principe, alors que nous sommes souvent plus étonné et ignorant de nous-même que d'autrui. Et, en fin d'entretien, quel est celui des deux qui aura été le plus utile à l'autre ?...

Il en est ainsi d'une culture. La même interrogation et le même étonnement sur soi et autrui cernent le dialogue. Il y a échange de monologues de questions pressantes, chacun se laissant aller ou manœuvrant le « partenaire », afin de l'éprouver ou de le tester. Pourtant, il est deux attitudes dominantes qui situent les protagonistes, encore que chacun use de l'une et l'autre, mais à des degrés divers : l'informateur se recherche et l'ethnologue anticipe sur autrui afin d'aider et de provoquer la rencontre du premier avec lui-même et sa culture. Ainsi se développe le goût des hypothèses souvent gratuites — à un tel jeu est dû cet article.

Habiles aux confrontations téméraires, au maniement d'idées choquantes, les psychanalystes connaissent aussi l'utilité d'une semblable souplesse.

ROBERT JAULIN

Le Surréalisme et la Psychanalyse

Les surréalistes ont toujours témoigné, à l'égard de Freud, une admiration enthousiaste, et Breton n'a jamais hésité à faire appel à des notions psychanalytiques dans l'interprétation qu'il propose des œuvres à ses yeux les plus significatives, des expériences les plus révélatrices. Ainsi, dans *Les vases communicants*, il envisage « psychanalytiquement » les textes de Lautréamont, et l'étrange état de rêve éveillé qu'il vient lui-même de traverser (1). On pourrait s'en étonner. Breton attend, de l'émotion poétique, qu'elle transforme notre existence même. Des rencontres et du hasard, il espère toujours quelque signe, quelque annonciation. Il refuse de faire du rêve une « parenthèse » (2), veut lui laisser envahir notre vie, et accorde souvent à la conscience mythique un pouvoir de contact avec la surréalité. De telles options ne peuvent avoir de sens que si les structures du merveilleux sont valorisées, séparées d'un imaginaire proprement esthétique, utilisées pour la compréhension profonde et la transformation du réel, préférées à celles de la raison. Or la psychanalyse apparaît d'abord comme une méthode critique. Elle est inséparable d'une certaine explication et donc, peut-on craindre, d'une certaine dévalorisation de ce qu'elle étudie. Elle tend à transformer l'homme, mais selon les normes d'une vérité rationnelle. Elle réduit l'émoi du merveilleux et la surprise des coïncidences à des phénomènes subjectifs, sans doute riches de sens et de motivations, mais dépourvus de toute valeur de révélation cosmologique. Et l'on sait que Freud s'est dérobé au dialogue qu'engageait avec lui Breton, déclarant qu'il n'était jamais parvenu à se « rendre clair » ce qu'était, ce que voulait le surréalisme (3).

Faut-il penser, dès lors, que l'admiration des surréalistes pour la psychanalyse ait reposé sur une erreur ? Je crois au contraire que, sur ce point, c'est Freud qui a manqué de clairvoyance et n'a pas su reconnaître le sens d'une recherche parente de la sienne. Non que je veuille ici confondre surréalisme et

(1) A. Breton. *Les vases communicants.* Cahiers Libres, 1932, p 63. et 130.
(2) A. Breton. *Manifeste du surréalisme.* Kra, 1924 p. 19.
(3) V. André Breton. *Entretiens.* Gallimard, 1952, p. 294.

psychanalyse. Le surréalisme demande au trouble mental une lumière qui retient quelque chose du trouble lui-même, la psychanalyse le veut guérir. Et l'on ne saurait méconnaître que la création poétique et la médecine exigent des attitudes sans commune mesure. Mais il demeure que la poésie surréaliste et la thérapeutique psychanalytique occupent, dans l'histoire des lettres et dans celle de la médecine, une place fort particulière. La première n'est point pure littérature : elle est inséparable d'une recherche, d'une interrogation sur ce qui, le plus profondément, nous constitue, et aussi du désir de changer l'homme et le Monde. La seconde ne transforme le malade qu'en épousant le mouvement de son affectivité, en lui demandant toute la lumière dont la cure a besoin.

C'est pourquoi surréalisme et psychanalyse sont, à mon sens, plus proches encore que ne le pense Breton quand il répond à René Bélance : « Aux yeux des psychanalystes, l'écriture automatique ne valait que comme moyen d'exploration de l'inconscient. Il n'était pas question pour eux de considérer le produit automatique en lui-même, de le soumettre aux critères d'intérêt qui s'appliquent aux différentes catégories de textes élaborés. *Grâce à l'écriture automatique*, écrivait M. Maurice Blanchot se référant à l'usage de cette écriture dans le surréalisme, *le langage a bénéficié de la plus haute promotion. Il se confond maintenant avec la pensée de l'homme, il est relié à la seule spontanéité véritable, il est la liberté humaine agissant et se manifestant*. L'interprétation du rêve ne peut, bien entendu, trouver qu'un point de départ, qu'une base dans la notation objective de l'image onirique. Mais quelque chose d'autre y trouve son compte : c'est la liberté humaine se ravivant dans l'identification parfaite de l'homme et de son langage. Le secret de cette identification, jusqu'au surréalisme, était perdu (1). » Ce texte attribue précisément au surréalisme ce que, dans *La psychanalyse* (2), Jacques Lacan attribue fort expressément à Freud : la découverte du secret de l'identification parfaite de l'homme et de son langage. S'il en est ainsi, surréalisme et psychanalyse peuvent être rapprochés de la façon la plus étroite. Et il me paraît que tout projet psychanalytique pourrait chercher sa devise en cette phrase de Breton : « La médiocrité de notre univers ne dépend-

(1) *Entretiens*, p. 236-237.

(2) V. Jacques Lacan : Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, in : *La psychanalyse*, I — P.U.F. 1956. Il convient du reste de signaler que Didier Anzieu a cru découvrir aux thèses de Lacan quelque source illuministe ou surréaliste (ibid., 229). Lacan s'en défend. Je ne crois pas qu'un tel différend puisse être tranché. Lacan a connu le surréalisme. Mais, d'autre part, il y a eu influence de Freud sur Breton. En sorte que l'on peut penser que l'attention portée par Lacan au surréalisme lui a seulement permis de retrouver des vérités authentiquement freudiennes.

elle pas essentiellement de notre pouvoir d'énonciation ? » (1). Au sens le plus général en effet, répondre affirmativement à cette question reviendrait à formuler les « conditions à priori » de la possibilité du succès de la cure.

Le domaine que le surréalisme tente d'explorer est bien celui auquel la psychanalyse est attentive ; Breton essaie de pénétrer, malgré la censure et les barrières de tous ordres qui en interdisent l'entrée, en cette obscure et intime région que nos angoisses, nos associations non controlées, nos rêves nous signifient sans cesse. Il en recherche, il s'efforce d'en déchiffrer les messages. Car la libération des instincts, réclamée par le surréalisme, n'est pas, comme on l'a voulu dire, et comme certains textes, certaines images pourraient porter à le croire, le pur et simple accomplissement de nos impulsions premières. Il s'agit bien plutôt d'une illumination qui suppose la prise de conscience et n'exclut pas la réflexion. L'esprit n'est pas invité à succomber au délire, mais à « se soumettre à volonté les principales idées délirantes sans qu'il y aille pour lui d'un trouble durable » (2). Et Breton n'hésite pas à rapprocher les sondages effectués, dans le domaine de la sexualité, par Sade et par Freud (3).

On ne saurait, d'autre part, considérer la psychanalyse comme une méthode expliquant du dehors, à titre d'objets, et de façon causale, rêves, lapsus, angoisses ou phobies. Loin d'objectiver et de dévaloriser ces états, Freud leur découvre au contraire un sens, les élève à la dignité d'expressions authentiques du sujet. Nous sommes très près, en ceci, de l'idée surréaliste de message. Breton, sans doute, a été le premier à vouloir assimiler un rêve et un poème. Mais Freud a été le premier, sinon à voir dans le rêve une sorte de langage secret (car rien n'est plus ancien que l'interprétation des songes), du moins à découvrir que ce langage est le nôtre, et à le reconnaître encore dans nos malaises, nos douleurs, nos paralysies. Cet ensemble a un sens, exprime le sujet, lequel parle de tout son être, en dehors de son moi et de sa raison. Laisser parvenir au jour tout ce qui, en nous, tend à devenir parole, et s'en trouve empêché par notre résistance consciente, libérer ce langage essentiel qu'est l'homme, lui ouvrir les voies d'un discours formulé, tel est donc le projet commun du surréalisme et de la psychanalyse.

La parenté des conceptions de Breton et de Freud apparaîtra mieux, sans doute, si on les oppose à celle qui, au XVII[e] siècle, explique par l'effet de notre corps tout ce qui, en nous, n'est pas raison. En cette conception, que l'on peut appeler « classi-

(1) A. Breton. *Introduction au discours sur le peu de réalité*. Gallimard, 1927, p. 31. (Repris in : *Point du jour*, p. 25).
(2) A. Breton et Paul Eluard. *L'immaculée conception*. Editions surréalistes, 1930, p. 28.
(3) *Entretiens* p. 141.

que », l'esprit est seul considéré comme porteur d'un sens, et l'affectivité est tenue pour le lieu des associations mécaniques, des liaisons fortuites ; elle procède de la matière. La recherche de la vérité de l'homme, la constitution de la morale demandent, dès lors, que le trouble des passions soit tenu pour ce qu'il est, à savoir objectivé et réduit au corps : ainsi la suprématie de l'esprit sera assurée, et seules les pensées claires seront tenues pour des pensées. En notre siècle, Alain est demeuré strictement fidèle à ce point de vue. Tout au contraire, psychanalyse et surréalisme reconnaissent à l'affectivité un sens où tout l'homme est engagé. C'est pourquoi la poésie surréaliste ne peut se contenter de donner aux choses une valeur « imaginaire » qui s'opposerait ou se superposerait à leur réalité objective ou à leur caractère utile. Elle veut troubler notre monde en retrouvant un langage originel qui, comme tout langage, a sa vérité, et tenir cette vérité pour celle de l'homme même.

Freud et Breton ne vont-ils pas, cependant, se voir opposés à leur tour si on les réfère, cette fois, aux conceptions romantiques de l'imaginaire ? Car, sur ce point, Freud semble réduire l'imagination à la mesure de la subjectivité humaine. Breton paraît au contraire se rattacher à un courant de pensée naturaliste, admettre que l'homme se voit traversé par des forces cosmiques analogues à celles qui, dans la Nature même, font naître les choses et, selon Novalis, s'épanouir les fleurs. La question est ici plus complexe, et les textes sont parfois contradictoires. C'est pourquoi j'ai cru découvrir chez Breton deux conceptions de l'imagination : l'une, naturaliste, selon laquelle les images s'imposent à nous selon leur propre forme de réalisation ; l'autre selon laquelle elles n'ont de sens qu'à partir d'une faculté proprement humaine, faculté de refus du donné et de libre constitution de sens. Selon moi, du reste, c'est sous l'influence de Freud que cette seconde conception a, chez Breton, prévalu, orientant le surréalisme vers une sorte d'humanisme, et lui permettant d'expliquer par le sujet ce qui était d'abord considéré comme le fruit du monde.

Encore fallait-il, pour s'élever à cette conception sans retomber dans le dualisme, que notre idée du sujet fut élargie. Car nous sommes tous naturalistes sans le savoir : dès que notre conscience claire se voit troublée, nous considérons qu'elle est envahie par une « chose » autre qu'elle, et nous invoquons l'extériorité : l'explication somatique des passions, aussi bien que les croyances spirites, trouvent en ceci leur aliment et ce n'est point par hasard que la plupart des romantiques, s'ils ont renversé, quant aux valeurs, la théorie dite classique de l'imagination, ont maintenu ses présupposés théoriques, et continué à tenir l'image pour une « nature » se manifestant en nous. Com-

ment, cependant, s'il en est ainsi, la considérer, à proprement parler, comme un « message » ? Seul, je pense, Freud pouvait donner une solution à ce problème, et un statut cohérent aux conceptions surréalistes, en montrant que celui qui parle peut ne pas être mon moi tout en demeurant le sujet que je suis. Breton peut, dès lors, sans accepter pour autant le dogmatisme magique ou spirite, déclarer que le choix « s'exerce à travers le poète plutôt qu'il n'est exercé par lui » (1), douter de l'existence de son moi jusqu'à le tenir pour un fantôme (2) et pourtant continuer à donner le pas au message verbal et à l'écriture automatique. Car il a appris de Freud qu'à côté du langage socialisé, objectif, par lequel nous exprimons notre claire vision du monde et l'idée de notre rapport à lui, existe un langage sans logique, ignoré de notre conscience, et qui n'en est pas moins notre langage.

N'en déplaise à quelques critiques hégéliens, l'essence du surréalisme est donc bien la fidélité à l'homme, à la totalité de l'homme, à la tension de l'homme où les évidences d'exigences contradictoires se révèlent au niveau de l'immédiat. Parlant des faits insolites qu'il semble tenir pour des signes, Breton affirme que « seule la référence précise, absolument consciencieuse, à l'état émotionnel du sujet au moment où se produisent de tels faits peut fournir une base réelle d'appréciation » (3). Et nous avons vu Breton faire sienne l'affirmation de Blanchot identifiant le langage à « la liberté humaine agissant et se manifestant ». Il est donc clair que le souci essentiel du surréalisme fut de forger un langage à la mesure de l'homme : ses tableaux, ses films, ses collages, ses poèmes ne sont que des fragments de ce langage. Or nous savons que Freud, après avoir établi que le rêve « excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet », chercha un langage analogue, et crut trouver dans les mots des langues primitives une semblable union des sens opposés (4). Ayant démontré, sur ce point l'erreur de Freud, Emile Benveniste écrit : « ce que Freud a demandé en vain au langage historique, il aurait pu en quelque mesure le demander au mythe et à la poésie ». « Mais alors, ajoute Benveniste, c'est, paradoxalement, dans le surréalisme poétique que Freud... aurait pu trouver quelque chose de ce qu'il cherchait à tort dans le langage organisé. » On ne saurait, je pense, montrer de façon plus décisive la parenté profonde de la psychanalyse et du surréalisme.

FERDINAND ALQUIÉ.

(1) A. Breton. *Point du jour*. Gallimard, 1934, p. 69.
(2) Voir par exemple le début de *Nadja*, Gallimard, 1928.
(3) A. Breton. *L'amour fou*. Gallimard, 1937, p. 58.
(4) Freud. *Essais de psychanalyse appliquée*. Gallimard, 1953, p. 59 et sq.

Psychanalyse et création romanesque

— Hé bien, (dit le psychiatre) je vois dans votre complexe sentimental trois centres : d'abord l'image de la vieille maman, puis la double image femme-fille et enfin une troisième que je distingue mal : ...peut-être ce Russe, ce chauffeur russe, Fiodor, dont vous parlez très souvent, trop souvent...

— Quel cauchemar, gémit (l'écrivain), quelle grossièreté !

Ce dialogue est extrait d'un texte de Bernanos publié sous le titre de *Conversation avec le Psychiatre* (1). (Il s'agit, en réalité, d'un chapitre de *La Joie* qui a été supprimé de l'édition définitive). On y trouve aussi, dans la bouche du psychiatre, cette phrase : *Je ne condamne pas le sens poétique. Je lui reproche de surexciter l'activité de certaines cellules, en particulier des cellules sexuelles, et de compromettre gravement l'équilibre médullaire des sujets qui, pour une raison ou pour une autre, sont devenus incapables de les expulser régulièrement par l'ovulation ou le rut...*

On a eu trop tendance, du moins dans les premiers temps de la psychanalyse, et même jusqu'à ces dernières années, à considérer l'activité littéraire comme le signe d'une névrose et une tentative d'auto-guérison. C'est un schème simple, trop simple... Certes, l'acte d'écrire recouvre une réalité psychanalytique extrêmement riche, mais extrêmement variable aussi. Ce qui est inscrit dans l'œuvre accomplie, c'est, ce peut-être, toute la psychogénèse de l'artiste, susceptible d'être mise en lumière par quelqu'un qui aurait tout à la fois une large compétence psychanalytique et la parfaite familiarité de l'auteur et de l'œuvre — car nous sommes, sur ce point, du sentiment de D. Lagache : l'on peut renvoyer dos à dos le psychanalyste qui s'improvise sociologue et le critique d'art qui s'improvise psychanalyste (2). Et dire que *l'acte littéraire* est le signe d'une psychonévrose, ou, plus précisément, d'une névrose de transfert, c'est à peu près ne rien dire. Dire : *On ne refoule pas impunément dans l'inconscient les*

(1) Cf. Revue *Esprit*, (Déc. 1952).
(2) Cf. Daniel Lagache : La psychanalyse (Collect. *Que sais-je ?*) P.U.F.

traumas émotionnels (Bernanos, ibidem), c'est ne rien dire qui regarde précisément l'écrivain.

A tout le moins, le besoin d'écrire peut-il être considéré comme un *besoin* psychanalytique et étudié comme tel, c'est-à-dire comme manifestation concrète des instincts et réponse du Moi à la demande faite à la vie mentale, réponse aux « pulsions ». Mais il n'existe pas en tant que tel. Il n'est qu'un besoin secondaire, lié à un des grands besoins fondamentaux, et mieux : l'expression d'un besoin. Très souvent, il est lié au besoin de sécurité, avec son nécessaire accompagnement émotionnel d'anxiété, la culpabilité (ceci très visible chez Gide) étant une forme d'anxiété du Moi, en rapport avec le Surmoi. Mais il peut l'être aussi à de nombreux autres : besoin d'estime, besoin d'amour, etc. Ce qu'il est possible d'affirmer, dans tous les cas, c'est qu'il est un moyen particulier de défense du Moi. Il apparaît lorsque le Moi est sur le point d'être débordé par les émotions accompagnant d'autres besoins, émotions contre lesquelles les autres défenses ont échoué. Mais, besoin secondaire, défense secondaire, il appartient beaucoup moins à la motivation qu'à l'élaboration de la conduite.

Une grande tentation aussi, d'ailleurs directement en rapport avec le schème simple *psychonévrose, auto-guérison*, est de considérer le développement d'une œuvre comme une cure psychanalytique. *Les Confessions* de Rousseau ont beaucoup frappé l'esprit à cet égard (et plus d'un *Journal*, lorsqu'ils ne sont pas trop anecdotiques, ni non plus trop elliptiques) et jusqu'à l'échec final de Rousseau illustrant l'impossibilité d'être son propre psychothérapeute. Il n'est pas niable que, dans bien des cas, se produisent, de l'auteur à lui-même, c'est-à-dire de l'être *qui n'a pas impunément refoulé dans l'inconscient certains traumas émotionnels* à l'être qui met en œuvre cette défense particulière du Moi qu'est l'écriture (plus généralement l'expression, la communication) certaines interactions constatées entre le patient et le psychanalyste. Il se peut même que s'y rencontrent les attitudes émotionnelles assez semblables, d'amour ou d'hostilité, manifestées spectaculairement par l'inhibition de la fonction créatrice, par des *pages manquées*, voire des *livres manqués*. Mais l'on ne saurait parler proprement de transfert. Il n'y a pas, comme dans le transfert, actualisation d'un problème inconscient par la répétition, vis-à-vis de l'analyste (ici l'autoanalyste) de réactions inconscientes établies dès le plus jeune âge. Il n'y a pas répétition par l'action, mais reconnaissance par la pensée et l'écriture.

Il faut bien voir, en effet, que le *matériel* n'est pas ici, comme dans la cure psychanalytique, l'inconscient, mais le préconscient, c'est-à-dire *des processus psychiques latents, mais disponibles.* L'inconscient, lui (quelles que soient les insuffisances de cette théorie de l'opposition conscient-inconscient) n'est pas dispo-

nible. Aussi considérables que soient ses qualités de sincérité — il faudrait faire intervenir ici les conduites de la *mauvaise foi* étudiées par la psychologie classique — ou ses dispositions au transfert, l'écrivain n'est pas en mesure de l'atteindre : il ne peut, par ses seules forces, vaincre les forces du refoulement ; il ne peut devenir son propre psychanalyste.

Certes, ce n'est pas dire que son œuvre ne reflète pas son inconscient, mais elle n'en saurait être une expression délibérée et analytique. On connaît la faillite des tentatives de l'*écriture automatique*, qui représentent l'effort le plus poussé dans le sens d'une illustration de l'inconscient. C'est au critique, à l'analyste qu'il appartient ensuite de faire apparaître dans l'œuvre la part de l'inconscient, soit par la méthode intuitive des symboles, soit en étudiant son développement et ses rapports avec la personnalité de l'auteur grâce à toutes sortes de données biographiques ou vivantes.

A la question : « un romancier doit-il se faire psychanalyser ? » nous avons entendu un conférencier répondre : *Oui, il le doit. Il y a, Dieu merci, assez de choses belles et bonnes à exprimer.* Il semblait indiquer par là l'existence d'une sorte de fosse aux serpents dont le romancier aurait intérêt à détourner son regard comme d'un objet tout extérieur. Il prétendait, en somme, que si le romancier accepte de se laisser stériliser — à supposer que cette *stérilisation* soit possible — son impuissance personnelle sera compensée par une puissance générale, d'ordre moral. Une telle opinion est liée à la présupposition que le romancier, plus que de son propre inconscient, est l'interprète d'un inconscient collectif — et fondée sur la fameuse hypothèse freudienne de l'*inconscient collectif*, dont Jung a fait un très large usage. Mais, outre que cette hypothèse a été progressivement abandonnée par la psychanalyse, rendue superflue par les aperçus sur la complexité des interactions entre le développement biologique de l'enfant et l'entourage, il est évident qu'il ne s'agit pas du tout de la même chose. Il y a malentendu sur le mot. Ce qu'on vise ici, sous le nom d'inconscient collectif, c'est une communauté de désirs, d'impressions, d'attitudes, tous sinon parfaitement conscients, du moins préconscients : une vaste disponibilité générale à certaines motivations émotionnelles.

Il faut compter aussi, chez l'écrivain, avec l'irrésistible tendance à la conceptualisation, l'impatience de régler le conflit en termes conceptuels, cet espoir, bien connu et justement redouté des analystes, de *trancher le nœud gordien*. On est fort loin des *cheminements prudents* (D. Lagache) de la cure psychanalytique. (L'œuvre littéraire qui donnerait la meilleure idée de ces cheminements, de ces timides approches, de toute une stratégie assez comparable à celle de la cure psychanalytique, est le remarquable livre, paru

tout récemment, de M. Jean-Charles Pichon : *L'Autobiographe* (1).) En outre, la règle fondamentale, que le patient doit dire tout ce qui lui vient à l'esprit, sans choix, si elle peut valoir, à la rigueur, pour la parole, est inapplicable à l'écriture. Mots, phrases, attaques de phrases, rythme de phrases, tout est choix, choix contraint, tout peut-être dérivation par le mot, par la cadence, sans que l'on doive même parler d'associations d'idées significatives. Il est certain, par exemple, que l'investigation psychanalytique rencontre un champ particulièrement restreint dans l'œuvre des Parnassiens, voire chez un Flaubert habitué à passer ses phrases à l'épreuve du *gueuloir*. On a parlé de sublimation des pulsions sadiques chez le chirurgien, des pulsions orales chez le chanteur. Cette sublimation des pulsions orales pourrait assurément être invoquée à bon droit pour nombre d'écrivains.

C'est pourtant ce même Flaubert qui a dit : *Mme Bovary, c'est moi*. A ce point, nous en arrivons à une identification qui semble devoir être considérée comme un transfert vrai : l'identification au personnage. Ici, il y a bien dissociation, création d'une altérité d'abord symbolique, puis vécue par infusion de l'activité mentale du Moi dans ce Moi détaché, et, finalement, identification plus ou moins accomplie. En outre, on reconnaît l'actualisation, caractéristique du transfert psychanalytique, de conflits inconscients, non vis-à-vis d'un analyste, mais dans la projection idéale du Moi, qui n'est pas, pour autant, un fantasme, ni un miroir, qui trouve, au contraire, presque aussitôt, sa structure propre, impose certaines limitations et résistances, ressenties comme signes d'altérité et provoquant la répétition d'attitudes émotionnelles établies.

Ce transfert peut être simple, volontairement provoqué et entretenu. Ainsi de *L'Enfant* de Jules Vallès, Vallès actualisant en Jacques Vingtras les conflits nés de son ambivalence à l'égard de la mère. Et combien de personnages de romans, de *premiers romans* surtout, et spécialement de notre *jeune littérature*, dont tout l'objet est de liquider un complexe d'Oedipe !

Mais il est infiniment plus fréquent que le transfert soit complexe, à caractère ambivalent, avec projection, non plus sur un personnage, mais sur un catalogue de personnages dont les relations, les attitudes émotionnelles les uns vis-à-vis des autres, forment une activité parasite qui empêche la décharge satisfaisante en provoquant tout au contraire, une augmentation de tension. C'est ce que l'on nomme couramment *la vie* dans le roman, et cette activité parasite, les interactions des projections, l'ajournement de la décharge sont sans doute les composantes du *talent*, l'élément essentiel de la *fascination* que l'on peut reconnaître

(1) Edit. Bernard Grasset,

dans une œuvre, par la répétition qu'ils imposent des mêmes tentatives (Proust) ou par l'exaspération des tensions.

A ce stade, il semble que l'on puisse distinguer deux mouvements contraires, l'un d'expansion, lié à la force propre des projections, à la rigidité de structure déjà acquise, l'autre de concentration, traduisant la lutte du Moi pour préserver son unité. Le Moi ne voulant pas se laisser déposséder de ses projections, il tente sans cesse de conceptualiser le lien d'elles à lui, et, aussi diversifiées qu'elles soient, d'établir entre elles une unité factice. Ce double mouvement est très visible chez Faulkner. C'est, presque toujours, la même tentative de réduction par la chair des contradictions vécues, et nulle part plus claire que dans *Les Palmiers Sauvages*, avec le conflit Harry Wilbourne (culpabilité), Charlotte Rittenmeyer (agression) que, vainement, désespérément, ils essaient de réduire dans la chair : *comment m'as-tu dit que disent les négresses : Grimpe-moi, Harry !* Sur le plan de la chair, voilà ce que pense Harry Wilbourne : *Elle n'a pas besoin de me toucher, même pas le son de sa voix ni son odeur, un soulier suffirait, une de ces fragiles incitations à l'amour oubliées dans quelque coin, par terre.* Mais, presque aussitôt : *C'est l'été de la Saint-Martin qui en est cause. J'ai été attiré dans un paradis d'imbécile par une vieille putain ; j'ai été étouffé, dépouillé de ma force et de ma volonté par la vieille et lasse Lilith de l'année.* L'on sait, en outre, comme, chez Faulkner, (peut-être, surtout, dans *Les Palmiers)* la projection est significative sur les choses : sur les palmiers, « symboles de droiture » témoins de la misérable tentative de Charlotte et de Harry, sur l'eau, l'eau furieuse du Mississipi dans le récit *harmonique* du *Vieux Père*, et M. E. Coindreau a souligné à juste titre l'importance pour Harry des *bancs des parcs, des longues promenades solitaires, manœuvres par lesquelles les timides remportent sur un monde qui les effraie des victoires compensatrices.*

En ce sens, on serait tenté de dire que la réussite de l'œuvre dépend directement de l'échec de l'effort unitaire du Moi. Il est capital que le Moi soit débordé par ses projections, le meilleur signe étant cette *réussite des personnages secondaires* tellement vantée chez Balzac. Il faut, et il suffit à la rigueur, qu'il y ait identification, mais identification complexe, *nombreuse*, ambiguë, déchirée, *parasitée* — et, si l'on peut parler de transfert, transfert raté.

Mais de telles vues se rattachent encore à une conception *dramatique* de l'œuvre conçue comme psychonévrose et tentative de guérison. Cette conception, pour utile qu'elle soit, est à la fois trop large et trop particulière. Elle répond au défaut de la première psychanalyse par la primauté qu'elle accorde à l'inconscient et la sous-estimation corrélative de la conscience, réduite à être *un sous-produit de processus inconscients.* Parcellaire, elle omet les

motivations extérieures ; tout se passe comme si le Moi était seul devant ses projections ; elle ne rend pas compte des interférences capitales de ce que l'on pourrait nommer *les réactions de situation*, la prise de conscience des exigences d'une réalité présente. Elle sacrifie la synthèse à l'analyse, la fonction synthétique du moi à sa fonction analytique, le temps, le temps qui se meut à un temps statique. Cela tient à ce qu'elle s'attache presque exclusivement à la fonction d'expression de soi. Or, cet aspect d'expression de soi et surtout ressenti de l'extérieur, par le lecteur, second personnage de la communication, sans qui il n'y aurait pas communication, et dont, pourtant, cette conception ne tient aucun compte, comme si la création était, en soi, décharge satisfaisante et non point une intentionnalité de structure complexe. Ce que l'auteur vise, vise surtout, vise en tous cas (les travaux sur la psychanalyse du Moi l'ont bien mis en lumière) c'est la réalité totale, le Monde, et les moyens d'y adapter son Moi. Ce n'est pas dire que la fonction d'expression doive être minimisée, mais elle resterait fort insuffisante si l'on perdait de vue qu'il s'agit en fin de compte, et toujours, d'une adaptation.

L'écriture est une conduite comme les autres. Une conduite caractérisée par les deux éléments constitutifs de toute conduite : reconnaissance des besoins de la personnalité et découverte des moyens propres à les satisfaire. Comme toute conduite satisfaisante, elle est résolution des tensions et ajustement à la réalité. Elle n'est pas, ainsi qu'on l'affirme trop souvent, fuite devant la réalité, mais tout au contraire possibilité de soustraire le Moi aux contraintes immédiates de l'entourage, une des faiblesses du Moi étant son trop complet asservissement à ces contraintes immédiates, une autre son incapacité de faire jouer la pensée symbolique. Elle traduit un haut degré de liberté du Moi par rapport au Ça et au Surmoi, soit que le Moi ne se voit pas entravé par des fixations antérieures, soit qu'il manifeste ce qu'on ne peut nommer autrement qu'une disposition naturelle à la sublimation. En réponse aux demandes des besoins et des émotions, de tous ordres, elle représente la découverte d'un acte substitutif, ou, si l'on veut, d'une multiplicité d'objets substitutifs satisfaisants et suffisamment diversifiés pour écarter le risque de fixation regressive.

Mais qui écrit ? Au delà de la capacité de sublimation, et plus précisément, pensons-nous, on pourrait évoquer ce mécanisme important qu'est *le passage à l'acte* (acting out). Indiquons simplement ce que D. Lagache note à son sujet : qu'il est *très développé chez certains sujets qui semblent consacrer une ingéniosité inconsciente à actualiser, dramatiser dans la vie courante les besoins et les objets de leur drame inconscient, avec le but de satisfaire certains besoins ou de maîtriser des situations traumatiques.*

Naturellement, ce que nous disons de l'écriture considérée

comme conduite ne vaut que pour une conduite réussie, impliquant une décharge satisfaisante. Mais une étude reste à faire, l'étude psychanalytique des échecs littéraires, qui, mettant en lumière l'importance de la compulsion de répétition dans ce domaine, établirait les causes principales d'échec : fixation à un passé intériorisé, saturation du préconscient, distorsions du réel par projection de l'*imago* d'objets persécutifs, ou encore *la fixation au père*, la fixation aux idées du père, celui-ci pouvant être tel écrivain (nous pensons à l'influence des Barrès, des Gide) vis-à-vis duquel le sujet actualise le conflit infantile à l'égard du père.

Quand à l'emploi qu'un romancier peut faire d'un concept psychanalytique, en faisant parcourir à ses personnages tel « circuit psychanalytique » décrit ou non décrit, en les affligeant d'une motivation psychanalytique, de conflits psychanalytiques qu'il liquidera plus ou moins arbitrairement, cette tentative scientiste est si futile, de si petit résultat, qu'il semble inutile d'y insister. La psychanalyse n'a jamais donné ses concepts pour transposables. C'est le problème renversé. C'est de l'astrologie. Il nous plaît davantage de terminer sur ces lignes extraites de l'ouvrage de Jean-Charles Pichon que nous avons cité :

Ces derniers mois, j'ai beaucoup écrit et beaucoup déchiré. Il est certain que tous les faits ne sont pas également importants, que l'important n'est pas de dire tout mais de dire vrai, le contraire de choisir : le courage d'être choisi car, quelquefois, le détail signifiant se cache au milieu de souvenirs plus clairs, desquels la seule intelligence ne peut suffire à l'isoler. Mais je n'ai pas déchiré les pages qui précèdent ; j'avais pris du plaisir à les écrire et, dans ce plaisir malsain, il me faut voir la preuve que la guérison dont je me flatte n'est pas encore assurée.

La répétition de ce plaisir malsain, c'est tout le problème.

GEORGES CONCHON.

Ecriture et psychothérapie

La psychanalyse est présente presque partout, sans être toujours expressément nommée, dans la littérature écrite depuis moins de quarante ans. On en retrouve la trace dans les courants suivis par les écrivains les plus divers, qu'il s'agisse de Proust ou de Joyce, de Mauriac ou de Bernanos, de Steinbeck ou de Sartre. Certains livres ont pour but avoué l'investigation de l'inconscient, un défoulement personnel aussi total que possible. Une grande partie de la littérature contemporaine est caractérisée par une introspection féroce, une superbe impudeur, par l'étalage des difficultés conjugales ou sexuelles de l'auteur. Le public demande une littérature de plus en plus audacieuse dans la confidence. Un préjugé significatif commence à se répandre : « l'écrivain se psychanalyse soi-même en écrivant ». Mais le peut-il vraiment ? Toute la question est là.

La psychanalyse — s'il faut rappeler ce truisme, — est une analyse de l'inconscient, et s'adresse avant tout à des malades. C'est parce qu'ils perdent de vue cette simple vérité que tant de bien portants, même médecins, profèrent tant d'erreurs sur le sujet. Les esprits géométriques ou totalement extravertis peuvent difficilement saisir la subtilité des mécanismes d'une névrose. La psychanalyse démonte ces mécanismes, élimine jusqu'à leur poussière par un patient travail. La première loi de ce jeu de patience est, naturellement, pour le médecin, de ne rien laisser dans l'ombre, pour le patient de tout dire, puisque la culpabilité se concentrerait entière, dans le seul point demeuré obscur.

Le véritable roman psychanalytique, et le seul qui ne sera jamais écrit, serait donc celui que nous lirions si une cure pouvait être enregistrée, puis transcrite, et si l'on pouvait traduire en signes les silences, les soupirs et les intonations, etc. Roman qui ne sera jamais écrit, puisque celui qui se prêterait à une telle expérience perdrait du même coup toute liberté d'expression, toute spontanéité. Or le propre du langage parlé par un psychanalysé est d'être, esthétiquement parlant, informe, puisqu'il se livre à des associations d'une totale liberté, d'où toute idée de choix est exclue.

Mais écrire, c'est justement le contraire. En tout cas, ce n'est pas s'abandonner au jeu d'un langage qu'à la limite on peut rêver presque inarticulé ! La définition du Logos par le Dr Lacan : *Le logos est le lais où se lit ce qui s'élit* (1), laisse, dans son obscurité, transparaître l'idée du choix, et de la fixation matérielle. Qu'il expose, sublime, ou transfère ses instincts, l'artiste, par définition, prend un recul objectif par rapport à ses propres problèmes, et tâche de s'élever du particulier au général. Même libéré de toute tradition classique, il est forcé de suivre la loi du dédoublement créateur qui le rend, à chaque instant, juge de soi-même. Forcé d'élaborer une forme, il sait bien que celle-ci ne peut être *cri* que le temps d'un mot, *feu* que le temps d'un éclair.

(1) In : *La psychanalyse*, 1, *Sur la parole et le langage*, 1956.

Sinon elle se renonce elle-même et devient, très exactement, *pathos*.

Ecoutons, dans *Dédalus*, Joyce s'amuser à tenter l'impossible, à travers son héros Stephen :

Sa conception personnelle du langage débordait de son cerveau, s'insinuait dans les mots qui s'assemblaient, et se disjoignaient en rythmes fantasques :

Le lierre pleurniche sur le mur,
Pleurniche et niche sur le mur,
Le lierre jaune sur le mur,
Le lierre, le lierre sur le mur.

A-t'on jamais entendu pareil galimatias ? Bon Dieu ! A-t'on jamais vu un lierre qui pleurniche sur le mur ? Le lierre jaune, cela, c'était exact. Et puis l'ivoire jaune. Et pourquoi pas le lierre ivoire ? Maintenant, le mot brillait dans son esprit, plus net, plus éclatant, que le bel ivoire ravi par la scie aux défenses nuancées des éléphants. Ivoire, avorio, ebur...

On voit à quel point l'élaboration de la forme est consciente, et la trouvaille d'un mot harmonieux, bienvenue ! On voit aussi que quatre vers *fantasques* suffisent à épuiser la patience du lecteur.

Mais il y a plus grave. Que la sincérité totale cherche, pour s'exprimer, le moule de la plus grande perfection possible, cela n'est pas une faiblesse, cela peut être une force : le cas de Gide en fait la preuve. Après tout, ce qui se conçoit bien s'énonce clairement : le vieux principe est peut-être valable pour une prise de conscience. Mais, précisément, c'est cette prise de conscience *complète* qui est impossible à l'écrivain.

Ayant tenté d'écrire un livre qui voulait être l'histoire aussi complète, aussi sincère que possible d'une vie de femme, et de femme-écrivain, j'ai dû renoncé à le publier, parce qu'il n'était pas *vrai*, ni de la vérité intrinsèque de l'œuvre d'art, ni de ma propre vérité. Il était en marge des deux vérités (1). Ainsi, dans l'*Autobiographe* (2) Jean-Charles Pichon déclare sans ambages : *Lorsque j'ai commencé cette autobiographie, j'ai commencé de tricher. Je ne partais pas vraiment au hasard... L'homme porte son passé comme un secret dont il n'aurait pas reçu pleine confidence. A tout moment, pour le comprendre, il lui faut improviser, et, très souvent, pour inventer, déformer le peu dont il se souvient.*

On voit à quel point la lucidité intellectuelle peut laisser intacte la culpabilité ou l'angoisse. Et l'on comprend bien pourquoi : à défaut d'un défoulement total, ce que l'écrivain espère, de sa confession, c'est une confirmation de soi-même par autrui, une sympathie, une approbation, et finalement *un pardon*. *Une sorte de tribunal auquel je pourrai*

(1) Je m'étais dédoublée en une héroïne qui n'était pas tout à fait moi, elle-même dédoublée en sa propre fille, à travers laquelle elle revivait son enfance. Je me permets de citer une page de ce livre, pour illustrer les difficultés que rencontre un auteur aux prises avec son propre inconscient, difficultés qui touchent autant la forme que le fonds :

Catherine avait été quelquefois tentée d'écrire un livre sur la maternité et l'enfance. Mais elle n'avait jamais été plus loin que le titre (Le sel sur les lèvres : *sel de la mer et du baptême, goût salé de l'angoisse, à la naissance*). *L'enfance et la maternité étaient en effet, les deux réalités qui lui faisaient le mieux sentir quel abîme sépare l'esprit de la vie. Il s'agissait de deux ordres totalement différents, et son intelligence ne lui eût servi de rien, si elle avait réalisé, — ce qui s'était avéré impossible, le livre de l'enfance. Car ce livre aurait nécessairement confondu sa propre enfance et celle de Colombe, et, pensant à Colombe, elle aurait*

appeler quand je me trouverai dans la détresse, écrivait Kafka à son ami Brod, à propos de ses fragments de romans. Et René Lalou parlait dernièrement de l'*impuissance de l'autobiographe à se purifier par un verdict qui lui rendrait la paix du cœur et de l'esprit* (3). Tribunal, verdict, les mots ont ici leur sens plein. Il n'est que trop vrai : nous ne pouvons être sauvés d'un danger intérieur, soulagés d'un remords, ou débarrassés d'une tentation morbide, que par la réponse de l'autre.

Dans un roman trop oublié, *Identité*, publié aux Etats-Unis il y a une dizaine d'années, et qui obtint le Prix Harper, Jo Sinclair nous racontait la cure psychothérapique d'un jeune Israélite américain, Jack Brown, à la guérison duquel nous assistions, à travers sa lente prise de conscience. Mais l'auteur se séparait assez nettement de son héros pour nous donner, de temps en temps, lecture des fiches du psychiatre, et pour interrompre les récits de Jack par des descriptions objectives. Ce roman, qui est peut-être le chef-d'œuvre du genre, ne nous laissait pas oublier un instant que Jack était un personnage, et son médecin un autre personnage. Ainsi, dans la mesure où le lecteur s'identifiait avec Jack, c'était lui qui guérissait, en même temps que le malade, grâce à la présence, aux réponses du médecin. L'auteur s'était volontairement effacé, et, visiblement, n'attendait rien de son lecteur. Qu'attendre, en effet, d'un lecteur (public ou critique) qui juge, se trompe sur vous et se cherche soi-même ? Finalement l'auteur demeure seul, comme Sisyphe, et roule le rocher de son moi malheureux, de livre en livre...

Ainsi voyons-nous se préciser la différence essentielle qui oppose la psychanalyse, science de l'inconscient, au roman-confession, qui ne fait guère qu'exposer *les symptômes* du mal intérieur de l'auteur. Il va sans dire que cette confession ne délivre pas autant que la confession sacramentelle, qui nous met en présence d'un homme concret, doué du pouvoir d'absourdre. Celle-ci à son tour est d'un autre ordre que la psychanalyse, puisqu'elle ne délivre que de la culpabilité consciente.

La confession est un sacrement, la psychanalyse un traitement, et le livre un symptôme. Comme tout symptôme, il ne signifie jamais exactement ce qu'il croit signifier, et c'est là l'équivoque fondamentale qui pèse sur la conception même du roman psychanalytique.

GENEVIÈVE GENNARI.

du même coup dépassé la littérature, et retrouvé la vie. Elle n'aurait pas pu se servir des mots usés par l'expérience, et dont le sens sonnait blasé à ses oreilles : il lui eût fallu inventer un style, — bien plus, réinventer un langage, de même qu'auprès du berceau de sa fille, autrefois, elle laissait fuser sa passion en appellations privées de toute signification, quand les deux syllabes qui, pour les autres, limitaient et exprimaient Colombe tout entière : — Co-Lomb', ne lui suffisaient plus, et qu'elle se livrait, au fil de l'imagination, à la débauche verbale de l'amour, tantôt évoquant les choses rondes et bonnes : ma boule d'or, ma boule de lait, ma boule de plumes, tantôt sa faiblesse, à l'infini : Ma Petite-Petite-Petite, Petit', mon Petit-Petit-Petit-P'tit-P'tit-Tît-Tît-Tît-Tît... enfin réduisant son vocabulaire à des sons primitifs, qui ne signifiaient plus rien, et qu'elle n'aurait pas su transcrire plus qu'un bruit entendu de la gueule d'une mère-singe, ou du bec d'une mère-cygne.

(2) Edit. Bernard Grasset. Collect. *Rien que la vie.*

(3) In : *Les Nouvelles littéraires*, 11 octobre 56.

Théâtre et psychanalyse

Recevant un jour H. R. Lenormand à Vienne, Sigmund Freud le conduisit devant sa bibliothèque : *Voilà mes vrais maîtres*, dit-il, *voilà mes répondants*, et il lui montra le rayon qui portait les œuvres des tragiques grecs et les œuvres de Shakespeare. Ce n'est pas la boutade polie d'un savant à un dramaturge : bien loin d'être un accident de l'histoire littéraire, les rapports de la psychanalyse et du théâtre sont en un sens consubstantiels, et l'on pourrait dire qu'il n'est point de psychanalyse sans théâtre, ni de théâtre, sans psychanalyse. Le seul fait nouveau, c'est que depuis trente ou quarante ans, cette liaison millénaire est devenue une liaison affichée, voire ostentatoire.

L'un des traits les plus constants de la psychanalyse est de nous proposer une conception dramatique de la psychologie. Notre âme ou notre personnalité y apparaît comme le *théâtre* de conflits entre différents systèmes psychophysiologiques. Le ça, le moi et le surmoi, nous le savons bien, ne sont pas des entités ou des personnages ayant une existence indépendante : mais ils ne demandent en quelque sorte qu'à en prendre la figure, qu'à devenir en se transposant dans la langue des poètes, les deux cu trois hommes qui mènent en moi une guerre cruelle. La psychologie analytique de Jung utilise d'ailleurs elle aussi des concepts qui pourraient devenir des entités, comme celui de l'ombre ou celui de persona : et il n'est point nécessaire de rappeler que ce terme même a une origine purement théâtrale. Le processus d'individuation jungien apparaît d'ailleurs comme le schéma à nombreux personnages d'une sorte de tragédie individuelle et constante.

Ce caractère dramatique devient encore plus évident si nous passons de la théorie à la pratique : la cure psychanalytique demande au patient de se faire le metteur en scène de son drame intérieur. Elle l'oblige à traquer puis à définir « ceux » qui l'habitent ; elle attire son attention sur leurs conflits tels qu'ils se traduisent dans les œuvres d'art naïves comme les rêves ou les diverses transpositions symboliques. La vie intérieure apparaît comme une tragédie à deux ou trois personnages, lourde de fatalité, mais dans laquelle une sorte d'auto-révélation guidée par le psychanalyste peut éluder ou transformer le dénouement en cours de représentation. Les prototypes généraux de ces tragédies individuelles sont d'ailleurs relativement constants : il nous renvoient aux complexes et ce n'est certainement pas un hasard si le maître complexe de toutes les théories psychanalytiques correspond trait pour trait au maître mythe de tout le théâtre occidental. Œdipe, mythe et complexe, est à la fois le père du

théâtre et le père de la psychanalyse : si l'œuvre de Sophocle peut encore émouvoir le lecteur ou l'auditeur d'aujourd'hui, Freud l'a bien dit, c'est parce que la tragédie grecque, c'est la nôtre, parce que nous sommes des Œdipe en puissance, en lutte intérieure contre la fatalité que son histoire matérialise.

Il est à peine besoin de rappeler que cette consanguinité entre le théâtre et la psychanalyse a été reconnue depuis toujours. Par le choix de ses sujets et de ses héros la tragédie grecque plonge dans un très ancien passé religieux de l'humanité dont elle donne une image déjà rationalisée et parfois politisée. Mais au-delà même de ce passé, elle atteint des structures psychologiques intemporelles, elle propose des hypothèses dont le pouvoir d'explication dans le monde moral s'est révélé aussi permanent que celui de l'hypothèse atomiste dans le monde physique. Or, cette explication, par le mécanisme de la catharsis prétend être aussi traitement et guérison. La tragédie c'est la mise à jour progressive du complexe qui est inclus dans le mythe, exactement comme dans la cure psychanalytique. « *La tragédie d'Eschyle et de Sophocle* » répétait récemment encore M. Pierre-Aimé Touchard en préfaçant un *Théâtre Antique* (1), *se présente à nous de génération en génération, de peuple à peuple, comme une sorte de miroir implacable nous conviant à un examen de conscience sans tricherie...* N'est-ce pas ainsi que la psychanalyse prétend elle aussi nous délivrer : en dénonçant les tricheries de la conscience, en réduisant le nombre des faux personnages de la tragédie intérieure ? La pièce est la résolution d'un conflit des personnages ; mais en un autre sens, elle est en même temps résolution d'un conflit de l'auteur, et enfin invitation à la résolution d'un conflit du spectateur lui-même. Ce n'est pas là simple manière de parler ou vue de l'esprit, puisque la psychanalyse elle-même à la fin nous donne raison en recourant, avec Moreno et quelques autres au psychodrame, c'est-à-dire à la cure médicale par la représentation et par le théâtre. Bref l'histoire du théâtre dans ses rapports avec la psychalalyse pourrait s'inscrire entre les deux noms de Sophocle et de Moreno. Elle ne nous intéresse ici que dans la mesure où elle est évolution d'une forme littéraire. Il est clair que si le psychodrame de Moreno est la forme la plus didactique et la plus directement efficace du point de vue médical, il est aussi la forme la moins élaborée du point de vue de la littérature : il peut représenter pour un certain théâtre contemporain, l'incarnation extrême d'un danger.

A vrai dire certains n'hésitent pas à faire remonter beaucoup plus haut le commencement de la fin. Ils signalent dans Euripide déjà la dégradation de la tragédie, d'une mythologie de la personne

(1) Edit. Club des Libraires.

en une psychologie des individus, et cela leur permet de condamner joyeusement toute la tragédie française du XVII[e] siècle, par exemple, puisque elle descend d'Euripide qui déjà... Mais la littérature ne peut pas se nourrir de la répétition indéfinie du général : il lui faut exploiter toutes les ressources du particulier, toutes les nuances des cas d'espèce, et, si elle ne se borne pas à l'anecdote pure et simple, si elle dépouille efficacement les apparences, elle rejoint constamment la psychologie des profondeurs. Pour la tragédie classique, il serait sans doute cavalier d'identifier les trois termes : le monde, l'homme et Dieu que M. Lucien Goldmann étudiait récemment à propos de Pascal et de Racine, avec le ça, le moi et le surmoi de Freud, mais il est impossible de ne pas faire au moins le rapprochement. Pour Shakespeare, ni Freud, ni personne ne conteste qu'*Hamlet* ou *Macbeth* ou dix autres pièces ne représentent d'une manière valable des situations universelles. La décadence effective de l'art dramatique se manifeste non point par le choix des thèmes et des situations, mais par l'insuffisante analyse du langage et des conventions. Ce qui stérilise irrémédiablement une grande partie du drame romantique et de ses succédanés, presque toute la comédie bourgeoise du XIX[e] siècle et du XX[e] siècle, c'est l'acceptation du langage ordinaire pour argent comptant. On tombe dans le verbalisme pur, grandiloquence ou calembour, on prend les personnages pour ce qu'ils se donnent (et cela vaut aussi quand ils se donnent pour menteurs ou fourbes) sans chercher à savoir ce qu'ils sont : et du coup, ils ne sont rien. La pièce, par rapport à l'auteur, peut être psychanalysée comme n'importe quel produit d'une industrie, mais n'essayant jamais d'atteindre la vérité des personnages, elle ne peut en aucune manière délivrer la vérité des spectateurs. La récente reprise du *Demi-Monde*, de Dumas fils, témoigne fort bien de cette carence.

Ce sera peut-être l'honneur du théâtre à notre époque d'avoir sous l'influence de Freud ou parallèlement à lui essayé de rétablir le contact dramatique avec l'homme des profondeurs. Il est bien difficile dans la plupart des cas de fixer les influences, de trancher si une œuvre est directement née de la lecture de Freud et de la connaissance de ses idées ou si elle redécouvre le monde de la psychanalyse par ses propres moyens. Dans leur honnêteté, leur simplicité pathétique, les belles *Confessions d'un Auteur dramatique* de H. R. Lenormand (1) permettent de suivre dans le détail les rapports difficiles d'une œuvre de dramaturge avec les grands courants de la pensée d'une époque, et dans ce cas tout particulièrement avec la psychanalyse. Ici l'influence directe est reconnue, elle est certaine, et peut-être est-elle lourde.

(1) Edit. Albin Michel.

Au contraire, elle est beaucoup moins sûre dans le cas de Pirandello qui avait déjà largement dépassé la trentaine (mais n'avait pas encore été joué) quand Freud commença à prendre conscience de sa doctrine. Mais il est clair que toute l'expérience pirandellienne de l'humanité est parallèle à l'expérience freudienne. Il s'agit toujours chez Pirandello d'un passage au-delà des apparences psychologiques ou sociales, d'une destruction de l'homme-marionnette par l'homme de vérité : *Un flot d'humanité envahit ces personnages,* dit Pirandello *; les marionnettes deviennent tout à coup des créatures de chair et de sang et des paroles brûlantes sortent de leurs lèvres... Ils ont découvert leur propre visage sous ce masque qui faisait d'eux des marionnettes en leur propre main ou en celles d'autrui, qui leur donnait l'air d'être durs, anguleux, en bois, sans délicatesse et sans raffinement, compliqués et mal d'aplomb...*

Beaucoup plus ostensiblement et docilement, Eugène O'Neill subit l'influence freudienne. Nul doute qu'il ne tire de là l'idée d'utiliser dans trois de ses pièces, *le Rire de Lazare, le Grand Dieu Brown* et surtout l'*Etrange Intermède* (1) le masque pour signifier la dualité de ses personnages, l'homme social et l'homme intérieur. Il est difficile, malgré le bon petit livre récent de M. Michel Zéraffa (2), de parler d'un auteur aussi rarement et aussi incomplètement joué en France, et pourtant on se demande si l'œuvre d'O'Neill dans laquelle il a le plus sûrement et le plus efficacement rejoint la psychologie des profondeurs, ce n'est pas celle où il s'est inspiré, non de Freud, mais d'Eschyle, *le Deuil sied à Electre...*

Et cela pour une raison qui vaut aussi en partie pour H. R. Lenormand et pour bien d'autres. Le bouleversement opéré par Freud dans les sciences de l'homme ne peut être surestimé. Il nous a rendu d'immenses domaines de l'âme dont les psychanalystes orthodoxes ou dissidents ont entrepris l'exploration. Pour les dramaturges, comme pour les romanciers et pour les poètes, il est impossible de ne pas en tenir compte : mais il est dangereux de s'y aventurer à la suite des psychanalystes ou avec une volonté didactique ou thérapeutique. Tout ce que nous avons essayé de prouver ici, avec l'assentiment de Freud lui-même, c'est que dans ces immenses domaines, depuis Eschyle, les dramaturges sont chez eux. Il leur faut rentrer dans la maison de leur père, retrouver le mouvement et le langage de l'âme, mais en restant fidèles à l'enseignement des mythes et non pas en explicitant laborieusement l'enseignement des complexes. Dans la très abondante littérature dramatique contemporaine inspirée par les mythes grecs, une part est caduque parce que des mythes elle ne garde que les aspects anecdotiques, psychologiques ou

(1) Edit. Gallimard.
(2) Edit. de l'Arche.

politiques les plus superficiels, une autre l'est aussi parce qu'elle ne rejoint pas au-delà de la psychanalyse comme science la psychanalyse comme expérience et comme intuition.

Que l'apport positif, vivifiant, de la psychanalyse au théâtre puisse être énorme, cela ne fait pas de doute, et l'on pourrait en terminant en indiquer deux ou trois exemples très différents. C'est bien l'univers psychanalytique qui affleure à chaque instant par exemple sous le lyrisme débordant des pièces de Jean Genet. Une pièce comme *les Bonnes*, dont Jean-Paul Sartre a admirablement analysé les tours, détours, dessous, truquages et tourniquets (in *Saint Genet* p. 561-573) (1) est une sorte de psychodrame de l'homosexualité écrit par un dramaturge suprêmement adroit.

D'une manière très différente, on peut dire qu'une partie du théâtre de Eugène Ionesco est consacrée à prouver la psychanalyse par l'absurde : les chaises dans *Les Chaises*, le géant sans cesse grandissant dans *Comment s'en débarrasser* (2) sont des figures spatiales démesurées, à la fois comiques et tragiques, d'attitudes qui sans cela échapperaient au langage et même à la conscience des personnages. Il y a là, dans le saugrenu et le cocasse, mais enfin indéniable, un pouvoir créateur de mythes efficaces.

Enfin, d'une manière très différente et de celle d'Ionesco et de celle de Genet, refusant de se méfier de notre « complexe du conférencier » mais au contraire l'abordant de front, le T. S. Eliot de *Cocktail Party* (3) met le psychanalyste sur la scène et lui confie la direction de la pièce. Le mélange de haute poésie, d'humour et de mysticisme en effet ne peut voiler dans ce cocktail, l'arrière-goût freudien de sir Henry Harcourt-Reilly et de sa méthode de délivrance. Ici, la psychanalyse est portée sur la scène, mais comme dans la tradition théâtrale la plus haute, elle est en même temps dépassée, entraînée vers le haut, considérée comme il faut et comme le faisait Sophocle, c'est-à-dire comme une discipline auxiliaire de la délivrance et du salut.

Nous avons choisi à dessein trois exemples extrêmes : on pourrait en trouver d'intéressants dans d'autres régions du théâtre encore, dans l'*Electre* de Marguerite Yourcenar par exemple, ou dans *Sud* de Julien Green (4). A des degrés divers, l'enseignement est toujours le même : la psychanalyse a rendu un grand service à l'art contemporain parce qu'elle lui a ouvert à nouveau d'immenses possibilités d'expression qu'il avait peu à peu négligées, parce qu'elle lui a rendu un sens du langage avec la faculté et le courage de s'en servir.

ROBERT KANTERS.

(1) Édit. Gallimard.
(2) Edit. Gallimard.
(3) Edit. du Seuil.
(4) Edit. Plon.

Nos freudaines

Depuis Freud, les Français savent qu'ils ont des complexes. Je crois que l'influence du freudisme sur nos mœurs s'arrête là. On ne voit chez nous rien de pareil aux effarants remuements que les thèses et les méthodes de la psychanalyse ont produits aux Etats-Unis, par exemple.

On nous dit rationalistes, et nous nous détournons de mille choses raisonnables pour le simple motif qu'elles nous paraissent en opposition avec une pratique mesurée de la vie. On croit les Anglo-Saxons traditionnalistes : ils changent de traditions avec une étonnante facilité, particulièrement sous l'impulsion de l'esprit scientifique. Nous mangerons du pain blanc et du sucre raffiné jusqu'à la fin des temps, encore qu'on nous ait démontré vingt fois que ces aliments sont des espèces de poisons. Vérité pour nous irréfragable mais inacceptable. De même, nous ne projetons pas dans une infinité de sectes religieuses les désordres métaphysiques dont, pourtant, nos esprits sont la proie. On n'imagine pas en France une église baptiste, avec pieuses baignades en public, ni une église mormonne honorant, fût-ce théoriquement, la polygamie. Tout ce qui est insolite, disgracieux, un tant soit peu risible, se dérobe à notre pensée. Surtout ce qui évoque, directement ou indirectement, les images de l'intimité amoureuse.

Ces images nous excitent au point que nous sommes obligés, pour dissimuler notre trouble, de nous envelopper d'hilarité, comme les navires de guerre s'enveloppent de fumée. C'est le mécanisme de la gauloiserie ; et jamais sans doute ne fut-il davantage sollicité par une conception psychologique qu'au moment où les premiers commentateurs de Freud nous expliquèrent le rôle joué par la libido.

Bien entendu, le mot fut mal compris, par l'effet du glissement qui se produit à proximité de toutes les idées familières. Même les personnes les moins grossières et les plus réfléchies eurent tout de suite tendance, dans ce pays, à outrer la part de l'érotisme, dans une théorie qui, à y bien regarder, n'a vraiment rien de libidineux. Mais le mot y était, et l'esprit français ne pouvait s'empêcher de l'illustrer, par les mêmes relations qui font sortir un dessin de sa *légende.*

Pour le vulgaire, et aussi un peu pour l'homme cultivé, dans la

mesure où il se repose parfois dans la vulgarité, l'analyse freudienne commençait au nourrisson qui éprouve des jouissances; de même nature, somme toute, que les plaisirs physiques des amoureux. Ce qui bouleverse complètement l'atmosphère affective dont nous entourons, d'une part l'image d'une mère allaitant son enfant, d'autre part l'image d'un couple faisant la bête à deux dos. Un rapprochement aussi hardi peut satisfaire notre intelligence, par des justifications persuasives ; il n'en heurte pas moins notre sentiment de la vie, et spécialement l'idée que nous nous faisons de la sensualité. A celle-ci, nous vouons — ne l'oublions pas — une dévotion ambiguë, mais exclusive, à la fois fervente et ironique, pudique et obsédante. Les Français ne pourront jamais admettre que l'amour, tel qu'ils l'entendent, c'est-à-dire le commerce charnel idéalisé par le mythe de la passion, ne soit pas un domaine tout à fait à part.

Puis la description des tourments de l'enfance, telle que Freud et ses disciples l'ont proposée, ne correspond pas pour nous, je ne dis pas à la réalité, mais au souvenir que nous en gardons.

Peut-être le docteur viennois aurait-il infléchi sur ce point la courbe de sa pensée s'il était né tourangeau ou champenois, citoyen d'une nation qui ne s'éveille pas, à chaque génération, dans le doute et dans l'angoisse. Le jeune Français, beaucoup plus tôt que la plupart de ses contemporains étrangers, lie amitié avec la société, avec le monde réel. C'est le motif pour lequel il peut se payer très tôt le luxe de l'individualisme. Les ténèbres qu'il a traversées, les drames dont il a été le héros, avant l'épanouissement de sa conscience, disparaissent aussitôt de sa mémoire. Il aborde la puberté avec une âme et un corps ignorants. Et pour lui la révélation des magies auxquelles préside le malicieux Eros devient alors la grande affaire ; préoccupation qu'il convient de dissimuler sous un rideau de moqueries, par le même mouvement qui fait que les animaux se mettent à l'écart dans les moments où leur énergie s'affaiblit.

Les souvenirs d'enfance à quoi s'abandonnent nos écrivains, par exemple, ne vont jamais au-delà de l'émerveillement, du charme, de la tendresse, sentiments secondaires, sous le couvert desquels bouillonne la barbarie primitive où la psychanalyse pousse ses enquêtes. Les premiers psychanalystes eurent l'imprudence d'esquisser leurs schémas sans tenir compte du respect que beaucoup d'hommes, et chez nous plus qu'ailleurs, vouent à leurs débuts dans la vie. A tort ou à raison, nous considérons l'enfant que nous étions comme un être délicat et compliqué, à qui ne s'adapte guère la machinerie simpliste et brutale imaginée par l'école freudiste. Le vagin denté, le complexe de castration, la jalousie du bébé envers son père, et autres épures psychologiques, sur lesquelles insistèrent naïvement les promo-

teurs de la doctrine, nous paraissent follement arbitraires, exceptions prises pour la règle, parties d'un phénomène prises pour le tout. Et surtout idées comiques, que notre instinct répudie irrésistiblement, comme incompatibles avec une réalité fondée sur le bon sens et le bon goût.

Ici, l'on se tromperait gravement en ne distinguant pas avec soin, les deux formes du ridicule : la forme inférieure, à laquelle répond *le rire qui ne comprend pas*, et la forme supérieure, qui va plus loin que la compréhension, et qui intervient dans le discernement intuitif des moralistes ou des artistes. Peut-être a-t-elle le pouvoir de corriger la raison, au nom d'une certaine harmonie cosmique, dont nous avons le pressentiment, volontiers euphorique et explosif.

Quoi qu'il en soit, l'esprit français dans son ensemble n'a pas accepté de *pratiquer* les découvertes freudiennes. Même les thérapeutiques issues ou dérivées de la psychanalyse ne se sont guère implantées en Occident, malgré leurs séductions extérieures, notamment vis-à-vis des femmes. Pour que celles-ci n'aient pas, en masse, cédé à l'envie d'aller longuement parler d'elles dans le cabinet d'un médecin spécialiste, qui prend professionnellement au sérieux la moindre de leurs confidences — à quoi se dérobent même les maris, les garçons-coiffeurs, les bonnes amies et les concierges — il faut que d'autres facteurs, plus puissants encore, aient joué en sens contraire.

Pourtant il y eut un moment où le snobisme, joint à la curiosité intellectuelle, sembla conduire à la victoire les nouvelles doctrines, jusque sur ce terrain français, qui leur convenait si peu. La fondation de diverses publications, l'afflux d'ouvrages animés par le même esprit, et composés par des autorités en la matière (Dr Allendy, Dr Laforgue, etc.), l'attention marquée que maints écrivains portaient au freudisme (H.R. Lenormand, Gide, Malraux, Green etc.), l'influence exercée par Freud sur le surréalisme, qui faisait fléchir pour le génial viennois le parti pris de négation et de sarcasme universel, où Breton et ses amis pensaient trouver un profond raffraîchissement de l'âme, tout cela fit illusion, vers 1930-35. Signe caractéristique : la théorie bourgeonnait, se ramifiait, s'épanouissait comme un arbre. Il s'en fallait de peu que les modestes observations cliniques dont le promoteur du mouvement était parti ne produisissent, de proche en proche, une philosophie et même une religion en règle, avec ses dogmes, son sacerdoce, sa liturgie. Certains glossateurs s'affairaient à « repenser » l'histoire, la politique, l'esthétique et l'éthique en fonction de la censure, du refoulement, de l'ambivalence et de tout ce qui s'ensuit. Pour mesurer l'étendue d'un tel élan spirituel, il faut lire les livres consacrés par des psychologues de la stricte obédience à des peintres, à des écrivains célè-

bres. Par exemple, l'*Edgar Poe* de Marie Bonaparte : deux gros volumes de texte serré, sans une hésitation, sans un sourire, où l'auteur des *Contes extraordinaires*, sa vie, dans les moindres détails, ses œuvres, considérées ligne à ligne, étaient doctoralement expliquées, sur la base des fameux schémas, par deux ou trois particularités de sa petite enfance. Le génie poétique tombait au rang de sous-produit, secrété automatiquement par une maladie de l'âme, laquelle obéit à un petit nombre de nécessités, toujours les mêmes. Il est clair que cette sorte de critique interne, s'appliquant à des faits humains qui étaient aussi des faits de civilisation, n'avait aucune chance de se maintenir chez nous.

Depuis vingt ans, on rencontre de moins en moins ces savants ouvrages où la fréquence du rythme impair chez Verlaine, ou bien le goût de Hugo pour l'épithète *extasié*, sont directement déduits d'accidents que subit leur éducation première. Quant au freudisme surréaliste, qui mettait une note de révérence presque saugrenue dans cette entreprise de dissociation et de damnation, il s'est lassé, depuis que les dames du monde se font analyser aussi simplement qu'elles se purgent. Dans le roman contemporain, plus aucune trace de freudisme, sauf quelques allusions aux sempiternels complexes (qui ne sont plus alors qu'une tournure de langage). C'est que le roman lui-même est devenu, pour celui qui l'écrit, une manière de *libération* systématique ; le médecin spécialiste est remplacé par le public, confident anonyme, abstrait et muet ; et le *transfert* rituel prend la forme de cette obscure exigence : « Tu payeras six cents francs pour avoir le droit de m'écouter conter ma vie. Ainsi me donneras-tu une multiple et inépuisable preuve d'amour ».

Ce processus, comme il faut dire en ce domaine, fonctionne surtout au bénéfice des romancières. Cependant que le phénomène le plus freudien, du côté masculin, réside dans le succès des histoires de gangsters, et de la littérature égrillarde. Aussi dans l'aspect que prirent certaines attitudes politiques...

A cet égard, il faudrait regarder l'ensemble de la société moderne comme un « sujet d'analyse », comparable à ces petits bourgeois chez qui Freud décelait un penchant secret au désordre et à la violence. Tout ce qui s'est passé au cours du dernier demi-siècle a peut-être pour cause la tranquillité excessive qui régna sur notre continent durant la période précédente. Après « la France s'ennuie », « l'Europe s'énerve ». Sur cette base, on peut dire que l'influence de la psychologie freudienne, faible vis-à-vis des individus, fut immense vis-à-vis des collectivités. Du moins sait-on donc aujourd'hui *comment* l'espèce se déséquilibre au moment où elle tombe. Le minimum de maîtrise de soi coïncide avec le maximum de lucidité.

ROBERT POULET.

Psychanalyse de Phèdre

(Fantaisie)

Elle s'avança d'un pas qui était très théâtre. De ses voiles, elle tendait une voile à qui soufflerait dedans, Dieu ou le vent. La robe-fourreau de satin noir : à croire que c'était Sarah Bernardt. Une infirmière, au garde à vous près de la porte, annonça : — *Madame Phèdre !* — *C'était donc bien vous, Madame!* s'écria le Professeur, et baisa la main. *Quel honneur pour moi! La fille de Minos... — Et de Pasiphaé...* ajouta Phèdre sans rougir de Pasiphaé. *Je suis Phèdre ou Phèdre est moi. Nous sommes quelques milliers de vers grecs ou latins, français, italiens. D'Euripide à d'Annunzio, rien de plus célèbre que moi, de plus théâtral.* Elle s'écroula sur le divan psychanalytique, car elle ne pouvait apercevoir un divan sans s'écrouler. Elle s'écroulait mais se construisait. Quel art ! Répandue parmi les coussins, languissante mais dominante, le corps présent et lointain, la main blême vers une ombre de lévrier, le front penseur, une lumière filtrant des cils, méprisante, suppliante, reine et victime. — *Madame...* balbutia le Professeur ; puis, il se dit qu'il aurait dû se faire psychanalyser lui-même, préventivement. Il attendait un nom, un mythe, une cliente. Il avait chargé un interne de réunir une documentation. Il avait feuilleté le dossier plus d'un quart d'heure ; il n'en faut pas plus à un grand avocat d'assises ! Et lui, le redoutable, l'admirable, fondateur d'une secte, inventeur d'une méthode universelle par quoi rénover la morale, la médecine, la poétique, l'exégèse, la chiromancie, il avait le sentiment, tout de même, d'être un peu plus qu'un avocat d'assises... Il n'avait pas prévu le front, les cils, cette vivacité, les grâces, le souffle, les yeux meurtris, une prestance vraiment royale. Majesté contre majesté. Il était la science. Imperturbable, un nœud après l'autre, de théorème en théorème, il descendait aux abîmes de l'âme. A force de descendre, et toujours remonter, il n'y avait plus d'abîmes, il n'y avait plus d'âme. Il suffit de porter de la lumière au plus profond. Et qu'y voit-on ? Quelque monstre qui s'y tortille. Quelle pauvre mine avait le monstre quand on le hissait, tout encordé de théorèmes, jusqu'au plein jour ! Comme le dentiste qui montre la racine de la dent au patient : *Ce n'était que cela qui me faisait si mal? — Une dent synthétique et vous n'aurez plus de mal,* répond le dentiste. Mais les hommes ne savent pas que leurs dents ont des racines ni qu'ils ont de l'abîme dans leur âme, où des monstres se tortillent. Il avait frappé sur le sol de l'âme, lui, le fondateur, et il avait dit qu'il y avait encore de l'âme dessous. Cette imposante Phèdre, si troublante, n'imposait, ne troublait que par le dedans du dedans qu'elle ne savait pas qu'elle avait dedans. — *On s'y laisserait prendre,* songeait le Professeur. *A cause du souffle, des cils, de ce port de reine. Rendons-la transparente et nulle, évidente à soi, absolument simple, aussi sotte qu'une Américaine. Alors, elle sera l'heureuse Phèdre, sans remords*

ni poison, toute lavée dehors dedans : hérissée, cabrée, à l'idée seule du tragique, comme ces ivrognes que l'on pique et qui crachent à l'idée du vin. Domestique, s'il convient. Incestueuse, pourquoi non ? Quelle affaire ! Je ne veux que l'équilibre de ces corps, l'adaptation, le plaisir. Oui, le plaisir aménagé, si raisonnable qu'il est la raison. Le propre du monstre : qu'il se tortille. Cela fait du charivari par dedans. Je propose une définition du complexe, qui est un mot que j'ai rendu célèbre. Le complexe est le contraire du simple. Qui dit mieux ? Le Professeur abasourdi, car sa Phèdre, sur le divan, comme si elle écoutait le monologue à part : *Complexe ?* dit-elle. *Ce mot là autant qu'un autre. Il signifie que je ne suis pas simple. La pierre est simple. Un chien, un chat, peut-être le sont. C'est à savoir. Ah ! Professeur, êtes-vous simple ?* Le Professeur : *Je le suis. Je veux l'être ! — Qui veut l'être, ne l'est pas. Si l'on souhaite, on n'est donc pas ce que l'on souhaite. Je n'étais pas simple. Je n'aurais pas été ce rôle illustre.* A l'extrême de la politesse, le Professeur. Il baisa la main. Il avait presque oublié les règlements de la Méthode, les paroles qui ne sont que des paroles pour endormir, et puis interroger de cette façon insidieuse qui n'interroge pas, qui sollicite, qui propose des mots en l'air, ce qu'ils évoquent (des mots ! des mots !) et d'un mot à l'autre, de ce que dit le mot à ce qu'il pourrait dire... Phèdre, un peu plus droite sur ses coussins : *Professeur ! Je ne suis pas une criminelle politique. J'ai lu vos livres, je ne dis pas tous, mais ce que j'ai lu je l'ai bien lu. Je connais vos manigances. Si j'étais amoureuse de vous, je ferais semblant d'obéir. Hélas ! je n'obéis que par soin d'obéir. Vous régnez... comme disait ma terrible sœur Agrippine.* Et si vous ne régnez vous vous plaignez toujours. *Il y aura bientôt psychanalyse de tout, du soleil et de la lune, de Dieu lui-même. — Exactement de Dieu,* dit le Professeur. *Je n'ai pas reculé devant Moïse ni devant Dieu. — C'est pourquoi j'ai demandé ce rendez-vous. J'ai préféré. Aussi bien, le service psychanalytique de la Sécurité du territoire m'aurait passé les menottes. De moi-même je me suis rendue. N'est-ce pas de la liberté à la stoïcienne ?* Le Professeur eut un sourire vague, comme d'un candidat qui défaille... — *Excusez-moi,* dit Phèdre, *je suis cultivée malgré moi : je suis Crétoise.* Et avant de s'écrouler de nouveau dans les coussins, elle tendit de sa main pâle un livre de jadis, doré sur tranche. — *Ce n'est pas un livre crétois,* soupira-t-elle. *Mais si Phèdre, je suis là. Acte II — Scène V. C'est mon malheur. C'est moi. Racine écrivit, sous ma dictée ou sous la sienne. — J'ai feuilleté déjà,* répliqua le Professeur. — *Mais il faut savoir par cœur !* s'écria Phèdre. *C'est plus que moi. C'est un poème. Il ne s'agit plus ici de ces livres, les vôtres, qui ne sont qu'à peine des livres, où l'anecdote après l'anecdote, comme à table d'hôtes. Où votre naïveté (j'allais dire votre grossièreté) fait sourire celui qui sait lire. Où vous ne prouvez rien. Où l'à-peu-près devient certitude par la répétition, l'entêtement, où la manie de prouver fait preuve, mais preuve de quoi ? On se moquera de nous, à l'an quatre mille ; de nous, à cause de vous. Ni force, ni délicatesse, simplement l'accumulation des fiches, une psychologie de commissaire de police : et d'esprit, aussi peu qu'aux tables tournantes ! — Madame,* dit le Professeur, *ces insultes me sont familières. J'ai écrit sur la révolte aussi et sur les temps de la révolte, qui sont inséparables de l'amour.* Phèdre un peu redressée : *L'Amour ? Vous ressemblez au Contre-Amiral Thésée, qui fut amiral de ses amourettes, le plus*

crédule des maris. Il ne lui manquait que vos lunettes. Immobile et massif comme une idole : *Acte II. Scène V* dit le professeur. Il reconnut quelques pages du dossier, mais il les lut. Et les lut si bien qu'il sourit. *J'ai trop négligé ce genre de documents* se disait le Professeur. *Racine a de ces façons de conduire, de ne pas tout dire, de dire : c'est merveilleux !*

Le Professeur, le livre en main, étincelait de ses lunettes, larges hublots cerclés de noir. Toujours prêt à la plongée vers les abîmes. Derrière les hublots, il souriait. Phèdre ne savait pas que le Professeur ne souriait jamais, sauf en plongée. Pour l'interne ou pour l'infirmière, c'était le signe. Une autre lumière, déjà. Non plus l'éclairage indirect du cabinet de consultation. Une réverbération plus qu'une lumière, où tout flottait et se mêlait, des reflets de reflets, du glauque et de l'insondable, des remous de tentacules, qui étaient des gestes au-delà des gestes, des trajectoires de regards, comme un ciel qui garderait à jamais lumineuse la trace des étoiles filantes. Du bleu de Grèce irradiant dans le glauque des eaux profondes. L'infirmière avait disparu ; l'interne. Le divan était une sorte de trône-divan, où se tordait une Phèdre mourante. Une haute femme sévère, espionne ou nourrice, à la place de l'infirmière. L'interne, ce jeune chasseur presque nu, qui comptait les flèches de son carquois. (*Une admirable pièce anatomique* songea le Professeur...). Et voilà comment Phèdre l'orgueilleuse osait dire qu'elle était simple ! Toute infirmière d'entre deux âges lui eut été Oenone ; tout interne le bel Hippolyte. — *Et Thésée ? Mais elle m'a dit que j'étais le Contre-Amiral. Une fois de plus, je tiens mes preuves. Je vérifie la doctrine... Il suffit de plonger pour connaître...* D'une voix grave, feutrée dans le grave (sa voix de plongée...) : *Avouez-le, Madame...* commença le Professeur. Cet *Avouez-le, Madame* était tellement Comédie française que Phèdre en prit une pose à la Sarah, profil perdu, cet air de ne vouloir répondre qu'aux dieux, autrement dit : à la cantonnade. *Eh quoi, Docteur, eh quoi ?... (J'aurai ma proie : j'aurai ma preuve,* se dit-il). Tout haut : *Votre voix d'or suffit. Monsieur vous donnera la réplique... — Ah ! Je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici !* Elle n'avait besoin ni du livre, ni d'Hippolyte pour chanter Phèdre. Elle chanta. On pense bien que le Professeur, derrière hublots, ne perdait rien, ni les frissons, ni les inflexions, ce qu'on voudrait cacher, qu'on laisse voir, ce qu'on veut que les autres voient. Le plus instructif lui sembla la façon dont Phèdre se déclama le rôle d'Hippolyte sans attendre que l'interne au carquois lui donnât la réplique. L'adoration dans l'exécration ; le regret, la tendresse, l'horreur ; une rage, on ne savait de qui. C'était Phèdre qui sanglotait dans la voix d'Hippolyte. Quand Phèdre, qui ne venait que pour une conférence diplomatique, eut oublié Thésée et la diplomatie, quelle Phèdre, quel Hippolyte (Avis au lecteur : Acte II, Scène V), quand elle eut rêvé Hippolyte devant Hippolyte, sur Hippolyte ; et lui qui tire son sabre, l'idiot ! Elle qui prend le sabre, et pourquoi faire ? enfin toute la scène à jamais mémorable (fais semblant de te souvenir, lecteur...) le Professeur sur un fauteuil, ravi, épuisé, gonflé de preuves : — *Bravo ! Madame ! Bravo ! Tellement vous êtes Phèdre que vous êtes Sarah ! C'est à crier !* Silence embaumé. L'interne, qui n'avait pu placer ses répliques, suait d'admirer, et s'agenouilla. *Madame ! J'ai lu ces vers pour le baccalauréat. Mais je ne savais pas... Racine ! Je croyais que ce n'était qu'un auteur*

au programme. Professeur : *J'irai plus loin que ce Racine. J'expliquerai. A l'avance, j'avais tout prévu, tout expliqué. (Cf. ma* Psychopathologie de la vie quotidienne, *passim) Déclaration de Phèdre à Hippolyte : le plus bel acte manqué du répertoire ! Je l'ajoute au mien*. Il retira ses lunettes et les considéra. — *De par mes lunettes, je sais. Ne suis-je pas le spécialiste des profondeurs ? Ma thèse n'est pas une hypothèse*. Il remit ses lunettes. — *Voici. Phèdre n'est pas Phèdre*. (Phèdre sursauta). *J'accorde : Il y a cette Phèdre premièrement, la femme du Contre-Amiral, comme vous dites. Une personne déterminée sociologiquement, qui connait ce qu'on lui doit, ce qu'elle se doit. Elle a des fils, un notaire, un conseil de régence ou de tutelle. Elle aurait pu vivre, elle a vécu épouse fidèle... Thésée, toujours de commando ou d'escapade, n'a pas beaucoup aidé cette Phèdre là. Elle s'aide soi-même et s'essaye à régner, sur Athènes, sur soi. Bref : la belle-mère d'Hippolyte !* Une pause, un sourire, le scaphandrier descend. — *Mais !... Mais !... Sous la Phèdre officielle, j'aperçois...* (il braquait ses yeux) *l'autre Phèdre, qui était la sœur d'Ariane, la fille de Pasiphaé. Ce sont des souvenirs cruels, Madame. Il me faudrait être Racine pour vous les rendre supportables. La sténographe, si je voulais, pourrait vous répéter votre propre déposition. Vous ne seriez point de la même espèce, à vous en croire. Admettons. Au demeurant, manœuvre de défense souvent décrite par les auteurs. Le cas est classique. On refuse sa race ou sa famille, mais on en est. Ariane, une fugueuse. Je traduis le taureau de Pasiphaé : une manière velue d'être mâle, impérieux, le souffle chaud, d'écraser. C'est votre race*. Phèdre écoutait, presque droite sur les coussins ; toujours son front penseur, et l'étrange lueur qui lui filtrait des cils : on aurait dit une lumière. — *Continuez la démonstration...* dit Phèdre. Le Professeur : *Bien sûr, la Phèdre d'au-dessus, (vous ne connaissiez qu'elle), douairière et diplomatique, procéduriaire, agressive* (pourquoi ?), *avait décidé l'entrevue, elle avait son plan et sa politique. Il s'agissait de circonscrire des zones d'influences, donnant donnant, statistique, traités, préséances. C'était la Phèdre selon Thésée, selon ce qu'Hippolyte savait de Phèdre, Phèdre de Phèdre ; la consciente, la régulière, épouse et mère. Une femme de tête, en somme ; une Phèdre de gouvernement. Hélas ! (Madame : cet Hélas ! est un regret de psychiatre.) Elle ne fut pas longtemps cette Phèdre ; elle ne pouvait pas ; c'était plus fort qu'elle. Quand elle vit devant elle Hippolyte, poitrine et cuisses de chair d'or... quelle faible raison que la raison, raison de raison ou raison d'état ! La Phèdre d'au-dessous se rua, baillonna la Phèdre d'état, comme on choisit l'occasion d'une émeute : ce n'est toujours que la première occasion, ce n'est pas toujours la meilleure. Cette autre Phèdre, l'insurrectionnelle, la naturelle, ne voulait qu'être Phèdre et ne voulait qu'Hippolyte pour le bonheur de Phèdre. Ariane et Pasiphaé, ensemble. Partons, fuyons, enlève-moi : thème de la fugueuse. Ecrase : thème du taureau. Un surprenant mélange, dans le décor prétexte du labyrinthe, la demeure aussi d'un taureau. Vous voyez que j'explique tout, Madame : la déclaration qui fut d'amour et non pas déclaration diplomatique et stratégique, comme l'avait préparée la Phèdre d'état ; exemple à jamais de l'acte manqué, preuve irréfutable de ma doctrine. Deuxièmement : ce fer que vous êtes allé prendre au flanc d'Hippolyte, dont vous auriez souhaité qu'il vous traversât. Epargnez-moi les commentaires. A cette profondeur où je suis, de ma plongée, je répète : ce ne sont pas des hypo-*

thèses mais des certitudes. Sœur et fille vous étiez, Ariane et Pasiphaé. Un cas typique du retour aux origines ! Puisque vous m'avez fait l'honneur de me lire (passim...) comprenez-bien — ce n'est pas difficile — que ce fameux acte manqué de votre déclaration d'amour était, sous éclairage psychanalytique, un acte merveilleusement réussi. La politique, vos droits, vos enfants, votre intérêt ? Mais l'intérêt de qui, de quelle Phèdre ? Une Phèdre, la reine, sur son piédestal en marbre de raison... qu'elle y séche ! L'autre, amoureusement, ceinturait Hippolyte de ses voiles, qui ne la voilaient plus que d'images à peine images, aussi faciles à dénouer que la ceinture. Il suffit de parcourir nos Bulletins de Psychologie (dépôt : chez la concierge de la Sorbonne), tout est plus clair que clair ! Au degré de l'initiation élémentaire... Je passe sur les conséquences, qui furent fâcheuses. Nous autres, on nous consulte toujours trop tard. Hippolyte est mort, le bon jeune homme ; Thésée, crâne de bœuf, et la fiancée carte-postale, à périr d'ennui ; vous, Madame, vous avalates le poison. Résultat : un chef-d'œuvre de chez Hachette. Il vient d'enrichir mon fichier. Mais si vous étiez venue me consulter, ou si Théramène avait suivi mes cours ! Nul ne résiste à l'évidence de ma doctrine. C'est le bon sens. D'abord qu'on ne ferait que ce qui fait du plaisir : ce serait trop beau, on ne peut pas toujours. C'est pourquoi, au premier des principes, celui du Plaisir ou Déplaisir, j'ajoute le second, que j'appelle de Réalité, ou encore de la Capacité Théorique : une façon de dire qui en impose ! En bref, il faut être raisonnable, non pas que nous aimions la raison, comme on s'ingénie à nous faire croire. Non ! Nous n'aimons que notre plaisir, l'épanouissement, la dilatation de notre plaisir. « Tout en nous est charnel », comme il paraît qu'a dit Saint Augustin. La raison n'est qu'une ruse pour mieux tourner l'obstacle en se guidant sur lui. Savoir pour prévoir afin de jouir ! Ah ! Maladroite que vous fûtes, Madame... Tout n'était pas perdu, je vous le jure. C'est vous qui avez tout perdu. Une femme de quelque expérience peut toujours séduire un garçon de vingt ans. Au lieu de rêver, il fallait agir, organiser des chasses aux monstres. Vous n'aviez à craindre que ceux qui s'agitaient en vous. Et encore ! Ils ne sont monstrueux que niés et bannis. Ouvrez les grilles. La plus méchante farce qu'on puisse jouer à nos monstres, c'est de les libérer. Quels monstres piteux, désemparés, qui tremblent de peur aussitôt ! Et, ne vous en déplaise, ce sont nos bons monstres aussi, les figures innombrables de notre très cher Moi fondamental, l'Animal. L'erreur, qui a tant de formes, n'est pourtant jamais que l'hypocrisie. Passerait de se cacher aux autres. Cette couverture est souvent nécessaire. Mais rien n'est plus funeste que se cacher à soi. On en viendrait à se croire une Intelligence, une Raison pure ! On ne se méfie pas. On ne voit pas le fauve qui mord les barreaux de sa cage. On lui tourne le dos, dogmatiquement. Que la grille cède. Et voici, au lieu du discours compassé de la Phèdre diplomatique, le terrible ronron de la panthère amoureuse. L'une Phèdre en rougit de honte, l'autre d'amour. « Est-ce Phèdre qui fuit ? » interroge Théramène. Quelle Phèdre ? Il y en avait deux. L'une, toute Orgueil, la Conscience (cette aristocrate). L'autre, du labyrinthe, de la prison, de l'Inconscient. J'ai retardé ce mot longtemps, Madame. Je devine qu'il vous offusque. Nous répudions volontiers nos profondeurs, qui ne sont des abîmes, obscurs comme les abîmes, que par notre vanité. Deux mois m'auraient suffi, rompue que vous êtes à l'analyse. Adultère ou pas, j'aurais bien trouvé la façon, discrète et publique, de neutraliser

les contraires par la conjonction des complémentaires. Quelles parties familières, fou rire, amour, ballon, sur la plage de Trézène ou de Cannes ! Neptune a tué. Vous êtes morte. Nous avons eu le récit de Théramène, pour compenser... — Au nom de la Tragédie, je vous remercie dit Théramène. Oenone : *C'est ce que je voulais faire entendre à Madame. Elle m'a traitée d'infâme et de prolétaire.* Hippolyte réfléchissait —*Quel professeur ! Il a des arguments qui se suivent dans un tel ordre qu'ils semblent prouver quelque chose... Mais j'ai vu le monstre devant moi. Il n'était pas moi... Il n'était pas Phèdre...* Phèdre parmi les coussins silencieuse et immobile. *Si bien convaincue,* se disait déjà le Professeur, *qu'elle n'a rien à dire.* Elle eut au moins à dire : *Et l'honneur de Thésée, et le mien ?* Le professeur plaisanta : *L'honneur ? Ce n'est jamais qu'un accommodement. — De nouveau donc je chanterai,* dit Phèdre. *Ce n'est pas une fois, mais cent, c'est toujours qu'il faut être un chant. Pensez-vous que le ronron d'une panthère eut été ce chant retenu, modulé, aristocratique, comme vous dites ? Il n'y avait pas de panthère. Tout était moi. Ni deux Phèdre, une seule, moi. C'est cela l'humain, qui est le plus haut tragique. Ne cherchez pas mes démons autour, ni dans le dedans du dedans. N'allez pas dire qu'ils me sont cachés, même si ce n'est que ma sottise ou ma superbe qui me les cachent ; je n'étais pas innocente. Je revendique toute l'étendue de ma souveraineté responsable. Je suis une reine. Toutes les femmes sont reines ; tous les hommes rois. Que me parlez-vous de mes abîmes ? Mon ciel et mes abîmes, c'est tout un. Vous inventez Phèdre noire et Phèdre blanche, et la lutte, ruse ou force, entre les deux. Quelle suis-je ? La blanche ou la noire ? Ni l'une ni l'autre ; entre les deux, dans l'impossibilité d'être tout à fait l'une ou tout à fait l'autre. C'est ainsi que sont les reines et les femmes, qui toutes sont reines, toutes sont femmes... Vous feuilletez éperdument le poème, Professeur. En quête de références, sans doute, et pour m'objecter que j'ai dit... « Vénus toute entière »... Il faut donc qu'à mon tour je vous explique, et d'abord qu'une femme qui pleure et qui s'explique, c'est encore une femme qui ment, qui sait qu'elle ment et vous inscrivez sur vos fiches : aveux enregistrés ; elle a tout dit, elle a dit qu'elle était Vénus à sa proie attachée, et quand elle élevait un temple à la déesse, c'était Hippolyte qu'elle adorait. Comme si je ne savais pas qui j'adorais, et que ce n'était pas Vénus mais Hippolyte ! Si naïve et sincère je fus au premier geste, à la première couronne, ce fut assez d'une couronne, d'un geste, pour savoir que je n'étais point naïve, que j'avais toujours su, que je saurais toujours. Suis-je donc si sotte ! Ah ! que vous avez parlé sans ruse de la ruse ! La tragédie ne serait pas tragique, si j'étais cette petite guerre entre deux Phèdre ! Ce ne seraient que des surprises, comme à la guerre. On y meurt ; on y tue. Le cadavre qu'on a tué n'est qu'un cadavre. J'aurai donc pu tuer l'autre Phèdre, ou elle m'aurait tuée ? Ou bien j'aurais fait cette prisonnière !... Pas un vers, pas un mot de moi, sans la conscience désespérée que je suis moi, que je pourrais l'être autrement, que chaque mot me choisit, que je choisis chaque mot, que je l'approuve l'ayant choisi, par ceci que je l'ai choisi, que je devrais peut-être le désavouer, que je le pourrais... que je le choisis.*

La vraie tragédie, elle n'est que dans l'âme qui sait qu'elle pourrait être monstrueuse, mais c'est-elle qui l'est, ce n'est pas le monstre. Elle n'a pas de monstre en elle. Il n'y a qu'elle en elle, son jugement. Elle dit : « C'est moi ». Parce que ce n'était qu'elle. Elle était son honneur ou sa

gloire, Professeur. L'honneur, qui n'est pas un accommodement. Le refus plutôt de s'accommoder, c'est-à-dire l'âme. Votre existence accommodée me fait horreur, vos principes, la plage de Cannes. J'aimais un Hippolyte. Il ne pouvait être mon Hippolyte. Un succédané d'Hippolyte, même Hippolyte, n'aurait été qu'un garçon comme sont les autres. Oenone à part soi : *Elle sera donc toujours folle...* Hippolyte hésitait entre deux portraits de soi. Le plus approchant avait des couleurs aux couleurs de Phèdre. Le Professeur ne souriait pas. A quoi bon le scaphandre vers les profondeurs ? Mais il avait des techniques pour tous les cas. De son ton de confidence : *Savez-vous,* dit-il, *ce que c'est qu'un Psycho-drame ?* Réponse unanime : *Un psychodrame ?* Donc ils ne savaient pas. *Phèdre n'est pas un Psycho-drame ?* demanda Théramène. Le Professeur : *Tout drame est une espèce de psycho-drame, mais ne l'est pas. Hippolyte voulez-vous prendre la place d'Hippolyte ?* L'interne prit place. *Et vous, Madame ? — Je ne suis que Phèdre ou Sarah,* dit Phèdre. — *Vous serez donc Phèdre... Acte II. Scène V. Evidemment.* Face à face. Ce fut une scène d'une présence telle, qu'elle était Phèdre mieux que Phèdre, et sa voix d'or si chaude, si belle qu'elle vibra et fit vibrer l'amphithéâtre du ciel et du théâtre. Elle chantait, et puis elle arrêtait le chant : *Comprenez-vous,* disait-elle, *ce que je chante ?* On avait déclanché le magnétophone, pour tout garder. *Je ne dis que ce qu'il faut dire, d'abord. Si je dis que mon sang à mon cœur se retire, c'est qu'il se retire. — Phèdre I,* dit le Professeur. *Diplomatique. — Eh oui ! la suite diplomatique aussi. On ne peut dire plus simplement que Thésée est mort, que mon fils n'a plus de père, que la situation d'Hippolyte est privilégiée diplomatiquement, que et que... Remarquez ici, Professeur : quand je dis que mon fils n'a plus de père, je dis, mais malgré moi je dis qu'Hippolyte non plus (qui est aussi le fils, en quelque sorte mon fils) n'a plus son père. Et si ma voix tremble, disant, c'est que je m'aperçois que je dis deux choses, d'une fois. Toute la scène, jusqu'au bout, sur la double corde. — Au diable leurs auteurs classiques,* se disait le Professeur. *Ce qu'ils analysent ! Ils n'ont jamais fini !* Phèdre, à l'analyse de Phèdre. Elle ralentissait le ralenti. *Jean de Port Royal,* disait-elle. *C'est autre chose que le décrochez moi ça des observations d'un étudiant de Vienne ! C'est un chant de l'âme malheureuse : On dira : c'est janséniste ! Et pourquoi pas ? Croyez-moi. Phèdre n'est que la femme comme elle est femme. On devrait savoir et se répéter ces vers comme une prière, pour comprendre et pour pardonner.* La voix de Phèdre suscitait de l'ombre des étoiles. — *Allons, Professeur, courage ! Moi aussi je suis professeur. Que de tragédiennes sont mes élèves ! Plus de mauvaises que de bonnes... Au texte ! Nous n'avons pas fini de nous instruire, ni vous ni moi.* La grande tirade! Phèdre, qui l'avait psalmodiée tant de fois, voulait encore la voir comme elle aurait regardé un monument. Un sérieux sur le visage, qui avait plus de sérieux que les lunettes de profondeur... « Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée »... *Certains soirs, j'étais Phèdre au point que tout chantait, et de l'orchestre au poulailler (un franc la place !) nul ne réclamait de commentaires... Comment tout dire ce que je disais, ne disant que les vers ?...* Oui. *C'est un oui qui reprend, qui diffère, qui dit oui, qui dit le contraire, qui dit surtout autre chose. Comprenez : Hippolyte est puceau, mais il n'est pas sot. Il traduit subtilement mes coups d'archet acrobatiques. Certes, je n'avais pas besoin d'encombrer*

le cénotaphe de Thésée de ce monceau de chrysanthèmes. Mais je pouvais ! Mon couplet sur l'avare Achéron, après tout, n'est qu'un lieu commun relevé de musique. Et si j'enchaîne : « Que dis-je ? Il n'est point mort puisqu'il revit en vous ? » *ce n'est encore qu'une autre manière de dire : Le Roi est mort, vive le Roi !* Que dis-je ? *J'ai pu vouloir dire que la mort de Thésée, s'il est mort, n'est qu'une affaire strictement personnelle, qui ne concerne que Thésée et moi. La dynastie ne connaît pas la mort. Et celui qui n'était que prince, le voici Roi. Si moi, Phèdre, je ne soupire que presque pas, si je ne me pâme pas, si je ne roule pas des yeux de cinéma, si je m'interdis de jouer les midinettes amoureuses, il me suffit d'un peu de silence après :* Il n'est point mort puisqu'il respire en vous ». *Je me détourne, ou je baisse les paupières, je parle à mes voiles de veuve.* « Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux. Je le vois, je lui parle, et mon cœur... ». *Ce n'est que l'aparté de la veuve. Qui le reprocherait à la veuve ? Le brave garçon se dit peut-être : « Elle ne fut marâtre que par trop aimer mon père. Quelle amoureuse ! » Mais le Contre-Amiral n'avait-il pas le secret de rendre folles toutes les femmes ? Hippolyte, qui n'a pas eu le dernier mot de son Aracie, achèterait de tous ses droits à la couronne le secret du Contre-Amiral.* Je m'égare... *Eh oui ! Il est vrai que les regrets, les secrets d'alcôve n'ont rien à voir en cet entretien diplomatique. Si la tragédienne fait la chatte, elle est idiote. Les trois vers d'Hippolyte en réponse, une mise au point très objective « Etrange race des femmes. De l'amour à l'hallucination. C'est ainsi* ! » *Je reviens à ce* Oui (Oui Prince !). *Oui, tout peut s'expliquer ainsi, si je ne suis que la veuve. Quelle veuve ? La veuve d'un Thésée imaginaire, que jamais ne fut Thésée, c'est autre chose... Une Reine comme abandonnée quand elle n'était pas veuve. La Reine fait semblant d'y croire. Elle a découvert l'autre secret, celui des femmes. Et donc, si l'on doit mentir pour le bonheur de l'Epoux au front de bœuf, pourquoi ne pas mentir un peu pour soi, puisque le mensonge à part soi est le seul vrai bonheur d'une femme fidèle ? Hippolyte que voici n'a jamais été plus proche de Phèdre que le voici. Elle doit sentir de ces ondes de jeunesse et de chaleur qui lui rayonnent d'Hippolyte. Elle ouvre et referme ses voiles. Folle ! Oui, folle ! Car elle se dit que l'occasion première sera la dernière aussi. Alors elle insinue la brume de son rêve à travers toutes les paroles. Elle dit sans dire. Non qu'elle espère quelque effet de ce qu'elle peut dire, puisqu'elle contrôle ; et tout ce qu'elle peut dire se peut interpréter à double sens. Mais le réel entre parenthèses, sans jamais perdre pied, ou perdre le mot, elle se tient, elle avance, de mot en mot. Elle, qui n'aura rien dit, mais rien de rien, si l'autre se cabre et se hérisse ! C'est le seul délice de celle qui sait qu'elle n'aura rien. La Phèdre double, M. le Professeur, ce n'est que Phèdre. Double, mais non pas deux. Elle joue serré, comme on joue. On ne peut jamais savoir ! La fortune ou le bonheur, tout d'un coup, Hippolyte fondant, ce n'est qu'une chance, une. Phèdre croit et ne croit pas à la chance. Alors elle ne dit que pour elle, défiante, mesurant les mots. Elle ne se risque pas au labyrinthe sans avoir solidement assuré la corde, puis elle descend. Qui, parmi les psychologues, nous écrira le* Traité du Sournois ? *Tartuffe en sa prison l'écrirait, qui n'avait pas autant de finesse que Phèdre... Vous expliquerai-je mot à mot la tirade, Professeur ? Ou bien faut-il que je conclue que vous n'avez jamais risqué, jamais aimé ? Moi, quand j'arrive à cette tirade, ce n'est qu'un escalier devant moi, comme*

aux jardins de Versailles Je marche la première. J'offre une main, détestable ou secourable. Je ne parle que de Thésée, mais c'est Hippolyte que je vois. Je suis amoureuse de Thésée, non d'Hippolyte. C'est une promenade que nous faisons, le Prince et moi, parmi les escaliers et les jardins du Roi. Une marche, encore une, attention ! Ne faites pas attention aux marches ! Elles sont faciles, ces marches du Roi, un petit orchestre, là-bas, vers le bosquet d'Apollon. Une cantatrice, voix de l'automne et du désir :

« Viens sans venir ! Forme des pas
Vaguement comme lourds de roses.
Danse, cher corps ! Ne pense pas ! »

Des vers de mirliton ! direz-vous... Peut-être ; mais la musique de Rameau, les splendeurs de l'automne, la main de Phèdre ! Ce n'est qu'un escalier royal, marche après marche, à chaque marche un discours vraiment royal, qui s'expliquerait par la mythologie et la politique. Qui est clair de sa clarté, qui n'est encore que la Cantate de Phèdre à Monseigneur Thésée. La guirlande des possibles, qui n'ont pas été possibles ; mais le rêve contient tous les possibles. Et Phèdre, en guise d'oraison funèbre, rêve et rêve les Thésée possibles, qui n'ont pas été Thésée. Phèdre, de nouveau, récita, modula les vingt-neuf vers de la tirade. Hippolyte l'interne n'avait qu'à se tenir tout droit, un peu raide, le carnet de notes inutile à cause du magnétophone. Malgré lui, à fin de tirade : *Dieu ! qu'est-ce que j'entends ?* s'écria l'interne. — *Tiens !* dit Madame Phèdre. *Il a compris ! Mon discours, Hippolyte, était-il innocent ? — J'ai descendu les escaliers marche après marche ; tout, qui avait un sens, avait un autre sens. Au bas, qui était le fond d'un labyrinthe, je ne sais comment... — Au bout ? — J'ai cru voir un monstre, Madame, et ce monstre... — Eh bien, ce monstre ? — Il n'y avait pas de monstre, Madame. Ou bien le monstre, c'était vous. Mais quel ? De quelle voix, de quelle grâce ? Ah, Madame ! Quel dommage que ce ne soit qu'un psycho-drame...* Phèdre, une lumière entre les cils : — *Je n'aurai pas la fureur de prouver,* dit-elle. *Je ne suis morte que pour prouver par au-delà des preuves. Cela ne fit qu'une mort, pas une preuve. Celui-ci,* dit-elle en désignant *l'interne, n'aurait pas résisté. Il est vrai qu'un interne de votre service, Professeur, ne s'apparente qu'assez mal à la virginité d'Hippolyte. Phèdre aurait fui. Même au désir furieux d'Hippolyte, elle aurait fui. Elle appelle cela le principe de son honneur, qui n'est aucun de vos deux principes. Je suis tout entière partout où je suis. Je ne suis qu'inséparable. Mes périls sont à moi, autant que mon intelligence. Je n'avais pas à être guérie de Phèdre, délivrée de moi, mais à être moi, non pas une de ces quelconques, du brun de toutes, sur la plage de Cannes.* Elle était déjà sortie, voiles autour. Elle n'avait salué le Professeur que d'un mouvement de tête, peut-être d'âme. Le Professeur : *Vous conserverez la bande du magnétophone. Ce sont des propos qui feront rire en l'an quatre mille, comme cette Phèdre de Jean Racine... Un poème !... Qu'est-ce qu'un poème ? Quand ils seront guéris, je dis guéris, ils n'auront plus d'art, plus de métaphysique, plus d'âme, plus rien que des fiches, un ballon pour la plage, plus d'honneur surtout. Songez ! Au siècle que je prédis, les bêtes sauvages seront des camarades de l'homme, et l'homme... ne sera plus qu'une bête intelligente, mais une bête. Heureuse, enfin.*

MAURICE SAVIN.

Instants d'une psychanalyse critique : Leonor Fini

C'est mon ami le peintre Daniel Pipard qui m'a conduit la première fois chez Leonor Fini, rue Payenne, dans ce vieil hôtel patiné où vécut la veuve Scarron, l'énigmatique Maintenon.

Ce décor d'un Marais qui sent la Fronde, Callot et tout l'exquis baroque propre au vrai génie parisien que Louis XIV étouffa, cette ambiance de fin d'époque convenaient admirablement à la maîtresse de maison. Une astrapie noire, pensai-je en la voyant, songeant à cet oiseau dont le plumage feutré, la gorge verte frottée d'or sombre et de roux, la queue violette à reflets bronzés ressortent étrangement sur le jais qui les enrobe. Oui, elle me fit penser d'abord, avant tout, à un oiseau. Les yeux mangeaient le visage de cette femme qui est brune, non à la manière languissante des odalisques, mais énergiquement, selon un mode magique et méditerranéen. Les narines dilatées bougeaient sans cesse. Une incessante palpitation, signe trop évident de sensualité. Elle sourit. Elle m'avait deviné.

— J'ai les narines d'un juge, dit-elle.

D'un coup, j'entrai dans un univers où la terreur poétique et l'humour noir se mêlent aux velours de la fin de la Renaissance. Quelle cruelle Sémiramis ou Cléopâtre, quelle redoutable pharaonne eût fait cette femme, grande, sombre, féline (un puma plutôt qu'un chat) qui allait et venait dans son atelier encombré, bientôt servie par une sculpturale négresse !

Depuis longtemps, je connaissais la peinture de Leonor Fini et une part de sa légende. Mais c'est le premier jour qu'il faut *voir* les gens. Après, il est trop tard.

Elle m'examinait avec une attention que je ne peux qualifier autrement que jubilante. Pourquoi ? La curiosité, peut-être, le goût de jouer un jeu qui ne serait pas toujours facile ? Ou plutôt se payait-elle déjà ma tête ? Non, ce devait être autre chose, le sens de l'humour, parce qu'elle trouvait drôle ce monsieur regardant cette femme et cette femme ce monsieur ! Il fallait compter chez elle avec cette particularité assez rare chez les femmes, qui s'accommodent beaucoup mieux de *l'esprit* : Léonor était autre chose qu'une femme d'esprit.

Elle alla vers la toile en train, balançant comme un navire dans son étrange robe pie. La toile montrait une jeune femme presque chauve qui tenait une pelote de laine, qu'une autre jeune femme enroulait. Le fil était absent, et de ces placides fileuses se dégageait une danse apaisée.

— C'est une Annonciation, dis-je.

Surprise, elle tourna très vite vers moi le visage, sans bouger le corps et parut contente.

— *Je ne l'ai su qu'après,* me répondit-elle.

Je sais maintenant que je me suis trompé, et que Leonor m'a laissé me tromper. Ce n'était pas une Annonciation. Leonor Fini n'est pas très sensible au merveilleux chrétien. *C'étaient des Parques.* Entre ces deux interprétations contraires s'étendait tout le chemin que j'avais à faire pour pénétrer au cœur de cet art clos.

Ce jour-là, je l'ai criblée de questions, un peu à la manière des journalistes, et des plus banales. Ses origines, les chats, les masques. Les inévitables mais capitales banalités.

Son apparence de brune méditerranéenne s'éclaira un peu avec les premières réponses :

— *Italienne, Triestine, Vénitienne, Autrichienne. Je ne sais pas exactement moi-même quel mélange de sangs,* dit-elle, ravie.

— Et les chats ?

— *Depuis toujours.*

Il y en avait quatre ce jour-là, beaux comme des princes d'Orient, gâtés, indifférents. Il ne s'agissait pas du chat selon Kipling, celui qui va tout seul. Pas non plus de la chatte de Colette, sensuelle, fascinante, mais si épidermique, sans génie. C'étaient des chats *pour les yeux,* des chats pour s'émerveiller.

— *Dans mon premier souvenir,* reprit-elle, *le plus lointain que je conserve, il y a un chat que je voulais absolument avoir dans mon berceau. Je me souviens très bien.*

— Un chat et une colère ?

Elle sourit de ce franc sourire qui réussit pourtant à inquiéter parce que c'est aussi le sourire de qui veut dévorer. Ses colères sont célèbres. Elle voue aux pires supplices ses ennemis. Il y a en elle de la Circé et de la Viviane.

— Et les masques ?

Il est connu de tout Paris que Leonor Fini adore se déguiser à l'aide de masques qu'elle fabrique, avec des plumes, des fragments d'écorce, des velours, dans une tradition qui n'est pas sans rapport avec le côté vénitien, en tous cas lagunaire, de son hérédité. Elle m'en montre une douzaine, joue avec, devient chouette ou sorcier. Ou princesse inca. Derrière, l'œil brille.

— Pourquoi vous masquez-vous ?

— *Par volonté déterminée d'être très belle. J'aime être bien habillée. Très femme. C'est cette volonté qui me contraint à fréquenter un certain Paris de collection avec lequel on me confond ensuite.*

Dans un article que je destinais au *Jardin des Arts* (1), c'était cette dernière phrase que j'avais écrite. Comme je lui en avais communiqué le texte (Cette méthode a des risques et des avantages. Dans le cas de Leonor Fini, dont la puissance d'objectivité à l'égard d'elle-même est surprenante chez un être de passion et de proie, les seconds l'emportent de beaucoup sur les premiers.) Leonor me demanda de la modifier ainsi : « *C'est cette volonté qui me contraint parfois d'aller dans des soirées où les gens me servent de toile de fond.* »

(1) Décembre 1955.

— Mais, dis-je, cette phrase va paraître insolente !

— *J'en suis ravie.*

— Il y a là-dedans de l'impérialisme. Peut-être une pointe de mégalomanie féminine ?

— *Oui, mais pas de coquetterie, la coquetterie me déplaît. Elle est mièvre.*

Leonor Fini n'est pas coquette. Elle pratique simplement une surcoquetterie constante, comme il y a un surréalisme. Faire de soi *aussi* une œuvre d'art.

— Tout de même, dis-je, cela tourne autour d'un « narcissisme » féminin !

— *Bien sûr. Mais c'est plus compliqué. Certains de mes masques sont horribles. Je me masque aussi pour être autre. Et mes masques, sur mon visage mobile, vivant, mes masques sont l'immobilité. J'aime ça.*

La mort sur le visage ?

Déjeuné chez Leonor Fini, à V..., dans ce coin d'Ile-de-France pré-nervalienne que je connais depuis mon enfance. Leonor y possède une petite maison peinte en blanc, où elle travaille. Il y a de beaux visages peints à même les carreaux des portes, un grand portrait de danseur et, dans le jardin, deux sphinx dix-huitième, en plâtre, qui ressemblent aux deux sphinx du château de la Pompadour, à Ménars. Elle les appelle la Justine et la Juliette. Elle est sensible à un surréalisme du dix-huitième, assez méconnu : Sade, Casanova, les chinoiseries, les décorations baroques et ces sphinx. Elle croit qu'il s'agit de la Princesse de Lamballe et la Du Barry. Pour la Du Barry, d'accord. Mais l'autre, c'est bien la torche froide, la Pompadour.

Toutes les préférences de Léonor vont vers la Du Barry, plus mutine, plus tendre, plus fille, victime plus désirable. Elle orne Juliette de vigne vierge, qu'elle arrache à un hangar qui en est rouge et où pointent les cornes d'un bucrâne.

— C'est vous, dis-je, désignant le Sphinx.

— *Bien sûr.*

Tout charme, tout bête. Ensemble. Le froid et le chaud. Fusion organique des contraires. La tête la plus raffinée sur un corps de bête sensuelle. Des folies de tête de femme et des folies de corps de chatte.

Leonor a trop chaud. C'est vrai que l'été revient. Alors d'un geste magnifique, d'un geste de théâtre, elle laisse tomber dans l'herbe son luxueux manteau écossais. Saisi, mon fils Gilles, qui a six ans, murmure : « C'est la dame qui fait la mode. »

J'aimerais maintenant préciser divers jalons, mais Leonor n'a aucun sens de l'historicité. Cette dernière Renaissante vit dans le présent absolu. Elle me dit ses admirations et ses amitiés : le premier Chirico, Eluard, Dali, Cocteau, Léonora Carrington, Lise Deharme. Elle comprend mal Breton. C'est qu'il est celte. Elle lui reproche sa naïveté, que moi, j'aime. C'est ce qu'elle avoue. Mais elle flaire surtout en lui Merlin. Ce qu'elle n'avoue pas !

Et puis, lasse de parler, elle quitte le jardin. Elle est retournée peindre. Depuis quelques temps, depuis les fileuses de la rue Payenne, elle peint des *Gardiennes*.

— *Je les ai appelées des Gardiennes, mais je ne sais pas ce que c'est.* J'y reviendrai. Ces Gardiennes m'intéressent : elles gardent un secret.

Beaucoup iront chercher le secret de Leonor Fini dans son amour pour les masques. Je crains qu'ils perdent leur temps. C'est le Labyrinthe où elle conduit ceux qu'elle veut perdre. L'amour des masques de Leonor reste *superficiel.* Comme un masque. Un masque est toujours superficiel. Il n'est qu'une image et qu'un signe. Il lui manque toujours une dimension. Presque tous ses commentateurs s'y sont trompés. Ils ont voulu voir l'essentiel dans l'accident, et se sont *médusés* eux-mêmes. Le masque pour elle n'est pas une fin, mais le commencement d'un bal, d'une danse, d'un film, d'un jeu, d'un théâtre plus ou moins privé.

Leonor Fini adore, en effet, se masquer, avec ces visages qu'elle compose elle-même, de plumes, d'ossements, de soies, de mouches de fer. Mais elle se masque aussi pour *rester chez elle.* Pour rester seule. Cela satisfait en elle toutes sortes de magies. « *Etre autre* », certes, m'a-t-elle dit, mais il ne faut pas y voir trop de métaphysique, trop de souci de sortir de sa peau. Sortir de sa peau ? Non, Leonor l'aime trop bien. Un petit moment seulement. Je crois qu'il faut chercher là un trait de *super-femme.* En simplifiant, il y aurait de l'actrice, de la vamp, de la femme fatale et du monstre sacré chez Leonor. Elle serait la vraie Marlène. Une Marlène cependant dépouillée de toute vulgarité, de tout caractère *commun,* une Marlène privée.

Elle se change en oiseau ou en chat, symboles de sa cruauté ou de sa câlinerie. Mais toujours les masques apparaissent comme un élément enrichissant de sa beauté, avec un caractère aphrodisiaque voulu, que les photographies qu'elle aime à laisser prendre ou à organiser dénoncent sans vergogne. Là où certains penseraient trouver Schopenhauer, je découvre simplement le jeu ancien (qui n'est pas moins riche d'ailleurs dans ses dessous) du Carnaval, qu'il soit de Binche, de Mayence ou de Venise. Et, c'est la sorcière qui se masque, au service d'une femme autoritaire, absolutiste, qui veut régner, et par tous les moyens.

Le mot *sorcière* m'est venu sans trop que j'y réfléchisse et le voilà soudain qui éclate en succulentes associations d'idées. J'y reviendrai.

A la villa Malcontenta, bâtie au seizième siècle entre Venise et Padoue, dit André Pieyre de Mandiargues, les cabinets sont dépourvus de portes, mais ils recèlent un masque dont, pour s'isoler, l'on couvrait son visage. L'insolite dans le costume et son caractère de rite excrémentiel devaient frapper ce surréaliste. Mais cette histoire qu'il avance n'est justement d'aucun intérêt pour expliquer Leonor. C'est un contresens. Leonor ne se masque pas pour atteindre un anonymat qu'elle exècre et assouvir des fonctions cachées, mais bien pour avancer plus loin dans son domaine de Mélusine.

Les masques, ce sont des trucs d'amoureuse italienne au service d'un puissant talent pictural. Et il faut voir la joie évidente de Leonor quand elle se masque, pour se rendre compte qu'elle n'a jamais été aussi *personnelle.*

C'est un moyen de faire régner l'idolâtrie. Et la confiance de la jeune sorcière dans ses propres trucs, dans ses *charmes*, qui va jusqu'à lui faire dire qu'elle ressent une influence bénéfique directe quand elle se « *met en hibou* », par exemple, se développe triomphalement tandis que les psychologues fascinés se perdent en conjectures. Ils ne voient pas une seconde qu'elle *dit* ceci, qu'elle ne le croit pas, mais qu'elle joue pour jouer et que ce jeu, ce double jeu, est sa meilleure arme. Ils ne se rendent pas compte qu'ils se laissent arrêter par une fausse barrière, par la craie des poules ou le cercle de Viviane. On les intrigue exprès pour les narguer. Ils sont pris. Le mystère est plus loin, plus enfoncé. Plus grave.

Mais le tableau lui-même ne serait-il pas un *masque ?* Pour Leonor Fini, le tableau n'est pas un masque pittoresque ou bizarre, comme chez Arcimboldo, qu'elle connaît parfaitement, ou dans certaines peintures de Dali où le visage de Mae West s'identifie avec une chambre, et celui de Voltaire avec une scène hollandaise dans des ruines. Non, ce serait pour elle trop facile et un peu enfantin. Mais le tableau est un masque dans la mesure où il ne masque pas, mais *avoue* des choses qu'elle-même ne sait pas.

Leonor Fini dessine. Elle a deux manières principales. Tantôt, elle apprivoise les nuages noirs de l'encre de Chine ou du fusain, revient dessus en blanc, gratte le papier et fait émerger de grands visages bouleversés par la douleur d'être. Tantôt, elle griffonne des visages de femmes ou des sorcières, anges par la face, anges à damner et horriblement, végétalement, floralement bestiales, empoilées ou alguées par le sexe, touffu, végétal, délirant.

La première manière correspond généralement à des visages d'hommes, la seconde généralement à des visages de femmes. Les premiers ont une expression douloureuse, métaphysique. Les seconds pétillent d'une malice qui contient presque toujours le mot *mal*. Ils sont pervers, dans le sens où un chrétien dit d'un païen qu'il est pervers. Ces dessins déroulent une sorte de film dont l'héroïne est bien la sorcière de Michelet.

Nous y sommes. « *La femme est encore au monde ce qui est le plus nature. Elle a et garde toujours certains côtés d'innocence malicieuse qu'a le jeune chat et l'enfant de trop d'esprit. Par là, elle va bien mieux à la comédie du monde, au grand jeu où se jouera le Protée universel.* »

Après un siècle d'historiens sceptiques, il faut en revenir pour certaines intuitions capitales à Michelet, et tout particulièrement, si l'on veut un peu comprendre cette puissance féminine qui, de la cueilleuse de gui à Guillemette Babin et à certaines étoiles du cinéma (je pense à la Marlène de l' « *Ange Bleu* », aux personnages d'André Breton ou de Julien Gracq, voire des femmes elles-mêmes, enchantées de l'aubaine, autres chattes déguisées en femmes, comme Léonora Carrington ou Lise Deharme) continue à habiter un Occident soumis à Adam, ravagé par les délicieux poisons de l'amour courtois et les confusions trop faciles avec le diable. Leonor Fini relève de cette femme dont Michelet montre qu'elle a résisté à la perversion d'idées monstrueuses d'un Moyen-Age qui voulait lui faire partager « l'odieux préjugé de se croire immonde ». C'est la grande résistante au catholi-

cisme clos, la sorcière attachée amoureusement à la Connaissance, au Démon de la Connaissance, l'improvisatrice d'autopsies interdites, la cueilleuse de simples, la guérisseuse, la *gardienne.*

L'un des traits les plus étonnants de ces gardiennes est d'être dépouillées de leur chevelure. Si l'on considère l'ensemble de l'œuvre actuelle de Leonor Fini et les marques certaines de *dépouillement* qui la caractérise, on pense d'abord qu'elle est simplement habitée par le vieux combat du baroque et du classique et que le classique tend à l'emporter, digérant le baroque. C'est une démarche courante chez les vrais artistes de passer lentement et difficilement du complexe au simple. Il leur faut souvent toute une vie pour acquérir le luxe de la pauvreté. Mais il ne faut pas se contenter de cette explication. Ce dépouillement n'est pas uniquement artistique. Il est aussi accompagné d'un dépouillement de l'âme.

Leonor Fini ne parle pas de ces choses. Je le sais depuis le début. Elle a de graves silences comme de terribles sourires. Mais on les sent dans l'œuvre. Toute la série des *Gardiennes* évolue de la magie vers le religieux. Lequel ? Leonor se tait. Pas par dissimulation, parce qu'elle ne sait pas. Elle est habitée, elle ne sait par qui.

Il faut se résoudre à ces ombres impossibles à percer. Nous n'avons pas du tout affaire au cas de Dali (1). Dali, créateur d'un univers onirique exceptionnel, est un homme dont les mécanismes se démontent facilement. Leonor, non. Mais nous le savons bien. Elle le veut ainsi. Elle nous en prévient avec ses masques. Et puis aussi, Dali se connaît. Elle, non. Vous n'êtes pas d'accord, Leonor ?

— *Dali exploite les thèmes suggérés par son subconscient, ce n'est pas pour cela qu'il se CONNAIT mieux. Je suis plus méfiante que lui devant le rationnel. Je laisse rouler le subconscient sans le contrarier ni l'encadrer, mais je sais le constater autant que vous ou Dali. Pas plus que CONSTATER.*

— Vous n'en avez pas moins pris l'habitude de vivre avec cette *étrangère* qui est vous-même, certes, mais vous êtes toujours surprise par ce que fait l'étrangère ?

— *Je crois, je sais que tout le monde vit avec un « étranger » en lui-même. Cet étranger est le subconscient, ou le supraconscient. Certains privilégiés, artistes, poètes, initiés DEVOILENT dans leurs œuvres cet ETRANGER, cette NUIT, cet INCONNU. S'ils sont lucides et honnêtes, ils ne peuvent donc pas parler sans être gênés par l'inexactitude qu'ils peuvent exprimer avec leur CONSCIENT, leur CONNU, sur cet étranger qui « en sait bien davantage » mais qui s'exprime avec un AUTRE langage.*

— Celui de votre peinture.

— *LE SEUL qu'il faut croire. Les artistes ne peuvent pas parler de libre arbitre. Je sais que c'est l'étrangère qui habite là, où elle ressent et entend les échos des expériences millénaires...*

— Je fais très attention à ce que vous dites en ce moment, Leonor.

— *...des expériences millénaires où sont conservés les apparences, les images, les mythes. C'est l'étrangère qui donne des ordres. Toutes les œuvres d'art obéissent à ces étrangers.*

(1) Voir *La Table Ronde*, « Dali en chair et en os », juin 1956.

Dans sa « Lettre à Leonor Fini », un texte de Jean Genêt que cite Virginia Clément dans *Aesculape*, Jean Genêt demande à Leonor : « Que voulez-vous ? Que cherchez-vous ? » Virginia Clément s'étonne de la question et répond, en femme : « Leonor cherche ses quinze ans. » Elle a raison, mais en très gros. Leonor ne cherche ses quinze ans que comme toutes les femmes. Ce n'est pas une réponse *personnelle*. Et c'est alors Jean Genêt qui a raison de maintenir sa question.

En effet *l'étrangère* doit répondre, par l'œuvre. Or, tout dit, dans cette œuvre, dans sa courbe, son élargissement, dans son passage du merveilleux profane à la gravité, le remplacement de l'image de la mort par des symboles de plus en plus occultés, que c'est justement la mort qui l'occupe, et que l'étrangère *cherche du côté d'Azraël*. Comme je reparlais avec elle du masque « *la mort sur le visage* », elle hésita longtemps, cherchant les mots, cherchant une vérité difficile à traduire :

— *Oui. La mort sur le visage. Ou peut-être une vie idéale. Une vie immobile. Le mouvement est une suite d'innombrables morts.*

Cette réponse me laissa longtemps soucieux. Une vie idéale était pour elle une *vie immobile*. Elle jetait sur les abîmes intérieurs du peintre un double éclairage baudelairien et héraclitéen qui convenait parfaitement à sa peinture mais qui leur donnait aussi bien que ses réponses si précises et si fines sur *l'étrangère*, leur ampleur, leur *creux*, leur dimension interne.

Que cherche donc Leonor du côté d'Azraël ? Dieu ? Je ne crois pas. Le Nirvana ? Peut-être. Le secret du parfait sommeil ?

De même que seuls les rêves qui reviennent fréquemment, rêves cycliques, ont une signification utilisable, de même seuls sont importants les thèmes qui reparaissent périodiquement dans l'œuvre d'un poète ou d'un peintre. Chez Leonor Fini, outre les gardiennes, reviennent entre autres, les oiseaux, les œufs, les sphinx. Les œufs, et les oiseaux témoignent d'une évidente angoisse métaphysique ou organique, voire les deux. Le sphinx, androgyne, mystère à l'état incarné, c'est le monstre de la difficulté d'être, qu'elle a baptisé elle-même *Amaouri*. Dans un récit inédit qu'elle a intitulé ainsi, Leonor Fini apparaît comme la bergère élue du Sphinx, la bonne servante du monstre, la demi-initiée d'Ephèse. Elle aime le Sphinx, elle aime *son odeur des faisans et des perdrix, du chat*... Nous frôlons la Belle et la Bête. Mais *il lui est défendu de la réveiller, de la renifler partout, et de voir si elle va encore faire un autre de ses œufs magnifiques*. Le récit s'achève sur un monde barré. Il y a un interdit. On ne touche pas la Bête, et on regarde respectueusement les œufs.

S nous essayons de ramasser ces éléments divers, nous trouvons de toute évidence, un duel farouche des principes de vie et de mort, avec le passage d'une sorcière, prête à toutes les cruautés de la sexualité, et pourtant qui se sent comme une étrangère à la fois proche et éloignée du mystère qu'elle garde. Comment ne pas voir que la peinture de Leonor Fini exprime le drame de la sorcière que fascinent les œufs parce qu'elle *a choisi de se révolter contre l'espèce et de ne vouloir pas d'enfants ?*

Cette analyse peut être poussée plus loin. Leonor Fini va s'y prêter, la proposer même.

Pourquoi Leonor Fini a-t-elle en *horreur* (c'est son mot) depuis l'enfance, l'idée de procréation ? Si on renonce à poser la question, par timidité, discrétion ou obéissance aux tabous, c'est consentir à une obscurité inutile. D'ailleurs, Leonor répond sans gêne :

— *Ce serait trop simple de dire que cette horreur était une défense d'un être féminin qui se sentait « créateur » sur un autre plan, et qui voulait économiser l'énergie sur le plan physique...*

— Trop simple, mais cependant vrai.

— *Je crois. Cela joue aussi. Tout a toujours plusieurs causes. Mais le dégoût très fort éprouvé à huit, dix, douze ans et après aussi, devant la procéation du ver à soie, des papillons de nuit et d'autres insectes que je prenais, d'où vient-il ? Je me le demande. Je vous le demande. Et, plus tard, la terreur à l'idée d'être enceinte ? Je ne me souviens pourtant d'aucun choc enfantin, seulement de dégoûts énormes, et les décisions prises très tôt que je ne devrais jamais me mêler à cela.*

— Décision prise avant de vous consacrer à la peinture ?

— *Décision prise à treize ans. Oui, avant de savoir même que j'allais peindre.*

— Donc un refus de participer à la chaîne des procréations successives ? D'y ajouter une unité. Une révolte ?

— *Oui.*

Il n'y a pas à chercher loin l'explication de cette particularité. L'ambiance familiale de Leonor Fini enfant l'éclaire, sans qu'on ait à faire intervenir les notions de *choc*. La famille était dissociée et Leonor a été élevée surtout par des femmes, le père invisible, condamné par le milieu, *chassé*, l'homme procréateur rejeté hors de l'existence de la fillette.

Dès l'enfance, Leonor a constaté que les malheurs des hommes et des femmes venaient de leur fatalité biologique. Je ne pense pas qu'il y eut traumatisme, mais simplement le bain constant dans un milieu hostile, fermé à l'amour et aux joies de la fécondité. Pour une personnalité puissante, très centrée sur elle-même, la décision de s'abstenir, facilitée par l'orgueil, devait être légère. Ce n'est pas là le mystérieux de la chose, non, mais il gît dans le sentiment que Leonor m'a décrit un jour d'associer la pureté et la stérilité, sentiment qu'elle éprouve profondément. C'est bien ce qui anime la sorcière de Michelet : *pure* et *stérile*.

La psychanalyse individuelle est dépassée. Nous touchons les mythes et l'inconscient collectif.

J'ai la chance de posséder des fragments de récits oniriques de Leonor Fini. Elle me les a *donnés*.

En langage de psychanalyste, le *don* a un sens particulier. Le psychanalysé *donne* un détail jusqu'alors jalousement caché, quand il est content de son analyste. Le rapprochement est intéressant. Il me permet de préciser que Leonor Fini est saine comme un poisson, comme un chat, comme la jeune sorcière. La psychanalyse n'apparaît ici que pour tenter d'aider à pénétrer certains mystères de la création chez une artiste.

Attention, ce texte a été choisi *par elle*, sous le critère suivant : me communiquer ce qui lui ressemble le plus. Elle précise :

— Des photographies d'un passeport idéal.

Leonor Fini a écrit directement en français :

J'ai cru que la nuit était une grande fourrure noire et chaude, et je me suis pelotonnée.

— « Non, je ne suis pas la Nuit, mais comme la nuit, si je fais des cadeaux, c'est des cadeaux qui doivent surtout me plaire. Ainsi, je t'amène l'obscurité, de velours noir, des étincelles et une petite lune cornue vert pâle... Mais je ne suis pas la nuit... »

— « Qui es-tu alors ? Le diable ? »

— « Non, pas du tout. »

C'était un animal immense, un peu plus long devant que derrière, mais malgré cela rien d'un éléphant. Par moments boudeur et ensommeillé, mais rien, rien qui aurait pu faire penser à une marmotte... sauf peut-être la qualité de la fourrure. Les naseaux étaient suaves au toucher, avec un parfum particulièrement oriental, mais ce n'était pas un chameau, ni une vache sacrée géante et brune, — d'abord pas de cornes, mais un front large, parfumé aussi. Là, le poil était plus rêche et plus court...

— Tu as mal à une oreille.

— Oui, très mal, c'est pour cela qu'on me laisse seule.

— Moi, je ne te quitterai pas, d'ailleurs, ce n'est pas dans ma nature, et puis, je t'aime, je te guette depuis longtemps.

— Mon Dieu, j'ai eu peur. Tu n'es pas la Mort ? Les humains la représentent laide et boîteuse, et tu es si beau, si chaud... ou si belle, si chaude ?

Il se mit à rire :

— Moi, la Mort ? Que tu es peureuse, toi la seule qui ne devrait pas avoir peur.

Mais, qu'était-ce ? De face parfois, il avait les allures d'un oiseau. Le dandinement grave des nocturnes. Mais, de profil, la douce rondeur fuyante d'un phoque.

— Qui es-tu, Arragantino ? je lui disais maintenant tendrement.

Il faisait un bruit comme s'il respirait avec un peu plus de difficulté.

— C'est avec la gorge que tu fais cela ? Es-tu ventriloque ? Tu plaisantes. Tu joues au chemin de fer ? Tu as mangé trois cent trois abeilles... ?

Il me semblait énorme, tellement énorme et si protecteur, comme jamais personne n'avait pu l'être avec moi. Au point que je faisais davantage d'efforts pour rester toujours alerte et réveillée, méfiante des hommes qui pourraient me voir dormir.

— Tes pattes sont très fortes, rétrécissables, — presque renversables, comme j'imagine les pattes des lions —, mais tu n'as pas grand-chose d'un lion, — un rien dans le nez... peut-être.

— Cela vient de ma mère, me dit-il en riant, et il se mit à faire mille flatteries, drôleries, agaceries comme un petit animal que pour la première fois on amène dans une prairie.

Certains des mots qu'il disait, je ne les comprenais pas ; il parlait couramment avec moi, mais, — comme entre parenthèses, d'une voix gutturale et nasale à la fois. — Par moments, il disait : MRRAOU, MOUKRGNAOU MOUAOU... bien bizarrement.

— Dis-moi maintenant — pourquoi m'as-tu toujours guettée comme tu dis, tu m'as donc vue ?

— Bien sûr, — je t'ai suivie dans la rue, mais j'étais déguisée, comme toi d'ailleurs.

— Comment étais-je déguisée ?

— Je ne sais pas ; belle, certes, mais pas en femme du monde, — en Proserpine, peut-être... toute noire, avec des draperies insidieuses en bas du manteau —, des talons de jais, très aigus, — un chapeau en feuilles noires... Tu sortais d'une porte rue Saint-Florentin.

— C'est bien possible, — et toi, comment étais-tu ?

— Je ne peux le dire, tu serais déçue. Mais un jour, je te dirai tout. Un jour prochain, lorsque je t'aurai tout à fait apprivoisée. — Lorsque ce que tu crois être sera ce que je sais moi de toi, — la même chose, — et je n'aurai pour toi plus aucun secret. N'avoir plus aucun secret, c'est l'Amour, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas... certaines maladies, certaines peines n'ont pas eu de secret pour moi.

— Proserpine ange noir, hibou blanc, harfang de neige, beau dragon étincelant, ne fais pas ce visage d'orpheline espagnole. Je t'ai suivie bien d'autres fois...

Je touchais entre temps sa poitrine ; dans la fourrure, plusieurs seins plats et masculins, — nets et roses —. Dommage, je ne pouvais pas le traire. Qui était cet être ? Qui était cet ami ? Peut-être le seul et unique qui m'était vraiment proche.

— Tu vas mieux ?

— Oh non... je suis distraite par toi, émue de t'avoir près de moi, — de ne pas savoir qui tu es — mais j'ai passé une journée horrible en pleurant. Il paraît qu'on va me couper l'oreille. Elle pourrit et il n'y a plus rien à faire... J'ai déjà commandé des oreilles en or, mais l'opération me fera très mal.

— Tout cela me paraît une folie. Si jamais tu perds une oreille, je t'en ferai, moi, des oreilles en fourrure, bien plus adaptées pour toi et ta vie, telle qu'elle va être.

— Tu sais comment va être ma vie ? Si tu sais tant de choses, — et tu peux me faire des oreilles — fais-moi guérir... J'ai mal — j'ai des arquebusiers dans l'oreille...

— Laisse-moi voir. — Et j'ai vu alors que ses yeux pouvaient éclairer — des phares jaunes — en plus grand, comme ce grand monocle frontal que portent les docteurs.

— Tu vas guérir, sans opération. Les oreilles en or, tu les donneras à un pédéraste — ne pleure pas. Je t'apporterai demain une poudre en rate de rat et sang de martigore qui te guérira... Il fallait que tu sois malade pour te sentir seule et que tu veuilles bien t'asseoir sur mes genoux maintenant.

— Tu crois ? Je suis si fatiguée, au point de ne plus avoir de curiosité — au point... Tu sais... tu ronronnes ? C'est cela. Au fond, tu sais ? C'est surtout à un chat que tu ressembles...

— Vraiment ?

Laissons de côté l'incontestable beauté du récit. D'abord et avant tout, le texte est prodigieusement dense en symboles exemplaires. Il est des êtres dont la vie onirique diffère de la vie éveillée. C'est même le sens populaire du mot *rêve*. Chez Leonor, pas du tout ! Elle est toujours Leonor, la même. Le rêve ne *compense* pas, il *continue*. Mieux, il condense un grand nombre de thèmes qui sont communs aux peintures de l'artiste. En le relisant, on en reste stupéfait,

Enfin, ce rêve est *typique*, je veux dire non exceptionnel. Les voici, ces thèmes : le noir, la fourrure, la femme pelotonnée, les métamorphoses, l'oreille d'or, les déguisements, les chats.

Depuis Artémidore d'Ephèse, qui nous donna le premier ouvrage important sur l'interprétation des songes, les clés des songes (qui sont beaucoup plus importantes qu'on ne le considère d'ordinaire, non pas parce qu'elles sont de vraies clés, mais plus simplement parce qu'elles nous donnent la description exacte des *croyances* qui ont eu ou ont cours) s'accordent avec les coutumes d'Occident et la poésie pour faire, du noir, la couleur de la mort. Aucun doute, ici, puisqu'elle entre elle-même aussitôt en scène : « *Tu n'es pas la Mort ?* » demande la rêveuse. Et nous avons ce dialogue significatif : « *Les humains la représentent laide et boîteuse, et tu es si beau, si chaud... ou si belle, si chaude.* » *Il se mit à rire. Moi, la Mort ? Que tu es peureuse, toi la seule qui ne devrait pas avoir peur.* » Tiens, tiens... que veut dont dire cette petite phrase mystérieuse de la chose de velours noir qui n'est pas la nuit ? Le pourquoi, le pourquoi que je cherche. Je ne sais pas. Mais apparaît la certitude de l'existence d'un dialogue permanent entre la Mort et la rêveuse.

— *Je savais que je vous donnais avec ce texte « un bon rôti ». Votre analyse est très juste. Continuez.*

— Revenons à vos peintures. Elles fourmillent de squelettes ou d'os. Il y a du *charnier* dans votre univers. Ces os ont plusieurs sens : ils sont aussi le résidu non broyable des choses dévorées. J'ai dit que vous êtes une dévorante.

— *Oui.*

Comme les chats, Leonor Fini laisse partout des os bien blancs. Elle ne chasse pas de son univers ce qui lui fait penser à la Mort. Et si elle préfère un crâne de musaraigne ou un squelette de chauve-souris au crâne des philosophes en méditation, c'est simplement parce qu'elle trouve la seconde image un peu usée !

Ensuite, la fourrure. Là encore, les clés des songes, les mythes, le langage populaire et la symbolique freudienne se rencontrent : thème de la sensualité, et plus étroitement sexuelle, interprétation que vient préciser le « pelotonnée ». Dès les premières lignes, la rêveuse se peint : sage, métaphysique même, ou du moins religieuse, et si sensuelle. Toujours la sphynge accroupie.

Puis, les métamorphoses. La bête rôde sans cesse autour d'une Leonor Fini immobile. Leonor est hantée par les métamorphoses, signe clair des changements que produit le temps. Elle hait le temps.

Vraiment, ce texte de l'étrangère répond plus clairement que son auteur consciente n'aurait pu le faire : « *Je t'ai suivie dans la rue, mais j'étais déguisée, comme toi d'ailleurs.* »

— C'est bien cela, Leonor ? Je ne m'égare pas ?

— *Merveilleux.*

Mais pourquoi se déguiser ? diront ceux qui ne se déguisent jamais. On se cache pour être cherché. *On se déguise pour être encore mieux soi.*

Et enfin le Chat. Alors, là ! Ce chat *qui n'est pas un chat,* mais qui en a le soyeux, la fourrure, et le langage moukrgnaou arrivé providentiellement !

— *Quel mot divin ! « Langage moukrgnaou ! » Merci !*

Ce chat, qui n'est pas un chat, n'en doutons pas, c'est la Bête qu'incarnait Jean Marais dans la « Belle et la Bête ». C'est le mythe de Leonor Fini. Je pense qu'il n'est pas nécessaire de préciser, bien que l'auteur dise à plusieurs reprises que la Bête est androgyne, ce que signifie cette Bête-là. Il fallait avoir l'âge des lectrices de Mme Leprince de Beaumont pour ne pas s'en rendre compte et Cocteau, dans son film, a soigneusement précisé l'histoire de cette défloration.

— *Si je vivais une autre vie, je voudrais être chat. Quels êtres merveilleux sont les chats.*

Il est évident qu'ils condensent pour elle la beauté du monde. Et maintenant, le sens général du rêve s'éclaircit, presque formulé par l'auteur lui-même. La Bête dit à la Belle : « *Un jour, je te dirai tout, un jour prochain ; lorsque je t'aurai tout à fait apprivoisée — lorsque ce que tu crois être sera ce que je sais, moi, de toi — la même chose — et je n'aurai pour toi plus aucun secret.* » Et la rêveuse a beau faire dire à sa Bête : « *N'avoir plus aucun secret, c'est l'Amour, n'est-ce pas ?* » Leonor Fini, elle, sait que c'est la Mort.

Voilà. Je n'irai pas plus loin désormais. Cette révélation d'un amour de l'immobile, du néant, ce rêve d'une vie éternelle qui ne bougeât pas, cette nostalgie d'Isis et du matriarcat, autre Paradis perdu, était déjà contenue, comme plus secrètement, en fleur japonaise, dans les premières admirations provoquées par l'œuvre, dans les premiers entretiens avec la femme. Mais ce qui n'était qu'une intuition s'est précisé, s'est organisé, s'est étayé, dans les correspondances les plus troublantes entre la femme, ses propos, son œuvre.

Cette farouche, cette dévorante, cette femme déguisée et masquée, cette sauvageonne en proie à Dior, cette lanceuse de « dernier cri » (1), cette désespérée du pouvoir perdu (Dieu, comme les naïvetés du féminisme doivent la faire rire, elle qui sait que ses sœurs ont tenu l'empire du monde) cette grande érotique, cette gardienne de secrets dont l'homme est exclu, cette étonnante vivante, est fascinée par la Mort. Pour elle, la vie même, le mouvement, *n'est qu'une suite d'innombrables morts.*

Et c'est là sans doute que l'ultime et impénétrable secret de la jeune sorcière, (secret que connaît sans doute l'étrangère mais qu'elle ne peut traduire que par des signes et des images, secret qui *les* dépasse, qui se répercute de siècle en siècle depuis la déchéance d'Eve et d'Isis), vient rejoindre le secret universel de l'existence, celui auquel il ne nous a pas été donné de réponse. Cette interrogation sans espoir donne à la vie et à la peinture de Leonor Fini leur unique sonorité.

ARMAND LANOUX.

(1) Mot d'Audiberti.

La psychanalyse et les lettres italiennes

Moravia est peut-être, si l'on y réfléchit, celui des écrivains italiens qui peut le mieux nous faire comprendre le rôle que la psychanalyse joue dans la littérature de son pays.

Pour la raison, tout d'abord, que Moravia n'est pas un romancier spécifiquement italien, mais ouvert aux influences étrangères. Ses œuvres ne sont pas très éloignées de ce que nous lisons en France, et leur succès chez nous en est une preuve.

Secondement Moravia a lui-même reconnu le caractère étranger à l'Italie de la psychanalyse. Dans son roman *Le Mépris* (1), il donne le rôle de l'analyste des mythes homériques à un Allemand. Il fait jaillir de cette cervelle germanique les monstres nébuleux et grimaçants qui troublent le couple des jeunes mariés italiens dont il nous raconte l'histoire. Pareillement, *Les Lettres de Capri* (2) de Mario Soldati sont un livre construit sur une opposition entre un couple américain scrupuleux et pervers et deux Italiens (un gigolo et une fille publique) astucieux et sains. La civilisation méditerranéenne, semble-t-il, si elle connaît la ruse et la dégradation, ignore le refoulement et ses tragiques séquelles.

Est-ce à dire que la psychanalyse n'est qu'un motif à développements pour intellectuels en mal de nouveauté et soucieux de rivaliser avec les littératures étrangères, anglo-saxonne surtout ? En aucune manière. La psychanalyse a bel et bien envahi la société italienne entière, particulièrement bourgeoise. Elle n'est pas qu'une originalité de touristes de passage, mais une tentation universaliste pour l'Italie, un signe des temps : une manière de vivre selon les normes du XX[e] siècle. De telle sorte que l'écrivain, s'il veut être l'observateur avisé de ce qui l'entoure, doit faire une place à la psychanalyse dans ses tableaux de mœurs. Moravia n'y a pas manqué ; ni Palazzeschi.

Mais ce qui frappe surtout (je pense au *Journal d'un Ecrivain* (3) d'Alvaro ; au *Bel Eté* (4) de Pavese ; à cette manière qu'ont les Italiens de « faire la bringue », si caractéristique dans leurs films) c'est que l'usage de la psychanalyse ne paraît pas les libérer de leurs complexes, mais leur en apporter de nouveaux. Ceux que l'introspection leur fait découvrir dans la nature de leur caractère et leurs habitudes provinciales ; ceux qu'ils semblent avoir plaisir à acquérir par imitation d'autrui ; enfin le complexe qu'on pourrait appeler de la psychanalyse elle-même. Elle est une mode qui, imposée, développe chez eux une sorte de sentiment d'infériorité. (Cette remarque est d'ailleurs valable pour tous les pays. L'amateur de psychanalyse ne se dit pas : « Je vais me simplifier », mais se demande : « Suis-je au moins assez compliqué ? »)

Poussons plus loin dans cette voie et abordons la question du fas-

(1) *Le Mépris*. Edit. Flammarion.
(2) *Les Lettres de Capri*. Edit. Plon. Coll. Feux Croisés.
(3) *Journal d'un Ecrivain*. Edit. Amiot-Dumont.
(4) *Le bel Eté*. Edit. Gallimard.

cisme. On a pu y voir un mouvement nationaliste et de repliement sur soi. Mais des hommes aussi différents qu'Alvaro ou Malaparte, dans son dernier ouvrage *Maledetti Toscani* (1), le considèrent plutôt comme une réaction contre l'isolement, comme un effort pour égaler l'Europe. Il a consisté à assumer des devoirs artificiels, il a eu la forme d'un conformisme idéaliste qui, pour la première fois peut-être en Italie, créait un état psychologique assez proche du moralisme protestant. C'est du moins sur de telles idées qu'est bâti le roman de Moravia *Le Conformiste* (2), histoire d'une nature perverse tyrannisée par un ensemble de règles politiques. On pourrait dire que l'attention portée à l'inconscient ne naît qu'au moment où cet inconscient subit une contrainte. Les conversations téléphoniques surveillées, dont parle Alvaro, et d'autant plus impudiques qu'elles étaient écoutées par un tiers, sont là pour le prouver.

Cependant, diront certains, on ne nous fera pas croire que les Italiens sont simples au point de ne connaître les complications psychologiques de l'Occident que sous la forme d'un produit d'importation. Non, mais ils les éprouvent d'une manière qui leur est propre.

Notons d'abord que le caractère souvent provincial de leur littérature les rapproche moins de la psychanalyse, dans ce qu'elle a d'intellectuel et d'universel, que d'une psychologie concrète, telle qu'on la trouve chez les Russes. C'est de la psychologie mijotée « à la cocotte » et non fondée sur des principes. La chose est visible chez un écrivain comme Quarantotti Gambini (3).

On relèvera ensuite que l'Italien, ayant un caractère d'extraverti, est peu enclin à se sentir refréné dans ses impulsions. Il paraît ignorer le camouflage, la censure. Etudiant la personne humaine, il rencontre tout de suite la contradiction et le divorce ; en d'autres termes, la folie chère à Pirandello, où ses personnages se précipitent avec passion, car ils ne se découvrent pas complexes, ils se segmentent. De même Moravia, lorsqu'il nous parle d'amour, ne nous entretient pas des difficultés de « faire couple », mais de la révélation de deux univers incompatibles, le féminin et le mâle. Enfin, Svevo, au plus fort de ses ruminations, n'a jamais pu s'empêcher de porter sur lui-même non seulement un regard introspectif, mais extérieur. Si bien que ses héros, en même temps qu'ils sont toujours des solitaires maniaques, évoquent la silhouette comique de Charlot. L'Italien est un homme pour qui, en toutes circonstances, le monde visible existe.

De plus, dans les domaines de l'Histoire, il n'est pas plus capable de se saisir sous la forme d'une humanité non socialisée, totalement soumise à ses instincts. Prenons un exemple. Rimanelli, dans un roman paru dernièrement, *Péché Originel* (4), raconte l'histoire d'un viol. On ne saurait être plus près de la nature. Non, car le viol tombe sous le coup des lois féodales qui régissent les provinces du Sud, ont prévu l'événement et en ont équilibré le poids par le culte de l'honneur. Loin de nous trouver dans la jungle des sentiments premiers, nous

(1) *Maledetti Toscani*. Edit. Vallecchi, Florence.
(2) *Le Conformiste*. Edit. Flammarion.
(3) *Nos Semblables*. Edit. Gallimard.
(4) *Péché Originel*. Edit. Mercure de France.

sommes en pleine civilisation, cruelle peut-être, mais logique. De même Molteni, dans *Le Mépris* de Moravia, s'il tente de s'identifier avec Ulysse, ne rencontre pas la monstruosité barbare, mais une forme de morale élaborée, celle d'Homère. Sur une terre vieille comme le monde, il y a toujours une organisation sociale là où l'on cherche la nature. Qui n'a remarqué le caractère permanent d'art, et non de naïveté, que dégage une campagne comme celle de la Toscane ? D'Annunzio, Malaparte, Alvarc l'ont dit.

A partir de ces considérations, j'avancerais que l'Italien est surtout doué pour interpréter la vie sous son aspect phénoménologique, et, en ce qui concerne notre sujet, porté à la psychanalyse des ensembles sociaux. Cherchant l'origine d'un drame, il découvre des sédiments successifs de civilisations différentes, imbriquées, rompues, mêlées. Si Carlo Levi constate que le Christ s'est arrêté à Eboli, cela ne signifie pas qu'au delà de cette ville l'homme est « naturel », mais sous l'emprise de croyances antérieures au christianisme. Coccioli, dans *Manuel le Mexicain* (1), fait la même expérience. Il détecte au Mexique sous un début de culture yankee une culture espagnole recouvrant elle-même une culture aztèque. Et la solution du problème ne consiste pas pour lui dans la victoire de l'une ou l'autre de ces cultures, mais dans leur ajustement et leur complémentarité.

Seconde conclusion à nos propos, l'Italien a peu l'occasion d'éclairer par la psychanalyse l'obscurité des âmes, mais elle lui sert paradoxalement à s'interroger sur la splendeur des corps. Nous abordons là un dernier point que j'appellerais le « thème du nu ». Moravia y revient souvent. Le beau récit intitulé *Agostino* (2) est tout peuplé de nageurs dont la silhouette se découpe en pleine lumière. Chez Pavese aussi, on relèvera des considérations, d'une tonalité plus morbide, sur le blanc de la peau et le caractère mystérieux de la nudité. A noter enfin que le déshabillage est un jeu de société courant aussi bien dans la littérature que dans le cinéma transalpins.

En méditerranéen qu'il est, l'Italien est attiré par la femme et par l'évidence. En homme du XXe siècle, il n'ignore pas que cette femme cache de très profonds secrets et que cette évidence est la synthèse d'extraordinaires résonances assoupies. Comme à une tentation, il se livre aux jeux de l'analyse, mais avec moins d'effroi que d'exaltation, soit qu'il découvre dans l'ancestral le paganisme et dans l'informulé quelque chose de déjà formel, soit que son goût inné pour l'esthétique lui fasse automatiquement mettre à jour non le fait-divers psychologique de mauvais aloi, mais, tout armé, un symbolisme élaboré. Il ne décèle pas au fond de lui un péché à vaincre, mais une divinité insolite qu'il est bien près d'adorer. La psychanalyse ne l'a passionné qu'à un moment où elle semblait inopportune (elle lui a pourtant servi à nourrir sa clarté de sous-entendus) et lui a fait tirer de l'ombre non pas tant l'inavouable qu'un aspect inusité et comme anachronique ou anticipateur du monde (ce qui n'est pas une mauvaise manière d'utiliser le freudisme).

GEORGES PIROUÉ.

(1) *Manuel le Mexicain*. Edit. Plon. Coll. Feux Croisés.
(2) *Agostino*. Edt. Charlot.

Situation du psychanalyste

Avant d'aborder les problèmes du psychanalyste face à sa profession, à sa clientèle, et au public, rappelons cette phrase du professeur Daniel Lagache *L'idéal thérapeutique est, en partant d'une large base représentée par l'ensemble des relations de la personne avec le monde et avec elle-même, de remonter en sens inverse le processus constitutif à la névrose pour atteindre les fantasmes et les conflits réels* (1) ».

Réaliser cet idéal thérapeutique nécessite un apprentissage, des disciplines. Si psychanalyser, c'est rechercher l'origine des conflits, leur découverte ne s'opère pas par hasard. Sujette à tâtonnements, l'interprétation reste soumise à un certain travail d'approche. Même intuitive, elle est en fait *l'application d'un savoir général à une application particulière et concrète... La nécessité d'une formation ne se discute pas, on ne s'improvise pas psychanalyste* (1).

En France, deux sociétés de psychanalyse dispensent leur enseignement au candidat psychanalyste : la *Société Psychanalytique de Paris*, dont la tendance est plus spécialement médicale, fut fondée la première, en 1927 ; *la Société Française de Psychanalyse*, créée très récemment, qui réclame de ses adhérents une formation plus humaniste et psychologique. Les différences de vues de ces deux sociétés reposent davantage sur la façon d'initier les candidats à la recherche que sur le fond même de l'enseignement.

Lorsqu'un nouveau candidat au titre de psychanalyste se présente à l'une ou l'autre des sociétés, deux ou plusieurs psychanalystes confrontent leurs observations faites à son sujet. Son admission se fait donc par la méthode clinique. Culture, formation scientifique, psychologique, qualification professionnelle, capacité de communication, maturité de caractère et de jugement, patience, réussite dans la vie privée ; autant de facteurs qui entrent en jeu dans cet examen. Sans s'attacher à un équilibre trop parfait qui dissimule souvent de fortes défenses, on recherche les critères de la santé mentale telle qu'elle est comprise par la psychanalyse.

Tout candidat au titre de psychanalyste doit poursuivre une analyse didactique qui s'étend sur une durée d'environ trois ans, et comprend au moins trois cents séances. Cette analyse sera l'élément essentiel de la formation : c'est elle qui empêche les motivations personnelles d'interférer avec les interventions psychanalytiques. La reprise périodique de l'analyse personnelle est recommandée par Freud lui-même.

Lorsque cette analyse didactique est assez avancée, le candidat

(1) D. Lagache : *La psychanalyse* (Edit. P.U.F. Collect. *Que sais-je*).

poursuit des cycles d'études théoriques, cliniques, techniques, durant l'année scolaire. Outre des matières à option, facultatives, il existe, des stages obligatoires en psychiâtrie générale, neuro-psychologie, pédiâtrie. Lorsque sa propre analyse est terminée, le candidat prend en charge deux cas dont la cure est contrôlée latéralement par des psychanalystes. Enfin, le candidat rédige un mémoire. Si ce mémoire est accepté, l'intéressé reçoit un certificat clôturant sa scolarité psychanalytique et médicale. C'est alors qu'il peut se présenter comme adhérent de la Société choisie, et se prévaloir du titre de psychanalyste. Seuls le déroulement des études prévues par l'enseignement, et la pleine réussite de son analyse didactique peuvent apporter au candidat les matériaux nécessaires pour remplir son rôle, ainsi défini par Daniel Lagache : *Le rôle du psychanalyste, c'est d'observer, d'écouter, de comprendre, de savoir attendre et se taire, et le moment venu donner l'interprétation qui convient. Freud a résumé ce rôle dans des formules célèbres. Il met en garde contre une attention tendue et recommande une « attention flottante » qui permet une compréhension plus réceptive. Elle répond à la liberté d'association demandée au patient. Freud recommande au psychanalyste d'être un miroir qui ne reflète rien d'autre que ce qui lui est montré. Le psychanalyste ne révèle rien de lui-même, de sa vie, de ses opinions ; l'auto-analyse doit lui permettre de contrôler les interférences de ses réactions personnelles et émotionnelles. Conseiller et diriger le patient sont incompatibles avec la spontanéité qui lui est demandée, et ne peuvent qu'entretenir sa dépendance, et susciter son opposition. Si le rôle du psychanalyste n'est pas autoritaire, il n'est pas non plus le laisser-faire. Le traitement doit être mené autant que possible, dans un état d'abstinence, ce qui veut dire que l'énergie nécessaire à la cure ne doit pas s'échapper dans des satisfactions substitutives, soit dans le traitement, soit au dehors (...) Il ne faut pas oublier que le patient trouve (dans la cure) une liberté, une sécurité, et une compréhension inhabituelles, et que le psychanalyste, en dépit de son invisibilité et de son silence, y est étrangement présent...* » (1).

Quant à la technique de la cure, elle a atteint une maturité dont on peut dégager certaine normes, toujours suceptibles de modifications : Freud lui-même conseille vivement de s'accommoder de la diversité des situations thérapeutiques.

Le psychanalyste donne au patient quelques explications sur son cas, les moyens et les buts du traitement, dont la durée moyenne est évasivement évaluée à deux ans. Dès les premiers entretiens, on fixe la fréquence et les jours de séance — trois par semaine au minimum, de quarante à cinquante-cinq minutes — les honoraires, et les interruptions prévisibles. Pour éviter au patient tout effort, on le fait étendre sur un divan. Le psychanalyste restant derrière lui, il pourra se soumettre à la règle fondamentale — où règle de libre association — sans rien connaître des réactions du praticien. La consigne lui est donnée de *dire tout ce qui lui passe par la tête , d'exprimer verbalement ce qu'il pense et ce qu'il sent sans rien choisir et sans rien exclure volontairement, même si ce qui vient lui paraît désagréable à communiquer, absurde, futile et sans rapport avec le sujet.* Cette expression de soi est un appren-

(1) D. Lagache : *La psychanalyse* (Edit. P.U.F. Collection *Que sais-je ?*)

tissage de la liberté. Naturellement, il s'agit ici de la liberté intérieure et de sa conquête. La licence de la conduite — qui servit plus d'une fois de prétexte aux détracteurs de la psychanalyse, qualifiée par eux d'amorale, d'immorale, même — n'étant jamais, de la part du sujet traité, qu'une façon de se détourner du but de la cure en contrefaisant la vraie liberté.

La disparition des symptômes n'est décisive que si elle s'accompagne de modifications structurelles de la personnalité. En principe, la guérison est définitive, à moins que subsistent des conflits inconscients non assez activés. *Dans les psychonévroses, les inhibitions, les troubles psycho-sexuels, les troubles de caractère, les désordres corporels d'origine conflictuelle, les pourcentages de guérison ou les grandes améliorations sont comparables à ceux qu'obtient le thérapeute dans les autres branches de la médecine. L'aggravation est exceptionnelle,* dit encore Lagache.

Il n'est pas douteux que, dans certains cas, des psychologues peuvent se montrer aptes à s'initier à la méthode psychanalytique, et à la manier aussi bien que des praticiens ayant reçu une formation uniquement médicale. Cependant, officiellement, la psychanalyse entre dans la thérapeutique médicale. Elle est d'ailleurs enseignée comme telle. Le tribunal n'accepte pas l'exercice de la psychanalyse par des non-médecins. Sous le couvert de sa responsabilité, tout médecin peut pourtant travailler en accord avec un psychothérapeute. Dans la pratique, et malgré les divergences d'opinion sur l'opportunité de ces relations, il s'est établi une large coopération entre psychologues et médecins.

Si le psychanalyste est médecin, sa clientèle viendra comme toute clientèle envoyée soit pas d'autres clients, soit par des spécialistes, soit sur la foi de telle renommée. Elle sera donc du même niveau social que toute clientèle de spécialistes. Les classes modestes peuvent bénéficier à Sainte-Anne de la consultation de psychanalyse.

Les assurances sociales remboursent le traitement psychanalytique au même titre que toute visite médicale. Avec accord préalable, le patient peut obtenir l'autorisation de se rendre à douze séances de psychanalyse, remboursables et renouvelables. Cependant une consultation de psychanalyse dure beaucoup plus longtemps qu'une consultation de médecine générale, et son taux de remboursement est loin d'avoir suivi l'élévation du prix de la vie.

De l'avis de nombreux médecins et psychothérapeutes, la psychanalyse se révèle — à cause du temps qu'elle réclame au praticien, ou des conditions pratiques dont dépend le malade, (manque de liberté pour raisons professionnelles ou familiales, etc.), comme inapplicable à grande échelle. En revanche elle évolue vers un ensemble d'applications dont elle peut seule donner la clef.

La cure type va donc varier en fonction des nécessités d'ordre social, matériel, thérapeutique. *La psychanalyse infantile* par exemple, est difficile à effectuer suivant les normes établies. Pour Mélanie Klien, on peut maintenir parfaitement l'utilisation du transfert et de la résistance par le jeu. Pour Anna Freud, le praticien doit être plus qu'un analyste : un éducateur. La pédagogie utilise maintenant — comme d'ailleurs les divers types de psychothérapie — les acquisitions techniques et cliniques de la psychanalyse dont l'influence est devenue

considérable en anthropologie culturelle. La manière dont sont élevés et formés les enfants y est capitale.

Dans les *psychoses*, il est généralement impossible d'appliquer d'emblée la cure type. L'entourage psychanalytique est sujet à arrangement, l'interprétation doit être aussi menée différemment. En *délinquance*, le psychanalyste doit être « tout plutôt qu'une ombre » (Anna Freud), omnipotent et bienveillant ; lorsque le patient a obtenu de lui assez de satisfaction, on le change généralement de psychanalyste.

Dans certains cas, on utilise *la cure courte*, dont les succès assez nombreux ne sont pas toujours solides. S'il y a échec, une psychanalyse ultérieure risque d'être compromise. Cette cure courte ne doit être entreprise que lorsqu'une psychanalyse régulière se révèle impossible pour des conditions extérieures. Il en va de même des *psychanalyses de groupe*, toujours contre-indiquées pour des sujets inhibés dont les réactions risquent d'être négatives pour la cohésion du groupe.

La *narco-analyse* est un procédé thérapeutique qui provoque, par l'introduction d'une drogue dans l'organisme, une sorte de psychanalyse brusquée, *Cette méthode a donné des résultats dans les névroses consécutives à des chocs émotionnels qui ont activé les traumatismes infantiles et mobilisé les défenses à un degré pathologique*. Mais les résultats ne sont pas exploitables par la psychanalyse.

Le rôle du psychanalyste ne s'arrête pas aux frontières des maladies somatiques : si toute maladie corporelle n'est pas motivée, la vie pathologique a du moins des effets directs sur la vie émotionnelle, l'activité, la nature et l'intensité des conflits instinctuels. La maladie peut entraîner une régression narcissique, la castration, réveiller une névrose infantile, provoquer une névrose. « *Le rôle des facteurs psychologiques dans les désordres corporels pose de nombreux problèmes d'ordre social, scientifique et thérapeutique... les affections dites psychosomatiques sont devenues des « fléaux sociaux »* (1).

C'est dire le champ ouvert à la psychanalyse, dont une des dernières applications se fait jour dans l'accouchement sans douleur : la femme, en plus de certaines données techniques, apprend, et parfois très vite, à se libérer de ses peurs ancestrales. La suppression de l'angoisse entraîne une énorme régression de la douleur.

L'effet de la psychanalyse sur le plan social et intellectuel dépasse donc largement la psychanalyse de traitement. Nous concluerons sur une phrase du docteur Lagache, extraite d'un entretien radiophonique. « *Comme la psychanalyse se centrait sur l'articulation chez l'individu, des forces biologiques et des circonstances familiales et sociales de l'éducation, c'est à toutes les sciences de l'homme qu'elle a ouvert de nouvelles perspectives. Elle est tout cela à la fois : psychothérapie, psychopathologie, anthropologie. Au total, une façon radicalement nouvelle de concevoir la vie de l'homme, sa personne, et ses rapports avec son prochain.*

Terminons sur cette profession de foi dans l'avenir : *et même si un traitement nouveau rendait un jour inutiles les efforts thérapeutiques des psychanalystes, elle resterait un instrument irremplaçable de la connaissance de l'homme* (2).

NADINE LEFEBURE.

(1) D. Lagache : La psychanalyse.
(2) R. T. F. chaîne nationale. Emission Thèmes et Controverses : vendredi 11 mai 1956.

Les romans

LES ENCHAINÉS PAR MONA SAVIN. — LES VAINQUEURS DU JALOUX PAR JEAN LAGROLET. — LE LIS DE MER PAR ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES.

Peu de romans me semblent devoir retenir l'attention, dans ce début de saison, autant que celui de Mme Mona Savin, *Les Enchaînés* (1). C'est un premier roman qui révèle un tempérament de romancier d'une force peu commune. Dès les premières pages on est requis par le ton de l'écrivain : frémissant, ardent, animé d'une sorte de fièvre qui se communique au lecteur et ne le lâchera plus jusqu'à la fin. Avec un intérêt croissant, avec anxiété, avec une sorte d'angoisse, il vivra l'amour orageux, torturé et violent qui fait de Bernard et de Térésa deux « enchaînés ».

Tous deux habitent la Cité Universitaire à Paris. Lui, Bernard Valsin, est un agrégé de philosophie. Elle, Térésa Skalska, une Polonaise dont le mari vit en Argentine. Tous deux sont des « intellectuels », tous deux écrivent. Quarante-huit heures après sa rencontre avec Bernard, Térésa devient sa maîtresse. Alors commence une liaison difficile, exigeante, passionnée, qui ne laisse aucun répit aux deux protagonistes, tout occupés qu'ils sont de s'interroger sur leurs sentiments respectifs, à voir clair en eux-mêmes, à se débattre entre le bien et le mal, le pur et l'impur, à vouloir chacun conserver son autonomie, à se déchirer, à se détruire. C'est Térésa qui sera anéantie à l'issue de cet impitoyable combat puisqu'elle s'enlisera dans la folie, après avoir donné le jour à un fils dont elle ne sait qui est le père, de Bernard ou de Stas, son mari.

Le livre est fait presque tout entier des rencontres de Bernard et de Térésa. Rencontres quotidiennes et qui sont autant de « scènes », cruelles, violentes et pathétique, entre les deux amants. Scènes qui peuvent sembler monotones à première vue, mais dont chacune nous fait progresser minutieusement dans la connaissance intime des deux héros. Nous découvrons en Bernard un être sensuel et lucide, orgueilleux et faible, d'un égoïsme monstrueux. Il ne peut se passer de Térésa, et il lui reproche sans cesse le temps qu'elle lui fait perdre : n'a-t-il pas son œuvre à mener à bien, cette œuvre destinée à révolutionner la philosophie contemporaine — il en est sûr, conscient qu'il est de son génie. Térésa, elle, ne doute pas davantage du « génie » de Bernard. Elle est toute dévotion à ce génie, toute passive sous la domination qu'exerce Bernard sur elle, non sans sursauts de révolte : elle aussi a son orgueil, elle aussi écrit. Et puis comment se laisser dévorer sans

(1) Librairie Plon.

protester ? Mais elle est femme, après tout, Bernard est le mâle : il lui est supérieur il a du génie, elle n'est pas digne de lui, elle le reconnaît, il a raison de l'humilier. N'est-ce pas son rôle de femme de s'effacer devant lui, d'accepter tous ces caprices — et même ses coups ? Il n'a que trop raison de la juger comme une femme facile puisqu'avec lui elle trompe non seulement son mari mais aussi François, officier de marine qui a été son amant. Oui, elle est indigne de Bernard. Il est juste qu'il veuille la quitter pour épouser une jeune fille vierge et riche qui lui donnera des enfants. Et puis, une fois marié, Bernard cessera de pécher, de faire le Mal, puisque pour lui, ses relations avec Térésa sont coupables. Et Térésa de se mettre en quête de la perle rare... Mais, ç'en est trop. Pourquoi subir les humiliations de Bernard sans relever la tête, pourquoi être son esclave, où cela la mènera-t-elle ? Et n'a-t-elle pas, tout comme lui, sa propre existence, à elle ? C'est elle qui le quittera... Hélas ! Ces belles résolutions ne durent pas. Le sentiment qui les lie l'un à l'autre est aussi bien haine qu'amour. Qu'importe ! Il les lie bien et quoiqu'ils fassent ils sont rivés l'un à l'autre. Même l'arrivée de Stas à Paris ne les sépare pas : la reprise de la vie en commun avec Stas est une faillite. Il faudra le retour en Argentine pour que tout cesse. Bernard est alors professeur à Aix, plus égoïste que jamais, et ne répond à aucune des lettres de Térésa. Celle-ci est enfin sortie à jamais de la vie de Bernard.

Cette lutte de tous les instants, les rares moments de halte, les reprises de la lutte, les moments d'exaltation, les retombées, tout cela est évoqué par l'auteur avec une vigueur, une violence même et un souffle qu'on n'a pas accoutumé de rencontrer dans un premier roman (lequel n'a pas moins de 400 grandes pages).

Mona Savin rend admirablement la réalité de cet amour. Non en ayant recours à l'analyse classique des sentiments mais en campant Bernard et Térésa, crument, devant nous, en les rendant présents de façon presque intolérable, dans une longue suite de dialogues. Dialogues où, inlassablement, tous deux s'affrontent, s'interrogent, s'expliquent, s'attaquent, se déchirent, se disent leur amour et leur haine. Dialogues riches de toutes leurs complexités et contradictions intimes. Dialogues où la mesquinerie se fait jour aussi bien que la grandeur. Certes, cette peinture de l'amour — d'un amour qui n'est pas divertissement, joie des corps, mais qui remet en question, à chaque instant, le sens de l'existence et des relations avec l'*autre* — cette peinture ne doit rien à la convention, ni à la littérature. D'où l'impression de jaillissement, de mouvement créateur qu'elle nous communique. L'amour de Térésa et de Bernard se fait et se défait, à chaque instant, page après page, devant nous. Nous le vivons, en quelque sorte, avec eux, par eux.

Il faut dire que Mona Savin est servie par un exceptionnel don du concret. Les mille détails de la vie quotidienne, elle restitue tout. Nous savons tout de Térésa et de Bernard à chacune de leur rencontre : leurs pensées, leurs sensations, le degré de chaleur qu'il fait dans la chambre ou la douceur de l'air dans la rue, comme leur corps réagit à l'atmosphère qui les entoure, etc... Aussi bien *Les enchaînés* sont-ils un roman foisonnant. Ce foisonnement extraordinaire, s'il est la grande qualité de ce livre, on voit bien aussi quelle sorte de danger il risque

d'être pour l'auteur, pour l'écrivain. Emporté par la force de sa vision, il est plus soucieux de vie et de vérité que d'art. La volonté de tout dire, le refus du choix, n'évite pas toujours des répétitions. Parfois aussi la vision se brouille, par trop de hâte, et les images se superposent. On souhaite à Mona Savin, dans ses prochains livres un emploi plus rigoureux de ses dons qui sont d'une richesse étonnante.

Elle a, avant tout, le don majeur du romancier — rarissime dans le roman contemporain, — celui d'être envoûtée par ses personnages. Elle ne les regarde pas vivre en dehors d'elle. Elle les aime d'un amour violent et désordonné. Cet amour communique à Térésa et Bernard la véritable vie romanesque. Ce ne sont pas d'habiles constructions. Ils vivent de leur vie propre. Ils touchent, ils émeuvent, ils irritent même — tout comme les êtres qui nous entourent, — Térésa et Bernard sortent des pages. Ce sont deux admirables figures proprement romanesques, figures inoubliables, qui ne se laissent pas oublier. Ils suffisent à faire du roman de Mona Savin un début exceptionnel.

***

Les vainqueurs du jaloux, (1) le singulier roman de M. Jean Lagrolet, pourrait avoir comme sous-titre : « Scènes de la vie de province ». J'entends bien qu'il ne s'agit pas d'une peinture de mœurs. Mais tout : le cadre, les personnages, leurs rapports, l'atmosphère close et étouffante dans laquelle ils se meuvent, tient intimement à la province — une province très peu définie et qu'on dirait hors du temps.

Deux clans s'affrontent dans *Les vainqueurs du jaloux* : celui de Robert Sens qui habite Glains et celui de Benoît Freyburger, qui habite *Les Massifs*. Entre les deux, le narrateur Gilles et son amie Françoise, nièce de Robert Sens. Gilles fait le lien entre les deux clans : il travaille chez Benoît Freyburger, architecte célèbre, et il rend visite tous les soirs à Robert Sens pour qui il a une amitié admirative. Il n'est pas le seul à subir la fascination de Robert Sens : Barbara, dix-neuf ans, la fille de Benoît Freyburger, elle aussi a pour l'ennemi de son père un sentiment passionné. Pour compléter le tableau, disons que Robert a un fils très beau qui court le monde et semble avoir réussi dans la vie beaucoup plus grâce à Corydon qu'à Vénus. Il y a encore le jeune et charmant Jean-François, fils adolescent de Benoît Freyburger, qui passe ses journées à grimper aux arbres. Les femmes respectives de Robert et de Benoît jouent les utilités. Tout ce petit monde vit en vase clos, sans aucun contact, semble-t-il avec le monde extérieur. La venue d'Antoine sera la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Jusqu'à ce jour la vie s'écoulait paisible, du moins en apparence ; Barbara rendait tous les jours visite à Robert, l'après-midi, à l'insu de son père, Gilles après son travail et avoir écouté les discours de l'architecte, passait de longues heures auprès de Robert Sens avant de rejoindre Françoise. Antoine donnait de rares nouvelles et Jean-Francis grimpait aux arbres avec la grâce de félin. Soudain Antoine annonce son arrivée : c'est le retour de l'enfant prodigue, Robert en est sûr. Il organise en son honneur un déjeuner où tout le monde est convié (sauf Benoît) ;

(1) Gallimard.

ce sera le triomphe du clan Glains, de Robert. Hélas ! le déjeuner tourne à la faillite. Dès le début la gêne s'installe entre les convives, tous leurs propos sonnent faux, Antoine n'a d'yeux que pour Jean-Francis. D'ailleurs, il ne fait que passer, il part dès le déjeuner fini. C'en est fait de la vie paisible : chacun voit les autres autrement et les événements se précipitent. Robert et Benoît en viennent aux mains, une nuit dans la campagne, sans doute parce que M. Freyberger a appris que Barbara est enceinte des œuvres de Robert. Gilles décide d'aller rejoindre au Népal un sien cousin. Il a perdu toute son admiration pour Robert qui lui apparaît comme ce qu'il est : un pauvre homme berné par son fils et qui vit dans ses rêves. M. Freyberger ne vaut guère mieux. Antoine revient enlever en avion sa proie, Jean-Francis, avec l'assentiment aveugle de ses parents. Finalement, Gilles s'enfuit, seul, à Paris où Françoise le rejoindra.

Le roman de Jean Lagrolet n'est pas d'un accès facile. Le départ est lent et le lecteur a du mal, au début, à reconnaître les personnages, à les distinguer les uns des autres : ils sont un peu comme les poissons rouges d'un aquarium qui se ressemblent tous à première vue. Puis, peu à peu, le lecteur s'habitue à la manière de l'auteur, qui est de ne pas dire les choses en clair. Comme dans *Les Enchaînés*, les dialogues tiennent ici une grande place. Mais si Mme Mona Savin dit tout, jusqu'à l'excès, M. Lagrolet, lui, laisse davantage à entendre qu'il ne dit. Je ne sais s'il a lu les romans de la romancière anglaise Ivy Compton Bennett, mais ses dialogues m'y ont plus d'une fois fait penser. « Ces longues phrases guindées, à la fois rigides et sinueuses, ne rappellent aucune conversation entendue. Et pourtant, si elles paraissent étranges, elles ne donnent jamais une impression de fausseté ou gratuité ». Ces lignes de Nathalie Sarraute sur les dialogues de la romancière anglaise, définissent parfaitement les dialogues de Jean Lagrolet. Citons encore Nathalie Sarraute : « Les mouvements intérieurs, dont le dialogue n'est que l'aboutissement et pour ainsi dire l'extrême pointe, d'ordinaire prudemment mouchetée pour effleurer au dehors, cherchent ici à se déployer dans le dialogue même ».

Ces mouvements intérieurs éclatent au jour de façon remarquable dans la grande scène du déjeuner en l'honneur d'Antoine, scène centrale et capitale du roman de Jean Lagrolet, autour de laquelle tout s'organise. Ce déjeuner agit comme un vrai « révélateur » sur tous les personnages, éclaire leurs relations d'un jour nouveau et déterminera leurs réactions à venir.

Les vainqueurs du jaloux est un roman sans tendresse. Aucun des personnages n'est sympathique, ni même attachant, et le narrateur pas davantage. Quand il écrit son récit, il est un vieil homme qui évoque le temps de sa jeunesse. Et cette évocation ressemble fort à un règlement de compte, à un réquisitoire contre ceux qui l'ont dupé et déçu par leur médiocrité, parée du masque de la valeur ; contre ceux, faux grands hommes, qui n'ont pas su répondre à son admiration et n'ont pas compris la noblesse de ses aspirations. C'est pourtant cette rancœur, née des illusions perdues, qui donne à ce livre son poids et sa résonance humaine.

Plus que les personnages nous sollicitent, dans ce roman, l'univers et l'art de l'auteur. Univers insolite, comme plongé dans le sommeil

et l'engourdissement, mais lourd de passions aiguës et de drames latents que l'auteur évoque avec un art patient, d'une lenteur savante et calculée, selon un rythme ample et large. Celui-là même des phrases de Jean Lagrolet dont l'apparence feutrée cache de redoutables poisons.

***

La trame du récit de M. André Pieyre de Mandiargues, *Le lis de mer* (1), est très simple. Le décor ? Une petite plage de Sardaigne, plage au nom chantant, Sainte-Lucie de Siniscola. Les personnages ? Deux jeunes filles de bonne famille, l'une italienne, Vanina (l'héroïne), l'autre suisse, Juliette, plus un jeune étudiant dont le nom n'est pas dit, qu'on *voit* mal (volontairement, sans doute, dans l'esprit de l'auteur, puisqu'il fait un peu office d'objet, on verra à quel usage). L'intrigue ? Inexistante ou presque. La voici : au retour du bain matinal Vanina croise le jeune homme sans nom. Il est jeune, beau, elle lui donne rendez-vous (à l'insu de Juliette) pour l'après-midi. A l'heure et au lieu dits, elle annonce au jeune homme qu'elle sera sa maîtresse, le lendemain soir à minuit, sur la plage. Elle précise qu'elle est vierge et que pour la prendre il devra lui lier les mains derrière le dos avec sa cravate. Ainsi se passent les choses, pour le plus grand plaisir des deux amants d'un soir. Au matin, Vanina quitte avec Juliette Sainte-Lucie de Siniscola, sans savoir le nom de celui à qui elle doit la révélation de l'amour.

« Il est assez admirable, se dit-elle, que je n'ai pas eu la mauvaise idée de lui demander son nom. L'amour a-t-il besoin d'étiquette ?

Et elle remit la voiture en marche ». Fin.

Quoi de plus banal, dira-t-on ? Mais la manière de M. de Mandiargues, elle, n'est pas banale. Elle est volontiers cérémonieuse. C'est qu'il s'agit d'une véritable cérémonie : de toute évidence, l'acte par lequel Vanina va devenir femme avec l'homme de son choix auquel elle se livre et se soumet, mains liées, a pour elle une valeur, un caractère quasi sacré qu'il n'a pas pour une héroïne de Mlle Sagan. Il doit être entouré de tout un cérémonial intime, qui fait tout le sujet du récit de M. de Mandiargues. Récit dont la lecture est une véritable délectation.

En vérité, le prétexte ici, importe peu. Certes l'auteur évoque des paysages qu'il aime et traite de thèmes qui lui sont familiers et tout personnels. Mais ce sont des paysages et des thèmes destinés surtout à mettre en valeur l'art magistral de l'écrivain. Art très sensuel dont l'érotisme est l'un des ressorts avoués et troublants-erotisme raffiné, bien sûr, et sans rien de provocateur.

S'il n'eût pas été écrivain, André Pieyre de Mandiargues eût pu être peintre. Son art est un art qui *donne à voir*. Son récit, composé d'une suite de tableaux d'une grande perfection, laisse dans son sillage d'admirables images, somptueuses, rougeoyantes et nocturnes : un peu comme les images d'un rêve. Et cela, par la grâce d'un style lisse et précieux, précis et musical, transparent et dense.

HENRI HELL.

(1) Edit. Robert Laffont.

La vie des lettres

F. REGIS BASTIDE : LES ADIEUX. — CLAUDE ROY : LE SOLEIL SUR LA TERRE. — SYLVAIN PIVOT : LES BARRICADES.

L'ange de la solitude, mais aussi celui du bizarre planent sur *Les Adieux* (1) de François-Régis Bastide. La prière d'insérer présente ce roman comme « un reportage sur la condition étrangère en France ». On s'en étonne car le propos de Bastide n'est pas d'exposer la vie des maçons italiens ou des mineurs polonais. Il n'est question que de deux destins singuliers : celui de Choralita Brichs, vieille fille, philologue et suédoise ; et celui du prince Alexis Vassilievitch Stellovski, alias général Kroutchinov, Russe blanc.

Avec Choralita, le narrateur réussit un portrait plus qu'émouvant, fascinant, d'une intellectuelle qui a vieilli seule, dans l'étude et la pauvreté, paralysée par la timidité, l'humilité. Elle ne connaît ni la joie, ni la grâce, ni l'amour partagé. Elle s'attache enfin à Alexis, ce vieux Russe fou et malfaisant. Puis, roulant de religion en religion, dans une sorte de débauche de l'âme, elle finit, extravagante épave, dans les petits groupes d'illuminés qui hantent les salles lugubres de la Société de Géographie ou des Sociétés Savantes. Choralita chez qui la pitié et la charité se transmutent un jour en une passion qu'il faut bien appeler amour, possède ce charme ingrat des êtres gâchés, laissés au rebut.

Je ne trouve pas que François-Régis Bastide ait été aussi bien inspiré en décidant de donner un Russe blanc pour partenaire à Choralita. C'était prendre un personnage réduit depuis longtemps à l'état de convention, essayer de faire du vivant avec une marionnette. Bastide, pourtant, y réussit en partie. Mais son Russe lui a joué un autre tour. Il lui a soufflé la tentation d'écrire une œuvre dostoïevskienne, exercice pour lequel, nous autres Français, sommes décidément peu doués.

Autrement réussis sont, dans *Les Adieux*, les tableaux parisiens. « Multitude, solitude », dit Baudelaire. C'est là le vrai domaine de la nostalgie, des destins baroques, des passions écrasées.

Les hommes ne sont pas seuls, semble répéter au contraire Claude Roy tout au long de sa chronique romanesque *Le soleil sur la terre* (2). Et il cite Maïakowski : « Je suis là partout où est la douleur... »

(1) Gallimard.
(2) Julliard.

Claude Roy illustre cette phrase d'une façon toute nouvelle. Il s'agit, semble-t-il, de porter à l'échelle du monde le principe de la petite Madeleine proustienne. La vue d'une vieille Tunisienne de Médénine déclenche le souvenir d'une autre vieille femme aperçue en Corée, puis de Mme Marthe, humble silhouette de la rue Bernard Palissy, à Paris. Un feu du bled appelle un feu allumé par des dockers sur le *waterfront* de New York. Les ponts du monde entier mêlent leurs rivières. Les morts se confrontent aux morts.

Claude Roy renonce à ce qu'il y avait de trop brillant dans son talent et qui l'a fait passer souvent pour superficiel. Les mots prennent plus de poids. Le portrait du professeur Lecoutre, savant et catholique, ami des arabes et mal aimé d'eux, est admirable, sans une fausse note. Le récit d'un attentat contre un commissaire de police de Tunis est un modèle de *suspense* et d'efficacité.

Pour en revenir à la petite Madeleine, il faut noter que, chez Claude Roy, elle recrée de l'espace plutôt que du temps. C'est que, dans l'idée du chroniqueur, depuis longtemps, le même combat se poursuit sous tous les cieux. La souffrance des hommes est un éternel présent.

C'est pourquoi un livre comme *Le soleil sur la terre* paraîtra toujours inachevé. Le temps qu'on imprime ce témoignage sur la Tunisie, et Claude Roy était appelé à élever sa voix contre les crimes des Russes en Hongrie. La chronique de l'injustice et de la violence ne connaît pas de fin. Au bas de la page, tous les jours, on lit : « A Suivre ».

Loin des combats douteux de notre temps, où le vrai et le juste ne sont jamais entièrement du même côté, quel repos que de se réfugier dans l'Histoire. Le partage entre les bons et les méchants y est accompli.

Les Barricades (1) de M. Sylvain Pivot racontent avec bonheur l'histoire trop exemplaire d'un sympathique garçon qui eut ses dix-huit ans en 1851. Jeune aristocrate, Jean de Venterolles s'enfuit d'un collège de jésuites. A Lyon, il devient ouvrier et découvre, près de braves cœurs, la misère et les luttes d'une *classe*. De là, il saute en Italie, conspire, aime, assiste à des révolutions et passe deux ans en prisons, à Parme, à méditer sur la liberté. Il revient en France, joue la scène du retour de l'enfant prodigue. Encouragé par son tuteur, il apprend la médecine, devient l'élève de Claude Bernard, de Trousseau, de Velpeau. Il s'installe médecin des pauvres en Avignon. Il découvre à ses dépens ce qu'est l'hypocrisie d'une petite ville, sous un régime d'ordre. Un mariage comme il faut, pourtant, et sa noblesse, devraient le faire entrer dans une société qui ne demande qu'à l'accueillir. Mais, depuis Lyon, il est resté à jamais l'ami des opprimés. Il viendra à Paris participer à la Commune. Le livre s'achève sur l'écrasement des Communards.

La belle image d'Epinal qu'il nous présente nous apporte le regret d'un temps encore naïf. Aujourd'hui plus rien n'est simple. A Budapest, ceux qui se prétendaient les héritiers de la Commune et qui avaient gardé son drapeau rouge sont devenus les plus sanglants des Versaillais.

ROGER GRENIER.

(1) Le Seuil.

Les lettres étrangères

BESSIE BREUER : SOUVENIR D'AMOUR. — NELSON ALGREN : L'HOMME AU BRAS D'OR. — LUISA CAMBI : MERRY ENGLAND.

Souvenir d'amour (1), de Bessie Breuer, est incontestablement un beau livre, et pourtant l'image qu'il laisse dans l'esprit du lecteur français est assez floue. Sans doute est-ce parce que l'écriture de ce roman essentiellement psychologique et même autobiographique de forme est très éloignée de la précision et de la profondeur du classique récit d'introspection. A aucun moment Alec, le narrateur, qui est l'un des deux héros de l'histoire, ne se soucie de pénétrer le caractère de la femme qu'il aime, non plus que d'analyser les sentiments qu'il lui porte. Il se contente de noter — ou plutôt d'évoquer (car il écrit avec un recul de dix ans) — les impressions qu'il a ressenties depuis ce matin d'été où, au cours d'une promenade à cheval, il a remarqué pour la première fois sa nouvelle voisine, Julie, jusqu'au jour du printemps suivant où, après des semaines de maladie, il reprend dans sa propriété sa vie de gentilhomme campagnard américain, entre sa femme et celui qu'il appelle *l'ami toujours sûr*, le whisky.

A sa seule manière de marcher, j'aurais pu dire qu'elle était faite pour l'amour : cette phrase par laquelle s'ouvre le livre en montre le ton. Alec n'est pas un cérébral ; les sensations n'aboutissent jamais chez lui à des réflexions, encore moins à des considérations générales. *Un petit bridge, un verre ou deux et il est minuit et l'heure d'un bain chaud et d'un bon lit. Et le matin, Morgan entre avec mon café, le soleil brille et tout va le mieux du monde pourvu que je sois occupé :* c'est sur ce tableau d'intérieur qu'il achève son récit. Entre ces deux instants se déroule un drame qui tient en peu de mots : son amour pour Julie, jeune femme artiste, sauvage et pure, attachée à son lointain mari, qui est une authentique héroïne giralducienne ; son désir de divorcer pour l'épouser et avoir d'elle le fils que ne lui a pas donné sa femme ; l'amour de Julie pour lui, plus lent à s'émouvoir mais plus solide que le sien ; leur retour à New York au début de l'automne ; la maladie d'Alec abandonné par sa femme et soigné par Julie ; le chantage de ses parents qui, pour le contraindre à rompre avec elle, le laissent sans ressources ; et sa capitulation. Car ce séducteur, qui d'ailleurs séduit moins pour le plaisir d'accumuler les conquêtes que parce qu'il a le culte de l'amour, est un lâche. Habitué à vivre à plus de quarante ans encore comme un fils de famille fortuné, insouciant et oisif, il n'hésite pas à sacrifier celle qui lui a inspiré sa plus grande passion plutôt que de renoncer à ses loisirs et à son confort. De son aventure avec Julie, il ne lui restera, en fin de compte, qu'un *souvenir d'amour* comme les autres.

(1) Edit. Albin Michel.

Cette confession d'un homme porte la marque de la main féminine qui l'a rédigée. L'extrême délicatesse des scènes d'intimité, la fraîcheur des coloris, le manque de rigueur de la composition : autant d'attributs féminins, comme la grâce et la légèreté du récit que la traduction de Claudine Chonez a su rendre avec un rare bonheur. La seule faiblesse de l'ouvrage est son dénouement. Non seulement il paraît arbitraire, car l'esquisse du personnage d'Alec, éparse dans le cours de la narration, ne laisse nullement prévoir son comportement final, mais il est bâclé. Puisque la rupture a pour cause non sa mésentente avec Julie (car elle survient au contraire quand leur union est enfin totale) mais son égoïsme, sa puérilité et sa veulerie, la romancière, au lieu de se borner à indiquer sommairement cet aspect, nouveau pour le lecteur, du caractère de son héros, aurait dû s'arrêter un peu sur les réactions de celui-ci lorsqu'il prend, peut-être pour la première fois lui aussi, conscience de sa lâcheté. Il est possible, au reste, que si elle a répugné à s'appesantir sur un trait de psychologie masculine aussi déplaisant, ce soit par un souci d'élégance qu'un homme serait mal venu de lui reprocher.

***

Avec *L'Homme au bras d'or* (1) de Nelson Algren, on passe de Dufy à Buffet. Ce roman de la pègre de Chicago — plus exactement d'un quartier de la ville où vit une misérable population d'immigrés, en majorité youdis et polaques, et où règnent le jeu, la prostitution, la drogue, le vol et le crime — est un *Voyage au bout de la nuit* américain. Pour les héros de Nelson Algren, comme pour ceux de Céline, la vie est absurde et le ciel vide. Certains d'entre eux qui, dans leur enfance, ont appris le Notre-Père avec les chansons de leur ancienne patrie, retrouvent parfois dans l'excès de leur dénuement une vague nostalgie de la foi ; mais un verre de whisky, ou plus modestement de bière, suffit à leur cacher Dieu. Aussi le maître de leur destin, comme le personnage principal du livre, est-il la fatalité. C'est elle seule qui semble diriger leurs actes, c'est elle qui les entraîne à l'opposé de leurs désirs. Il est remarquable que tous ces automates, conscients de la paralysie de leur volonté, loin de se juger irresponsables, éprouvent au contraire un sentiment de culpabilité d'une intensité pathologique.

Le rêve de Frankie, le héros, serait d'être joueur de batterie dans un orchestre, et jusqu'à son dernier jour il se leurrera de l'espoir qu'il trouvera le lendemain un engagement, car seul ce miracle pourrait le sauver. En attendant, il est donneur de cartes dans un tripot. Pour oublier la ruine de sa vie conjugale — étant saoûl un soir de Noël, il a eu un accident d'auto qui a rendu sa femme infirme — il est devenu morphinomane. En abusant de la drogue, il finit par perdre la souplesse du poignet qui lui avait valu son surnom et son emploi. Même l'amour de Mollie, la prostituée au grand cœur, ne réussit pas à le guérir. L'envoûtement de la *came* est le plus fort. Privé de son gagne-pain, compromis dans un assassinat, il se réfugie chez Mollie, dans le quartier nègre, et y demeure calfeutré pendant plusieurs semaines. Sur

(1) Edit. Gallimard.

le point d'être arrêté, il s'enfuit, échappe à la police, prend une chambre dans un hôtel, s'y enferme et, après s'être piqué une dernière fois, s'y pend.

Le livre s'achève par l'interrogatoire de trois témoins en présence du coroner du comté chargé de l'enquête sur la mort de Frankie Majcinek. Ces cinq pages sont les plus fortes du roman. Si celui-ci avait été écrit tout entier sur le même ton, précis et impersonnel, il aurait pu être hallucinant. Il n'est malheureusement que littéraire. Pour faire de la littérature autour du vice et du crime, comme Mme de Sévigné en faisait autour de la fenaison, il faut être au moins Jean Genêt. Sinon, il est prudent de se tenir aussi près que possible du documentaire. Nelson Algren avait une matière tragique dans sa nudité ; son tort a été de vouloir y ajouter du pittoresque. A maintes reprises, il tombe dans le remplissage ou dans la préciosité.

***

Merry England (1) de Luisa Cambi, ressemble à une tapisserie au petit point. Ce roman historique, en effet, témoigne non seulement d'une extraordinaire érudition mais d'une application minutieuse dans la peinture des circonstances politiques, économiques, religieuses et sociales au milieu desquelles son action se déroule. C'est une époque assez peu connue et pourtant passionnante que cette Angleterre de la fin du XIVe siècle. Edouard III meurt en 1377 (trois ans avant Charles V) laissant la couronne à son petit-fils Richard II, qui n'est âgé que de douze ans. Les oncles du nouveau souverain, Clarence, Lancastre, Buckingham, Gloucester, se disputent le pouvoir. Pour se défendre contre eux, il conclut un accord avec la France en renonçant sur le continent à toute ambition territoriale et pratique à l'intérieur, avec l'appui d'un groupe d'intrigants, une politique absolutiste. Mais ses efforts pour affirmer son autorité échouent. En 1399, il est détrôné par son cousin Hereford, de la branche des Lancastre qui, rentré de l'exil auquel il l'avait condamné, a su conquérir la faveur du peuple. Devenu roi sous le nom de Henri IV, celui-ci sera le père du futur Henri V dont la frêle mais noble figure d'enfant domine toute la seconde partie du livre.

Ce quart de siècle, où la Réforme déjà s'annonce, bouillonne d'intrigues, de troubles et de violences : matière éminemment romanesque par son relief et sa couleur. La grande qualité de Luisa Cambi est de ressusciter non seulement les événements et les hommes, mais l'esprit, les mœurs et l'atmosphère de l'Angleterre médiévale. Elle a réussi cette magistrale évocation en se gardant de toute littérature (son style est volontairement neutre, dépouillé, presque sec) comme de toute interprétation des faits. Son seul dessein était de conter une histoire qui semble lui être, à travers les chroniqueurs du temps, familière jusque dans ses moindres détails. L'ouvrage n'est pas encore traduit en français ; il faut souhaiter qu'il ne tarde pas à l'être.

JACQUES DE RICAUMONT.

(1) Edit. Rizzoli. Milan.

Noël dans les livres

Je ne me rappelle jamais sans une certaine inquiétude, à l'approche des fêtes, le mot d'un garçon de six ans — loin d'être un enfant gâté —, à qui l'on venait de dire que certains enfants ne recevaient rien à Noël : « S'il ne reçoivent rien, c'est qu'ils n'ont rien demandé au Père Noël. Et s'ils n'ont rien demandé, ils ne méritent rien ». Logique qui impliquait que le Grand Distributeur n'a pas le droit de se tromper. A chacun des parents de jouer aux mieux au Père Noël. L'enfant réclame ce qu'il aime, mais que le timide reçoive aussi ce qui l'exaltera, le téméraire ce qui dirigera son audace, le paresseux ce qui lui donnera le goût de se documenter, et le trop studieux, celui de sortir de ses quatre murs. Ceux qui ne croient qu'à la vertu du présent liront *Vol de Nuit*, et ceux qui ne jurent que par les ancêtres, *Alain Bombard*...

Mise à part une littérature spécialement écrite pour les fillettes — et certes pas la meilleure — ne nous attachons pas trop à la discrimination : « ouvrages pour filles *ou* pour garçons » ? Pour quoi la journée de *Teiva, Enfant des Iles* ou *l'Encyclopédie de la Vitesse* ne passionneraient-elles pas les unes, pourquoi les *contes* ne plairaient-ils pas aux autres ?

Une large gamme d'albums illustrés de dessins ou de photos, de récits d'aventure, d'ouvrages presque sérieux, portes ouvertes sur le merveilleux, leur est offerte.

Avant même que l'enfant sache lire, on peut lui *donner à voir* les images dont il déchiffera le texte quelques années plus tard. Voici pour les plus jeunes *Mon premier Livre d'Or (Cocorico)*, les simples images d'une journée de bébé, texte presque nul.

Dans la collection *Farandole (Casterman)*, imprimée en grands caractères, *Pico, le petit Renard*, de Madeleine Paillon, s'en va à la foire acheter un costume, mais rencontre une coccinelle en chemin. De Gilbert Delahaye, *Flocon le petit mouton* — dont les dessins sont particulièrement merveilleux, et *Dodino le petit Ane*, qui gagne le village pour apprendre à lire. Citons encore *Martine au cirque*, qui devient danseuse de corde et dompteuse ; dans les *Albums Roses (Hachette)*, *Olivier l'Ours Savant*, lui aussi danseur de corde, passe dans les boutiques de la ville, traitées dans un style naïf et humoristique.

Si on est un tout petit peu plus vieux, on trouvera chez *Mame*, deux albums d'Alvin Tresselt, dessins de Duvoisin : *Bonjour Rouge-Gorge*, ou l'histoire d'un printemps à la campagne annoncé par le rouge-gorge, signe avant coureur du renouveau, et *Le Soleil se Lève*, une journée du soleil qui finit par laisser place à la lune, après des heures de grosse chaleur ou de nuages. De Louise Fatio, une nouvelle aventure de son lion, attendrissant d'humanité, *Le Bon Lion en Afrique (Mame)*.



Volé dans un parc, il devient passager clandestin d'un grand paquebot, débarque en Afrique où l'attendent tous les dangers et les bruits de la forêt tropicale, rencontre zèbres et girafes, puis heureusement un ami, l'homme, qui le ramène à la maison. *La Maison de Caroline (Mame)*, grand format, qui répare, cimente, repeint sa maison en compagnie de chattons et chiots, le tout entrecoupé de petits poèmes descriptifs faciles à lire — la plage, le feu —. Dans les *Petits Livres d'Or (Cocorico)* Boby, chien prodige, photographié en couleur, grimpe au mur, vole en l'air et marche sur l'eau. Puis deux histoires de futurs cow-boys, Henry et son cheval, et Hopalong Cassidy.

Chez *Desclée de Brouwer*, *La chèvre de Monsieur Seguin* innove une collection. L'album, illustré par Jacqueline Félé, contient le texte de Daudet enregistré par Fernandel sur disque Decca. On peut naturellement se procurer l'album et le disque ensemble. Notons, chez le même éditeur, un album de Carigiet, faisant suite à *Catherine* et *Jean de Sonnaillos, La Grande Neige*.

Dans les *Albums du Père Castor (Flammarion)*, dont il n'est plus besoin de raconter le charme : *Poule Rousse* kidnappée par le renard, sauvée par une tourterelle. *Boucle d'Or*, perdue dans la forêt, sauvée par trois ours, et le *Balai Fleuri* qui redevient noisetier et branches de genêt, tandis que quelques malheureux paysans retrouvent autour de lui la joie de vivre. Mais le roi sera-t-il content ?

Voici enfin, pour ces débutants en lecture, et même leurs cadets, le premier ouvrage sérieux de leur vie : *Mon Larousse en Images (Larousse)*, un dictionnaire de 1065 mots définis ou présentés dans un contexte rappelant une situation, une expérience, un souvenir possibles. Une illustration gaie et fraîche par mot, douze mots par page environ, une évocation de conte ou de chanson populaire par page aussi, sans compter, par-ci par-là, des planches réservées à des thèmes tels que bateaux, coquillages, ferme, jouets, machines, zoo, etc..., feront de cet album un excellent secours pour les éducateurs.

Faisons une mention spéciale pour deux albums qui seront les deux premiers livres d'art de la bibliothèque ; l'un composé dans un esprit de caricature délicate, l'autre dans le sens du plus parfait merveilleux : *L'Odyssée d'Ulysse*, de Jacques Lemarchand *(Guy Le Prat)* nous apprend pourquoi et comment Pénélope avait fait aménager dans son appartement un pleuroir pour pleurer — et les larmes dessinées par André François coulent de pots en vases jusqu'à la mer. Poesidas, lui, compose la tempête la plus étourdissante qu'il eût jamais mise au point — les sirènes en images chantent partition en main.

Fido Caniche, de Valentine Hugo *(Guy Le Prat)* rêve d'aventures. Un grand oiseau l'enlève. Une grenouille le déguise en lion. Tous les animaux l'admirent, puis éclatent de rire quand la pluie le refrise. Une histoire de rien du tout ? Mais chaque page s'ouvre sur des échappées mystérieuses où rivalisent la profondeur de l'abondance du détail. L'imagination de la grande dessinatrice évoque le Gustave Doré bouleversant des Contes de fées de Mme de Ségur et des Mille et une Nuits.

Revenons aux fables ; des contes pour petits et grands en belle quantité. Commençons par le recueil de Christian Pineau ; *L'Ourse aux*

Pattons verts (Hachette, Idéale bibliothèque), ourson en peluche qui insufle à tous ses frères des vitrines et des zoos l'amour de la liberté. D'un réalisme familier et d'invention fantasque, ces histoires allient l'humour à la poésie. Dans la collection *L'Age d'Or (Casterman)*, les *Contes du Soleil*, de Marcelle Vérité, ressuscitent la magie des contes de fée. Enfin, chez *Nathan, Contes et Légendes de France*, un recueil pour tous les âges : chacun y trouvera une légende de sa contrée, admirablement illustrée par André Michel, — Normandie, Champagne, Auvergne, Provence, Franche-Comté, Savoie ou Paris. Peut-on enfin passer sous silence, même dans une revue sérieuse, la terreur des parents et leur tranquillité, le dernier né des *Tintin, l'Affaire Tournesol ? (Casterman)*.

Voici maintenant quelques albums photographiques, accompagnés d'excellents textes : les animaux y sont humanisés — parce que surpris à l'instantané — plus encore que par le dessin. *Le petit Renard (La Guilde du Livre)*, photos et histoire de Astrid Bergamn, raconté par Claude Roy. Pchiff, bébé Renard, abandonne son terrier et maman Renard pour aller chasser. Il rencontre le hérisson à la dure fourrure, le chevreuil aux longues pattes, les loutres qui jouent dans l'eau, Pacha, le blaireau qui sent mauvais, et enfin les Debout-sur-deux-Pattes, pendant que le télégraphe de la grande forêt prévient maman que Pchiff n'est pas perdu. Citons pour mémoire et dans le même esprit, les deux livres de Ylla (texte de Paulette Falconnet, morte accidentellement en prenant les photos de son dernier ouvrage, aux Indes) : *Deux petits Ours (La Guilde du Livre)*, quittent leur mère pour s'en aller par le monde, jouent à cache-cache, dansent et grimpent dans les arbres et mangent leurs fleurs et leurs mille-feuilles. Rencontres : le veau, le cheval, le poussin, l'oison, le raton laveur et la corneille, toutes bêtes avec lesquelles il n'est pas coutume de se trouver nez à nez pour un ourson. *Le Petit Eléphant (La Guilde du Livre)*, né dans la forêt, joue à saute-éléphant et à saute-vague avant de connaître la ville où l'on décore son père comme un roi. Outre les jeux des jeunes éléphants, les caresses de la mère envers son petit, il faut voir ce livre pour la beauté gratuite, la majesté du mâle, yeux faits, oreilles, pattes et trompe peintes par les Indous, entrant dans un palais des mille et une nuits. Un document où les grands trouveront leur compte.

Puis voici *Teiva, Enfant des Iles (Nathan)*, texte et photos de Francis Mazières. C'est d'un petit d'homme qu'il s'agit cette fois, vivant dans l'Océan Pacifique. ...« parce que la mer est très belle, et que *les hommes ne s'y battent pas*, parce que les plus belles fleurs du monde ont choisi de vivre dans ces îles »... Donnez, parents, donnez à vos enfants, l'histoire du jeune polynésien, qui file en pirogue, court sur son cheval, découvre la forêt et ses pierres sculptées depuis des millénaires, avant de s'endormir au bord de l'eau dans la nuit du grand bonheur...

Terminons cette série par deux livres dont les photos de Gérald Maurois placent leur héros dans leur milieu naturel, Des contes ultra-modernes où le quotidien devient le merveilleux *Nico à la découverte du Ciel (Calman-Lévy)* de Jules Roy : Nico, en vacances en pleine campagne, connaît tous les avions qui passent au-dessus des champs. Un pilote vient un jour à la ferme demander qu'on lui vende un bout de terrain. Début d'une grande aventure : il emmène Nico à la décou-

verte du ciel, sur la mer de nuage comme un plateau d'écume. C'est aussi une nouvelle façon de découvrir la terre, et « des milliers d'étangs, des mers aussi avec leurs îles, et des pays brûlés que tu ne connais pas encore. Des déserts... des rivières, des villes qui s'illuminaient pour m'attendre, des montagnes... » Et toute cette grande poésie entrecoupée d'explications techniques venant à leur place dans le dialogue entre le pilote et l'enfant, à la portée des jeunes garçons, comme des filles à la page : un beau livre.

Une fabuleuse entreprise (Calman-Lévy) : Louise de Vilmorin. Vivette a décidé de couver elle-même des œufs de poule qu'une fermière lui enveloppe dans du coton. La voilà se promenant partout — à la maison, à table, au village, en classe, à la messe — ses œufs sous les deux bras — tranquillité des parents là aussi — jusqu'au jour où ils éclosent... Moderne Sophie sans grands malheurs, récit plein de cocasserie.

Abordons maintenant le vrai roman. Tous les jeunes auxquels la radio, le téléphone, l'aviation semblent des phénomènes normaux, trouveront dans *Vol de nuit (Hachette, Idéale bibliothèque)*, un morceau de l'histoire de l'aviation. Quelques heures, durant lesquelles l'homme lutte contre les éléments et la machine, leur apprendront ce qu'est la liberté de l'âme et la grandeur de poursuivre un but.

Lieutenant de Surcouf (Hachette, Idéale bibliothèque) : Mémoire de L. Garneray, qui débute à 16 ans à côté de Surcouf. Bataille, conspiration, évasion, naufrage, Océan Indien, Afrique... après toutes ces aventures, le lieutenant déclare qu'il n'a rien à regretter...

Naufragé volontaire (Hachette, Bibliothèque verte) : On connaît les exploits de notre héros moderne, Alain Bombard, parti seul pour 113 journées de navigation sur un radeau pneumatique, et ne se nourrissant que des produits de la mer. Il surmonte cette solitude, guidé par deux grandes idées : démontrer qu'il est possible de survivre au naufrage et au désespoir et faire comprendre qu'il faut longtemps rechercher les naufragés...

Le Petit Passeur du Lac (Hachette, Idéale bibliothèque), de Paul-Jacques Bonzon : dans de poétiques paysages italiens, des villageois ignorants veulent faire sauter leur campanile situé dans une île. Le petit passeur du lac a décidé de les en empêcher.

La Valise Mystérieuse (Hachette), d'Olivier Beaucaire : Christine, 16 ans, reçoit un télégramme alarmant provenant de Marseille, où elle part voir son vieil oncle, mais la voilà immédiatement plongée dans une série d'aventures dont l'espionnage est le véritable ressort.

Le Faucon Rouge (Hachette), de Marcelle Vérité : Théere la gitane et le fourbe Thénédar évoluent dans un cadre sauvage du Sud de l'Espagne, et révèlent le monde secret des bêtes libres, le faucon rouge, le renard, la chatte, condamnés par l'homme et luttant pour leur existence.

Chez *Casterman*, dans la collection *Le Rameau Vert*, encore deux récits d'aventures : *Les Douze Pépites d'Or*, de Marguerite Soleillant et *le Mystère de l'Atlantis*, de Paluel-Marmont.

Chez *Flammarion*, *Paris-Londres*, de Trilby.

Chez *Mame* (Collection Monique), *Plus de chance que Cendrillon*, de Marie-Madeleine Marine et *Fée chez les Cow-Boy*, de Bertrande de

Rivière, une histoire qui commence en paquebot, se poursuit chez les cow-boys, et dont l'héroïne est une fillette de 12 ans.

Nous entrons maintenant dans le domaine des ouvrages plus ou moins savants. La collection des *Livres d'Or (Cocorico)* agrandit sa série d'*Encyclopédie par le Timbre :* soixante vignettes de couleur, se détachent et se collent dans des cases préparées à cet effet au long du texte. Excellente invite à l'application et la précision, même lorsqu'il s'agit d'une aussi fameuse fable que *Davy Crocket, roi des Trappeurs.* L'exercice devient fort éducatif lorsqu'il s'agit de l'astronomie, ou du dernier cahier lancé, *Les Bateaux*, histoire de la navigation.

La collection *Je sais, Je sais (Mame)*, lance un excellent moyen d'intéresser les enfants aux documents historiques : le *Calendrier des Dates Célèbres*, de Gossot et Ramseyer, qu'il s'agisse de l'histoire de la pomme de terre, de l'inauguration de l'Institut Pasteur, ou de la naissance du premier timbre-poste. Pour les jeunes campeurs, amateurs de promenades, de bateau, de grand air : *Quel temps fera-t-il demain ?* de Schneider, dévoile les secrets de l'air, de la chaleur ou de la tempête, de l'humidité ou du vent, et la façon de lire une carte du temps et de construire sa propre station de météo.

Terminons cette revue des livres pour enfants par une mention spéciale pour trois albums et un volume remarquables : non seulement les petits pourront admirer leurs grandes illustrations, mais les parents les chiperont aux aînés pour éclaircir telle ou telle de leurs connaissances.

Deux grands *Livres d'Or (Cocorico)*, sur les couvertures desquelles il est spécifié : pour filles et garçons (note aussi valable pour les deux autres ouvrages) : « *Les Sciences* », de Parcker, illustré de 450 gravures en couleurs. Cette encyclopédie des connaissances de l'homme apporte des notions sur les plantes, les minéraux, les êtres vivants, les phénomènes célestes et terrestres, et sur les découvertes et inventions les plus marquantes. «*Astronomie*» de Rose W. et Q. Ames. Que dire devant la beauté des pages et de leurs illustrations, sinon répéter cette phrase tirée de la préface de A. Danjon, directeur de l'Observatoire de Paris : « Le voyage auquel les jeunes lecteurs, sont conviés est bien le plus extraordinaire qu'on puisse imaginer », et encore « les moins de quinze ans d'aujourd'hui verront certainement un jour les premiers voyages de la Terre à la Lune » !

Après les sciences et l'Astronomie, voici, *l'Encyclopédie de la Vitesse (Hachette)*, d'un très grand format. On y trouvera l'histoire du bateau, du rail, de l'automobile, de l'avion, depuis la machine volante de Léonard de Vinci jusqu'aux engins de l'avenir. Les enfants apprendront que « les transports sont le facteur essentiel de la civilisation. Ils concernent aujourd'hui les trois éléments, terre, eau, air..., ils s'étendent de la banlieue au tour du monde, de la terre de feu à la Suède en passant par le pôle Nord ». Ouvrage passionnant.

Enfin, voici une Encyclopédie générale, qui réclame de l'attention : *l'Encyclopédie Larousse des Enfants (Larousse)*. L'enfant de fin d'études primaires, début du secondaire, abordera dans ce volume les matières de classes par leur côté pittoresque. Il y trouvera tout ce qui concerne la naissance, la vie, la découverte de la terre, notre histoire — depuis la préhistoire — à travers les âges, des précisions sur les êtres vivants, les machines et la façon dont l'homme vit depuis l'antiquité, ce dernier



chapître en remontant le cours du temps, façon originale et certaine d'éveiller la curiosité. Des illustrations abondantes, d'une qualité de dessin et de coloris parfois exceptionnelle — tout ce qui concerne l'histoire par exemple — précisent un texte documentaire bourré d'anecdotes, de légendes, de récits, dont les parents ne nieront pas l'intérêt.

★

Pour les parents, signalons *Belgique, Pays de plusieurs Mondes (Claire Fontaine* et *Guilde du Livre)*. Des photos de Maurice Blanc — péniches et trains dans le brouillard, pavés, toits, effets de métallurgie ou de flèches gothiques, — illustrent, outre le texte de Franz Hellens, des extraits de Verhaeren, Verlaine, Van Gogh, Hugo, Nerval, Dothel, « et la mélancolie de ce gris des murs de Bruges qui émane, flotte, se propage au fil des murs », gris parfaitement mis en valeur par le photographe.

Rappelons, aux mêmes éditions, le Prix Nadar de la photo 1956, *Ombrie, Terre de Saint François (Claire Fontaine et Guilde du Livre, Lausanne)*. Une création de Fulvio Roïter, qui a su oublier une technique éblouissante pour donner à ses clichés un souffle mystérieux. Ses paysages, ses arbres, ses murs, ses neiges sur la terre, qui donnent le vertige à force de s'abstraire de la réalité, illustrent les *Fioretti*, et le *Cantique des Créatures*, adaptés par P. Jacquet.

Mystiques, vertigineuses aussi, mais dans un sens absolument différent, ce qui prouve que la photo peut être un art, puisqu'elle permet de telles modalités dans la perfection, les illustrations de Roger Viollet pour *Regards sur l'Egypte (Collection Art et Géographie de Braun et Cie)*, précédées d'un riche texte documentaire de l'archéologue Jean Doresse. Roger Viollet nous évite cette impression de déjà vu qui lasse l'amateur d'antiquités. Il retrouve le sens de ces pierres « pétries d'une telle spiritualité qu'il leur reste toujours du nouveau à faire entendre ». Double recréation, parce que le photographe rend à ces monuments leur grandeur, et parce que Jean Doresse commente longuement chacun des clichés — près de deux cents — véritables morceaux d'histoire et d'archéologie, tous rassemblés en tête du livre. On trouvera là tout ce qui concerne Le Nil et les Pyramides, les Temples et la Vallée des Rois. Un des plus beaux cadeaux qu'il soit donné de faire.

Enfin, puisque Noël est la fête où on mesure le Dieu sous la forme de l'espérance, signalons l'admirable album *La plus grande aventure du monde, Citeaux*, publié par les éditions Arthaud. Dans le décor nu de vieille abbaye médiévale, Lucien Hervé, photographe, a façonné les pierres selon les formules de la liturgie, dégagé l'empreinte de la vie monastique comme dans une maison rangée, chaque détail évoque la forme et le geste de l'habitant. Les détours de l'itinéraire sont marqués du sceau de la vie spirituelle où chaque heure a sa pensée et sa couleur. Les textes empruntés à la Queste du Graal, à Platon, à la littérature romane, à saint Bernard. au Psautier, à Guillaume de Saint-Thierry, à la Bible, aux hymnes des Offices, sont là comme pour poser la première pierre de l'édifice structuré par l'image et affirmé par elle.

NADINE LEFÉBURE.

Le désarroi

Une fois encore, la France se trouve dans une tornade internationale, alors que les esprits de ses citoyens restent englués dans la confusion, et les cœurs dans la division.

La plus lourde responsabilité incombe ici, sans doute, aux chefs du P.C. : ils ont donné l'impression de préférer leurs dogmes les plus indéfendables, leurs slogans les plus rebattus, à la chair, au sang, à la liberté des travailleurs. Il est devenu trop évident que le Socialisme n'exclut pas le Nationalisme ; celui-ci survit à la suppression des capitalistes, comme il a survécu à la débâcle des féodaux. Marx ne le savait pas ; mais nous le savons ; en refusant de le reconnaître, les communistes ont été infidèles à ses méthodes et à son exemple.

Il est évident que la défense du Socialisme et celle de l'U.R.S.S. ne coïncident plus. Le seul fait que la Chine est communiste et n'est pas russe suffit à le prouver. Défense du Socialisme et défense de l'U.R.S.S. ont fait une même chose, devant Hitler comme devant Denikine. Mais ce temps est passé. Les communistes pouvaient d'autant mieux le reconnaître, que si les erreurs de Staline ont rendu la destalinisation nécessaire, ce furent ses succès qui l'ont rendue possible.

L'imposture du P.C. a gagné toute la gauche française.

Cette dernière ne saurait admettre qu'on dénie toute vertu aux organismes internationaux pour l'institution desquels elle a, elle-même, tant fait. C'est le « rassemblement des gauches », auquel M. Herriot a présidé, qui rejette la sécurité collective !

Elle ne saurait admettre qu'on baptise « pacification », une guerre menée en Algérie pendant plusieurs mois par plusieurs centaines de milliers de soldats français, ni « opération de police », un débarquement sur le sol égyptien.

Elle ne saurait admettre qu'on impute au seul M. Mendès-France l'échec de la C.E.D., contre laquelle s'étaient prononcés le Comte de Paris, le général de Gaulle, le président Herriot, une partie considérable des socialistes et tous les communistes ou progressistes.

Chacun, en France, a désiré la libération de la Pologne, de la Hongrie, dont les peuples manifestaient assez héroïquement leur volonté d'indépendance. Chacun a détesté le colonel Nasser qui instituait chez lui la dictature, injuriait les Français, complotait leur massacre et se préparait à détruire Israël par la violence. Chacun souhaite la réconciliation des Français et des Musulmans en Afrique.

Et pourtant, chacun continue à regarder tous les autres avec méfiance, avec haine. Au lendemain des répressions tsaristes, non seulement Michelet, si ami de la Pologne, mais Mieckiewicz lui-même, le proscrit, espéraient que le conflit interminable de la Pologne et de la Russie se résoudrait à un accord fraternel. Qui, chez nous, a eu la même générosité ?

La droite s'était effondrée après l'occupation, ayant paru heurter les idées mêmes de Patrie et d'Ordre qu'elle avait toujours défendues. Et voici que la gauche semble perdre l'amour de la paix, de la justice internationale, de la fraternité, aussi éloignée de Jaurès que la droite vichyste d'Albert de Mun ou de Foch...

Tout semble dissous, rompu. Qui restaurera la justesse des mots et l'amitié des hommes ?

EMMANUEL BERL.

Des « refrancisations »

Il y a quelques mois à peine, M. Roger Vercel fut reçu à Jersey par le directeur du dernier journal de langue française qui paraisse dans l'archipel anglo-normand. Et ce confrère lui avoua : « J'écris dans le français d'ici, et non dans celui de Paris ou de Rouen : sans quoi on ne manquerait pas de dire : *Vlà aquo un bougre ed'Normand qui se crait Jerriais*. L'anecdote que rapporte le romancier de *Remorques* dans ses *Iles anglo normandes,* (1) pourrait d'abord sembler plaisante, et toute menue. Elle offre cependant un grand intérêt général. Il s'agit tout simplement de savoir si, en notre siècle, la civilisation peut encore favoriser la diversité ou si elle tend à des cultures centralisées, ce qui, en fait de linguistique ou de politique, aura les conséquences que l'on devine...

M. René de Chantal, professeur à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, s'est trouvé, par ses fonctions justement en face de ce problème. Il a l'audace de le résoudre sans égard aux préjugés ni aux traditions du pays où il exerce. On le verra exprimer ses opinions dans la préface qu'il a écrite pour ses *Chroniques de français :* elles forment le quarante-neuvième ouvrage édité par son Université canadienne, où voisinent des études d'histoire, de théologie, de politique, de droit canon, d'hagiographie, presque toutes rédigées en notre langue. Il va de soi que ces livres sont axactement semblables ou homologues à ceux qui paraîtraient sur les mêmes propos à Paris, par les soins de l'Institut catholique. Voilà précisément ce qui donne un grand poids à la thèse de M. de Chantal. Quelle est-elle donc ?

Après avoir résumé l'histoire du parler français en Amérique du Nord, dans l'ancienne Nouvelle-France, notre auteur ne craint pas de rappeler cette loi : *Toute communauté linguistique qu'un accident historique a séparée d'un groupe plus important, en vient, avec le temps et à échéance plus ou moins longue, à parler une langue de plus en plus éloignée de celle parlée au moment de la séparation*. Et de citer un de ses savants collègues, M. Roch Vallin, qui professe à l'Université Laval de Montréal (celle-là sise en plein Canada-français : *Combien* (nous) *faudra-t-il de temps, à supposer que l'on réussisse à éviter l'assimilation pure et simple, pour que l'action combinée des forces internes et externes de transformation aboutisse à créer une langue nouvelle* ? Cette langue nouvelle sera autonome et différente de la nôtre, comme l'américain l'est de l'anglais. Une littérature y naîtra peut-être, y vivra, qui ne sera plus une branche ni une succursale de la littérature française.

(1) Edit. Albin Michel.

Or, chose paradoxale, ce sont les partisans les plus passionnés de la tradition qui auront causé cet ordre de choses révolutionnaire. M. René de Chantal, sans ironie, mais peut-être non sans amertume, cite à la barre de son procès les honnêtes gens, d'habitude peu lettrés ou peu philologues, qui s'enchantent au bord du Saint-Laurent à l'idée de parler mieux, et plus pur, que dans l'ancienne métropole : que dis-je ? d'être restés seuls fidèles au *génie français*, parce qu'ils prononcent *moué* et *à souère (moi,* et *ce soir)* comme à l'époque de Louis XIV, parce qu'ils disent *chaussons* pour *chaussettes* et inversement, parce que même, croient-ils, ils luttent quelquefois mieux que les Parisiens contre l'anglicisme, traduisant les mots usuels de leurs compatriotes britanniques sans s'occuper du terme européen. Ainsi ils disent la *roue (wheel)* pour *le volant* d'une voiture, ce qui peut entraîner de belles équivoques, et quand ils parlent d'une machine agricole *combined* ils l'appellent une *combine :* ce serait fort bien si nous n'avions en France une autre *combine* qui est *combinaison* et même *combinazione*... Bref le souci de la pureté s'allie à celui de l'indépendance ; et quand un Français de passage cause *en* Ontario avec des Canadiens-français, il peut leur arriver de ne se point comprendre bien qu'ils croient user du même idiome.

Si donc une langue nouvelle se constitue, étayée sur de si bons sentiments, peut-on croire qu'elle survivra longtemps, et qu'elle deviendra réellement une langue de culture ? A ce sujet, M. Vallin ne laisse pas d'être fort sceptique et même nettement pessimiste : *vu la présence enveloppante d'une langue puissante, porteuse d'une civilisation envahissante, l'anglais, il est plutôt probable qu'en assez peu de temps notre parler deviendrait effectivement un patois, c'est-à-dire un langage mineur et méprisé, d'ailleurs de plus en plus abâtardi d'apports étrangers.* Car, sur le dernier point, comment imaginer que la défense contre les éléments allogènes puisse être assurée par le peuple lui-même ? La foule des sujets parlants, en proie à des nécessités pratiques et d'ailleurs, tyrannisée par la lecture de journaux bâclés, par l'audition d'une radio sans scrupules, cette foule aura toute la bonne volonté du monde, tout l'enthousiasme national que l'on voudra ; néanmoins son compte est bon... Pour surveiller la vie d'un langage, il faut des salons et des pédants, des Académies et des plumitifs. C'est ce qui s'est passé chez nous au dix-septième siècle.

Et ici nous sommes trop heureux de rendre hommage à la littérature. Comme la langue d'Esope, elle a ensemble tous les défauts et toutes les qualités. Sans les gens de lettres, précédés par les clercs du moyen-âge, oui, les *excorieurs de latin* et les régents d'école, notre idiome aurait évolué si vite que nous pouvons à peine nous figurer l'aspect qu'il présenterait en 1956. Feu Gilliéron a écrit là-dessus des études bien intéressantes. Mais, diront les adversaires canadiens de M. de Chantal, cette littérature, ce monde littéraire, propres exclusivement à la terre canadienne, nous les créerons fût-ce de toutes pièces ! Attendez le vingt et unième siècle ! Demain on rasera gratis !...

Ne nous aventurons pas dans le champ des hypothèses. Les faits du présent ont seuls un peu d'éloquence ; et le fait principal, c'est que la littérature canadienne n'a jusqu'ici prospéré que dans une expression toute pareille à la littérature de France.

Antoine Meillet, que le linguistique ne rendait pas optimiste, a prédit plus d'une fois la disparition fatale du français sur la terre américaine. Il l'a fait dès 1910 dans une revue ; il a récidivé en 1919, époque d'euphorie pourtant, dans son fameux ouvrage sur les *Langues dans l'Europe Nouvelle* (1), puis dans les rééditions successives de celui-ci. M. Charles Bruneau, maître de Sorbonne et M. Roch Valin, mieux au fait de la littérature que leur bon maître, posent heureusement la question de façon différente : ou bien l'indépendance, et la fusion certaine *dans le grand tout anglo-saxon*, ou bien la dépendance formelle, qui assurera au Canada français une survie spirituelle. Il est donc des cas où le chauvinisme devient le pire ennemi du patriotisme. Le professeur de Montréal écrit même : *Opposer notre parler franco-canadien au français de France, c'est non seulement une présomption enfantine, mais c'est, de surcroît, un suicide. Livrés à nos seules ressources, nous ne sommes ni géographiquement, ni économiquement, ni démographiquement en situation de sauvegarder l'autonomie (linguistique). Nous serons, linguistiquement et culturellement, digérés par la masse américaine.*

Le *canayen* aura peut-être quelques lustres d'amour-propre, et puis il pèsera à peine plus lourd que le patois de Haïti. Qu'est-ce qui s'est passé en Eire, où le gaélique, péniblement ressuscité, est demeuré en vase clos, et toujours subordonné à l'usage de l'anglais ? Nous n'osons rien prophétiser sur l'hébreu moderne, promu en Israël au rang d'idiome national, mais il y a gros à parier que tous les Israéliens cultivés se pourvoiront d'une langue auxiliaire, ç'aurait pu être le russe, l'allemand, le français même si nous étions restés à notre poste dans les Echelles du Levant, et, si les circonstances politiques ne s'y opposaient, mais vraisemblablement ce sera l'anglais... On devrait élargir l'enquête, et examiner le sort des petites nations qui ont choisi de rester elles-mêmes, de fouiller jalousement leur propre fonds ethnique ou linguistique. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'au retour de ce qui s'est produit à l'issue de la première Grande Guerre, le monde semble las de l'éparpillement. Combien d'Etats éphémères ont disparu, ne fût-ce que les républiques baltes, combien de nations déjà solides se sont trouvées intégrées dans de plus vastes ensembles ? Le réveil de certains pays d'outre-mer, où le Français avait longtemps exercé son hégémonie ou son influence, peut faire illusion à des historiens myopes : ceux-ci feraient mieux de se demander si l'Ethiopie, les deux Viet-Nam, la Syrie, la Tunisie même développent des cultures absolument autochtones ou si bientôt ils n'auront pas seulement changé de précepteur...

Revenons au Canada, qui seul nous intéresse à l'occasion. Il est fort émouvant de lire sous la plume d'intellectuels de là-bas ces dures conclusions : *Une seule planche de salut ; nous tourner plus attentivement que jamais du côté de la France, et nous mettre résolument à apprendre sa langue. Nos seules chances positives sont dans une adhésion linguistique, la plus étroite possible, au bloc francophone d'Europe.* De tels préceptes sont hardis quand on les exprime dans le Nouveau Monde, en un lieu où le vieux continent a perdu tout prestige. Une campagne de refrancisation, voilà le terme qu'emploie M. René de Chantal. Les

(1) Librairie Payot.

mots de ce genre rendent un son presque sacrilège hors des frontières politiques de la France. Mais l'auteur, pour calmer les susceptibilités *canayennes*, spécifie que la restauration de la grande langue de culture pourra laisser subsister le dialecte, le parler provincial, comme il en subsiste en Europe : le provençal ou le wallon.

Et à ceux-ci il souhaite bonne chance, sans nourrir trop d'illusions sur leur succès littéraire : au risque de scandaliser les félibres, ne devrait-on pas avouer que la renaissance du provençal, malgré les Mistral et les José d'Arbaud, s'est soldée par un échec ? La France, qu'on le veuille ou non, a toujours été un pays où les forces centripètes l'emportent sur les tendances centrifuges : sa géographie même, qui est peut-être exceptionnelle ou monstrueuse, la fait ressembler à une toile d'araignée hexagonale dont Paris serait le dévorant milieu. C'est pourquoi nous n'avons plus de vrais parlers régionaux ni de vraies littératures, dialectales, alors qu'il en existe en Bavière, en Suisse, à Naples, à Barcelone et à Venise. La première question que nous posions trouve donc ici sa réponse : les peuples modernes seront vraiment obligés de communiquer par des truchements généraux, qui sont forcément les grandes langues de culture. Et plus le particularisme sévira dans les cœurs, plus il devra s'effacer, bon gré mal gré, dans les esprits.

Si nous rappelons cette vérité (consolante ou désolante, il n'importe) ce n'est pas un propos linguistique, mais une intention littéraire qui nous y pousse. La littérature française en France même, risque fort de voir dissocier son unité d'expression. Oh ! non pas au sens où l'entendait C. F. Ramuz, qui inventa un style vaudois ou romand, d'ailleurs admirables, quoique controuvés, et qui, bien entendu, faisait carrière à Paris... Mais bien dans l'éclatement des modes d'écrire et de penser qui furent autrefois classiques, officiels, traditionnels. Certaines révolutions dans le langage de la pensée, dans les règles même de la prose, pourraient nous coûter cher si nous voulons demeurer des maîtres de culture, pourvus d'une langue de civilisation générale... N'en disons pas plus aujourd'hui, mais demandons-nous si la refrancisation des canayens trouvera des défenseurs lorsque ses ennemis objecteront : Où en est la refrancisation de Saint-Germain-des-Prés ?

ANDRÉ THÉRIVE.

N. D. L. D. — *Moïse et le Désert*, texte de André Neher publié dans le sommaire de novembre de *La Table Ronde*, faisait partie d'un ouvrage sur Moïse qui vient de paraître aux Edit. du Seuil dans la collection des « Maîtres spirituels ».

le cadeau de l'homme cultivé

un abonnement aux
NOUVELLES LITTÉRAIRES
artistiques, scientifiques ★ Toute la vie intellectuelle. Le jeudi : le numéro 30 F. Abonnement d'un an : 1 250 F.

un abonnement au **LAROUSSE MENSUEL**
documentation complète sur les grandes questions à l'ordre du jour. Le 15 du mois. Le numéro : 200 F. Abonnement d'un an : 2 000 F.

un abonnement à **VIE ET LANGAGE**
la seule revue " grand public " consacrée aux questions de mots et de langage. Le 15 du mois. Le numéro : 95 F. Abonnement d'un an : 970 F.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET LAROUSSE

Maryse CHOISY

LE CHRÉTIEN DEVANT LA PSYCHANALYSE

Prix : 600 fr.

Que peut attendre le chrétien de la psychanalyse ? Dans quelle mesure et à quelles conditions l'Eglise peut-elle reconnaître la psychanalyse ? Quels doivent être les rapports entre le théologien et le psychanalyste, quelles sont les compétences de chacun d'eux ? Problèmes actuels auxquels Mme Choisy apporte des réponses claires et nuancées.

J DAUJAT

IDÉES MODERNES, RÉPONSES CHRÉTIENNES

Prix : 600 fr.

Avec une grande clarté et son habituelle maîtrise, l'auteur fait l'inventaire des erreurs modernes. A toutes les erreurs, il oppose la solidité de la position chrétienne et la réponse d'un catholicisme authentique.

●

En vente aux

ÉDITIONS TÉQUI
82, rue Bonaparte - Paris
Ch. P. Paris 386-21

DESCLÉE DE BROUWER

Roland Dalbiez

LA MÉTHODE PSYCHANALYTIQUE ET LA DOCTRINE FREUDIENNE

I. Exposé, 488 p. II. Discussion, 396 p. les 2 vol... **2.450 fr.**

L'œuvre la plus complète en langue française sur la psychanalyse.

Henri Ey

ETUDES PSYCHIATRIQUES

I. Histoire, Méthodologie, Psychopathologie générale, 296 p........ **1.220 fr.**

II. Aspects séméiologiques, *épuisé.*

III. Structure des Psychoses aiguës et destructuration de la conscience, 788 p. relié dos toile.. **5.000 fr.**

Les études de l'un des plus grands psychiatres français.

F. J. J. Buytendijk

LA FEMME

SES MODES D'ÊTRE, DE PARAITRE D'EXISTER.

Traduit par Alphonse de Waelhens et René Micha

Un chef-d'œuvre de la psychologie phénoménologique.

1 vol. 384 p. cart.... **960 fr.**

Roland Kuhn

PHÉNOMÉNOLOGIE DU MASQUE

Traduit de l'allemand par Jacqueline Verdeaux.

à paraître en janvier 1957.

Ludwig Binswanger

LE RÊVE ET L'EXISTENCE

Trad. par Jacqueline Verdeaux. Préface de Michel Foucault.

Le texte capital de l'analyse existentielle.

1 vol. 200 p. cart.... **750 fr.**

Eugène Minkowski

LA SCHIZOPHRÉNIE

Une œuvre classique de la psychiatrie française.

1 vol. 256 p........ **1.200 fr.**

Françoise Minkowska

LE TEST DE RORSCHACH

Le Rorschach clinique : un instrument de travail pour psychiatres, orientateurs professionnels et éducateurs.

1 vol. 270 p........ **1[illegible]80 fr.**

Viktor von Weizsaecker

LE CYCLE DE LA STRUCTURE

Traduit de l'allemand par Michel Foucault et Daniel Rocher.

à paraître en mars 1957.

Demander le catalogue général à votre libraire ou directement aux éditeurs **DESCLÉE DE BROUWER,** *76 bis, rue des Saints-Pères, Paris 7e.*

DANS LA COLLECTION *“ FEUX CROISÉS ”*

ANTONIA WHITE

DE L'AUTRE COTÉ DU MIROIR

Clara est une jeune femme de vingt-sept ans qui va connaître enfin l'amour. Mais elle est malade. Etrange maladie : l'ennui envahit sa vie peu à peu, un désintérêt croissant pour l'existence la sépare toujours davantage du monde et d'elle-même. Elle disparaît « de l'autre côté du miroir », dans l'envers de la réalité : la folie.

Clara est internée dans un asile pendant plusieurs mois. Guérie, elle rentre chez ses parents, pour apprendre que l'homme qu'elle aimait a épousé une autre femme. A l'annonce de cette nouvelle, Clara éprouve une étrange certitude : elle sait que sa raison ne l'abandonnera jamais plus et qu'elle restera désormais du bon côté du miroir.

Cette tragédie toute intérieure est exprimée avec ce génie du concret qui est le propre des romanciers anglais. Rien d'abstrait ni de sec dans ce récit sobre et poignant. Antonia White décrit l'envahissement progressif de Clara pas la folie avec une force et une vérité humaine qui donnent à ce roman — où les dialogues tiennent une grande place — l'autorité et la résonance d'une œuvre maîtresse.

Traduit de l'anglais par ANNE MARCEL

Un volume in-8° soleil de 320 pages.

795 fr.

sur alfa .... **1.500 fr.**

PLON

ROBERT LAFFONT

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

LE LIS DE MER

Un maître.

Jacques CHARDONNE. — ARTS.

Le génie de la langue est l'élément suprême de toute cette magie.

Francis de MIOMANDRE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A cent et mille romans où l'amour répète ses images et ses significations, Pieyre de Mandiargues oppose un seul récit qui fait crouler leur pile. Cet unique récit ne dispose pas cependant d'une force plus grande. Il est d'une autre nature : splendidement païen.

L'EXPRESS.

Un vol. **540 fr.**

●

GUY BECHTEL

LES MELONS

Roman

Ce roman est d'une alacrité, d'une spontanéité, d'une qualité de jeu, d'un pétillement constant. C'est rare. C'est excellent.

Armand LANOUX.

Tant par sa construction que son écriture, ce livre se signale entre ceux de ses jeunes confrères par une chose rare : le style.

Jean CATHELIN. — DEMAIN.

Ce roman est écrit avec une poésie féroce. D'un geste rapide, Guy Bechtel dépouille personnages et milieux sociaux.

Michel ZERAFFA.

Un vol. **540 fr.**

ROBERT LAFFONT

J. L. SCHONBERG

FEDERICO GARCIA LORCA

Une sorte de « conspiration du silence » pèse depuis vingt ans sur la destinée singulière de Federico Garcia Lorca. Poète célèbre, il demeure inconnu. Aucune investigation sérieuse n'a encore été tentée pour rendre compte intégralement de cette vie, de cette œuvre tragiquement interrompues par la fusillade du 19 août 1936. L'ouvrage de M. Jean-Louis SCHONBERG est la première étude exhaustive qui, dissipant les obscurités et les légendes, réunisse dans un vaste travail d'ensemble le tout ce qu'il est désormais indispensable de connaître sur l'homme et sur l'écrivain.

Un volume in-8° soleil, avec illustrations hors texte. ... **930 F.**

JEAN FURSTENBERG

DIALECTIQUE DU XXe SIÈCLE

Cet ouvrage qui ne relève d'aucune école philosophique, ne cherche pas à ériger un système. Comme son titre l'indique, il s'agit d'une étude critique de la « dialectique » propre à notre XXe siècle. **Quelle est aujourd'hui notre manière de penser ?** Les mots que nous employons, quelle représentation du monde à la fois très vieille et très neuve recouvrent-ils ? Quel est aujourd'hui le « style » de réflexion commun au savant, au philosophe, au théologien, à l'artiste ? Comment se fait-il que notre recherche de la Vérité aboutisse à des contradictions, à des paradoxes ? Comment surmonter ces obstacles ? Telles sont les questions auxquelles Jean FURSTENBERG a choisi de répondre, en illustrant son propos d'exemples innombrables et passionnants, tirés des divers champs de connaissance et des découvertes les plus récentes.

Un volume in-8° couronne, 320 pages.

720 F.

PLON

AMARIE DENNIS

Jeanne la Folle

MÈRE DE CHARLES QUINT

HACHETTE

PSYCHANALYSE
ET MORALE CHRÉTIENNE
RÉCONCILIÉES

WILFRIED DAIM

TRANSVALUATION DE LA
PSYCHANALYSE

L'HOMME ET L'ABSOLU

Traduit de l'allemand par PIERRE JUNDT

**Un livre qui fera date
dans les articles
psychanalytiques**

VIENT DE PARAITRE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

VIENT DE PARAITRE :

LES CONTES DES FÉES

de MADAME D'AULNOY

(première édition intégrale depuis 1785)

20 illustrations en couleurs de **BERTHOLD MAHN**

RELIURE PLEINE TOILE FERS SPÉCIAUX

Tirage numéroté limité à 3.500 ex.

les deux volumes ensemble **2.400** frs

RAPPEL

GEORGES DUHAMEL

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

Confession de minuit, Deux hommes, Journal de Salavin, le Club des Lyonnais' Tel qu'en lui-même, Vie et mort d'un héros de roman, Nouvelle rencontre avec Salavin *réunis en deux volumes* 15×21, *édition de bibliothèque tirage limité et numéroté*.. **2.400 frs**

PAUL LÉAUTAUD

LETTRES A MA MÈRE **450 frs**

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — IMPRIMERIE E. PIGELET, 189, BD VOLTAIRE. — 1956. N° 717.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

LA MORALE ET LA PASTORALE CATHOLIQUES FACE AUX PSYCHANALYSES

Dans une revue :

Cette confrontation est l'un des thèmes habituels du

SUPPLÉMENT DE LA VIE SPIRITUELLE

Parus en 1956 :

Théologie et pastorale des scrupuleux (RR. PP. GEIGER et MAILLOUX o. p. Dr George MORA).
La vertu de chasteté (A. PLE, o. p.).
Paternité et maternité volontaires (A. M. HENRY, o. p.).
Psychologie moderne et direction morale (D. SALMAN, o. p.).
Psychologie analytique de Jung (A. GEMELLI, o. f. m.).
Bulletins de psychanalyse, de psychiatrie (Dr Susy ROUSSET, A. LEONARD, o. p.).

Prix du numéro : **200 fr.**

CONDITIONS D'ABONNEMENT
(4 numéros par an)
France : **700 fr.** — Etranger : **800 fr.**

Dans une collection :

HENRI GRATTON, o. m. i.

PSYCHANALYSES D'HIER et D'AUJOURD'HUI

comme thérapeutiques, sciences et philosophies.
Introduction aux problèmes de la psychologie des profondeurs
Préface du Dr Karl STERN
Un volume in-8° carré de 308 pages............... **990 fr.**

•

LILLY ZARNCKE

ENFANCE ET CONSCIENCE MORALE

Etudes psychologiques
Traduit de l'allemand par Henriette BOURDEAU-PETIT
Un volume in-8° carré de 64 pages............... **225 fr.**

•

LES ÉDITIONS DU CERF

MONA SAVIN

LES ENCHAINÉS

A la Cité Universitaire, Bernard rencontre Térésa. Elle est Polonaise, elle arrive d'Argentine où elle s'est réfugiée avec son mari. Bernard est Français, agrégé de lettres. Elle est généreuse et fataliste. Il est faible, sensuel, ambitieux. Dans les quarante-huit heures qui suivent leur rencontre, Térésa se donne à Bernard. Mais c'est alors, entre les amants, le début d'une longue aventure orageuse... Ce qui importe dans ce livre, à la fois rigoureux et mouvementé, ce n'est pas tant l'intrigue que l'exceptionnelle richesse, la vigueur et l'acuité avec lesquelles l'auteur donne la vie à ses nombreux personnages. Du foisonnement des scènes et des dialogues se dégage une sorte de fièvre, une puissance de suggestion qui n'appartient qu'aux véritables créateurs. Et Bernard et Térésa sont de grandes figures romanesques qu'on n'oublie pas.

Mona Savin, de nationalité argentine, est née à Paris en 1923. Elle habite Buenos-Aires. " Les Enchaînés " est son premier roman.

Un volume in-8° soleil de 448 pages.

990 f.

PLON